a4862577

PQ
2265
.G3
S35
1840
MRC

MÉDINE.

A. DE GONDRECOURT.

SCÈNES DE LA VIE ARABE

MÉDINE

DEUXIÈME SÉRIE.

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

MÉDINE.

I

Alger.

A cent trente-cinq lieues de Toulon, sur les bords africains de la Méditerranée, la France possède une ville charmante, capitale d'une colonie enviée par les nations jalouses de sa prospérité. Cette ville, fameuse, au moyen-âge par le rôle bizarre qu'elle a joué dans le monde chrétien, doit autant de célébrité à sa chute qu'à son orgueilleuse puissance. Car, si les pirates avaient rendu Alger redoutable, et fait de son nom un nom terrible, les Français en ont fait une cité délicieuse qu'ils pouraient appeler le *petit Paris,* imitant les Espagnols qui, autrefois, appelaient Oran la *petite Cour* (1).

(1) Les Espagnols ont exécuté de grands travaux à Oran. Le fort *Mers-el-Kébir,* le *Château-Neuf,* demeures des beys et des gouverneurs, les batteries de la place, de magnifiques magasins, de

Avant d'entamer le récit qui doit compléter le drame dont le roman de Médine n'est que la première partie, nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur donner quelques détails historiques et descriptifs sur une ville dont il n'est plus permis d'ignorer l'origine.

Tout le pays connu sous le nom de régence algérienne a fait partie, jusqu'en 1515, du royaume de Tlemsen, dont les provinces d'Oran et d'Alger étaient les plus beaux apanages. Cependant, les deux villes principales de ses provinces étaient soustraites au gouvernement du souverain de Tlemsen; car Oran appartenait aux Espagnols, et Alger, ville à peu près libre, élisait son émir qui, toutefois se reconnaissait vassal et tributaire du royaume.

Les Espagnols, possesseurs d'Oran et séduits par les richesses de la plaine, ne tardèrent pas à vouloir étendre leurs conquêtes, et méditèrent d'envahir cette vaste zone territoriale que limitent les pentes de l'Atlas et la Méditerranée. Pour réussir dans cette entreprise, beaucoup plus hardie au seizième siècle que de nos jours, vu l'immense progrès de l'art militaire en Europe et son immobilité en Afrique, les Espagnols résolurent de s'emparer des points principaux de la côte, pour y établir des garnisons permanentes.

Vers 1510, sous don Pèdre de Navarre, une petite escadre vint croiser devant Alger qui n'était, à cette époque, qu'un grand village mauresque envahi par les sables et par la mer, et plus protégé par ses défenses naturelles que par ses défenses naturelles que par ses chétives mu-

superbes voies souterraines, et la citadelle, aujourd'hui démantelée, de *Santa-Crux*, sont autant de monuments qui font honneur à la domination chrétienne. Oran était une ville de plaisance et de guerre, où les grands seigneurs d'Espagne venaient chercher la gloire et le plaisir, d'où le nom charmant de *Corte Chica*, la petite Cour.

tait pas seulement un capitaine, c'était un diplomate. Aussi, rit-il de tout son cœur, dans la longue barbe à laquelle il a dû son célèbre sobriquet, en lisant la supplique d'Eutemi.

Et, comme cette supplique était accompagnée des offres les plus généreuses pour payer le secours attendu, le pirate répondit qu'il se chargeait de l'extermination des chrétiens, sans en rien retirer que la gloire d'avoir servi le dieu de Mohammed, dieu de clémence et de miséricorde. Seulement, il prétexta que les équinoxes d'automne menaçant de gâter la mer, il confierait ses vaisseaux à son frère Kraïr-el-Dinn, et viendrait, de sa personne, avec quelques centaines de marins, faisant route par terre, prêter main-forte aux *Beni-Meregrena*, et avancer le siége du Pegnon, jusqu'à ce que ses galères pussent faire voile sans crainte d'avaries.

Le messager repartit comme il était venu, et le roi des flibustiers attendit, non sans quelque inquiétude, la décision de l'émir.

Néanmoins, et dans la prévision d'une rude besogne, Aroudj, Kraïr-el-Dinn et leur troupe s'exercèrent au noble métier des armes, simulèrent des abordages, des luttes corps à corps, et s'adonnèrent surtout au maniement du mousquet et de l'arme blanche. De façon que c'était tout plaisir de voir ces nombreux équipages conduits, chacun par son *reïs* ou capitaine, s'escrimer sur la plage ou dans la rade de Djigell, à de vaillants et magnifiques exercices, sous la présidence des deux terribles patrons qu'ils s'étaient donnés.

S'ils n'eussent été coiffés du turban, on les eût pris pour les valeureux enfants de quelque glorieuse colonie thébaine, tant les héros de tous les âges ont une incontestable ressemblance.

Selim-Eutemi reconnut, dans les dispositions d'Aroudj,

la supériorité du génie, et il appela son libérateur à grands cris, proclamant, par la ville et la campagne, sa magnanime et généreuse intervention dégagée de tout intérêt, de tout salaire, et uniquement motivée par l'ambition de servir le Très-Haut.

Cette nouvelle fut accueillie avec d'autant plus d'enthousiasme que les Arabes sont d'une sordide avarice, et qu'ils se passionnent pour tout ce qui ne leur coûte rien.

Aroudj communiqua ses dernières instructions à son frère, prit huit cents Turcs et renégats d'élite, les arma jusqu'aux dents, et se mit en route, priant plutôt le diable que son bon ange, attendu qu'il n'en devait point avoir.

Sur leur chemin, les corsaires furent visités par de nombreuses tribus qui leur donnèrent, sans compter, des vivres et des bénédictions, leur montrant les sentiers qu'il fallait suivre pour arriver aux gîtes, et le ciel où ils devaient tous monter infailliblement.

Ce fut une marche triomphale pendant laquelle Aroudj et sa troupe firent bon nombre d'observations statistiques, topographiques, stratégiques et morales dont quelque secret pressentiment leur disait de se munir ; non pas, que nous sachions, dans le simple but d'orner leur esprit, mais bien dans les visées d'une haute et profonde politique.

Enfin, les mauvaises portes d'Alger s'ouvrirent devant Aroudj, sans qu'il eût perdu en route un seul de ses compagnons ; de sorte que huit cents mines bronzées et farouches entrèrent, le même jour et d'un seul coup, dans ce grand village mauresque si réjoui de les posséder.

A peine introduit dans la ville, Aroudj travailla à rehausser sa réputation d'homme de guerre et de religion. Ainsi le vit-on, moitié militaire, moitié prophète, remplir le double rôle que lui dictait son ambition, et ne pas né-

gliger, toutefois, de faire des libéralités aux Maures influents, de se populariser en flattant la soldatesque, et de s'emparer, peu à peu, des postes les plus importants qu'il confia à ses plus dévouées créatures.

Les huit cents pirates de Barberousse secondèrent à merveille l'astuce audacieuse de leur chef, en empruntant, on ne sait où, des airs patelins et honnêtes, qui s'alliaient assez misérablement à leurs formes robustes et à leurs allures de brigands.

Cependant, ne perdant pas une heure de ses précieuses journées, Aroudj fit creuser un fossé profond qui servit de ceinture à la place; puis il éleva quelques bastions, retrancha quelques corps de garde, et prit un beau jour, en se promenant par la vieille cité des *Beni-Meregrena*, des façons de conquérant; si bien que les Maures se demandèrent les uns aux autres, si, par hasard, le renégat n'avait pas enlevé leur ville d'assaut.

A cette question, les plus sages répondaient qu'ils eussent préféré voir le *Pegnon* tout armé de couleuvrines et d'Espagnols se camper fièrement sur leurs terrasses, plutôt que de rencontrer par les rues l'hôte terrible qu'ils avaient sollicité.

Les sages disaient vrai, mais il était trop tard, et le corsaire avait jeté son grapin d'abordage. Bientôt, épouvanté de l'ascendant que prenait son auxiliaire, Selim-Eutemi craignit pour sa vie et prit la fuite.

Aroudj, sachant que sa puissance serait contestée tant que vivrait l'émir, lui dépêcha deux émissaires chargés de calmer ses frayeurs et de le ramener à plus de confiance dans la loyauté d'un humble soldat de l'islamisme. Eutemi, rassuré par les faux serments de Barberousse, revint sur ses pas ; à peine arrivé aux guichets de la porte *Bab-Azoun*, le malheureux émir fut saisi, garrotté et étranglé avec la toile de son turban.

Dès ce jour, les institutions libres et privilégiées de la ville d'Alger furent remplacées par le despotisme du corsaire Barberousse qui, ayant échoué dans ses tentatives sur le *Pegnon* espagnol, porta ses armes ambitieuses contre les peuplades de *Cherchell*, et finit par renverser, à l'aide de la force et de la trahison, ce vieux royaume de Tlemsen, où les dynasties arabes et berbères avaient, tour à tour, régné pendant plus de sept cents ans.

Aroudj s'introduisit dans Tlemsen comme il s'était introduit dans Alger; il fit étrangler la famille souveraine des Beni-Zian, ainsi qu'il avait fait de Selim-Eutemi; et ce ne fut qu'après avoir excité la colère de la reine Jeanne, qu'il fut chassé par les Espagnols venus d'Oran, sous la conduite de Martin d'Argote, d'une ville où il avait établi, comme à Alger, la tyrannie de son pouvoir.

Aroudj ayant été tué dans sa fuite de Tlemsen, Kraïr-el-Dinn lui succéda; et plus heureux que son frère, il emporta d'assaut le *Pegnon*, passa la garnison au fil de l'épée, et mit Alger la *guerrière* sous la protection de la Sublime-Porte. Ce fut cet homme fameux qui jeta les profondes racines de la régence algérienne, dont la farouche indépendance a tenu en échec la chrétienté pendant plus de deux siècles. Chose étrange!

Kraïn-el-Dinn, maître d'Alger et vainqueur des Espagnols du *Pegnon*, s'occupa sans relâche à étendre sa domination; et sa politique habile, ses talents guerriers et son caractère énergique triomphèrent, en peu de temps, de tous les obstacles qu'ils rencontrèrent. Les *Beni-Meregrena* et les Arabes de la plaine tentèrent bien de renverser le pouvoir de l'usurpateur, mais l'usurpateur avait planté ses étendards sur les mosquées au nom du grand-seigneur, et les firmans de l'empereur avaient réglé les redevances du nouveau pachalick. Tout le pays conquis par Aroudj et soumis par son frère, fut érigé en régence,

railles. Les babitants de ce village s'appelaient *Beni-Meregrena ;* c'étaient des Maures chassés d'Espagne, et alliés à des familles de la Mitidja, plaine immense qui s'étend depuis l'Oued Boudouia à l'est d'Alger, jusqu'au mont Zimala à l'ouest, sur une étendue d'environ vingt-cinq lieues, et sur une largeur constante de cinq à six lieues (1).

Forts de leur nombre, et favorisés par une plage dangereuse en même temps que par la mauvaise mer, les *Beni-Meregrena* repoussèrent leurs ennemis, mais sans pouvoir, cependant, les empêcher de prendre pied sur leur terrain ; car avant de se retirer, les Espagnols s'emparèrent d'un îlot escarpé, et y établirent un poste qui commandait tous les mouvements du ports.

Marmol et Sandaval nous apprennent que ce poste, établi à l'endroit où s'élève aujourd'hui le phare d'Alger, était protégé par une tour appelée le *Pegnon*, et cette tour, après avoir longtemps bravé les assauts des Maures et des Turcs, fut prise par Kraïr-el-Dinn, frère et successeur d'Aroudj-Barberousse.

Pendant cinq ans les Espagnols et les Maures se livrèrent d'inutiles combats, tantôt aux pieds du *Pegnon*, tantôt sur les sables d'Alger. Pendant cinq ans les chrétiens s'obstinèrent à garder ce rocher à fleur d'eau qui gênait la piraterie des musulmans, et les musulmans s'acharnèrent à vouloir enlever le poste insolent d'où quelques soldats narguaient leur puissance et ruinaient leur estimable industrie. On ferait un gros livre des entreprises des pirates et des Arabes contre la tour maudite dont les ruines se voient encore aujourd'hui, et des merveilleux coups d'épée qui s'échangèrent sur ses créneaux. Histoire d'amour et prouesses, rien n'y manquerait ; l'auteur serait

(1) *Oued,* rivière.

inspiré par le grand souvenir des vieilles guerres de la Croix et du Turban, et par cette bizarre aventure de quelques rancuniers Castillans assiégés, à portée d'arquebuse, par des peuplades qu'ils assiégeaient eux-mêmes.

Ce livre, pour être gros, n'en serait probablement pas plus mauvais, et si nul n'y songe avant que nous vieillissons, nous nous aventurerons à y mettre la main.

Les mosquées retentissaient trois fois par jour, on le comprend, de prières de délivrance, et tout bon mahométan demandait au Dieu *clément* de faire tomber sa foudre sur le nid de ces vautours qui barraient l'entrée et la sortie d'Alger la *sainte*, aux humbles felouques chargées de demander la bourse et la vie en pleine mer et sur les côtes.

Aussi, lorsque vers la fin de 1515, Selim-Eutemi, chef de la Mitidja, nouvellement élu prince d'Alger, voulut marquer son avénement au pouvoir par une action d'éclat, ce fut sur les Espagnols et leur citadelle qu'il porta ses regards et son ambition.

Une première attaque eut lieu, attaque terrible d'où les Arabes ne rapportèrent que des cadavres, des éclopés et une grande confusion.

Les Espagnols voulurent poursuivre leurs succès, et descendirent sur la plage; mais les *Beni-Meregrena* prirent une sanglante revanche; d'où chrétiens et mahométans comprirent que le plus sage était de rester chacun chez soi.

Pour l'intelligence de ce fidèle récit, il n'est pas inutile de faire observer à ceux de nos lecteurs qui aiment à raisonner les choses, qu'en ce temps-là, comme de nos jours, les Arabes n'avaient pas d'artillerie, tandis que les Espagnols avaient le bon esprit de posséder quelques longues couleuvrines, dont ils faisaient un très-honorable usage.

Selim-Eutemi ayant annoncé la défaite de ses ennemis, et promis monts et merveilles à son commerce appauvri, cherchait un moyen de se tirer d'embarras et de tenir parole ; ce moyen, il le chercha si bien, qu'il le trouva comme nous l'allons voir.

Il était fortement question, alors, sur toute la côte barbaresque, de deux corsaires qui semaient l'épouvante dans l'archipel et toute la Méditerranée, de Gibraltar aux Dardanelles, et de Djigelli à Marseille. Ces deux corsaires étaient fils d'un renégat turc, pirate du plus rare mérite qui, voyant les dispositions de sa lignée à illustrer son estimable profession, en avait fait deux loups de mer bien dignes de lui succéder.

Aroudj surnommé *Barberousse*, et Kraïr-el-Dinn (tels sont les noms de ces marins fameux, nés à Médicci, ancienne Lesbos, disons-le en passant, pour achever de préciser une origine diversement rapportée), après avoir éprouvé de grandes vicissitudes, avaient attiré autour de leur galère bon nombre de ces flibustiers hardis qui échappaient aux vaisseaux de Malte pour fondre sur les galions d'Espagne, les marthands génois et les rivages mal gardés. Les frères Barberousse se firent, dans ces expéditions audacieuses une telle réputation de bravoure et d'habileté, que la piraterie de la Méditerranée se rallia entièrement sous leur obéissance et patronage, et qu'Aroudj, l'aîné des deux, fut proclamé roi des corsaires.

Le siége de cette royauté fut d'abord une galère à triple rang, élancée comme un goëland, rapide comme une hirondelle, montée par des matelots turcs pour les trois quarts, renégats pour le reste et brave comme des lions.

Avec le bruit de ses descentes, de ses abordages, de ses prises, la puissance d'Aroudj s'étendit, et bientôt sa petite escadre, s'accroissant démesurément, devint une flotille, puis une vraie flotte dont tous les hamaux chré-

tiens et les commerçants européens eurent une panique effroyable.

Or, comme l'armée navale des corsaires regorgeait de richesses, elle en fut littéralement embarrassée, et son chef songea sérieusement à occuper l'un des ports de la côte africaine qui pût lui servir à la fois d'entrepôt pour son négoce et d'abri dans la tempête.

Possédé de ce juste esprit de prévoyance qui avait toujours distingué son honnête famille, Aroudj jeta les yeux sur la ville des *Beni-Meregrena;* mais il jugea qu'une entreprise dans laquelle il fallait lutter contre des chrétiens et contre des Arabes, était encore au-dessus de ses forces, et il remit à des jours meilleurs ses projets d'établissement.

Toutefois, les corsaires entrèrent sans coup férir dans une petite crique nommé *Djigell* ou Djigelli, située aux environs du golfe de Bougie, et s'y installèrent, tant bien que mal, en gens qui ne comptent pas périr d'ennui en garnison.

Ces événements se passaient en 1514, avant l'élection de l'émir Selim-Eutemi au gouvernement d'Alger (*El Zeir*, qui signifie la guerrière).

On prévoit facilement que l'émir Eutemi étant à la recherche du moyen qui devait chasser les Espagnols du Pegnon, s'avisa de songer au fameux roi des pirates, et de lui demander un service de confrère.

La chose était trop simple pour que le prince ne se la mît en tête, et sitôt qu'il l'eut conçue, il fit partir un cavalier qui, ventre à terre, porta son message au sublime Aroudj. Par ce message, Eutemi priait le corsaire de lui venir en aide en attaquant le Pegnon par mer, tandis que les *Beni-Meregrena* livreraient, par terre, un assaut formidable.

Aroudj n'était pas seulement brave, il était rusé; ce n'é-

et cette régence prit bientôt une attitude assez menaçante pour intimider le sultan lui-même.

Ces événements, qui émurent l'Europe entière au moment où elle se reposait à peine des conquêtes fabuleuses de l'islamisme, semblèrent menacer de nouveau le monde chrétien. Ce monde était d'ailleurs agité par les querelles de Charles-Quint et de François Ier, l'Italie était soulevée par ses luttes intestines et les partis étrangers ; tous les peuples étaient en armes, et la guerre était le métier de tous les hommes.

Les deux Barberousse apparurent au milieu de ces désordres qui favorisèrent leur ambition, et, abandonnant la terre ferme où ils eussent été arrêtés dès leurs premiers pas, ils révèrent la souveraineté des mers.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir surgir tout à coup, dès le commencement du seizième siècle, ce fameux royaume d'Alger, qui tint le commerce en tutelle pendant si longtemps, et imposa des tributs aux monarques les plus puissants. Lorsque l'Europe envisagea sérieusement le colosse barbare qui étendait ses bras sur toute la côte africaine ; elle se trouva surprise, comme l'émir des *Beni-Meregrena* l'avait été par Aroudj Barberousse. Kraïr-el-Dinn avait appelé à lui tous les volontaires hardis de l'empire ottoman, tous les pirates de l'archipel, tous les renegats en renom ; il avait organisé militairement, et avec une impitoyable discipline, ces bandes avides de combats et de butin (1). Il avait épouvanté les tributs qui,

(1) La milice algérienne était organisée d'après plusieurs règles disciplinaires de l'ordre de Rhodes. On prétend que c'est pendant sa captivité chez les chevaliers, que Kraïr-el-Dinn mit à profit ses observations tactiques. L'*oudjac* (régiment) d'Alger tenait à la fois du corps des janissaires et de la constitution chevaleresque de nos ordres militaires.

à l'exception des Kabiles, lui payaient de rudes impôts et fournissaient ses magasins ; il avait, avec les piastres portugaises, les guinées d'Angleterre, les écus français, les doublons espagnols et les ducats de Gênes, attiré les ingénieurs les plus vantés, et leur avait commandé des bastions, des casemates, des batteries, des citadelles qui, en peu de temps, donnèrent une physionomie martiale et imposante à la guerrière Alger. Ses nombreuses galères portaient insolemment leurs pavillons noirs ou rouges dans tous les parages, amassant des trésors et des esclaves, qui firent du corsaire un riche potentat, et de sa ville une opulente capitale.

L'Europe alors s'arma contre Alger, et l'on vit Kraïr-el-Dinn joindre ses forces maritimes à la flotte ottomane, sortir du Bosphore à la tête de la plus puissante armée navale qu'ait mise en mer la Turquie, neutraliser les opérations du célèbre Génois André Doria, ravager les côtes d'Italie, faire trembler Rome, traiter avec François Ier, s'emparer de Tunis et de la Goulette, laissant Alger dans des conditions de défense tellement énergiques, que cette ville put défier et confondre l'orgueil du superbe Charles-Quint.

Chargé d'ans et de gloire, Kraïr-el-Dinn pensa qu'il était temps de racheter par la retraite les crimes du pirate et les violences de l'usurpateur. Il se retira dans un faubourg de Constantinople (Péra), et ses derniers jours, voués à la prière, furent à la fois remplis par le souvenir de sa vie étrange et par la pensée de l'avenir qu'il avait préparé à la régence algérienne.

Les successeurs des Barberousse, quoique tumultueusement élus par la milice, suivirent avec une scrupuleuse fidélité les lois de leurs premiers législateurs; et quand les quatre provinces d'Alger, d'Oran, de Titery et de Constantine furent administrées ensemble et par l'unité de

pouvoir, tout se fit avec ordre et régularité, et les Turcs jouirent paisiblement d'une conquête qui ne leur avait coûté ni de grands sacrifices, ni de longues années.

Dire la profusion de richesses que la piraterie avait répandue dans Alger au moyen âge, et jusqu'en 1682, époque du fameux bombardement de Duquesne, c'est tenter le récit de l'un de ces contes orientaux où l'hyperbole se glisse à chaque phrase. Les matelots et les soldats avaient peu le goût des monuments et de l'architecture ; mais leurs rues étroites et sombres étaient bordées de maisons où le marbre, la porcelaine, l'or et les merveilles de la Renaissance étaient presque entassés. Les cachemires, les pierreries, les étoffes précieuses couvraient les chefs et les rendaient étincelants. Le costume et le divan d'une favorite auraient fait la fortune de plusieurs familles européennes. Ce qu'un riche Algérien dépensait en femmes, en chevaux, en armes, en esclaves, en parfums, en opium, en lévriers, en bijoux, en costumes, en tapis, pour vivre, veiller ou dormir, épouvanterait, à juste titre, les plus fous prodigues de notre temps. Les premiers Français qui, en 1830, entrèrent à Alger, purent rencontrer encore quelques débris de cette splendide opulence foudroyée par Duquesne et par Tourville (1682, 83, 87), mitraillée par O'Reilly (1775), bombardée par lord Exmouth (1816) et anéantie par le maréchal Bourmont.

Aujourd'hui, Alger a presque entièrement changé l'aspect original qu'elle avait au temps de sa puissance. La captive, en perdant sa liberté, a perdu ses colliers, ses sourires, tous ses bijoux. Penchée, comme toujours, sur les flots qui viennent mourir à ses pieds, elle ne retrouve plus dans ce miroir fidèle à son malheur, les charmes de son passé, ses atours, ses diamants, ses couleurs bariolées, ses richesses frivoles, ses perles, ses fontaines de marbre et ses frais éventails. Non, ses maîtres chrétiens

l'ont dépouillé , ils l'ont habillée à la française ; et la pauvre Alger, vaincue, subit, enchaînée sur son coteau, le supplice des superbes, l'humiliation. Elle étale aux yeux du monde sa fâcheuse métamorphose, ses grandes rues larges et décorées d'arcades, ses casernes, ses places, ses palais, sa campagne semée de jardins et de maisons, ses uniformes sévères et ses maussades habits noirs, toutes choses dont elle pleure chaque jour !

Comme ville africa ne, pour tout amant du passé, Alger est triste. Comme ville européenne, pour les hommes du présent, pour ceux de l'avenir, c'est une cité charmante, c'est la sirène de la Méditerranée, c'est la *Corte'chica* de la France.

. . . . . .

Dans les derniers jours du mois d'avril de cette année, comme le soleil, qui avait éclairé une journée magnifique, venait de disparaître dans la pleine mer, vers les côtes d'Espagne, deux portefaix, l'un nègre, l'autre Biskris (1), traversèrent la place du Gouvernement, à Alger, portant sur leurs épaules une longue poutrelle courbée par le poids d'un énorme tonneau qui lui était fixé par des cordes.

Ces deux hom es couraient avec leur fardeau plutôt qu'ils ne marchaient, et le dos voûté, les jambes fléchies, la bouche entr'ouverte, le front ruisselant, ls s'engagèrent dans la rue de la Marine, qui va de la place au port.

Arrivés au débarcadère, les portefaix déposèrent leur charge et poussèrent à la fois un énergique soupir, éloquente expression de leur fatigue.

(1) Les *Biskris* sont des Arabes dont les tribus habitent le midi de la régence. Ces tribus, ainsi que celles des *Mazabites* ou *Beni-Mozab* et des *Agrouaths,* fournissent ce que nous appelons les Arabes des corporations, et composent la classe ouvrière d'Alger.

— Voilà qui est fini pour aujourd'hui, dit le Biskris à son compagnon de peine ; allons chez le couadji (2).

Le nègre secoua la tête nonchalamment et s'assit sur une ancre d'amarre qui était scellée aux dalles du quai.

— Te voilà dans tes idées sombres, reprit le Biskris.

Le nègre, pour toute réponse, se leva, fit quelques pas dans la direction de la rade, s'assit de nouveau sur le bord du parapet du quai, et croisant les bras, il regarda la mer avec autant d'immobilité et de patience qu'en peut mettre un cormoran à la pêche du goujon.

Le Biskris, jugeant que son camarade avait quelque raison de méditer sur l'immensité de la mer et des cieux, lui tourna le dos, remonta l'escalier de pierre qui conduit du débarcadère à la rue de la Marine, et s'en alla fumer et boire voluptueusement chez le cafetier turc du port.

Le nègre rêveur était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans; l'ébène de son visage avait, dans certaines poses, des reflets rougeâtres; il était grand et vigoureusement découplé; sa physionomie était mélancolique et douce. Lorsqu'il se vit à peu près seul, les ouvriers ayant achevé leur besogne de la journée et les marins soupant à leurs bords ou au cabaret, il soupira plusieurs fois de suite, et penchant son front sur ses mains rudes et laborieuses, il les mouilla de quelques larmes.

Alors vint à passer un homme en veste blanche et ronde, coiffé d'un chapeau de paille et chaussé de souliers gris sur lesquels flottaient les larges jambes d'un pantalon de nankin. Cet homme avait la mine ronde, assez gaillarde, et ombragée de cheveux blonds grisonnants. C'était un Marseillais qui faisait grand nombre de gestes, en parlant, et qui, même ne parlant pas, cas fort rare, gesticulait encore par forme de maintien.

(2) Cafetier.

— Hé !... te voilà, moricaud, s'écria d'assez loin le Provençal... T'es-tu enfin décidé? embarquons-nous?

Le nègre regarda gravement son interlocuteur, branla la tête en signe de refus et retomba dans sa rêverie.

Si le Provençal était discoureur, le portefaix ne l'était guère.

— Mon chargement est achevé, je vois que tu as apporté la dernière barrique que j'attendais : demain, au point du jour, si le vent *il* est bon, je lève l'ancre... Décide-toi?

Le nègre ne bougea pas.

— Je te donnerai une grosse paie, et je te ferai voir la belle France que tu désires tant connaître.

Le nègre jeta un regard perçant sur la ligne dorée de l'horizon marin, et après quelques instants d'extase, il secoua de nouveau la tête.

— Tu n'auras presque rien à faire à bord, jusqu'à ce que tu aies appris les manœuvres de la voile... Est-ce fait? Il sera trop tard demain.

— Non !... murmura le nègre avec effort; et, se levant, il abandonna le Marseillais, qui gagna sa chaloupe en sifflant.

Au sommet du débarcadère, le nègre fut accosté par une femme voilée du haut en bas qui, l'arrêtant par un bras, lui dit :

— Snis-moi !

— Qui es-tu?

— Suis-moi, te dis-je. Tu me connaîtras comme je te connais.

— Marche devant, répliqua le nègre interdit.

II

Une vieille affaire de famille.

La femme qui avait arraché le nègre à ses méditations était, nous l'avons dit, entièrement enveloppée d'un haïk croisé sur le visage et flottant sur les pieds; de telle sorte, qu'on ne voyait de sa mystérieuse personne qu'un coin de prunelle noire et brillante, et des pointes de babouches en maroquin jaune.

Malgré notre désir (et notre besoin) d'intéresser le lecteur à ce prudent personnage, en insistant sur la légèreté de son pas, sur la distinction de ses formes et le bon goût de son muet costume; nous nous trouvons dans la triste nécessité d'avouer, que le tout était plus repoussant qu'attrayant. Le haïk était troué, la taille était épaisse, la démarche masculine; et les babouches, menaçant ruine, n'accusaient certes pas un pied de Cendrillon.

Après avoir tenté de reconnaître son singulier compagnon de route, en jetant à travers les déchirures de son voile, quelques regards pénétrants, le nègre complétement dépisté, haussa les épaules avec une superbe insouciance, et marcha sur les talons de son guide à grandes enjam-

bées, le nez en l'air comme fait un chien fidèle, en bonne intelligence avec son maître.

La femme longea la rue de la Marine, traversa la place du Gouvernement, en passant sous les jeunes arbres de sa terrasse, s'engagea dans la rue escarpée de la Casbah (1), et, parvenue au faîte de la rude colline qui porte sur son flanc les débris du vieil Alger, elle se jeta dans une ruelle perdue, sombre comme une galerie de catacombes, et formée de maisons en bois, dont les auvents vermoulus se rencontraient des deux bords.

Arrivé à la porte basse et étroite de la plus chétive de ces maisons, la femme s'arrêta, posa la main sur le loquet, et se tournant pour la première fois vers le nègre qui la touchait presque, elle franchit lentement le seuil de sa demeure et s'enferma avec le portefaix.

Les femmes mauresses de toute condition, ayant l'habitude de se voiler lorsqu'elles sortent, le nègre avait patiemment attendu le moment de l'arrivée pour savoir à qui il avait affaire, pensant bien que le voile tomberait dans le tête-à-tête. Ce ne fut donc pas sans un certain désappoitement, qu'il vit l'impénétrable haïk obstinément croisé sur ce visage qui, dès ce moment, commença fort à l'intriguer.

— Assieds-toi là, dit la femme, en montrant du doigt une grosse pierre carrée noircie de fumée, et posée dans les cendres d'un foyer éteint.

Puis croisant les jambes, la singulière maîtresse du logis s'affaissa sur elle-même et se campa dextrement sur une affreuse natte de joncs grossiers.

Le nègre obéit, tout en jetant un morne regard sur la salle enfumée et misérable, où il espérait enfin connaître

(1) La Casbah était un château fortifié qu'habitaient les pachas d'Alger, et où ils enfouissaient leur trésor.

le dernier ou le premier mot de sa bonne fortune ténébreuse.

Le jour qui éclairait la chambre où se trouvaient nos deux personnages, était pâle et triste; il venait de deux petites fenêtres étroites donnant, à six pieds du sol, sur la cour d'une maison voisine, et semblait jeter à regret ses rayons sur les murailles délabrées d'un si misérable réduit.

— Rassemble tes souvenirs, dit la femme, après une pause de quelques secondes, et tu me reconnaîtras?

— Je n'ai plus de famille, répondit le nègre, et je n'ai jamais eu d'amie, ainsi je ne te connais pas.

— Les enfants sont oublieux!...

— Tu t'es trompée en t'adressant à moi.

— Ne t'appelles-tu pas Mahïah?...

— Mahïah, oui... qui t'a dit mon nom?

— N'es-tu pas né dans la tribu des Beni-Kiza?

— Oui.

— N'es-tu pas le fils du supplicié, et de la malheureuse Zaka?...

— Oui, oui!... qui t'a parlé de moi? interrompit le nègre avec émotion.

— Ta tante, la sœur de ta mère, n'est-elle pas esclave chez les Med'géher?

— Hélas! murmura le portefaix en baissant la tête, ma mère et ma tante sont mortes! elles ont rejoint le grand esprit, Mahïah n'est plus qu'un chien, sans famille et sans amis!

— Mahïah n'a plus d'oreilles, il oublie le son de voix des siens, ajouta la femme voilée, s'exprimant en langage caffre.

Le jeune nègre dressa la tête, ses yeux brillèrent comme ceux du chat sauvage, et il se leva brusquement, comme par l'effet d'un ressort.

— Qui es-tu? qui es-tu? s'écria-t-il; la sœur de ma mère est morte, il y a près d'un an...

— Ta mère est-elle heureuse dans son tombeau? Sa mort a-t-elle été vengée?

— Elle a été vengée, murmura le nègre, avec effort et douleur; et une sueur froide couvrit son front d'ébène; ses jambes tremblèrent; son regard s'abaissa.

— Le *Djelep* a-t-il poussé tous les pervers sous ta vengeance? Satan a-t-il été satisfait (1).

— L'ange de la mort a pris ses victimes! Tous les maudits sont avec lui!

— Tous?

— Tous! répéta faiblement Mahïah, et il détourna les yeux, comme pour chercher une issue.

— Tu mens, fils sans cœur, tu mens! répéta la femme en donnant à ce mot une expression de souverain mépris. Le nègre fut saisi d'un vertige, sa vue se troubla, tout son corps tressaillit et chancela.

— Qui es-tu donc, toi! demanda-t-il?

— Je suis l'ombre de ta malheureuse mère, je suis le cri de douleur qui s'échappe nuit et jour de sa tombe, je suis la fille de Satan, et je viens te demander compte des serments faits au *Djelep;* je suis la honte de ta famille, je suis ton opprobre vivant!

— Assez! assez! s'écria le portefaix, et, s'élançant sur la femme, il allait lui arracher son voile, lorsque ce voile vivement écarté, montra le visage décrépit et hideux d'une vieille négresse.

Mahïah, tombant à genoux à cette rencontre, frappa la

(1) La cérémonie du *Djelep*, fort pratiquée par les nègres de l'Algérie et des tribus cafres, a pour but l'évocation du démon. Le *Djelep* a été décrit dans tous ses curieux détails dans le premier volume de *Médine*.

terre de son front, et murmura d'une voix éteinte par la frayeur :

— Grâce? grâce! Pardon! j'ai menti! j'ai menti!

— Me reconnais-tu maintenant? suis je bien la sœur de ta mère? suis je bien la fille du roi Gaïka? suis-je bien la pauvre esclave vendue par le juif Samuël? retrouves-tu en moi la vile gardienne des femmes chez les Med'-geher (1)? Me reconnais-tu comme je t'ai reconnu, indigne et lâche enfant des Boushuanas?

— Grâce! Mahïah n'a pas été lâche! Mahïah est bon! voilà son crime!

— Alors je viens t'interroger, raconte-moi tout ce que tu as fait?... Mais pourrais-je t'écouter sans mépris?... ne m'as-tu pas déjà menti?

— Je ne savais pas à qui je parlais... je te dirai la vérité, toute la vérité.

— Parle donc, je t'écoute...

— Me laisseras-tu faire ce triste récit, sans m'expliquer le secret de ta présence, ou plutôt de ton existence, toi que je croyais morte depuis un an bientôt.

— Parle au génie outragé de ta famille! parle au sang avili de ta race; ce n'est pas à toi d'interroger.

La négresse avait prononcé ces paroles d'une voix sentencieuse; son visage froid, triste et ravagé par les années, autant que par la misère, semblait perdre peu à peu quelques traits de sa laideur. Le malheur couvrait ce masque repoussant de sa touchante majesté!

Mahïah, livré à ses terreurs superstitieuses, écouta respectueusement l'ordre impérieux que l'enfer semblait lui donner; il se releva de son humble posture, et se rasseyant sur la pierre que sa tante lui indiquait, il détourna

(1) Cette scène se rapporte, quoique d'une manière indépendante, au chap. VII du premier volume du roman de *Médine*.

les yeux du fauve regard de son impitoyable juge et dit :

— « Lorsque je te rencontrai chez les Med'géher, et que tu m'annonças l'arrivée de ma mère chez les Beni-Kiza, en m'ordonnant de l'aller trouver, je prends les esprits à témoins que je n'eus de repos et de joie qu'en mettant les pieds dans la gourbi (1) où la pauvre Zaka, mourante m'attendait. »

— Bien ! murmura la négresse.

— « Tu ne m'avais pas trompé, en m'annonçant que ma mère avait de nombreuses et de funestes révélations à me faire, car je suis arrivé assez à temps pour les recevoir toutes, pour apprendre l'horrible histoire de ma famille, pour mandire les bourreaux de mon sang, et me mettre sur leurs traces ; pour ensevelir ma mère chérie, et baigner sa tombe de mes larmes ; pour meurtrir mon visage, jeter des cris sans nombre, et invoquer le génie des vengeances ! »

— Bien ! répéta la négresse.

— « Lorsque la vallée des Beni-Kiza eût retenti sur tous les tons de mes sanglots et de ma douleur, je me penchai sur la tombe de Zaka, et la baisant avec piété, je me levai pour courir à l'œuvre de mes serments !

« Nous étions au temps du *Djelep*; de cette cérémonie infernale qui nous donne la connaissance de l'avenir, en nous incarnant le mauvais ange, et qui nous inspire pour nous donner la ruse et l'audace nécessaire à la recherche de nos ennemis, tout en nous préservant de leurs embûches... je sacrifiai au *Djelep;* et, dès ce moment, je sentis le serpent de la haine se glisser dans mon cœur, et son venin mortel couler dans mes veines. Mahïah n'était plus l'esclave abject d'un maître odieux, c'était un démon armé de patience et de feu !

(1) Les *gourbis* sont les cabannes qu'habitent les familles kabiles.

Le nègre s'arrêta quelque temps. Ses souvenirs semblaient ranimer en lui une fureur assoupie. Le visage de sa tante demeura impassible et immobile.

— « Je me mis en quête de mes ennemis... Les révélations de ma mère m'avaient appris que le fameux marabout l'Arbi (1), mon maître avait ordonné il y a plus de douze ans, le supplice de mon père... La mort de l'Arbi fut aussitôt arrêtée par ma juste colère...

— Bien ! interrompit la négresse.

— Ce que ma mère n'avait pu me révéler entièrement, Eblis (2) me le révéla. Et sur quelques indices que Zaka me donna, je ne tardai pas à reconnaître dans le père de l'Arbi, l'homme fatal qui avait trahi ma mère et avait ruiné son cœur ! Je reconnus ainsi que le juif Samuël, de Mostaganem, était le fils de l'avide marchand qui vous avait toutes les deux vendues, pauvres filles du roi Gaïka !...

— Et tous les trois sont morts ? interrompit encore la négresse.

— Tous trois sont morts, répondit Mabïah en courbant la tête.

— Bien ! continue ?

— L'Arbi avait une sœur, aussi douce, aussi charitable pour le pauvre Mahïah que son père était cruel et insolent. Cette jeune fille s'appelle Médine...

— Elle existe donc encore ?

— Mon bras s'est souvent levé pour frapper cette belle créature... et le courage m'a toujours manqué.

— Lâche ! dit la négresse avec dédain : lâche !

— Je ne pouvais sans offenser le ciel, accomplir mon entière vengeance. D'ailleurs, une raison puissante m'im-

(1) L'Arbi, l'un des principaux personnages du roman de *Médine*.
(2) Eblis, l'ange déchu, l'ange de l'enfer.

posait la clémence. Après avoir hésité longtemps, j'ai pardonné !

— Quelle est cette raison ?

— Tu sais que ma mère, à son retour d'Égypte avait une fille qui faisait son orgueil et sa joie ?

— Je le sais.

— Cette fille fut ravie, dès sa plus tendre enfance à la pauve Zaka ; et, en retrouvant les ennemis de ma race réunis sous une même tente, j'y rencontrai un ange qui devait la vie à ma propre sœur, à la fille de ma mère... ce rejeton magnifique de notre malheureuse famille, cette beauté enviée du ciel ; vivait dans l'amitié charmante et tendre de Médine. Ces deux fleurs de la plaine étaient inséparables ; en brisant l'une sur sa tige, j'aurais fait mourir l'autre, car Médine et Aïcha étaient jumelles par le cœur, l'amour et le visage !... Ma main a tremblé devant tant de grâce et de candeur, mon regard s'est adouci devant tant de jeunesse et de fraîcheur ; la pitié m'a fait oublier tous mes malheurs... J'ai pardonné ! j'ai pardonné !

— Et où sont-elles, maintenant ?

— Elles ont passé la mer, elles sont en France... je je pouvais les suivre, car elles m'avaient supplié de ne pas les quitter ; mais je craignais le jour des remords, je savais que le démon offensé pourrait, un jour ou l'autre, me pousser à obéir aux ordres de ma mère mourante... Je suis resté sur la plage où elles mont envoyé leurs derniers adieux ; et j'ai bien fait, car, à peine le navire qui les emportait était-il hors de ma vue, que ma vue s'est troublée, que mon cœur s'est gonflé, que mes mains se sont crispées !... Hélas ! depuis ce jour de séparation, jusqu'à l'heure où tu m'es apparue comme un fantôme, je vois l'ombre de ma mère se dresser devant moi à toute heure, dans mes veilles, dans mon sommeil ; aux mo-

ments des plus rudes fatigues de mon métier, j'entends sans cesse une voix terrible qui me crie : le *djelep !* le *djelep !*

— Et que réponds-tu à cette voix ?

— Je tremble comme le cheval de guerre tremble à l'approche du lion !... Quelquefois je fuis à travers les rues, ou dans la plaine, espérant échapper au démon ; le démon plus agile que moi me suit, et me devance à l'endroit où, épuisé, je tombe implorant une trêve qu'il ne me fait jamais.

La négresse sourit affreusement à ces dernières paroles, son regard était flamboyant. Cependant elle feignit une morne indifférence, et continua son interrogatoire.

— Aussitôt après le départ de la maudite et d'Aïcha, qu'as-tu fait !

— Jo t'ai cherché pour te rendre compte de ma conduite et implorer tes consolations. On m'a dit chez les Med'géher, que tu étais morte, et j'ai pleuré sur toi. Alors, je me suis senti un dégoût suprême pour ma vie misérable ; j'aurais voulu rejoindre nos pères, si une double pensée d'amour et d'effroi ne m'eût retenu enchaîné à cette existence qui m'est à charge. Oui, mes esprits effrayés me représentaient toujours Médine heureuse, aimante, animée, riche, libre ! tandis que ma mère est morte de douleur et d'abjection ! Oui, je sentais mon âme se fondre en regrets, quand je songeais à Aïcha, la blanche tourterelle de nos montagnes, que je ne dois plus revoir !...

Hélas ! torturé par ces chagrins, je vins à Alger, où pour gagner ma nourriture grossière, je me fis portefaix. Au moins, dans les durs labeurs de ce métier, je trouvais chaque jour de doux moments ; car, quand je faisais des voyages au port, mon regard flottait sur la rade, sur la pleine mer que j'embrassais souvent dans toute son éten-

due. Que de fois n'ai-je pas, à la fin de mes journées, croisé les bras devant la brume tombant sur l'eau, et jeté les éclairs de mes yeux jusque sur les côtes de France qui se montraient à ma folle curiosité. Que de fois, quand la mer écumait et grondait, n'ai-je pas envié le sort du goëland qui rasait les vagues à ma vue, et se perdait d'un coup d'aile dans les profondeurs bruyantes de l'horizon. Dans d'autres moments, je me décidais à partir tout à coup ; et n'ayant pas d'argent pour payer mon voyage, je m'appliquais, pendant plusieurs semaines, à ramasser la somme nécessaire; je travaillais alors à m'écraser; puis quand j'avais en main mon trésor, la pitié, la lâcheté peut-être, se cramponnaient à mon cœur, et je jetais dans la rade, avec épouvante, tout le fruit de mes sueurs!

Mahïah s'arrêta, essuya, du revers de ses mains, les larmes dont ses yeux étaient remplis, et reprit avec plus de calme :

— Hier, j'étais couché sur le quai du débarcadère, j'avais lassé mes épaules et mes bras au transport du déchargement d'un navire qui part pour la France. Dans mes rêveries insensées, je me disais que tous ces ballots, en passant de mes mains aux mains des matelots, étaient privilégiés; et, comme toujours, je regardais la mer avec des yeux amoureux, jaloux comme ceux d'un fiancé contemplant sa belle promise. Un homme vint me frapper sur l'épaule; c'était le capitaine du navire en partance. Cet homme voulut m'enrôler pour le service de son bord; il était pressé, il manquait de marins. il me proposa un bon salaire...

— Eh bien ?

— J'ai bondi de joie, d'abord... puis j'ai refusé et j'ai pleuré!

— Lâche! lâche! répéta la négresse.

— Ce soir encore le capitaine m'a renouvelé ses offres;

ce soir encore je me suis enfui et je t'ai rencontrée! Maintenant, parle à ton tour, tu vois combien je suis malheureux, tu sais ce que je souffre? Explique-moi...

— Je savais tout ce que tu as cru m'apprendre, à l'exception de ce qui concerne Aïcha; que le mauvais œil s'écarte de cette chère enfant, et qu'elle jouisse de tout le bonheur dont ma race est depuis si longtemps privée; je la bénis. Quant à toi, à moins que tu ne répares, à l'instant même, ta criminelle faiblesse, je te maudis au nom de ton père et de ta mère envers qui tu es parjure... Ecoute moi.

Mahïah tressaillit de tout son corps; la négresse se leva, et se drapant avec gravité dans son haïk, elle dit :

— « Les cavaliers des Med'géher, partis pour l'expédition des Beni-Kiza, et qui, au retour des troupes françaises, avaient pris les devants, nous annoncèrent la mort des chefs de l'Ouest et le sanglant combat de Beni-Smiel. J'ai su par eux et par quelques prisonniers qu'ils ramenaient, le rôle que tu as joué dans cette dernière lutte des Arabes et des chrétiens, également nos ennemis. En me faisant raconter le supplice du juif Samuël, que tu as enseveli dans une muraille, j'etais orgueilleuse et réjouie; car cette vile créature est née de l'infâme qui nous a flétries, ta mère et moi! En apprenant la fin tragique de l'Arbi, dont la tête est tombée sous ton couteau, j'ai un instant oublié mes affreux chagrins, et j'ai dansé dans mes fers, comme un joyeux enfant sur l'herbe des savanes; car je devinais que ta trahison envers ton maître, et la vengeance que tu en avais tirée, n'avaient été excitées que par un juste ressentiment et une obéissance aveugle aux dernières volontés de ma sœur Zaka. Dès lors, je m'informai partout du sort de Médine, de cette sœur damnée de l'Arbi; et un jour je la vis dans Mostaganem, belle, radieuse et triomphante, appuyée au bras d'un jeune ca-

pitaine, et suivie par toi, comme par un chien. Je me cachai, j'épiai tous tes pas, jusqu'à l'heure du départ de Médine... et je versai des pleurs de honte et de rage ; car tu t'étais déshonoré, parjuré!... A mes yeux, tu n'étais... tu n'es qu'un monstre !

« T'ayant renié, je fis répandre le bruit de ma mort, bruit qui s'accrédita, car on trouva mes vêtements sur le bord de la mer, et on me crut noyée ! Une vieille femme, hideuse et inutile autant que moi, est bientôt oubliée!.. Je partis pour Alger, voulant te suivre, espérant toujours que le remords t'envahirait. J'ai vécu misérablement dans ce réduit, comme ta mère dans la gourbi infecte où tu as fermé ses yeux... Je t'ai surpris souvent, sur le port, rêveur et égaré... J'ai eu enfin pitié de toi ; je me suis mise sur ton chemin, pour te pousser où le démon t'attend, où l'honneur et le repos aussi t'attendent ! Fils de Zaka, pèse mes paroles ; tu peux mourir demain, et tu mourras maudit ! »

Mahïah recula d'un pas ; la négresse avança sur lui, en se grandissant majestueusement, et elle continua :

— Quand tu reverras le Grand-Esprit, et ce doit être bientôt, tu trouveras ton père le supplicié à sa droite, ta mère outragée à sa gauche, ta tante avilie près d'eux, et ils seront entourés de tous les princes de notre race, et des premiers enfants des Boushuanas, valeureux et pieux! Comment soutiendras-tu ces regards dédaigneux, humiliés ?

Mahaïah couvrit ses yeux de ses deux mains et recula. La négresse le suivit, et cette marche rétrograde se continua lentement ; le jeune homme reculant à chaque apostrophe de sa tante, la négresse le suivant d'un pas grave et mesuré.

— Qne répondras-tu à ta mère qui te dira : Mes os ont

froid dans ma tombe, ils auront froid éternellement, car ton perjure est éternel !

— Grâce! grâce! cria Mahïah toujours reculant.

— Que répondras-tu à ton père, à ta tante, à tes frères, aux jeunes filles de la grande vallée et du Mont-Luisant, qui te crieront : lâche! lâche! lâche!

Mahïah était arrivé au bout de la salle; il était appuyé contre la porte ; en la touchant, et en entendant les derniers mots que sa tante proférait sur un ton lugubre et passionné, il sentit son cœur faiblir et sa tête se briser. Saisissant alors machinalement le loquet, il le souleva; une bouffée d'air tiède et bienfaisant frappa son visage, et il s'élança dans la ruelle, poursuivi par la voix retentissante de la négresse qui, debout sur le seuil de sa porte, s'écriait comme en démence :

— Lâche! lâche! lâche!

II

L'Enfer.

Nous devons et nous voulons rassurer au plus vite nos lecteurs sous le titre de ce chapitre. Nous aimons, par caractère, les peintures gracieuses et les deux récits, et nous préférons sincèrement les mots mignons de notre langue à ceux qui présentent ou annoncent des images terribles ou des catastrophes. Aussi c'est bien à contre cœur que nous avons écrit ce titre diabolique, ayant, comme chacun s'en doute, une affreuse peur de tout ce qui s'y rapporte.

Mais il faut être muni d'une certaine conscience pour écrire; et le roman, histoire du cœur, exige, avant tout, une plume observatrice et fidèle.

C'est donc par conscience pure et par devoir que nous intitulerons ce chapitre l'*Enfer*.

La raison, la voici :

Qu'est-ce que l'enfer ?

C'est un beau brick du commerce de Provence, un peu large de flancs, haut de voiles, fier de ses deux mâts penchés en arrière, armés de deux canons pacifiques tirant

une fois l'an, à la Saint-Nicolas, patron des voyageurs, marchant comme un corsaire, propre comme une demoiselle, frêté par M. Gutberr, riche armateur de Marseille, et commandé par M. Mathias, l'honnête et prolixe capitaine dont nous avons fait la connaissance au premier chapitre de cette histoire, car c'est une histoire que nous racontons.

Ce capitaine était un homme rare en son métier. Il en revendait à tous les pilotes des deux mers pour entrer de jour et nuit dans les passes ; il se moquait de tous les vents, connaissait les deux bouts du monde, comme la rade de Toulon, n'aimait rien tant que les bourrasques, et ne se mettait en colère qu'en temps de calme plat. Cette colère, alors, était une véritable tempête.

Tant de brillantes qualités auraient dû faire de notre marin un homme complet ; mais, hélas ! la nature nous dépare toujours par quelque vilain endroit du physique ou du moral, et M. Mathias n'était pas une créature parfaite. Son enveloppe assez commune, cachait un caractère capricieux et fantasque, orgueilleux et fanfaron au delà de l'hyperbole. A son dire, on l'eût pris tout bonnement et à la fois, pour un Duquesne et un Colomb. Dans sa rare vanité, il méprisait, outre mesure, toute la marine militaire, depuis le brigantin jusqu'au trois-ponts, se chargeant, en cas de guerre, de ruiner à lui seul la compagnie des Indes, ni plus ni moins. C'était un effréné vantard que ce Marseillais, brave homme, au demeurant, mais belliqueux à faire trembler, ne rêvant qu'abordage et ne parlant que de canons. Heureusement pour ses amis qui le jugeaient sur parole. L'Europe était en paix et le commerce florissant. Aussi, M. Mathias, enrageant de sa paisible vie, aimait-il à s'environner d'images imposantes : il appelait son contre-maître *Vampire*, son calfat *Cocyte*, son cuisinier *Mitraille*, son mousse *Biscayen*, et son

brick l'*Enfer*. Le tout pour transporter des balles de laine, ou des tonneaux de garance!

C'est une bizarre famille que l'espèce humaine!

Le soir même de l'aventure arrivée au jeune nègre Mahïah, entre neuf et dix heures, le port d'Alger était calme, les feux s'éteignaient peu à peu, les chansons des matelots avaient cessé, et le silence n'était troublé de temps en temps que par quelques avirons poussant des canots retardataires. Le brick l'*Enfer* devant appareiller au petit jour, et au premier souffle de bonne brise, avait été dégagé, après son complet chargement, du groupe des bâtiments en cargaison, et il roulait sur ses câbles dans les plaines eaux de la rade.

A l'arrière du brick, se trouvait une petite dunette peinte en vert tendre et partagée en trois compartiments. Celui du milieu était une salle à manger assez proprette, à droite était la cabine de M. Mathias, à gauche une autre cabine destinée aux passagers qui honoraient l'*Enfer* de leur confiance.

Entre neuf et dix heures, la nuit étant noire et le ciel couvert, deux hommes étaient assis dans la salle commune et causaient; l'un parlant d'une voix ronflante, l'autre questionnant et répondant avec une exquise politesse et une parfaite élégance.

— Ainsi, vous dites, capitaine, que nous pouvons être dans quatre jours à Marseille?

— Qui vous parle de quatre jours, monsieur; si le vent ne saute pas, je veux qu'on parle de ce voyage, et que tous nos charbonniers à vapeur en prennent le deuil. Je vous verrai dans la Cannebière (1) quarante heures après avoir levé l'ancre.

Le personnage auquel s'adressait cette forfanterie, y ré-

(1) Rue magnifique dont le peuple marseillais est très-fier.

pondit par un délicieux sourire empreint de mélancolie et de joie. On eût dit qu'une espérance subite s'était glissée dans son âme avec les paroles du marin; aussi, jeta-t-il cette double exclamation :

— Vous croyez! vous êtes sûr?

— Pardienne! cela ne m'étonnera pas; le contraire me surprendrait fort. Monsieur, goûtez un peu ce vin d'Espagne, c'est du nectar.

— Il est fort bon.

— Je le crois! vous ne trouveriez pas son pareil à Malaga, assurément; il faut le prendre sur les lieux.

— N'est-ce donc pas du Malaga?

— Pardienne! que serait-ce?

— Eh bien! où l'avez-vous pris?

— A Cette donc! C'est là que se fait tout le bon vin étranger... je vous recommande celui-ci; l'an dernier, j'en fis acheter cinq cents bouteilles à M. le marquis de Candeuil...

— Le marquis de Candeuil, dites-vous?

— Oui, monsieur.

— Vous l'avez connu?

— Il est passé en France sur mon brick, avec madame la marquise qui était sa fiancée... nous avons fait une traversée charmante; mon vin fut trouvé...

— Pardon, pardon, interrompit le futur passager de M. Mathias, pouvez-vous me faire le portrait de cette jeune marquise!

— Oui, certes, et c'est avec plaisir; des visages comme ceux-là sont de bon souvenir. Madame la marquise est brune comme une aile de corbeau, élancée comme une corvette...

— Mais c'est un portrait de négresse que vous me faites là?

— Et quand ce serait! j'en ai connu de ravissantes...

— La marquise? la marquise, s'il vous plaît?

— Mademoiselle Médine, et son amie mademoiselle Aïcha...

— J'en sais assez, monsieur, interrompit vivement l'étranger, au grand étonnement du capitaine, et vous êtes arrivé à Marseille sain et sauf?

— Et donc?

— J'arrête mon passage, et je couche à votre bord dès ce soir; vingt-cinq louis pour vous, si nous arrivons en France dans trois jours.

— Très-bien, dit le capitaine; puis allongeant la main vers un gros registre qui était sur la table, il ajouta :

— Veuillez me laisser votre passeport pour que je vous inscrive... Cette misérable police nous traque comme des forbans quand nous ne sommes pas en règles.

L'étranger tira une pancarte de sa poche, la remit au marin, et s'en alla sur le pont, où il se promena de long en large à grands pas.

Et vos bagages, cria le capitaine, quand les apporterat-on?

— Je n'en ai pas.

— Hum! dit M. Mathias en ouvrant le passeport, voilà une réponse qui n'est pas catholique. Puis réfléchissant à voix haute en roulant ces pouces avec une extrême dextérité, il se communiqua de graves suppositions qui attestaient toute la sagacité de son esprit.

— Cet homme croit peut-être que je ne le devine pas. Il faudrait que M. Mathias fût aveugle pour qu'il n'ait pas lu sur ce visage... Et au fait, qui diable ça peut-il être? Les gens de cette mine vont bien de France en Afrique, mais d'Afrique en France! non... après tout, il faut bien que ceux qui viennent à Alger s'en retournent un jour ou l'autre... Bastn! il y a de la politique là-dessous! et quand

il y en aurait, qu'est-ce que cela te fait, monsieur Mathias? si sa feuille de police *elle est* en règle, va de l'avant. Quand ce serait Abd-el-Kader en personne, je ne dois point m'en soucier; il me paie grassement, qu'il soit le bien venu. D'ailleurs il est pressé, et chacun peut l'être. Si c'était une aventure d'amour? Lisons le passeport... Sir Francis Brec... Brecnoo.

— Plaît-il! demanda le passager qui, s'entendant nommer au moment où il rasait la dunette, avait avancé la tête dans la salle.

— J'essayais de prononcer votre nom, répondit le capitaine, il est écrit dans une langue extraordinaire...

— Francis Brecknock, baronnet, interrompit l'étranger, c'est de l'anglais et du meilleur. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Permettez, monsieur Francis Brénot... Brénoque; comment dites-vous cela?

— Brecknock, baronnet.

— Eh bien, monsieur le baronnet, vous êtes donc décidé à voyager sans vos bagages?

— Je vous l'ai dit.

— Cependant vous en avez?

— De quoi!

— Des bagages?

— Pour qui me prenez-vous?

— Je n'ai pas assez d'esprit pour vous répondre.

— Voyez mon passeport?

— Je ne suis pas assez savant pour le lire...

— Voici la signature de notre consul, dit l'Anglais en s'approchant du marin, et voilà vingt-cinq louis pour mon passage. Débarquez-moi dans trois jours, et je vous promets six cents francs en belles pièces. Me parlerez-vous encore de bagages?

— Mais si nous prenons le calme ou les vents contrai-

res, au lieu de cinquante heures de route, je puis vous promener tout un mois sur les côtes.

— Et après?

— Et après, il me semble que vous pourrez changer de linge sans vanité.

— Vous m'en donnerez.

— Moi... mille canons, ceci est drôle! prenez mon canot et descendez à terre, vous avez le temps d'embarquez toutes vos nipes.

— Non...

— Pourquoi?

— Je pourrais m'oublier, et manquer le départ.

— Mais je vous attendrai.

— J'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir, dit le passager qui, pirouettant sur les talons, recommença ses enjambées sur le pont.

— La peste t'étouffe, mylord, marmotta M. Mathias; puis, se courbant sur son registre, il copia tant bien que mal le nom de l'Anglais, et s'évertua à déchiffrer son signalement. « Agé de vingt-quatre ans; cheveux blonds, yeux bleus, bouche moyenne... » Il en était là, lorsqu'un matelot de quart frappa discrètement à la porte de la salle.

— Entrez, dit le Marseillais, sans quitter son travail.

— Capitaine, il y a un homme qui demande à monter le brick.

— Eh bien, mon garçon, laisse-le monter.

— Mais il faut lui jeter l'échelle, car il est à la nage, et la mer n'est pas commode; le vent d'ouest chasse dans la rade.

— Un homme à la nage! voilà bien des aventures dans une nuit... Allons, jette-lui tout ce que tu voudras, et pêche-le, pourvu que ce ne soit pas un Anglais... J'ai bien assez de ce baronnet.

Comme le matelot sa uait pour se retirer, le baronnet entra dans la dunette, suivi de Mahïah, dont les vêtements étaient dans un affreux désordre ; l'eau qui ruisselait de tout son corps inondait le plancher et s'écoulait en rigole jusque sur le pont. Le nègre avait l'œil agard, le front soucieux ; ses membres tremblaient de froid, et le trouble de son cœur était parfaitement dissimulé par le malaise physique résultant de son étrange et subite apparition.

— Tu t'es donc décidé, moricaud? dit le capitaine, et te voilà des nôtres.

— Oui.

— Par quel canot du diable es-tu venu? te voila trempé comme une anguille.

— Toutes les embarcations étaient parties quand je suis arrivé sur le quai ; j'étais pressé, je me suis jeté à la nage ; mes bras sont forts!

— Mais malheureux, la mer est très-mauvaise, tu pouvais te noyer.

Le nègre retroussa ses grosses lèvres, et montra l'émail de ses dents par un sourire ironique ; puis il ajouta :

— Mon heure n'est pas venue! le démon n'est pas toujours le maître!

— Cependant, si je ne vous avais pas jeté un cable, vous couliez bas, mon brave, dit l'Anglais avec calme. Mahïah regarda l'étranger avec indifférence et ne répondit pas.

— Si ce bélitre croit au diable, pensa M. Mathias, je crois, moi, que ce baronnet en est le proche parent. Vas-t'en trouver Mitraille, mon garçon, dit-il à haute voix ; demande lui un verre de tafia pour te réchauffer, et un hamac pour te coucher. Demain, nous causerons de ton enrôlement... Bon soir... A propos, dis à cet honnête gargotier de m'envoyer, sans retard, le père Vampire.

— Voilà de noms bizarres, murmura le jeune Anglais? l'Enfer, Mitraille, Vampire. S'il faut croire aux augures, ceux-ci n'ont rien de rassurant. Après tout, qu'importe ! le fatalisme est une grande vérité.

Disant cela, le baronnet poussa la porte de sa cabine et la referma sur lui.

Le père Vampire entra dans la salle commune et s'arrêta, chapeau bas, devant M. Mathias, profondément absorbé par les derniers mots de son passager.

Le père Vampire, nous l'avons dit plus haut, n'était qu'un paisible contre-maître, expert en son métier, incapable de méchanceté, et affreusement victimé par le sobriquet terrible dont l'avait gratifié l'humeur belliqueuse de son commandant. Son extérieur était aussi modeste qu'inoffensif, et le brave homme n'avait de tout temps estropié que la langue française.

— Il se passe ici des choses étranges, dit M. Mathias, en levant sur son subordonné des yeux flamboyants.

— Des choses etranges !... répéta le contre-maître ; je ne comprends pas.

— Ni moi non plus.

— Alors ?

— Tous nos passagers sont-ils à bord ?

— Oui mon capitaine...

— Tous ?

— Il ne faut pas une heure pour les compter, au moins, ils ne sont que deux ; répondit, avec bonhomie, le contre-maître ; le monsieur qui est là, et le militaire qui est sur le pont.

— Crois-tu que je ne le sache pas ?

— Alors ?

— Alors, monsieur Vampire, ajouta le capitaine à voix basse, apprends que le monsieur qui est là, me fait l'effet d'un diable à quatre, et que je voudrais avoir dans ma

cale toute une cargaison de nègres en place de ce jeune freluquet.

— Voudriez-vous me faire donner de la lumière, s'il vous plaît, demanda l'Anglais, sans ouvrir la porte de sa cabine.

— Biscayen! porte la lampe, cria M. Mathias à son mousse.

— Biscayen ! murmura le passager, décidément, je crois que je vais rire.

— Il croit qu'il va rire, reprit le capitaine, as-tu entendu ?

— Et, pardienne ! il y a de quoi. Vous nous affublez de surnoms qui nous mettent en mascarade perpétuelle. Vous souvenez-vous des deux belles dames que nous avons menées en France, l'an dernier ; l'une d'elles, mademoiselle Aïcha, a failli oublier tous ses malheurs et rire aux larmes en entendant nommer l'équipage.

— Elle était donc bien triste et bien découragée ? demanda l'Anglais ouvrant sa porte subitement.

— Qui ? dirent à la fois des deux marins étonnés.

— Aïcha ?... N'est-ce pas d'elle que vous parlez ?

— Mais oui ; cela fendait le sœur, repartit le contre-maître avec attendrissement, une jeune fille si belle !...

— Ah ! que vous êtes heureux, mon ami, interrrompit le baronnet : et prenant une petite lampe en cuivre qui lui présentait le mousse, il s'enferma et se verrouilla dans sa chambre.

— M. Mathias était immobile et muet. Tout à coup il se leva de sa chaise, prit le contre-maître par le bras, l'entraîna sur le pont, et après avoir fait quelques pas, il lui dit :

— Certes, personne ne doute de mon courage ; j'ai affronté d'affreuses tempêtes, j'ai fait la course sous l'Empire, et capturé plus de bâtiments que ce pietre Surkouf

n'en a vu des a dunette ; eh bien ! j'avoue qu'aujourd'hui je me sens l'âme à l'envers.

— Pourquoi ?

— J'ai le pressentiment que ce mylord va nous porter malheur.

— Ah ! bah !

— Ah ! bah ! ah ! bah ! Figure-toi, mon cher, qu'il voyage s ns effets.

— Hein !

— Sans une chemise !

— Et son passeport ?

— Il est en règles ; mais cet homme est un agent secret, ou un grand criminel. J'opine pour cette seconde profession !

— Pourquoi ? Voilà que vous me donner aussi la chair de poule

En ce moment, le cuisinier et le calfat qui se promenaient, bras dessus bras dessous, croisèrent le capitaine et s'arrêtèrent pour le saluer.

— J'ai voulu faire souper votre nègre, dit le cuisinier, il a refusé toute nourriture et n'a pris qu'un verre de tafia à assommer un bœuf.

— Où est-il maintenant ?

— Il n'a pas voulu prendre de hamac, il s'est allé coucher à l'avant, à côté du militaire passager.

— Puisque nous voilà réunis, et que nous sommes de vieux compagnons naviguant toujours ensemble, dit M. Mathias, je vais vous consulter sur un cas très-grave.

Honorés de cette grande confiance, les conseillers firent cercle autour de leur chef.

— Nous avons à bord un passager, Anglais de naissance, qui m'intrigue de toute façon.

Il ne parle que par monosyllabes, paie comme un prince

est vêtu comme un seigneurs, et voyage sans le moindre paquet. . arrangez cela ?

Cocythe, Vampire et Mitraille s'écrièrent à la fois : — Pas possible !

— Il faut qu'il soit furieusement pressé de partir, pour n'avoir pas voulu descendre à terre dans mon canot, afin de ramasser ses hardes.

— Vous le lui avez offert ?

— Pardienne ! et il m'a répondu qu'il craignait de manquer le départ, et qu'il préférait sa garde-robe à la sienne.

— Pas possible ? s'écrièrent de nouveau les matelots qui affectionnaient cette unique expression de leur étonnement.

— Alors que me proposez-vous de faire ?

Le conseil observa un silence obsolu

— Nous ferions bien, je pense, reprit le capitaine, de poursuivre nos investigations, et d'épier la conduite secrète de notre homme. Sur ce que nous apprendrons, nous déciderons.

— C'est cela

— Allons tous les quatre nous mettre aux écoutes. Vampire, par le toît de la dunette ; tu auras soin de ne pas trop t'avancer sur la vître, afin de ne pas te montrer. Toi, Mitraille, à mes côtés, par les fentes de la porte ; et toi, Cocythe, par le bastingage du tribord et le petit sabord qui éclaire la couchette. Est-ce bien compris ?

— Oui, oui.

— Allons de l'avant, mes agneaux, et à petits pas, s'il vous pláît ; ôtez-moi vos souliers qui échorchent le plancher. Leste et en place... sortout ne soufflez pas. Le premier qui tousse, je lui brise le crane, ajouta le terrible Marseillais.

Au bout de quelques minutes les quatre marins étaient

à leurs postes, pour accomplir un acte que nos lecteurs blâmeront sans doute ; mais nous leur ferons observer que la gravité des circonstances et le danger menaçant excusaient presque leur indiscrétion ; nous ajouterons enfin, pour combattre tout scrupule, que le titre de ce chapitre justifie bon nombre de peccadilles, et que, somme toute, MM. Mathias, Vampire, Cocythe et Mitraille sont parfaitement responsables de leurs œuvres. Ce qui étant, nous profiterons de leur coupable curiosité, sans laquelle nous serions bien empêché, ma foi, de dire ce qui se passait dans la mystérieuse cabine de sir Francis Brecknock.

Cette cabine était longue de six pieds, large de quatre, et passablement meublée d'une couchette à deux compartiments, l'un supérieur, l'autre inférieur, installée de manière à offrir l'hospitalité à deux voyageurs, hospitalité généreuse si l'on veut, attendu que, pour en profiter, il faillait prendre des positions qui appartiennent à la haute gymnastique.

A l'un des coins de la chambrette reposait une commode en magnifique noyer, capable de contenir, de haut en bas, six mouchoirs de poche, quatre chemises et autres fractions de douzaines d'indispensable lingerie. Ce meuble coquille, dont tous les passagers avaient jusqu'alors critiqué les formes exiguës, avait été dédaigné par notre Anglais qui n'y avait pas touché.

A l'autre bout de la cabine, contre le chevet de la couchette, le baronnet était assis sur un pliant, accoudé sur une petite table, éclairé par un *locatelli* en cuivre, et plongé dans une profonde méditation, la tête dans les deux mains.

Les quatre guetteurs s'arrangèrent de façon à ne perdre ni un geste ni un regard du baronnet ; et ils attendirent patiemment qu'il donnât signe de vie.

Le plus grand silence régnait dans la rade et dans le

port, la haute mer, seule, faisait entendre son mugissement grave et monotone ; les vagues en allant mourir sur les récifs ou le sable de la grève, tourmentaient la quille du brick et le faisaient danser sur ses cables, comme disent les marins.

Sir Francis leva la tête, et passa l'une de ses mains féminines dans les longues boucl s blondes de ses cheveux. Ce mouvement découvrit entièrement son jeune et frais visage, et laissa voir sur la table un portefeuille à fermoir d'or, ouvert et arrêté por un crayon d'un grand prix.

Le jeune Anglais que nous n'avons pas eu l'occasion de dépeindre, était d'une beauté rare et d'une distinction toute particulière. L'ovale de son visage était irréprochable; son teint et la blancheur de ses mains eussent fait soupirer bien des coquettes ; son front était large, fier et chargé d'un nuage léger qui animait, avec la fine contraction des lèvres et l'amertume du regard, sa physionomie spirituelle et mélancolique. Le corps était svelte, la taille bie prise; la voix douce et caressante; la toilette d'une élégante et charmante simplicité.

Sir Francis prit son portefeuille et lut, à haute voix, les premiers mots de la page ouverte sous ses yeux.

« Enfin me voilà seul et délivré de ces fâcheux qui me » gênent à chaque pas, dans mes rêves et mes entrepri- » ses ! »

Les doigts de M. Mathias se crispèrent, et il envoya un coup de coude à son voisin Mitraille, qui ne le rendit point par déférence.

Le passager continua sa lecture, mais sans prononcer une seule syllabe, jusqu'à ce passage qu'il lut tout haut.

« Je suis à bord de l'*Enfer*, triste présage pour ma vie » éternelle ! Est-ce donc ma faute si mon caractère, et » mon sang, si mon organisation me poussent à commettre

» le crime qui doit m'attirer la damnation ?... Est-ce ma » faute ? Est-ce ma faute ? »

— Le misérable ! pensa Mathias... le misérable ! Et il allongea un nouveau coup de coude au cuisinier, trop préoccupé pour s'en plaindre.

L'Anglais posa son carnet sur la table ; et fouillant dans ses poches, il en tira deux pistolets ravissants, damasquinés et mignons, ciselés d'or et d'argent, mieux faits pour le caprice d'une sultane que pour les mains d'un homme.

Le Marseillais, en voyant son passager essayer les détentes de ses pistolets, crut, tout Jean-Bart qu'il était, sentir ses cheveux se dresser sur la tête Les quatres espions eurent, en même temps, un arrêt de respiration.

Sir Francis plaça ses pistolets sur la table, à sa droite et à sa gauche, prit son crayon et écrivit pendant longtemps. Tout à coup, repoussant brusquement son portefeuille, il saisit l'un des pistolets, l'arma, et s'écriant :

— « Il ne s'agit que de faire ceci. »

Il porta le canon à ses dents.

Un même cri de terreur partit à la fois, des quatre coins de la cabine.

IV

Le Journal de sir Francis Brecknock.

La porte de la cabine céda sous la violence secousse du capitaine et de son aide, et les quatre marins, réunis sur le seuil du baronnet, s'arrêtèrent du même pied, les traits bouleversés et la bouche entr'ouverte.

Sir Francis, dérangé dans sa solitude par le quadruple cri de ses espions, avait nonchalamment abaissé l'arme qui menaçait sa vie, pour rechercher la cause de cette inconvenante distraction. Voyant sa porte tourner sur ses gonds, et son domicile brutalement violé, le passager avait sauté sur un second pistolet et ajusté des deux mains ses indiscrets visiteurs.

Cette éloquente disposition explique suffisamment la halte de MM. Mathias, Vampire, Cocythe et Mitraille.

— Malheureux ! ne tirez pas, s'écria le capitaine, nous sommes de vos amis.

— Veuillez avoir la complaisance de refermer ma porte, répondit l'étranger d'une voix douce et calme,

— Mais, Mylord ..

— Mes armes sont à double coup, messieurs, et j'ai

l'honneur de vous prévenir qu'ils portent une balle pour chacun de vous.

Mitraille n'avait pas attendu ce nouvel avertissement pour vider le plancher, et il avait donné le signal d'une prudente retraite ; le calfat et le contre-maître suivirent ce bel exemple de modération, et M. Mathias marcha fièrement à reculons jusque sous le mat d'artimon où il rejoignit ses braves camarades en disant :

— Je ne sais ce qui m'a retenu d'en finir avec ce faquin.

— Puisqu'il se charge de la besogne, laissons-le faire à sa guise, répondit le calfat avec plus de bon sens qu'il n'en paraissait avoir.

— Croyez-vous bonnement que ce freluquet veut se tuer ? demanda le capitaine.

— Ma foi ! dirent les marins...

— Laissez donc !... je vous certifie qu'il médite un crime abominable !... Écoutez-moi bien, et fiez-vous à ma cervelle, ajouta le Marseillais d'un air capable. Tout me porte à croire que cet Anglais est amoureux de la charmante femme de ce beau marquis de Candeuil, que nous avons *passée* en France l'an dernier. Comprenez-vous?

— Pas le moins du monde ! répétèrent, l'un après l'autre, Cocythe, Vampire et Mitraille, néanmoins, subjugués par la haute intelligence de leur chef.

— Cela ne m'étonne pas ; la trame est si finement ourdie ! Cependant, vous comprenez que le scélérat, sachant qu'il doit renoncer à séduire la marquise, a médité d'assassiner son mari par pure jalousie.

— Hé ! bon Dieu ! d'où tirez-vous cela, capitaine ?

— Écoutez, mes enfants, je connais les Anglais de vieille date, moi ; et je leur ai *coulé* assez de navires pour croire, modestie à part, que si je les connais, ils me connaissent tout autant.

— C'est clair, dit Vampire.

— C'est sûr, dit Cocythe.

— Je n'ai pas tout à fait compris, dit Mitraille.

— J'ai donc lu dans les yeux de notre passager, avant qu'il n'eût trahi son abominable secret, et j'ai reconnu en lui les principes, les symptômes de cette fatale maladie qui pousse ses compatriotes à la destruction. Maladie tellement incurable, que lorsqu'ils sont assez honnêtes gens pour ne vouloir tuer personne, ils se tuent eux-mêmes.

— Alors? dirent en chœur les trois Provençaux attentifs, mais complétement déroutés par cette digression philosophique.

— Alors, j'ai conclu de la précipitation que met cet homme à partir, du dédain qu'il étale pour ses bagages, de son humeur morose, de ses pistolets, et de certaines questions embarrassées qu'il m'a faites sur la marquise de Candeuil, j'ai couclu, dis-je, qu'il devait avoir trois énormes bosses sur le crâne...

— Bah! s'écrièrent, comme un seul homme, les matelots entièrement dépassés par la perspicacité de M. Mathias.

— La bosse de l'amour, la bosse de la folie, la bosse du crime, reprit le capitaine, en comptant sur ses doigts avec une fougueuse dextérité.

— Je n'y vois goutte, chuchotta M. Mitraille, qui était décidément le moins fort de la troupe.

— Je crois vous entendre, répondit le père Vampire avec une certaine vanité.

— Continuez, capitaine, dit Cocythe, vous êtes en bonne passe, et...

— A la bonne heure! mes enfants, à la bonne heure! Vous devinez que la bosse de l'amour menace la marquise, que celle du crime menace le marquis, et que celle de la folie menace tout le monde...

— C'est clair! J'ajouterai cependant, interrompit la calfat, que si ce misérable est amoureux de la marquise et jaloux du marquis, il se pourrait faire qu'il eût la fantaisie de tuer la femme de préférence au mari.

— C'est juste! très-juste! crièrent le contre-maître et le cuisinier.

— En sera-t-il moins criminel ?

— Non.

— Eh! donc, mes agneaux, il faut aviser au moyen de sauver la victime.

— Ce sera très-facile.

— Alors avisez-moi... que faire ?

Les conseillers gardèrent un respectueux silence.

— Faut-il jeter à la mer, quand nous serons au large, cet oiseau de malheur ?

— Hum! nous pourrions nous faire pendre pour cet acte d'humanité, dit le prudent Mitraille.

— Voulez-vous que je le provoque en duel, et que je lui brûle la cervelle sur le pont de mon brick, mille canons ?

— Vous avez une fertile imagination, commandant, repartit le calfat... Voilà sans contredit le parti le plus sage...

— Et le moins périlleux, ajouta le contre-maître.

— D'un autre côté, ce moyen est-il de ma dignité ? demanda M. Mathias battant en retraite ; n'est-ce pas m'avilir que de me mesurer avec un gibier de potence?

— Peuh! firent Cocythe et Vampire, peuh! oui et non.

— Je vois que vous êtes médiocrement satisfaits de ma proposition, reprit le capitaine, éclairez-moi donc de vos lumières ; toi, Mitraille, mon *pitchou*, à ma place, que ferais-tu ? Songe que si je débarque ce maudit passager, il prendra tout aussitôt la poste pour aller se baigner dans le sang innocent.

— Ma foi, commandant, à votre place, je le mettrais à terre, bel et bien, j'empocherais les écus qu'il vous a offerts et je me dirais que je suis une âne.

— Que je suis une âne? s'écria M. Mathias.

— Certainement, car si vous aviez moins d'esprit, vous n'auriez pas découvert tant de choses, et le passeport de l'Anglais étant en règle, il ferait de son temps ce que bon lui semble.

— Ah! bast, murmura le contre-maître, je suis de l'avis du capitaine; il faut sauver ce brave homme de marquis.

— J'ai une idée, cria Cocythe, du ton d'une vigie apercevant et signalant la terre.

— Parle?

— Une fameuse idée!... L'Anglais est pressé d'arriver à Marseille, n'est-ce pas?

— Oui.

— On espère entrer au port dans trois jours? il compte faire cent cinquante lieues en soixante-douze heures, n'est-ce pas?

— Oui, oui, que diable, avance donc!

— Eh bien! voici ce que nous avons à faire... au point du jour nous sortons d'Alger avec une belle brise sud-ouest... très-bien! le goddam monte sur la dunette, se bat les flancs de joie, et rit dans sa barbe comme un sans cœur... très-bien! Au moment où nous dépassons le cap Matifoux, la brise du sud-ouest nous quitte, tourne au nord et passe à l'est... bon! nous mettons le cap à l'ouest, et nous naviguons sur nos huniers et nos bonnettes... bravo!

— Et où arrives-tu, butor? cria M. Mathias impatiente.

— Au Cap, aux Indes, au Brésil, en Chine! Gibraltar

franchi, nous allons à tous les diables, tournant le dos à M. le marquis de Candeuil.

Cette vigueur de raisonnement abattit Vampire et Mitraille tout aussi bien qu'un coup de massue.

— Et mon chargement, bélitre? répliqua le capitaine un peu revenu de son étourdissement.

— Nous le vendons aux Cafres rouges ou à Bahia, ou à Macao, et nous faisons la noce à la barbe de l'Anglais.,.

— Et l'Anglais ? interrompit M. Mathias qui commençait à s'exaspérer; qu'en faisons-nous dans tout cela ?

— Ne pourrions-nous pas le vendre aussi, avança timidement le cuisinier.

— Ma foi, j'opine pour ce délassement, ajouta le contre-maître.

Cocythe triomphait.

— Vous êtes trois misérables, s'écria le commandant, aussi stupides que Dieu est puissant !

Les matelots s'inclinèrent comme s'ils eussent reconnu tout ce qu'il y avait de vrai daus ce jugement.

— Néanmoins, vos bévues m'ont été utiles.., mon plan est arrêté.

— Dites-nous cela, capitaine ?

— Allez vous coucher... A mon coup de sifflet, au point du jour, que tout le monde soit sur le pont.

MM. Vampire, Cocythe et Mitraille se retirèrent et descendirent, l'oreille basse, dans le faux pont.

Bientôt, perchés dans leurs hamacs, ils s'y balancèrent voluptueusement et s'endormirent de l'heureux sommeil des pauvres d'esprit.

M. Mathias entra dans sa cabine, feignit d'en fermer la porte avec fracas, en ressortit à petit bruit, et revint se poster de manière à espionner de rechef son fantasque passager.

Le lecteur ayant peut être fait gorge chaude de la prétentieuse intelligence et de la bizarre imagination du capitaine de l'*Enfer*, nous nous ferons un véritable plaisir d'affirmer, et sur preuves, que cet estimable navigateur avait un peu plus de fond que de forme, et moins de brillant que de solide. Pour établir ce fait, nous retournerons dans la cabine du baronnet ; et, plus curieux cette fois, nous regarderons par-dessus son épaule, et nous lirons en tête du carnet ouvert sous ses doigts :

« *Journal de la vie du sir Francis Brecknock, écrit de sa propre main et dédié à ses héritiers directs, qu'il déshérite de tout autre bien à lui appartenant.* »

Cet intitulé porte à croire, ce nous semble, que M. Mathias était un assez habile homme d'avoir découvert, sans la palper, la fatale proéminence que le célèbre docteur Gall nous assure être grosse de folie.

« *Page trois mille cinquante-neuf, suite de mes impressions de voyage, et des ennuis quotidiens qui me poursuivent depuis l'âge de quinze ans, à travers les cent seize mille huit cents lieues environs, que j'ai faites dans les cinq parties du monde, de* 1837 *à* 1845, *époque où j'écris, calculant qu'en moyenne j'ai pu courir quarante lieues de poste par vingt-quatre heures.* »

Décidément M Mathias est un homme plein de sens.

Continuons, en suivant le baronnet qui, comme pour nous complaire, repasse négligemment ses souvenirs, et feuillette de sa main potelée les page de son portefeuille.

« Ce carnet est le trente deuxième du manuscrit commencé en mai 1837, et devra être remis chez M. Blackston, mon exécuteur testamentaire, à Caërnavon, pour être réuni aux trente et un précédents numéros de mes Mémoires, qu'il possède en dépôt et au profit de mes héritiers ci-dessus désignés. Cette note est écrite dans la sage prévoyance d'une mort prématurée, auquel cas j'ajoute au

legs de mon journal mes sincères bénédictions à mes plus proches parents, et mon immense fortune, mobilière et immobilière, au plus pauvre et nécessiteux des habitants de la ville, village ou hameau qui recevra ma dépouille mortelle ; lui laissant toutefois la charge de me faire enterrer en fosse commune. Par cet acte de charité et d'humilité renouvelé en tête de chaque numéro de mes Mémoires, je constate que je suis en pleine et saine raison, jouissant de toutes mes facultes intellectuelles, et je signe comme autre part,

Sir Francis Brecknock, baronnet. »

Diable!!! notre Anglais ne serait-il qu'un original? poursuivons :

« Smyrne, 4 Juillet 1844.

« Puisque je m'ennuie aujourd'hui plus que jamais, je vais vous raconter, mes chers parents, l'histoire de ma naissance, et vous expliquer les motifs qui font de moi un chevalier ou un juif errant; ne vous gênez pas pour me classer, je ne suis pas susceptible, et quand vous lirez ces paroles, je le serai encore moins, s'il est possible, attendu que vous aurez fait dire quelques douzaines de messes pour le repos de mon âme. Nous sommes trop bons catholiques, quoique Anglais, pour que je ne compte pas sur cette obligeance de votre part. Le recit que je vais vous faire vous divertira peu, je pense, pour deux raisons. La première, c'est qu'étant de ma famille, vour savez sur le bout du doigt tout ce qui se rapporte à mon berceau ; la seconde, c'est que voilà bien des fois, depuis notre separation, que je vous repete, dans ce journal, la cause de mes pérégrinations. Mais entre parents et amis tout étant ou devant être en communauté, peines et plaisirs, je croirais vous manquer d'egards, en ne vous conviant pas au *spleen* empoissonné dont je me nourris à l'heure qu'il est.

« Je suis né dans le comté dont je porte le nom, et mon frère aîné étant mort en 1843, je pourrais et devrais prendre le titre de comte, illustre par mes ancêtres. Mais j'attache peu d'importance à mes dignités; par ce seul fait que je m'estime médiocrement dans ces temps de *farniente*, et que duc, comte et baronnet, je me trouve parfaitement inutile sur terre. »

Voilà de la haute philosophie !... Eh ! capitaine Mathias, votre fou va devenir un Socrate.

« Je suis arrivé au monde avec une très-faible complexion, et un tempérament d'oiseau-mouche, dans la saison de la chute des feuilles, l'an mil huit cent vingt-deux.

« Ma naissance fut accueillie avec des transports de joie par vous, mes aimables cousins et charmantes cousines, ainsi que par ma mère vénérée, sainte créature s'il en fut ! Cette joie unanime, de votre part, se comprendra de reste, si l'on prévoit que le médecin qui me tira par les pieds jusque dans cette vallée de misère, annonça, en m'attachant au sein maternel, que ne vivrais pas quinze fois vingt-quatre heures. De telle sorte que vous chantâtes, le même jour, mon *Te Deum* à grand orchestre, et mon *Dies iræ* du fond de vos excellents cœurs ! Tant que je vivrai, je vous saurai un gré infini de ces bonnes prières.

« Ma mère, prévenue de mon triste horoscope, se garda bien de me confier à une nourrice, et supplia Dieu de lui venir en aide, pour sauver cette pauvre fleur éphémère de son amour vertueux et chaste. La pauvre femme se dévoua si bien à mon salut, qu'elle fit passer sa fraîcheur sur mes joues pâles, son sang dans mes veines, sa vie dans la mienne. La fleur étiolée se redressa sur sa tige, se baigna dans la rosée, s'ouvrit au doux soleil, joua dans la brise, embauma le gazon, et montra son calice aux plus beaux papillons qui n'osèrent le toucher. La rosée, le soleil, la

brise, le parfum, tout venait du créateur, qui versait sur moi les trésors de la tendresse maternelle. Vous criâtes au miracle, et vous n'aviez pas tort.

« Mais ce ne fut pas impunement que ma mère m'arracha de la tombe. Si la fleurette prit racine et vécut, la plante magnifique qui la protégeait de son ombrage et semblait la nourrir de sa sève, dépérit et mourut !

« Vous rechantâtes le *Dies iræ;* ce fut une cérémonie superbe. J'avais alors plus de quatre ans, je m'en souviens! et vous?

« Le lendemain du jour où cet affreux malheur m'arriva, un courrier de mon frère aîné nous apporta des lettres de Navarin Mon père, qui faisait la guerre aux Turcs par desœuvrement, avait été tué, le 20 octobre 1827. d'un coup de boulet dans la poitrine, bonheur que je n'aurai jamais, et que je vous souhaite de toute mon âme.

« Vous envoyâtes à mon frère l'acte de décès de ma mère chérie en réponse à l'extrait mortuaire du comte George de Brecknock, votre oncle et cousin, et vous y ajoutâtes que je me portais assez mal. Consulté sur ce chapitre, j'eusse répondu que je jouissais d'une santé parfait, mais c'était votre opinion et non la mienne que vous donniez, et chacun a sa manière de voir la mine d'autrui.

« Mon frère répondit de Madagascar qu'il consacrait une rente de deux mille livres sterling à mon éducation et à mes frais d'entretien, jusqu'à ma dixième année. Il nommait un conseil de famille et désignait notre oncle, lord Folkmoot, pour mon tuteur, ajoutant que son humeur voyageuse le tenait constamment à quelques milliers de lieues du château de Brecknock, et l'empêchait de diriger lui-même ma très-intéressante enfance.

« Mon conseil de famille, mon tuteur en tête, dépensa largement la rente de cinquante mille francs destinée à mon éducation. Je dois avouer, car c'en est ici ce cas, que

si ces grosses sommes eussent été employées à apprendre la poésie et l'arithmétique à un âne, il fût probablement sorti des mains de ses opiniâtres professeurs, beaucoup plus lettré que moi de vos ferules, regrettables amis, qui ne m'avez voulu enseigner, durant six années, ni la dernière ni la première lettre de l'alphabet.

« Je suis encore à la recherche de savoir si je dois vous faire des compliments ou des reproches relativement à cette crasse d'ignorance dont vous avez barbouillé ma première jeunesse, attendu que je flotte sans cesse entre ces deux questions :

« 1° L'homme à l'état sauvage est-il moins heureux qu'à l'état de civilisation? 2° L'érudit ramasse-t-il plus de jouissances que le manant qui ne sait pas lire?

« Hier, en arrivant à Smyrne, j'ai failli résoudre le problème. Un saltimbanque donnait une aubade devant la porte de mon hôtel, entouré d'une demi-douzaine de chiens savants qui dansaient à merveille sous une grêle de coups de bâton.

« Non loin de là, faisant cercle, quelques ignorants molosses aboyaient à plein gosier, dans une fringante liberté.

« Évidemment les chiens savants étaient moins heureux que les autres.

« Pour peu que je rencontre un nouvel argument en faveur des ténèbres, je vous baiserai les mains, comptez sur mon impartialité. »

Oh! oh! M. Mathias, c'est un Grec, et non pas un Anglais, que votre passager; il tient d'Ésope et de Socrate tout à la fois.

« Néanmoins, vous avez eu tort, je crois, d'écrire à mon frère, comme je l'ai su bien plus tard, que ma rente était insuffisante de moitié pour m'élever convenablement, attendu que la paresse de mon intelligence et les

vices de mon cerveau, me menaçant de crétinisme, il était urgent d'assembler autour de moi une espèce d'Académie; dépense ruineuse de nos jours!... Mon frère donna les cent mille francs, et plus peut-être! Vous seuls pouvez le savoir; après tout, vous cherchiez à faire fortune sur ma tête, et vous en aviez le droit; car, dans ce temps d'industrie raffinée, sont réputés voleurs tous ceux que le vol n'enrichit pas; et, par contre, on trouve parmi les honnêtes gens bon nombre de voleurs qui ont eu la prudente précaution de tirer l'échelle derrière eux. Or, je n'avais pas quinze ans, que vous vous étiez partagé environ douze cent mille francs; donc vous êtes de très-honnêtes *gentlemen*, et je vous ôte mon chapeau!

« En 1835, ayant fait la connaissance d'un pédant des environs de Brecknock, j'eus le bonheur ou le malheur de lui plaire. Je dis bonheur ou malheur, parce que tout est doute pour moi; et que si dans mes courses, j'ai quelquefois rencontré des gens auxquels j'aurais voulu plaire, sans y avoir jamais réussi, j'en ai plus souvent trouvé auxquels j'ai fatalement plu, à mon corps défendant. Éclaircissez le cas.

« Le pédant s'avisa de me croire beaucoup d'intelligence et une grande élasticité d'esprit. Il me demanda si je voulais apprendre à lire et à écrire; et comme c'était pour moi une occupation toute nouvelle, je mis au travail avec ardeur; me gardant bien de vous dire que je savourais ce fruit défendu.

« En peu de temps, je sus lire comme un huissier, écrire comme un clerc et compter comme un épicier.

« Mon volumineux journal vous fournit la preuve de ma reconnaissance aux plumes d'oies; comme sa dédicace, celle de mon inébranlable attachement.

« Le premier usage que je fis de mon talent fut d'écrire à mon frère, qui devait être alors quelque part, comme à

Chandernagor ou Calcutta, pour lui demander la permission de l'aller joindre, et lui raconter mon histoire.

« Ma lettre courut autour du monde, à la poursuite de mon frère qui, changeant de place à tout propos, ne put me répondre qu'en 1837, époque où vous avez été vertement admonestés, et où je me suis senti des guinées en doche, un peu de joie au cœur et toute ma bride sur le cou.

» Je vins prier sur la tombe de ma pauvre mère, j'y pleurai, j'y jetai toutes les fleurs du jardin de Brecknock, et je m'envolai à tire-d'ailes sentant tout à coup s'allumer dans mon âme la passion dévorante des voyages, passion qui, de père en fils, pousse depuis plus d'un siècle, les seigneurs de Brecknock à vivre partout, excepté chez eux.

« Croyant mon frère à Rio-de-Janeiro, je m'embarquai pour le Brésil. J'appris dans ce magnifique empire, encore en friches, que le comte Thomas de Brecknock était parti pour la Nouvelle-Orléans. A la Nouvelle-Orléans, je le manquai de quarante-huit-heures, et le poursuivis sur le Meschacébé ou Mississipi, si vous le préférez, pendant près de quatorze cents lieues, jouant aux barres avec lui, depuis les cataractes de Saint-Antoine jusqu'à l'embouchure du fleuve Majestueux ; le cherchant sur l'Ohio, quand il était sur la Cumberberland, et sur la Cumberland quand il chassait le Castor dans le Kentucky. Bref, je ne fus guère étonné, un beau matin, d'apprendre que mon malheureux frère avait été pris par les Peaux-Rouges de la Louisianne : et ce ne fut qu'après une longue captivité qu'on le rendit, non pas à mes embrassements, mais à la liberté. Le malheur voulut qu'au lieu de la Louisianne, par le Mexique, où je l'attendais, il en sortît juste du côté opposé, par le Mississipi.

« Or, si je suis original, mon frère l'était bien davantage, il avait la manie de ne pouvoir pas s'astreindre à

donner un rendez-vous, et surtout à attendre qui que ce fût. Quand le spleen le prenait à la gorge, il demandait ses chevaux, et les devançait toujours en se promenant sur la route qu'il devait suivre. De sorte que ses gens allaient un train du diable pour le rejoindre. On m'a certifié qu'il avait souvent enfourché le cheval de son coureur, pendant que celui-ci buvait un verre de vin à un relai. Le coureur alors montait dans la voiture, et tout allait pour le mieux, les rôles étant changés.

« Dans toutes les villes capitales où je passais, je trouvais à la poste des mandats sur des banquiers, et des regrets sans nombre sur la circonstance imprévue qui, retardant notre réunion, la remettait à quatre ou cinq mois, à quelques douzaines de cents lieues.

« Enfin, je l'ai atteint, par hasard en 1840, à Géorgievsk, sur le Podcoumok, dans le Caucase. Il sortait de la ville et j'y allais entrer. Son briska se rompit, mes gens aidèrent les siens. Mon frére était un homme d'une réserve sans égale, il ne m'adressa pas un mot. Moi, je ne parle que rarement en voyage, et je me gardai bien d'ouvrir la bouche dans cette circonstance. Or, comme nous ne nous étions jamais vus, nous n'eûmes aucune peine à ne pas nous reconnaître. Mon frère impatienté des lenteurs de ses valets, détela un cheval et partit ventre à terre. Je demandai aux laquais si ce seigneur était pressé, ils me répondirent qu'il passait toute sa vie à ne rien faire.

« Arrivé à Géorgievsk. et dormant peu la nuit, selon ma coutume, je songeai à l'originalité de ce voyageur, et l'idée me vint que le comte Thomas de Brecknock était seul capable de pareilles excentricités. Sur les informations que je fis recueillir, j'appris à reconnaître dorénavant le visage de mon cher frère qui était un homme magnifique sous tous les rapports.

« Enfin, le 2 juillet 1842, j'arrivai à Jérusalem, où je

rencontrai le fugitif, bien malgré lui, car il était cloué sur un lit de douleur, sur son lit de mort! Nous nous embrassâmes avec une touchante effusion, et nous pleurâmes d'attendrissement, en nous racontant de vieilles histoires du pays! Pauvre Thomas! quelle excellente nature! quel cœur d'or! Il me remit tous les titres de la famille et tous les actes qui garantissaient notre fortune princière. Un seul chagrin le tourmentait : c'était de rester en place et de ne pouvoir courir la poste ou suivre les caravanes. Aussi Patrick, son valet de chambre, passait-il deux heures par jour à tailler du fouet, dans une pièce voisine de celle du malade, pour le distraire,

— « Cher Francis, que j'ai donc hâte d'expirer, me disait-il un jour!

« Je mis cette triste exclamation sur le compte de la fièvre chaude, et demandai au moribond pourquoi il formait des vœux si cruels?

— « Pour commencer mon plus intéressant et plus grand voyage, me répondit-il avec douceur; je me suis assez promené sur la terre, en long et en large, je la connais mieux que ma poche où j'ai rarement fouillé; et je n'ai jamais regardé le ciel, sans désirer ardemment d'y aller.

« Comme nos pères, Thomas mourut en fidèle chrétien et en pur gentilhomme! toutefois, la manie des grands chemins s'empara de son dernier soupir, car il le rendit en me disant : — *Adieu!... en route!...*

« Généreux Thomas! tu seras arrivé au séjour céleste, sur les ailes de la bienfaisance. »

A cet endroit de son journal, le baronnet essuya de la main quelques larmes arrêtées dans ses cils; et, renversant son portefeuille entr'ouvert, la couverture en dessus, il croisa ses bras, et tomba dans une noire mélancolie!

Le capitaine Mathias, toujours à l'affût, s'apprêta patiemment à voir ou à entendre quelque chose de nouveau.

V

Les deux idées fixes de sir Francis Brecknock.

— Je savais bien que tu ne voulais pas te tuer, *Bagasse!* murmura, en lui-même, le Marseillais qui, obstinément campé à son observatoire, vit le baronnet saisir ses pistolets, les désarmer l'un après l'autre et les remettre en poche. — Tu faisais une répétition du crime que tu médites ; je connais ça, moi... Puis ! voyons ce que tu vas faire... je te tiens, sois tranquille.

Sir Francis prit son carnet, et, parcourant au hasard quelque feuillets, il lut plusieurs fragments, sans dérider son front chargé d'une sombre tristesse.

« Constantinople, le 2 août 1844.

« Au point de vue de la civilisation moderne, cette ville est plus avancée qu'on ne le croit. Les hommes y vivent entre eux, et les femmes entre elles. Tout le monde y fume, depuis le bambin de huit ans jusqu'à la sultane favorite. Chaque maison est un club dans cette cité du prophète où, comme partout, on s'ennuie à périr. Ce que je cherche ne se trouve pas plus ici qu'ailleurs!

« Décidément je crois que je n'ai rien de mieux à faire,

que de charger les pistolets du comte de Brecknock, mon pauvre frère aîné. »

« Saint-Jean-d'Acre, 26 août 1844.

« Il faut que le général Bonaparte ait été bien obstiné et bien fou, pour s'acharner à vouloir prendre cette bicoque qui n'a pas le sens commun. Certes, les Egyptiens ont donné la preuve d'une sordide ladrerie, en ne faisant pas cadeau de cette place misérable à leurs ennemis. Où diable suis-je venu chercher le bonheur ! Allons, je quitte l'Asie, comme j'ai quitté l'Europe, et je repars pour le nouveau-monde. Mes pistolets sont chargés tout de bon, cette fois, et de quatre balles chacun.

« Ile Guadeloupe, Pointre-à-Pître, 2 septembre 1844.

« C'est une belle invention que la vapeur, je le confesse ; grâce à elle, j'ai fait un voyage d'aigle. Quand je dis que c'est une belle invention, je me trompe peut-être, car nul n'a découvert encore s'il est plus profitable d'avancer que de reculer. Je ne sache pas que l'écrevisse envie le sort du lévrier, et réciproquement. O vous qui comptez à tort sur mon héritage, ma chère famille, je vous abandonne en toute confiance la solution de ce vaste problême qu'a négligé M. de Buffon. Pensez-y.

« Je suis assis sur les ruines d'une ville autrefois charmante. Cette ville a été renversée de fond en comble par un tremblement de terre, comme jadis le temple philistin par Samson. J'ai toujours regretté de ne m'être pas trouvé là. Mais il est difficile d'avoir un pied en Chine et l'autre aux Antilles, le colosse de Rhodes, lui-même ne saurait faire une si belle enjambée. Or, le 8 février 1843, j'étais ivre mort d'opium à Nankin, espérant, par cette ivresse, me distraire un peu des stupidités de ce monde.

« Puisque me voilà en train de philosopher, et que mon regard plonge sur l'Océan et sur des ruines, je vais, mes

bien aimés cousins et cousines, vous raconter que, depuis la mort de mon excellent frère, je me trouve assailli, poursuivi, persécuté, sans repos ni trêve, par un ennemi infatigable et par deux idées fixes, dans toute l'acception du mot.

« L'ennemi vous le connaissez, c'est l'ennui, le *spleen*, la lassitude, le dédain pour tout ce qui m'entoure, pour mes livres, mes chiens, mes chevaux, mon perroquet; pour mon singe, pour vous, pour moi!

« Vous vous étonnerez peut-être d'apprendre que j'ai des livres. Sachez donc, une fois pour toutes, que mon pédant de Brecknock m'ayant donné un peu de gout pour l'étude, je suis devenu un homme à peu près universel, grâces à mes voyages. C'est vous dire que je ne sais presque rien. Avons-nous le temps d'apprendre, tous, tant que nous sommes?

« Quant à mes idées fixes, les voici : J'ai grande envie de me faire sauter le crâne... et d'une! J'ai si souvent entendu parler d'amour en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, en Turquie, en Amérique, chez les Patagons et les Iroquois, aux Indes et au Japon, chez les Cosaques et en Espagne, sur terre et sur mer, et même en ballon (je professe une grande estime pour les aéronautes) que, ma foi, j'ai la fantaisie d'aimer... et de deux!

« Le jour où cette fantaisie m'a pris, j'ai dépêché un courrier à mon pédant de Brecknock; il m'avait si bien appris les notions du jambage, de l'alphabet et des quatre règles, que je devais compter sur lui pour étudier les premières fadaises de cette science horriblement ingrate, à ce qu'il paraît. Était-ce par reconnaissance envers mon professeur? Non, c'était par égoïsme.

« Le pauvre magister était en train de trépasser quand mon courrier mit pied à terre à sa porte. Il eut cepen-

dant assez d'oreille pour se faire lire ma missive, et assez de langue pour répondre : — Dites à Francis que *les plus savants en amour sont des ânes*. Et on le mit en terre.

« Je pris tout un semestre pour réfléchir à ces paroles. Pendant ce semestre, l'idée de me suicider fit de prodigieux progrès dans mon cerveau. La religion seule me vint en aide et me fit reculer devant ce crime qui n'est, à mon sens, qu'une lâcheté.

« Bref, dans l'un de mes voyages à Paris, je repris avec passion mon projet d'aimer, et ce projet me revint en tête en lisant des feuilletons au bas de tous les journaux, feuilletons qui racontent des amours tragiques, des amours frivoles, des amours coupables, des amours sans fin à la portée de tous les cœurs sensibles, de toutes les intelligences, de tous les âges, mais non pas de toute morale.

« Cette lecture m'amusa fort le premier jour. Le lendemain, j'en eus les tympans brisés et l'esprit ahuri. Ce diable de mot *amour* se trouvant à chaque ligne et dans chaque bouche, semblait me dire : *Es-tu donc le seul à ne pas aimer?*

« Sans lumière et sans fil dans ce labyrinthe, je m'avisai de demander, un soir, à mon valet de chambre qui me déshabillait (j'avais alors entre seize et dix-sept ans) : Jack, sauriez-vous me donner une belle ou plutôt une bonne théorie pour faire l'amour ?

« Jack tomba de son haut, et me répondit qu'il ne savait rien de plus profitable en ce genre que les théâtres du Vaudeville et du Palais-Royal. Là, ajouta-t-il, on apprend à nouer, filer et dénouer une intrigue de la belle façon ; et pour n'en rien retenir, il faut être aveugle, sourd ou stupide,

« — Et qu'en avez-vous retenu, Jack, mon ami ?

« — Je suis père de famille, monsieur le baron.

« Un esprit moins fort à la réplique aurait répondu :

je suis stupide. Quoi qu'il en soit, j'allai le lendemain au Vaudeville et au Palais-Royal, et de sept heures du soir à onze, ma voiture ne fit qu'aller et venir de l'un à l'autre de ces théâtres, comme les compagnons d'Ulysse, de Carybde à Scylla. Pendant quinze jours, je mis à cet affreux manège le même entêtement que j'ai reproché plus haut à Bonaparte à propos de Saint-Jean d'Acre; et ce me fût une occasion, de plus, de connaître la profondeur de pensée de mon vieux maître d'écriture. Car, n'ayant vu jouer que de détestables pièces, dont les personnages trouvaient tous à se marier au dernier acte, j'en devais conclure que ces héros fabuleux pouvaient ne m'avoir pas montré toute la longueur de leurs oreilles.

» Je suis tenace dans mes idées, mes nombreux testaments qui se ressemblent tous vous le prouvent, mes chers amis. Or, moins je trouve ce que je cherche, plus je le cherche. Quelques mauvais sujets que j'abreuvais de Tokay, de Champagne et de Constance, qui me vendaient des rosses un prix fou, m'achetaient pour rien mes chevaux pur sang, me pillaient au trente et quarante, et croyaient me duper parce que je voulais bien m'amuser à me faire voler, me conseillèrent de mettre de côté la théorie, et d'étudier le sentiment d'après nature. Bah! la pratique alla tout de travers. Les femmes françaises sont charmantes, pétries d'esprit, mais coquettes et capricieuses et un peu trop intéressées; ce qui s'explique, car la France est un pays excessivement riche, où tout le monde est pauvre; je jugeai les Français incapables d'un attachement sérieux; elles me jouèrent et me confusionnèrent. Je me sentis une effroyable frénésie de m'asphyxier, et je commandai à Jack de m'apporter un brasero de charbon. Ce qui étant fait, j'ouvris la *Gazette des Tribunaux* (un excellent journal rempli d'histoires divertissantes que le Français né malin a eu l'esprit d'inven-

ter). Je tombai sur un cas de mort par asphyxie, si mal écrit et mal conté, que je sonnai Jack pour lui commander d'enlever mon brasero. Mon stupide serviteur avait déjà les yeux rouges de larmes! Je partis immédiatement pour l'Espagne, n'emportant de Paris et de la France qu'une affreuse migraine, résultant du charbon qui est dans ce royaume d'une excellente qualité.

» J'avais entendu vanter les Sévillanes, les Andalouses et les Espagnoles en général comme des tigresses d'amour, je leur trouvai l'œil très-noir et le pied très-petit; mais les pauvres femmes sont d'une médiocrité intellectuelle qui déshonore la passion. A Madrid, à Séville et dans les plus fameuses localités castillanes, le verbe aimer, qui est fort en usage, ne se conjugue qu'à grand renfort de fautes d'orthographe.

» Je revins en Angleterre. N'en déplaise à mes chères cousines, les Anglaises m'ont toujours fait peur; elles ont une peau de satin blanc, c'est vrai; des cheveux comme Phébus, je l'avoue; une grande solidité d'esprit, je le confesse; une grande intrépidité de cœur, à merveille; mais leur plus affable sourire m'a toujours montré des dents si longues que le seul souvenir m'en fait encore frissonner.

» La Suède, la Chine, la Russie, l'Asie et les deux tiers du globe furent successivement visités par votre malheureux Francis, pendant qu'il courait après son vagabond de frère : toutes ces courses furent payées d'une égale de convenue.

» J'eus, un jour, un grand battement de cœur! c'était vers 1841, dans une bourgade de l'empire d'Autriche, dont le nom vous importe peu. En y arrivant, j'avais fait demander par Jack, à mon hôtelier, quelques livres bons ou mauvais, traitant des diverses inclinations du cœur.

» Je dis bons ou mauvais, car il arrive souvent, que les

mauvais livres nous apprennent d'excellentes choses, au rebours des meilleurs, qui nous en apprennent quelquefois de fort mauvaises. Jack m'apporta un volume, assez malproprement relié, et fumé comme un jambon de Mayence, que mon hôte avait rencontré, après de laborieuses recherches, sous le pavillon de la cheminée de sa cuisine. J'ouvris ce livre ; c'était l'histoire de Werther, par un nommé Goëthe, que je vous recommande. Voilà un homme de sens que ce M. Goëthe, et un homme d'esprit que ce Werther. Je crus lire ma propre histoire, sauf le dénoûment, que, grâce au ciel, je tiens à peu près à ma disposition. Werther avait aussi deux idées fixes... l'amour et le suicide... Heureux mortel ! Il a trouvé l'accomplissement de tous ses rêves, dans un baiser de sa Charlotte et dans une charge de poudre ; il a également satisfait son cœur, et sa tête, ces deux démons capricieux qui mènent notre machine par le bout du nez ! Quelle heureuse rencontre je fis là, grand Dieu ! J'appris, dès ce jour, à combiner les mouvements des deux ressorts de ma volonté. Aimer une femme et me tuer après !.. La tête m'en tourna ! Je faillis me pâmer d'aise ! La volupté se glissa dans mon être, par tous les pores. Mais où trouver une Charlotte et son baiser ? Après mûre réflexion, je fus conduit à être moins exigeant que Werther. En effet, ce personnage aime Charlotte avec idolâtrie : et attend, pour se casser la tête, que son inhumaine ait trahi son amour par un baiser.

» Fi donc ! je serai plus généreux, je ferai grâce de cette formalité à l'objet de ma passion. En d'autres termes, je ne demanderai aucun retour... Une femme qui puisse enflammer mon cœur, voilà tout ce que je désire. Qu'elle me rende ou non mon amour, cela la regarde. Dès que j'aurai senti les feux dévorants de l'incendie platonique, je l'éteindrai avec la corde, l'arsenic, le fer, le plomb ou la

rivière. J'ai horreur du charbon depuis l'aventure que vous savez !

» Certes, la femme que je cherche ne doit pas être rare en Allemagne, où l'on raconte tant de légendes, et où M. Goëthe a pris naissance, pour mon bonheur. Fort de cette pensée, je sonnai Jack et nous partîmes.

» J'ai fouillé l'Autriche, la Prusse, la Confédération, les villes libres, la Hongrie, toute la Germanie en un mot; cherchant une Charlotte, comme les plongeurs cherchent les perles, et j'y ai ruiné ma vue! !

» Les Allemandes ont toutes les mains rouges ou de gros pieds. Ce sont, d'ailleurs, d'excellentes personnes, recommandables par leurs vertus domestiques, douces comme des agneaux. Je les estime fort, et les aime peu. Je ne sais vraiment pas où M. Gœthe a pu rencontrer son héroïne.

» Je partis donc pour Jérusalem, désappointé, découragé, et presque décidé à me contenter du suicide, abandonnant mon autre projet comme inexécutable.

» A Jérusalem, j'enviai tout bas le sort de mon frère, qui rendait à Dieu son âme sans l'avoir souillée de l'abominable crime qu'il me faudra bien commettre tôt ou tard. »

Sir Francis Brecknock ayant lu cette réflexion à haute voix, M. Mathias, qui commençait à perdre la patience et l'équilibre derrière la porte de la cabine, sentit un frisson courir dans son cœur, et murmura entre ses dents :

— Tu ne le commettras pas, méchant vaurien, tu ne le commettras pas!.. Suivait un juron provençal, que chacun connaît, et dont nous ne savons pas l'orthographe.

Le baronnet continua mentalement sa lecture.

« Les pistolets de mon frère ne me quittèrent plus; vingt fois, par an, je les ai appliqués sur mon front, et vingt fois par an, j'ai lâché la détente. Vingt fois par an,

ce niais de Jack les avait prudemment déchargés. D'où il résulte que depuis 1842, j'ai été quarante fois redevable de la vie à cet original; aussi, vais-je le présenter pour le prix Montyon. Ma famille lui doit une statue équestre! Après maint pèlerinage à pied, à cheval et en voiture, après maintes ascensions, maintes traversées maritimes, me voici débarqué, d'hier, à la Guadeloupe. On dit que les créoles des Antilles sont des créatures accomplies. C'est ce que je vais savoir. Il serait bizarre que j'eusse négligé ces pauvres îles, où se trouve peut-être ma Charlotte, pour courir la prétentaine à travers le Globe. Cela ne me surprendrait pas, cependant, ni vous non plus, si vous songez que mon trisaïeul, bisaïeul, grand'père et père cherchaient sans cesse leurs tabatières dans toute la maison, dès le matin, pour les trouver dans leur poche, au moment de se mettre au lit. Sur ce, que Dieu vous ait en sa sainte garde.

» Pendant que j'y pense, n'oubliez pas que je vous déshérite, mes chers héritiers, aujourd'hui comme toujours.

« Francis Brecknock, baronnet. »

« Détroit de Magellan, 25 décembre 1844. »

« Pour me distraire des ennuis que je rencontrais à chaque pas à la Guadeloupe et aux Antilles, j'ai été faire une promenade au Chili, au Pérou et dans la république de l'Equateur; enfin je reviens dans l'ancien monde. par le détroit de Magellan qu'on délaisse à tort, ce me semble, pour le détroit de Lemaire; car si celui-ci est fort large, il est fort court, tandis que si le canal de Magellan est fort étroit, il est très-long. Chacun son goût, moi je préfère le long au large. Quant aux catastrophes, je n'en rencontre nulle part.

» Pendant que je navigue assez lentement, à bord

d'une goëlette qui menace de s'accrocher à tous les récifs, je veux vous dire que les créoles m'ont fait faux-bond comme toutes les femmes du monde. J'ai retrouvé dans le golfe du Mexique et les charmantes îles qui l'enveloppent, tout un essaim de Parisiennes, à la voix de Syrène et aux yeux fripons. C'est vous dire suffisamment que j'ai mis mes jambes à mon cou pour fuir. La vérité est que je cours encore.

» Ma goëlette a le cap sur le Sénégal. Je vais remonter le Niger jusqu'à sa source, voyage dont nul n'est revenu jusqu'à présent. J'ai la prétention de traverser l'Afrique dans sa largeur. Vous direz que je déroge à mon système des longitudes, mais les périls qui m'attendent me feront pardonner cette incartade. Vous songerez que je dois infailliblement périr dans cette nouvelle entreprise; et, dès lors, que je sois mangé par les nègres, les lions ou la fièvre jaune, mes bénédictions et l'unique héritage de mes Mémoires vous seront acquis.

» Peut-être rencontrerai-je dans le grand désert la Charlotte que vous savez; à coup sûr, si elle existe quelque part, ce doit-être là. Une semblable merveille ne saurait être trop cachée.

» Je sortirai de l'Afrique par la côte de Coromandel que je remonterai jusqu'à la mer Rouge. Il ne me restera plus à explorer que quelques coins de l'Arabie-Pétrée; puis j'aurai la conscience nette. Alors, mes chers parents, bien convaincu de l'inutilité de mes recherches, je ferai la somme totale des lieues terrestres et marines que j'aurai parcourues, je signerai de rechef mon journal, j'y joindrai une vingtaine d'exemplaires de mon testament dont M. Blackston, de Caërnavon, possède les doubles, et je passerai brusquement dans un monde meilleur, quitte à me quereller avec M. Gœthe pour les billevesées menson-

gères que contient sa trop réjouissante histoire de Werther. »

« 8 janvier 1845, Tombouctou, ou plutôt Ten-Boktou. (Mettons l'orthographe autant que possible, et n'imitons pas ces historiens qui, pour avoir mal écrit les noms de certains hommes, ont étrangement abusé de la postérité et de leurs héros. Ainsi, le fameux fondateur d'Alger se nommait Aroudj, comme chacun peut le savoir. Les Algériens le surnommèrent Baba-Aroudj, ce qui veut dire père Aroudj ; et voilà que les écrivains espagnols ont couché ce célèbre pirate dans l'histoire, sous le nom de Barba-Rossa, qui se traduit en tout pays par Barberousse. Je connais un *taleb* ou savant de Constantine, qui a écrit deux in-folio avec une préface, pour enseigner aux antiquaires que Barberousse avait la barbe noire.) J'ai fermé ma parenthèse pour revenir à Ten-Boktou, capitale du royaume de ce nom, située en pleine Nigritie, comme bien vous le savez.

» Les mœurs de ce pays me plaisent assez, et tous ces sauvages zébrés et coloriés comme des panthères et des perroquets, me paraissent devoir fournir une assez agréable compagnie. Toutefois ma Charlotte ne m'a pas encore apparu, il faudra décidément que j'y renonce. Je repose ici mes esprits, ma langue, ma tête et mon cœur. Je ne parle jamais ! n'étant nullement versé dans l'idiôme de ces messieurs, j'ai envoyé Jack m'acheter un dictionnaire et une grammaire nègres chez le premier libraire de la ville. Il est revenu me dire, d'un œil terne et morne, qu'il n'y avait à Ten-Boktou, ni l'un ni l'autre de ces livres, ni imprimerie ni librairie, pas même d'Académie. Cette réponse a enlevé un poids de cent kilos de dessus ma poitrine. Je venais de résoudre la grande question, ébranlée déjà, par la triste condition des chiens savants de Smyrne. Oui, mes chers parents, la science est une ab-

surdité, bêtes et gens le prouvent en Europe comme en Asie. Le bonheur est là où on ne sait ni lire, ni écrire, ni compter; mon pédant de Brecknock n'était lui même qu'un âne, et je voudrais, à l'instant même, oublier tout ce que je sais. Vous aviez donc raison de m'élever dans les ténèbres, vous aviez cent fois raison; aussi, pour reconnaître vos mérites, comme il m'est prouvé que les riches de ce monde seront pauvres là-haut, *et vice versâ*, préférant pour vous les félicités éternelles aux jouissances temporelles; je vous déshérite plus que jamais.

» Je suis engagé, pour demain, à aller manger un beefteack d'éléphant, chez un paysan hollandais des environs. Donc, à demain soir. Je vous aime de tout mon cœur. »

» janvier 1845, onze heures du soir.

» Je suis encore tout palpitant de l'aventure étrange qui m'est survenue aujourd'hui. Chère famille, que n'êtes-vous là pour que je saute au cou de tous vos membres. Imaginez-vous que je crois avoir trouvé mon introuvable, la reine de mon cœur, l'âme de ma vie, ma Charlotte, enfin, tranchons le mot, et coupons court aux périphrases. Me voilà sur le point d'être heureux, et sur le point de mourir de joie, mourir de joie, mourir de joie littéralement, car, l'instant de mon bonheur sera celui de mon trépas.

» A cinq heures du matin, aujourd'hui, j'étais chez mon paysan hollandais; vous direz que j'étais en avance pour déjeuner? Point. Le couvert était mis, et l'on ne m'attendait plus. Autres pays autres mœurs! la chair d'éléphant a son mérite; elle vaut sans contredit les fameux aloyaux du North-Riding, dont vous êtes affamés. Le Hollandais est un baour assez à l'aise pour un Ten-Boktouquois, et il vit sur ses terres comme un Sardanapale. Après boire,

mon hôte me conduisit sous son kiosque, où l'on avait servi le café. Je vous laisse à deviner les objets qui frappèrent ma vue?.. Des journaux, mes amis, des piles, des tas, des colonnes de journaux. Je crus rêver! ce n'était que trop vrai! Je trouvai là, le *Journal des Débats*, le *Siècle*, le *Morning-Chronicle*, la *Quotidienne*, le *Constitutionnel*, les *Petites-Affiches*, les *Connaissances utiles*, la *Gazette de Leipzig*... Que sais-je?

— Hélas! dis-je à mon paysan, que faites-vous de ces paperasses?

— Je les lis en famille, cela nous amuse.

— Vous parlez donc de toutes ces langues?

— Je ne les parle pas, mais je les comprends, cela me suffit.

— C'était rigoureusement juste.

» Je pris les *Débats*, et y trouvant un feuilleton, je le jetai de côté. Je pris le *Siècle*, même trouvaille, même dédain. Je prie le *Constitutionnel*, même histoire. La *Quotidienne* eut le même sort. Enfin, les *Connaissances utiles* et les *Petites Affiches*, m'offrirent encore cette prose romancière qui avait tant agi sur mes nerfs, autrefois. « Seigneur! m'écriai-je, ce n'est pas la liberté qui doit faire le tour du globe, mais bien le roman feuilleton! Dans quel état nous reviendra cet intéressant voyageur!! A en juger par son équipage au départ, nous devons craindre de le revoir, s'il revient! dans une bien pitoyable détresse!

— Connaissez-vous cette histoire, me dit le Hollandais, en posant son énorme doigt sur la *Quotidienne?*

— Quelle histoire?

— L'histoire *Médine*.

— Quelle est cette Médine?

— C'est une femme fort jolie et fort intéressante. Pendant que je ferai ma sieste, lisez cela, vous m'en donnerez des nouvelles.

Ce disant, le baour me jeta une liasse énorme sur les bras, et alla se coucher (il n'était guère que huit heures du matin). Un de plus, un de moins, pensé-je, cela n'empêchera pas la terre de tourner ; et, appelant Jack, je lui ordonnai de me faire la lecture de *Médine* feuilleton de la *Quotidienne*.

» Jack soupira d'aise et se frotta les mains ; ce garçon là est né, je crois, d'une muse et d'un maître d'école !

» J'écoutai le premier volume, moitié bâillant, moitié rêvant. Le second volume fixa mon attention, et m'intéressa raisonnablement. Comme mon lecteur achevait sa corvée et m'assurait, les larmes aux yeux, que cet ouvrage était superbe, le Hollandais arriva et me dit :

— Eh bien ! que pensez-vous de mon feuilleton ?

— Mais il est assez proprement écrit, répondis-je ; c'est un mensonge assez bien inventé; Médine et Aïcha sont deux femmes comme il n'en existe pas, malheureusement, et ce capitaine de Candeuil est un heureux drôle qui trouve deux fois, sans y penser, la pierre philosophale. S'il existait en chair et en os, je lui conseillerais, pendant qu'il est en veine, de chercher la quadrature du cercle.

— Donc, si vous rencontriez une Médine, vous l'aimeriez ?

— Avec fureur, avec rage.

— Et si vous ne trouviez qu'une Aïcha ?

— J'en deviendrais fou ! une femme si belle et si malheureuse ! mais je me ferais écarteler rien que pour lui dire un mot d'amour !

— Alors, sir Francis, soyez heureux, ces femmes existent réellement.

» Je sautai à la gorge du paysan, comme un tigre sur un daim, en lui criant :

— Que dites-vous là ?

— Je dis que cette histoire n'est point une fiction, je dis que Médine, Aïcha, le marquis de Candeuil, Mahïah, tous les personnages mis en scène, sont des êtres vivants et non des créations. Tenez, lisez ceci : et l'honnête homme me tendit un autre numéro de la *Quotidienne* qui affirmait son dire, en annonçant que les aventures de Médine et Aïcha étaient toutes véridiques et d'une scrupuleuse fidélité.

» Suffoquant d'émotions, je rappelai Jack, et lui commandai de me relire incontinent, et avec soin, les deux volumes en question. Mon pauvre domestique retira de ce travail forcé une extinction de voix et une maladie de poitrine! Ce ne fut qu'à la lueur des torches qu'il prononça le mot *fin* avec un affreux soupir, que je pris pour son dernier souffle!

» Rentré dans ma case à Ten-Boktou, je me suis hâté de vous relater cette aventure, pour vous communiquer ma joie. Je suis amoureux de Médine et d'Aïcha, des deux peut-être, de façon à rendre jaloux, le grand, l'heureux Werther.

» Dès demain, je redescends le Niger et je vais à Alger par le Maroc. A Alger, je prendrai de nouvelles informations. »

« Alger, 21 avril 1845.

« Le Hollandais ne m'a pas trompé, Médine existe, Aïcha existe, le marquis de Candeuil existe. Enfin! grand Dieu! enfin! tous les trois sont en France, à Paris! J'y vole! le hasard m'a fait tomber ce matin sur un journal dans lequel j'ai lu ces lignes : « La charmante marquise de Can-
» deuil et sa jeune compagne, aussi intéressante que
» belle, doivent quitter Paris le 30 de ce mois pour faire
» un long voyage et une longue absence ; la société per-
» dra ces deux perles. » Cette nouvelle m'a fait frémir.

Le bateau à vapeur ne part que dans cinq jours, et il faut que dans huit fois vingt-quatre heures je sois à Paris, sous peine de recommencer ma vie errante à la poursuite de mes idoles.

« Huit heures du soir.

» M. Jack vient me dire qu'un brick, fin voilier est en partance pour Marseille : on appelle ce brick l'*Enfer*. Singulier nom de baptême ! Peu m'importe ? je vais me faire mettre à son bord, et quand j'y serai, le diable ne m'en fera pas descendre.

» Je laisse Jack à terre avec tous mes bagages. Le malheureux est sur les dents; il me rejoindra où et quand il le pourra. Je n'emporte que mon portefeuille et les pistolets du comte Thomas de Brecknock mon frère !

» Je renonce à l'Arabie-Pétrée, comme j'ai renoncé à couper l'Afrique en deux.

« Onze heures du soir.

» Je suis à bord de l'*Enfer !* triste présage pour ma vie éternelle, etc., etc., etc. »

Le baronnet ayant conduit sa lecture jusqu'au passage que nous connaissons, ferma son carnet, le remit dans sa poche, et dit tout haut : — Oui, c'est Aïcha que j'aime, mon choix est irrévocablement fait, je l'aime avec frénésie... Qu'elle m'appartienne la durée d'une éclair, et la mort, même sur un échafaud, me semblera trop douce!

— Ah ! gueusard ! dit le capitaine, tes projets sont donc bien avoués! et c'est la malheureuse amie de la marquise de Candeuil qui est l'objet de tes brutales amours ; c'est cette pauvre colombe, et non M. de Candeuil, que tu as résolu d'assassiner si elle te résiste. Voilà qui est bel et bon à savoir.

Le baronnet continua toujours à voix haute :

— Il faut absolument que je sois à Marseille dans trois

jours, à Paris dans six. Je verrai Aïcha sans retard, je lui parlerai, je jouirai des délices de ma passion ! Si elle me repousse... Eh bien ! la mort prendra tout aussitôt sa victime, le 30 avril 1845, le crime sera consommé!

— Misérable galérien ! pensa M. Mathias, la Providence te surveille, et le bourreau t'attend !

— Mais il faut que ce capitaine vantard et abruti me conduise en trois jours à Marseille, il le faut ! et s'il ne le fait pas, malheur à lui ! je le tue comme un chien !

M. Mathias, à ces paroles terribles, faillit tomber à la renverse, et courut se cacher dans sa cabine, où le point du jour le trouva pâle et tremblant.

Sir Francis Brecknock s'était jeté sur sa couchette où, dans un sommeil bienfaisant, il rêva de jeunes filles et de poudre à canon.

VI

L'Enfer lève l'ancre.

L'aurore, en traçant sa courbe argentée sur les vagues de l'horizon, amena, du sud-est, une magnifique et fraîche brise qui tourmenta violemment les flammes et les cordages du brick marseillais. Le capitaine Mathias sortit de sa cabine, monta sur le toit de sa dunette, et jeta un coup de sifflet, après avoir mis le nez au vent, comme font les chiens de bonne race avant de se mettre en quête.

A peine le son aigre et mordant du sifflet eut-il résonné sur le pont et dans la cale, que les matelots se rangèrent à leur poste, prêts et attentifs au premier commandement.

L'équipage se composait de dix matelots et gabiers (1), un maître calfat ou charpentier, un cuisinier ou maître-coq, deux novices et un mousse, un contre-maître et le capitaine. Ces braves gens étaient tous des côtes provençales, tant de Marseille que de Toulon, des îles d'Hyères, que de Saint-Tropez, de la Ciotat, que d'ailleurs. Aussi dirons-nous, entre parenthèse, que le baronnet Brecknock

(1) Les gabiers sont les matelots qui font le service des voiles hautes.

entendant, tout à coup, un grand bruit de paroles et de jurons lutter, autour de lui, avec le bruit des flots, se demanda sérieussment si, depuis qu'il avait quitté la France, on n'y parlait plus français.

Un seul matelot protestait par la couleur de sa peau, contre cette association patriotique et en quelque sorte fraternelle, c'était Mahïah.

Échappé aux terribles regards de sa tante, le nègre s'était enfui à travers les rues rocailleuses et rapides du vieil Alger, sans oser détourner la tête, étourdi par les menaces, et les reproches, et les injures dont la vieille esclave semblait encore le poursuivre. Cette voix sauvage et infernale, frappant toujours l'oreille épouvantée de Mahïah, l'attendait à chaque maison, à chaque carrefour, enflait ses cris et tonnait sur les talons du fuyard pour précipiter sa course. Parvenu au débarcadère, le nègre avait cherché des yeux une chaloupe, et, n'en trouvant pas, il s'était jeté à la nage bravant les lames qui déferlaient sur la grève, et s'était dirigé dans les eaux du brick.

Accueilli, comme nous l'avons vu, par M. Mathias, qui avait besoin de compléter son équipage, Mahïah, réchauffé par un copieux verre de tafia, s'était roulé dans son caban ; et, se plaçant à côté d'un soldat endormi à l'avant du navire, il avait passé la nuit muet, immobile et les yeux ouverts.

Au coup de sifflet du capitaine, le militaire s'éveillant en sursaut, regarda son compagnon *et le toisa*, comme on dit, des pieds à la tête. Mahïah se leva, secoua ses bras longs et nerveux, tordit ses larges mains, les passa sur son visage, et jetant sur Alger un regard plein d'amertume, il courut au cabestan, où l'équipage était déjà *attelé* (1).

(1) Le cabestan est un levier ou treuil qui sert à déraciner

Au commandement de M. Mathias, commandement répété par le sifflet du contre-maître, les matelots poussèrent d'une seule voix l'un de ces cris mélancoliques et prolongés par lesquels ils entament leurs manœuvres, et qui donnent en quelque sorte l'élan à leurs rudes travaux. Ce cri, précédé de plusieurs appels, fut immédiatement suivi du *coup de collier* et d'une chanson gaillarde sur l'air classique *Bon voyage Monsieur du Mollet*, qu'entonnèrent les matelots, et que soutint le fifre criard du maître calfat.

L'ancre était dérapée (1) ; le brick s'inclina par un gracieux mouvement de tangage de l'avant à l'arrière, comme pour saluer la rade hospitalière et les coteaux africains ; puis, tournant sur sa quille avec majesté, pendant que son beaupré (2), chargé de quelques voiles, se soulevait et prenait le vent, il prêta bientôt son flanc de tribord à la brise du sud-est et gagna la haute mer couché sur son bois, fringant comme un cheval en liberté, martial sous ses toiles blanches comme un lougre de guerre, rapide comme les hirondelles qui tournoyaient sur ses vergues et fêtaient son départ.

Déjà le superbe amphithéâtre des collines algériennes n'apparaissait plus que comme un groupe étroitement uni et couvert de maisons aux blanches terrasses confusément entassées. Cette ville pittoresque, créée par le seizième et le dix-neuvième siècles, perdant aux grandes perspectives son originalité, ne présentait plus aux marins marseillais qu'un morceau de pierres, ou plutôt l'aspect d'une im-

l'ancre et à l'enlever. Sur la plupart des navires de commerce, l'équipage *s'attèle* aux rayons d'une roue qui, en tournant, fait marcher l'engrenage.

(1) C'est le terme dont se servent les marins pour indiquer que l'ancre ne tient plus au fond.

(2) Mât incliné à l'avant du navire.

mense carrière de plâtre. Chaque minute grandissant la distance qui séparait le brick de la rive, rappetissait les dimensions des citadelles, du phare, des vaisseaux à l'ancre et des maisonnettes dont le massif d'Alger est si gracieusement couvert. Bientôt les arbres et les vertes ravines qui enveloppent la ville, et les rochers des caps Caxine et Matifoux, et les murailles culminantes du fort l'Empereur ne furent plus que des points brumeux entre les gerbes de la lumière céleste et les vapeurs des flots. En ce moment la mer fondait sa teinte d'émeraude dans un bleu foncé, presque noir, argenté par le sillage du navire.

Mahïah et le jeune soldat passager étaient tous les deux accoudés contre le bastingage, et regardaient, depuis longtemps, une hirondelle qui, plus courageuse que ses compagnes, suivait le brick d'un vol infatigable, rasait les vagues en y plongeant quelquefois un bout d'aile et semblait décidée à passer en France.

— Nous verrons bien jusqu'où tu iras, dit le militaire. Aussi bien je te conseille de quitter ton pays du diable.

Mahïah regarda son compagnon de route d'un air étrange.

— Tu trouves peut-être que c'est un beau pays ? reprit le soldat, sans beaucoup de façon, attendu que tous les Arabes se tutoyent : le guerrier français faisait, en cela, parade de savoir et d'expérience.

Le nègre regarda de nouveau ce beau parleur; et, sans lui répondre, il revint à l'oiseau rapide qui l'occupait. L'hirondelle jeta un petit cri aigu, monta dans la nue par une ligne perpendiculaire, s'abattit sur les flots les ailes déployées, et s'élança tout à coup dans la direction de la terre qui avait entièrement disparu. Les yeux de Mahïah s'animèrent et s'emplirent de larmes, sa tête s'affaissa, son menton heurta sa poitrine, deux soupirs s'échappè-

rent de son cœur, et firent trembler tout son corps.

— Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria le soldat, en voilà un qui est bête et romantique !

Puis tirant Mahïah par son caban, il ajouta :

— Est-ce que tu as la maladie du pays, mon vieux !

— Non.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Cette hirondelle est bien heureuse ! elle retourne à son nid, elle va revoir ses petits, et sécher ses plumes au beau soleil !

— Quelque chose de propre que ton soleil ! il est cause que je rentre en France avec une peau tannée comme la tienne, moi qui suis parti frais comme une rose. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne plus regarder de ce côté, mais de l'autre ; c'est d'oublier l'Afrique et de chercher la terre de France. En voilà un pays ! saint Mahomet ! en voilà un farceur de pays !

Disant cela, le soldat exécuta deux ou trois ronds de jambe avec une souplesse et un talent qui eussent fait honneur à un maître de danse.

— Serons-nous bientôt en France ? demanda le nègre.

— Comment ! tu es matelot et tu me fais cette question-là ?

— J'en suis à mon premier voyage.

— Ah ! bah ! eh bien, mon vieux *negro*, nous pourrons être à Marseille dans trois jours, si ta baraque de bâtiment sait marcher.

— Est-ce bien grand la France ?

— Pas mal, pas mal.

— Et Paris ? qu'est-ce que c'est ?

— C'est mon pays ! c'est mon village, c'est mon berceau ! Paris ! Paris !

Le soldat donna un nouveau témoignage de ses talents sur le *chassez-croisez*.

— Ah! c'est un village, répéta le nègre... est-il grand?

— Assez grand, oui...

— Tout le monde doit s'y connaître?

— Imbécile, s'écria le militaire offensé de tant d'ignorance, figure-toi que si tu mettais dans la plaine de la Mitidja et dans un même coin, Alger, Blidah, Tlemsen, Mascara, Oran, Bone, Constantine, Bougie, Cherchell et toutes tes bourgades déguenillées, tu ne formerais pas un quartier de Paris.

— Mais enfin, y peut-on trouver ce qu'on y cherche? demanda le nègre, sans prêter grande attention à l'enthousiasme du Parisien.

— C'est justement parce que tout se trouve à Paris, qu'il est rare d'y rencontrer ce qu'on cherche.

— Comment cela? dit Mahiah que cette logique surprenait fort.

— Parce que tout y est en profusion et en confusion. Pour les choses on a l'embarras du choix; quant aux gens.

— Eh bien!

— Il faut avoir de la chance pour mettre la main dessus, lorsqu'on n'a pas leur adresse.

— Ah!

— Mais si tu as besoin de quelques renseignements, ajouta le soldat avec un air capable, je te prêterai mes lumières.

— Tu vas à Paris?

— Non, et toi?

— Peut-être.

— Explique-moi ce que tu veux faire et savoir, je te dirigerai...

A ce point de la conversation le mousse Biscayen vint dire à Mahïah que le capitaine voulait lui parler, et l'attendait dans sa cabine.

— Quand tu auras fini avec le patron, nous causerons, dit le militaire, je veux faire ton éducation... Ce sera un beau travail !

Le nègre baissa la tête en signe de remercîment, et suivit le mousse. Le soldat déboucha une belle et grosse gourde suspendue à sa ceinture, la caressa, lui sourit avec une tendresse touchante, et la portant à ses lèvres, il s'écria :

— Madelon, rose d'Allevard, à ta santé ma poulette !

Puis, se promenant nonchalamment sur le pont, le passager en pantalon garance, se prit à bayer aux corneilles de la plus expressive façon.

Arrivé devant la cabine du capitaine, Biscayen se tourna vers Mahïah, lui fit signe d'avancer, et frappa deux petits coups contre l'huis redoutable du redouté M. Mathias.

— Entrez, mille diables! s'écria du dedans une voix quelque peu chevrotante.

La figure intelligente et rosée du mousse apparut à côté du visage mâle et défait du nègre.

— Avance ici, moricaud ?

Mahïah fit un pas brusque, et se heurta la tête contre une poutrelle du plafond.

— Eh ! baisse-toi, mon garçon, nous ne sommes pas en plaine ici. Biscayen, ferme la porte et promène-toi devant la dunette pour empêcher qui que ce soit d'approcher, et surtout d'écouter. Si on surprend une de mes paroles, je te fais donner six douzaines de coups de garcette... Va, mon pitchou, va.

Le mousse s'inclina, poussa la porte, et se mit en sentinelle.

Mahïah avait essayé de comprendre la consigne de M. Mathias, mais cette consigne avait été donnée en style de réthorique provençale, et les oreilles du Cafre n'en avaient pu retenir qu'un certain sifflement de paroles so-

nores et majestueuses. Seulement, comme dans cette brave Langue-d'Oc le geste joue un rôle magnifique, notre Africain devina, sans trop de peine, qu'il allait se passer quelque chose de ténébreux entre son commandant et lui.

M. Mathias invita le nègre, par un geste plein de dignité, à s'asseoir sur un escabeau, au chevet de la couchette sur laquelle il était douillettement allongé, puis il passa une sévère inspection de toute sa personne, et lui dit, enfin, après une assez longue pause :

— Tu dois avoir un tempérament de fer.

— Je ne suis jamais malade.

— Tu es sobre?

— Je ne mange et ne bois que pour vivre; je vis de peu.

— Tu es alerte et laborieux?

— Je brave toute fatigue,

— As-tu jamais été en service?

— J'ai passé ma vie dans l'esclavage.

— Et tu étais fidèle à tes maîtres?

— Jusqu'à la mort, répondit le nègre avec émotion.

— Très-bien... J'ai sur toi de grands projets.

— Lesquels?

— Je veux t'épargner les manœuvres du bord, et t'investir de toute ma confiance; je veux t'attacher à ma personne... Tu ouvres les yeux, mon garçon, et je comprends que cette proposition te puisse flatter; mais notre traité n'est pas encore conclu... doucement... il me faut de grandes et secrètes conditions.

— Garde pour toi tes secrets, je ne peux pas te servir.

— Tu ne peux pas me servir! et pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que je ne le veux pas.

— Bagasse! en voilà d'une autre, par exemple; et qu'es-tu venu faire sur mon bâtiment?

— Me promener.

— Te promener, mille diables! et puis après?

— J'ai voulu connaître la France, voir Paris... Si j'étais lié à ta personne, je ne connaîtrais que le ciel et l'eau, tu fais toujours le même chemin.

M. Mathias accueillit ces mots avec un charmant sourire, et repartit :

— Tu ne raisonnes pas trop mal, en vérité, pour un sauvage. C'est-à-dire mon *pitchou* que tu vas en France par curiosité.

— Oui.

— Tu ne pouvais donc mieux tomber qu'avec un maître de mon acabit. Sache une fois pour toutes, que j'ai la manie d'employer mes domestiques au service de tout le monde.

— Je ne comprends pas!

— Je le crois bien!... J'entends par ces paroles un peu obscures, je l'avoue, que mon bonheur est de payer mes gens pour qu'ils soient les valets du premier venu qui m'intéresse.

— Je te devine... peut-être tomberons-nous d'accord, continue... tes serviteurs sont des espions.

— Bagasse! tu vas trop vite, je ne sais pas ce que c'est qu'un espion. Voici le fait. J'ai, ici, dans la cabine à côté de la mienne, un jeune Anglais, grand seigneur, qui se rend à Paris, je veux que tu l'y suives.

— Je le suivrai.

— S'il quitte Paris, tu l'accompagneras... Bref, tu seras sans cesse sur ses talons jour et nuit.

— Pendant combien de temps?

— Pendant quinze jours.

— Et qu'aurai-je à faire, autrement?

— Tu surveilleras ce quidam, cet Anglais, ce criminel, cet infâme!... et tu l'empêcheras de commettre un assassinat... Un assassinat, murmura le Caffre, l'œil enflammé.

— Oui, répondit le Marseillais à voix basse..... cet homme se rend en France pour y commettre un lâche assassinat.

Le visage de Mahïah exprima tout à la fois, la stupéfaction, l'épouvante, la honte et la fureur. Le capitaine, préoccupé de son idée fixe, ne prit pas garde aux émotions que trahissaient son confident, et il continua sur le même ton, moitié sérieux, moitié grotesque.

— Ne me demande pas le nom de la victime qu'a choisie la rage de ce tigre. Tu le sauras plus tard ; si je te le cache maintenant, c'est par pure précaution. La moindre indiscrétion de la part me ferait tomber sous les coups du meurtrier. Je peux te dire, toutefois, que cette intéressante victime est une femme.

Le nègre tressaillit de nouveau.

— Ainsi, continua le Marseillais, je puis compter sur toi ?

— Je ne peux m'engager à rien.

— Malédiction ! s'écria M. Mathias, aurais-tu écouté mon secret pour en profiter?

— Je ne t'ai rien demandé... Rassure-toi, ma bouche comme celle d'un mort ne parle pas.

— A la bonne heure; mais qui t'empêche de m'aider à faire une bonne action ?

— Ma fantaisie... Il faut avoir le temps de faire le bien et je ne l'ai pas.

— Je tombe des nues ! marmotta le capitaine, je tombe des nues !

— Chacun a ses affaires. Tu as les tiennes, l'Anglais a les siennes, j'ai les miennes.

— C'est parfaitement clair. Que diable peux-tu avoir en tête?

— Rien de ce qui t'occupe assurément.

— Faites donc de la philantropie pour ces gaillards de

nègres, pensa M. Mathias, voilà comment ils vous comprennent; puis il ajouta tout haut en riant :

— Si tu n'as pas les mêmes affaires que moi, j'imagine que tu ne fais pas un voyage d'agrément comme mon passager.

Mahïah baissa la tête sans répondre, et le capitaine prit ce silence pour une loyale dénégation.

— Je réfléchirai à ce que tu m'as proposé, et si mes projets s'acccordent avec les tiens, je te ferai serment de fidèle esclavage. Jusque-là, compte sur mon silence et mon obéissance, car je suis ton matelot.

— C'est bien. Il faut que j'aie ta réponse deux heures avant d'arriver à Marseille.

— Tu l'auras.

— Biscayen ! s'écria M. Mathias.

Le mousse entra.

— Tu n'as vu personne rôder autour de la dunette ?

— Personne, répondit le contre-maître, qui, ayant suivi le mousse, se présenta chapeau bas.

— Ah ! c'est toi, Vampire, j'avais justement à te parler.... Retirez-vous, mes enfants, laissez-nous seuls.

— Combien filons-nous de nœuds, mon brave Vampire.

— Onze, capitaine (1).

— Et le vent est toujours bon ?

— Excellent.

— Nous serons à Marseille dans trois jours, si le ciel *il* est propice !

— Nous n'allons donc pas en Chine ?

(1) Les marins estiment la vitesse de leur marche en jetant le lock. Jeter le lock, c'est lancer à la mer le bout plombé d'une corde que l'on file pendant une minute. Cette corde est marquée de nœuds à distances égales. Trois nœuds font une lieue à l'heure; ainsi onze nœuds font à l'heure trois lieues deux tiers.

— Ah! bast!

— Aussi ai-je dit à Mitraille que son projet n'avait pas le sens commun.

— C'est une *bestiasse* que ton Mitraille. Nous nous en allons tout droit à la Cannebière. Sais-tu bien, mon *pitchou*, que l'Anglais m'a fait des menaces épouvantables?

— Comment cela?

— Ne se doutant pas que j'étais revenu le guetter et l'écouter, cette nuit, il s'est écrié dans sa fureur sanguinaire: *Je verrai Aïcha, je jouirai pendant quelques heures des délices de ma passion, et le* 30 *avril* 1845, *la mort prendra sa victime. Le crime sera commis le* 30 avril 1845!!...

— Quelle horreur! vous êtes sorcier, capitaine, vous êtes sorcier.

— Ce n'est pas tout, mon cher, ce n'est pas tout. Il a ajouté: « *Si ce Marseillais ne me conduit pas en trois jours à Marseille, car il faut que j'y sois dans trois jours, je le tue comme un chien!...* » Je le tue comme un chien, entends-tu, mon brave Vampire, entends-tu? C'est à mademoiselle Aïcha et au pauvre Mathias qu'il en veut!

— Je vois maintenant pourquoi nous forçons de voiles et nageons comme des bonites (1).

— Bagasse! je le crois... Ce butor ferait comme il a dit, au moins.

— Oh ça, et ce pauvre marquis de Candeuil, comment se tirera-t-il de cette bagarre?

— M. Mathias n'est pas un âne, tu le sais. Je me charge de tout... Mais ne perds pas un pouce de voile, mon cher; ce n'est pas pour moi que je parle, je ne crains rien, tu le sais; ce capitaine de Candeuil m'afflige seul, sur mon âme.

— Je n'en doute pas, vous êtes si charitable. Ce chien d'Anglais ne dort donc pas?

(1) La bonite nage avec une extrême rapidité.

— Il a passé toute la nuit à lire, à écrire, à gesticuler et à parler tout haut. Cet homme lutte contre le remords, la soif du sang, et une passion insensée. Je répète qu'il est fou, amoureux et criminel. C'est le diable qui l'a jeté sur mon brick.

— Croyez-moi, le nom de notre navire nous portera malheur un jour ou l'autre. Changez-le.

On frappa à la porte de la cabine, et le mousse entra.

— Que veux-tu? demanda Mathias.

— Capitaine, le passager vous fait demander ce que vous avez de mieux en linge de corps.

Le Marseillais croisa les bras avec une sourde fureur.

— Ce que j'ai de mieux, mille canons! Et que lui faut-il donc?

— De quoi changer des pieds à la tête.

— Tu le vois, Vampire, tu le vois, cet homme me fera mourir de chagrin.

— En voyez-lui des chemises d'équipage, ça lui tannera la peau.

— Tu en parles à ton aise, toi... Allons, Biscayen, prends ma toile de Hollande, prends tout ce qu'il y a de mieux.

— Capitaine, ce monsieur vous prie encore de lui prêter une robe de chambre, une neuve si vous en avez.

— Il va me mettre nu comme un ver, le misérable... Donne-lui cette robe, tiens; je l'ai achetée à Tunis, il y a six ans, mais je ne l'ai jamais mise par économie... Va-t-en, mousse, décampe, et ne me parle plus de ce chenapan, s'écria M. Mathias dans un nouveau transport.

Biscayen effrayé, se jeta dehors chargé de son paquet; puis, se ravisant, il dit en tremblant au terrible capitaine :

— Ce monsieur m'a chargé de vous prévenir qu'il dînerait avec vous à midi, et qu'il vous priait de donner des

ordres pour que ce repas fût aussi bon que possible.

— Dis-lui que je ne dîne qu'à six heures.

— C'est ce que je lui ai fait observer, mais il m'a répondu qu'il n'avait pas l'habitude de changer ses heures de repas; qu'ainsi il comptait sur votre compagnie à midi, se proposant de vous laisser dîner seul à six heures...

Cette phrase n'était pas achevée que M. Mathias avait lancé dans les jambes du mousse un énorme registre-journal qui se trouvait à sa portée. Biscayen s'en alla, clopin, clopant, rendre compte de sa commission, et le Marseillais tomba dans un affreux marasme. Tout à coup, levant des yeux hébétés sur le contre-maître, il lui dit d'un ton lamentable :

— Va dire à Mitraille, mon bon Vampire, qu'il mette, pour midi, les petits pots dans les grands!

VII

La table du capitaine Mathias.

En quittant M. Mathias, Mahïah s'était dirigé pensif, et à pas lents vers la place où il avait laissé le passager militaire. L'étrange proposition du capitaine agitait ses esprits, et soulevait ses pensées superstitieuses tout en leur opposant la honte attachée au crime. Le nègre, poussé par un aveugle dévouement aux dernières volontés de sa mère, se reculait dans ses instants de calme, et maudissait la vengeance qu'il courait accomplir. Lorsque l'excellence de sa nature dominait ses instincts sauvages, quelque circonstance fatale venait toujours lui rappeler le *devoir sacré* que lui traçait le génie outragé de sa famille. Le démon alors s'emparait de tout son être ; ses yeux éblouis ne voyaient que du sang ; la voix terrible de sa tante tonnait à ses oreilles, son cerveau s'exaltait, son cœur battait à rompre sa poitrine !.. Si la jeune et belle épouse du marquis de Candeuil se fût trouvée dans l'un de ces moments devant Mahïah, il l'eût frappée sans remords et sans pitié !

L'insouciante gaîté, les allures dégagées et cavalières

du soldat parisien avaient détourné pendant quelque temps l'opiniâtre et farouche tristesse du fils de Zaka, les révélations du Marseillais l'avaient aussitôt ramené à sa fanatique férocité. Mahïah savait que sur ce même navire fourni par le hasard, un homme avait comme lui pris passage, qui méditait aussi un crime abominable. Ils faisaient même route, avec une même pensée, une même douleur peut-être ! Le démon, pour que l'un ne faillît pas, lui avait donné un compagnon. Ils devaient se fortifier, s'encourager mutuellement; et le génie du mal travaillait à les unir plus étroitement encore, en faisant de l'un l'ombre de l'autre.

Comme le Cafre marchait le front penché, il vint heurter sir Francis Brecknock qui, le regard tendu uers l'horizon, semblait y chercher déjà les côtes de France.

Ces deux hommes s'examinèrent avec une curiosité instinctive : le nègre avec embarras, l'Anglais avec bonhomie.

— J'ai à te parler, dit le baronnet, en arabe assez pur, suis-moi dans ma cabine.

Mahïah tressaillit, et attacha sur l'étranger des regards où se reflétèrent toute l'astuce et la finesse de sa race.

— Viens vite, reprit le baronnet, et se dirigeant vers la dunette, il ne s'arrêta que pour donner au mousse Biscayen les ordres dont nous avons vu frémir M. Mathias.

Arrivé dans sa cabine, sir Francis se jeta sur sa couchette et fit signe au nègre de s'asseoir comme il le voudrait ou le pourrait. Mahïah s'accroupit, le dos à la cloison, et regarda tantôt le plancher, tantôt le plafond, tantôt les yeux du baronnet, qui ne bougeait ni ne parlait, et paraissait même avoir oublié son tête à tête.

Le silence entre ces deux hommes occupés de pensées si graves, avait quelque chose de mystérieux et de saisissant. Sir Francis était calme froid, sérieux. Son visage

n'avait rien perdu de son angélique douceur; sa toilette un peu chiffonnée, lui seyait mieux encore dans son demi-désordre.

Mahïah, par la rudesse et la mâle énergie empreinte sur son front d'ébène, faisait ressortir cette charmante physionomie pleine d'élégance et de coquetterie gracieuse.

Biscayen entra dans la cabine, posa sur la commode la robe de chambre de M. Mathias et un paquet de linge et se retira.

La porte étant bien fermée, l'Anglais fronça légèrement les sourcils, desserra les dents, et prononça ces mots dans la langue des Cafres rouges des environs du Cap.

— Si je ne me suis pas trompé, tu n'es ni de naissance libre, ni émancipé?

— Non.

— Quoique né dans la régence d'Alger, tu appartiens à une famille cafre?

— Qui t'a dit cela, demanda Mahïah surpris?

— Ton visage.

— Les enfants du milieu ne sont-ils pas tous noirs (1)?

— Oui, mais j'ai longtemps voyagé dans leur pays, et j'ai appris à distinguer les familles. Tu dois être né dans les vallées du Mont-Luisant, sur les bords de la rivière Jaune, peut-être?

Mahïah se leva tout droit, puis s'inclinant avec respect; il murmura d'une voix soumise :

— Que veux-tu faire de moi, ordonne?

— Je sais que les Achantis ou les Boushuanas dont tu descends sont des peuples braves, rusés, sages, fidèles, entreprenants et opiniâtres... As-tu toutes ces qualités?

(1) Les Arabes et les nègres des provinces algériennes appellent pays du *milieu*, le territoire compris dans les établissements du Cap de Bonne-Espérance et le Sahara.

— Je les ai.

— Très-bien... As-tu amassé quelque fortune à Alger?

— Non.

— Tu es donc pauvre?

— Comme un derviche.

— Est-ce la faim qui t'a poussé à servir comme matelot, sur ce brick?

— Non.

— Tu es donc marin par état?

— Non, par fantaisie.

— Reviendras-tu en Afrique?

— Peut-être.

— Que comptes-tu faire de ton temps en arrivant à Marseille?

— Je me promènerai.

— N'ayant pas d'argent, comment feras-tu pour vivre?

— Je servirai le premier venu.

— Veux-tu entrer à mon service dès aujourd'hui, je te mènerai à Paris, tu ne me quitteras pas!

— Pourquoi me choisis-tu pour esclave, plutôt qu'un autre?

— Parce que j'aime beaucoup les fils du Mont-Luisant.

— Eh bien! je ne te servirai pas... non.

— Pourquoi? demanda sir Francis étonné de ce brusque refus.

— Parce que je connais tes projets, et que si j'étais ton serviteur, mon devoir serait de les contrarier.

— Tu connais mes projets! s'écria le baronnet en maîtrisant un sourire mélancolique, et quels sont ces projets?

— Tu médites un crime depuis longtemps, le voyage que tu fais sera ton dernier voyage, la mort te conduit par la main... voilà!

Sir Francis, stupéfait, leva les yeux au ciel. Le nègre, se préparant à sortir, ajouta :

— Sois prudent, ne confie à personne tes desseins. Si tu persistes à vouloir que je t'accompagne, je te suivrai ; réfléchis.

Le baronnet était seul depuis quelques minutes, et croyait entendre encore la voix du Cafre. Revenu de sa surprise, il fit honneur à la lingerie de M. Mathias, s'enveloppa dans la large robe de chambre tunisienne, et passa dans la salle à manger de la dunette, en se disant :

— Voilà qui m'intrigue! et je vis plus sur ce mauvais navire, depuis douze heures, que depuis tantôt vingt-quatre ans à travers le monde entier... Le Marseillais va me dire tout ce que cela signifie.

Il était midi moins quelques secondes, lorsque le jeune Anglais entra dans la salle commune où l'attendaient M. Mathias et son dîner.

Le capitaine de l'*Enfer* était en veste ronde, petits souliers, pantalon large et tête nue. Un sourire un peu contraint, mais aimable, errait sur ses lèvres et s'efforçait d'épanouir son large visage chargé, toutefois, d'une tristesse rebelle.

La table, servie avec prétention, était surtout chargée de vins français et étrangers. M. Mathias avait pensé, avec sa pénétration ordinaire, que s'il fallait prendre des mouches avec du sucre, on ne pouvait prendre un Anglais que par la boisson.

Sir Francis, au contraire, en apercevant cette ribanbelle de flacons, s'était dit : — C'est un fier ivrogne que mon Marseillais.

Le capitaine et son passager se saluèrent avec une grande politesse, et prirent place l'un vis-à-vis de l'autre.

— J'ai un peu dérangé vos habitudes, monsieur, dit l'Anglais, vous ne dînez qu'à six heures ?

— Je dîne à toute heure, mylord, et ce m'est un grand

honneur de vous tenir compagnie. Désirez-vous de ce potage à la Crécy?

— Volontiers... Moi je dîne à midi par règle d'hygiène.

— Je le comprends, c'est le moment le plus propice pour ne gêner aucunement les autres repas.

— Comment cela?

— Parce qu'il y a autant d'intervalle du dîner au souper, que du souper au réveillon.

— Je ne soupe ni ne fais le réveillon.

— Peste! pensa le capitaine, moi qui voulais le dompter par la bonne chère... Vous offrirai-je un verre de Madère, il est du premier mérite.

— Merci.

— Merci, oui?

— Merci, non.

— Alors un coup de vermouth de Turin.

— Non.

— Du Bordeaux donc?

— Je ne bois que de l'eau pure, veuillez m'en faire mettre une carafe à ma portée.

— Diable d'homme, grommela M. Mathias, tu te méfies de ta tête; un Anglais qui boit de l'eau ne peut pas valoir grand'chose.

— Vous m'avez dit hier, je crois, que vous aviez vendu du vin à M. le marquis de Candeuil?

— Nous y voilà, pensa le capitaine; puis il répondit :

— Oui, mylord, cinq cents bouteilles.

— Vous pouvez donc me donner l'adresse de M. le marquis?

— Certainement, dit M. Mathias en frissonnant : rue de l'Université, n° 67, à Paris; son hôtel est connu de tous les cochers de fiacre.

Sir Francis prit son carnet et écrivit lentement l'adresse qu'il se fit répéter. Le capitaine lança sur ce portefeuille mystérieux des regards de lynx, mais il lui fut impossible

de déchiffrer un seul mot de la fine écriture du baronnet, et il refoula un soupir qui faisait le plus grand honneur à l'honnêteté de ses sentiments. Pour échapper à son trouble, il désigna du doigt un plat long portant un oiseau rôti, revêtu d'une sauce fort appétissante, et dit à son hôte :

— Je veux vous faire goûter de ce mets succulent, mylord, votre Grâce n'a jamais mangé plus fin morceau, et je lui donne en mille à deviner ce que c'est.

Sir Francis jeta un regard de connaisseur sur le rôti, et répondit avec négligence :

— J'ai toujours blâmé la barbarie des hommes qui, pour satisfaire leur gourmandise, mettent à la broche ce que la nature se plaît à embellir. Cet oiseau est un perroquet des Moluques, la chair en est délicieuse, mais son plumage devrait le faire respecter.

Cet homme a tout l'enfer dans le ventre, pensa M. Mathias, puis, haussant la voix, il répondit :

— J'ai voulu vous traiter en Lucullus, mylord ; et mon cuisinier consulté, m'a conseillé de vous servir ce jeune cacatœs qui faisait les délices de tous les passagers. C'est une bouchée de roi, dit-on.

— Votre cuisinier mérite cent coups de bâton.

— Mademoiselle Aïcha les lui ferait distribuer volontiers, je vous le promets.

— Pourquoi ?

— Elle aimait beaucoup mon perroquet, et lui avait appris une foule de jolies choses.

Sir Francis jeta son assiette, chargée d'une aile délicate de l'oiseau des Moluques, à travers les jambes du mousse Biscayen qui faisait l'office d'écuyer tranchant, et demanda d'un ton un peu bourru, en fronçant le sourcil :

— Il me semble que nous marchons assez bien ; pen-

sez-vous encore que nous puissions entrer à Marseille d'ici trois jours?

— Je vous l'ai promis, à moins d'une tempête, nous mouillerons en rade après une traversée de cinquante heures. Ah ! misérable, pensa M. Mathias, comme tu te démasques !

— Puisque vous connaissez le marquis de Candeuil, vous devez avoir lu son histoire, publiée dernièrement sous la forme d'un roman.

— J'en ai entendu parler vaguement, mais je ne lis jamais ; je n'ai pas de temps à perdre. Je sais que M. le marquis était capitaine de cavalerie en Afrique, et qu'il a capturé dans une razzia deux femmes charmantes, dont l'une l'a épousé, voilà tout.

— On dit qu'Aïcha est au moins aussi belle que sa compagnè.

— C'est une créature céleste, se hâta de répondre le capitaine; plus jeune, je lui eusse fait un doigt de cour.

Le baronnet jeta un regard sardonique au Marseillais et lui demanda :

— Elle devait être bien triste, bien éplorée pendant le temps que vous l'avez connue?

— Ses beaux yeux étaient sans cesse en pleurs.

Le baronnet éprouva une violente oppression, et réprima un sourire amer qui contracta cependant ses lèvres, en leur laissant une expression chagrine et découragée.

Serais-tu par hasard amoureux des onze mille vierges, pensa l'habile et physionomiste Mathias.

Comme notre marin achevait de caresser en lui-même cette saillie populaire, Biscayen, qui enlevait le second service de dessus la table, laissa choir un superbe saladier en vieille porcelaine de Chine, qui se brisa avec fracas. Le capitaine saisit le pauvre mousse par les oreilles, et se mit en devoir de les frotter rudement.

— Epargnez cet enfant, dit le baronnet, je vous achète les débris de ce vase, le double de ce qu'il vous a coûté.

— Remercie monsieur, drôle, répondit M. Mathias, et va me chercher le nègre qui est sur le pont; je veux qu'il te donne une leçon de savoir-faire, aussi bien je l'ai pris à mon service pour te remplacer.

Le mousse sortit.

— D'où diable vous est venu ce visage noir? demanda le baronnet.

— C'était un portefaix d'Alger, dont j'avais souvent remarqué la vigueur et l'activité. Je l'ai enrôlé à mon bord, pour en faire un matelot, ou un valet de chambre selon mes besoins.

— A-t-il accepté vos conditions?

— Ces gaillards-là sont fantasques; il m'a demandé vingt-quatre heures pour réfléchir. Les réflexions d'un nègre doivent avoir quelque chose de plaisant.

— Dans l'histoire de Médine, il y a un nègre Cafre qui joue un rôle extraordinaire; si vous aviez lu cette histoire, vous ne feriez pas fi de l'intelligence des Africains, je vous le garantis.

— A coup sûr, mon homme n'a rien de commun avec le personnage dont vous faites l'éloge; ils n'ont probablement de ressemblance que par la peau.

Biscayen rentra dans la salle, accompagné de Mahïah qui, comprenant avec une rare sagacité les indicatious de M. Mathias, parvint à servir le dessert avec une agréable symétrie.

— Mylord, dit le capitaine, voici de la compote de coco et de la marmelade de goiave ; voilà des tranches de melon confit et des barbadines en conserve ; toutes ces sucreries viennent du Brésil, où je les ai achetées, l'an dernier, veuillez choisir.

— Faites-moi passer, je vous prie, ce fromage de Ches-

ter. Ainsi, selon vous, capitaine, il serait téméraire d'oser choisir entre vos deux passagères de l'an dernier.

— Au moins, me le suis-je dit bien souvent; et dans l'occasion je n'eusse trouvé qu'un seul moyen de me tirer honorablement d'affaire.

— Lequel s'il vous plaît?

— Je les aurais adorées toutes les deux.

— Voilà un cuistre qui a dans la tête toute la philosophie d'Aristote, pensa le baronnet, puis il ajouta tout haut :

— Cependant, d'après le livre qui raconte cette merveilleuse histoire, on se sent entraîné à chérir cette douce et mélancolique jeune fille, ravie aux sables de ses déserts, orpheline et pleurant en fiancé.

En entendant ces mots, le nègre arrêta sur sir Francis, des regards inquiets et brûlants.

— Avouez, mylord, répliqua le marin que ces deux têtes de colombe doivent être sacrées, et que la main qui oserait y toucher, serait odieusement criminelle?

Le capitaine avait prononcé cette phrase en se baissant sur son assiette et en marmottant, à part lui :

« Voilà une pierre adroitement jetée dans ton jardin, homme féroce. »

— Il est certain, répondit sir Francis, en levant les yeux au plafond, que la jalousie seule, pourrait expliquer une action aussi épouvantable.

« Je te vois venir, assassin, pensa le capitaine, devenu rouge comme un homard. » Le Cafre trembla de tout son corps, secoua la tête, comme pour se débarrasser d'une pensée poignante, et, prenant un plateau de cristal sur lequel étaient posées deux tasses du Japon et une cafetière d'argent, il se mit en devoir de le placer sur la table.

— Dans ce cas, continua le baronnet, je comprends à moitié que, jaloux et furieux, un amant repoussé pour l'une ou l'autre de ces angéliques créatures, fasse sauter la cer-

velle de cet heureux marquis de Candeuil qui joui. vraiment du paradis sur la terre entre ces deux houris.

Le Marseillais faillit tomber à la renverse en entendant cet aveu sanguinaire. Mahïah, qui n'en avait pas perdu une syllabe, laissa tomber ses bras au nom de Candeuil, et le plateau roula en éclats devant la table sur le parquet.

— Bélître! s'écria le marin exaspéré, as-tu donc des mains de beurre ; et il leva le bras pour frapper le Cafre. Celui-ci sans bouger, fixa un fauve regard sur son maître et lui dit :

— Mahïah tue quand on le frappe!...

Le baronnet en proie à ses idées noires ou plutôt à ses deux idées fixes, depuis la question du Marseillais, leva brusquement les yeux sur le Cafre qui sortait de la salle à pas comptés.

— Comment nommez-vous ce nègre, monsieur? Comment le nommez-vous ? s'écria sir Francis, la parole émue, le regard animé.

— Il s'appelle Mahïah, répondit le capitaine tout ébaubi.

— Mahïah ! Mahïah ! s'écria coup sur coup le baronnet... Ah ! le malheureux ! je l'ai deviné !

Et renversant la table de son hôte sens dessus dessous, pour se lever plus vite, sir Brecknock se jeta hors de la salle.

— Mais c'est la peste que cet Anglais, murmura M. Mathias, en suffoquant de colère, au milieu des débris de son plus riche service.

— Ah ça ! quelle noce faites-vous donc, capitaine ? dirent M. Vampire, Cocyte et Mitraille accourus au tintamare de la vaisselle.

— Ah ! mes enfants ! le diable *il* est à bord de l'*Enfer!* C'est fini !... portez-moi dans mon lit, j'ai la fièvre et le frisson... Mitraille fais-moi une pleine marmite de thé.

V II

Les deux espions et le plan de M. Mathias.

Sir Francis n'avait si brusquement quitté le capitaine que pour courir après Mahïah qu'il rencontra au moment où le soldat passager lui criait :

— Arrive donc, *negro,* que je te conte mon histoire.

— Permettez, mon brave soldat, j'ai à causer de choses très-importantes avec votre camarade... Mahïag, pouvez-vous me suivre encore dans ma cabine, je ne vous retiendrai pas longtemps ?

Le nègre regarda l'Anglais d'un air naïf, et répondit :

— Est-ce pour me faire la même proposition que tout-à-l'heure ?

— Suivez-moi, votre temps ne sera pas perdu.

— Avance toujours, dit le soldat, quand tu auras fini avec mon ieur, je t'entreprendrai tout à mon aise.

Mahïah se dirigea vers la dunette, à la suite du baronnet.

— Voilà un gaillard qui joue ici un rôle de mélodrame, se dit en riant le militaire. Si je n'étais en pleine mer, je me croirais à l'Ambigu-Comique... Ah! bah! vive Madelon, la rose des roses, et vive Allevart, sac à papier! dans

moins de quinze jours je serai dans la noce jusqu'au cou, avec des rubans blancs à mon chapeau et des bouquets à mon habit. Saint Mahomet, comme elle sera gentille, mon épousée ! Je la vois d'ici, devant M. le Maire, à l'église et sur le pré ! Au moins si madame la marquise de Candeuil, ma vieille marraine habitait le château, elle nous ferait de fières étrennes ; mais il n'y faut pas penser. La pauvre brave femme doit être morte, à l'heure qu'il est, et je ne sais ce que son fils est devenu.

Une supposition, si le capitaine de Candeuil était par hasard au château... j'irais le trouver, dame, et je lui dirais : « Monsieur le marquis, c'est moi, Cornette, un ancien zéphir (*) un peu loustic de la province d'Oran, un ancien filleul à madame votre mère, un ancien mauvais sujet, mais un bon diable après tout, donnez-lui la place de concierge ou le bail d'une de vos fermes.., Ah ! que tu es bête, mon ami Cornette, tu jacasses tout seul comme une pie, et tu dis plus de sottises qu'il n'y a de poissons dans la mer. En achevant ce résumé de son monologue, l'ancien zéphir Cornette se pencha sur un bastingage, et regarda filer les vagues d'une façon toute poétique.

Le baronnet, arrivé devant la porte de sa cabine, se découvrit avec une gracieuse courtoisie, et, se tournant vers le Cafre, il lui dit dans le ton le plus harmonieux de la langue française :

— Veuillez-vous donner la peine de passer, monsieur.

Peu brisé à ces façons exquises, Mahïah se fit répéter la phrase, et refusa d'obéir, non par galanterie mais par habitude de céder le pas. C'était un esclave consommé que ce descendant des rois de la Cafrerie. — Sur cette hésitation du nègre, l'Anglais riposta par cette politesse banale :

(1) Les zéphirs sont les soldats des bataillons d'Afrique. On les appelle ainsi par sobriquet, voir le roman de Médine.

— Monsieur, je n'en ferai rien; et, poussant Mahïah par le travers du corps, il entra après lui dans la cabine, jeta quelques prudents regards sur le pont, referma la porte avec soin, offrit à son hôte la place d'honneur, sur la couchette, et s'assit lui-même sur le tabouret-pliant.

Nous pouvons affirmer au lecteur que Mahïah, nonobstant sa finesse et sa sauvage perspicacité, ne comprenait ni l'un des mots, ni l'un des gestes de l'honorable baronnet qui, d'un sérieux imperturbable et d'une voix de rossignol, commença ainsi le plus burlesque des entretiens.

— Monsieur, il n'y a encore qu'un moment, vous m'intéressiez par plusieurs raisons; mais ces raisons, puissantes sur un esprit bizarre et aventureux comme le mien, étaient assez frivoles, je l'avoue. J'avais retrouvé sur votre visage quelquels-uns des traits qui distinguent les peuples du midi de l'Afrique; et comme j'ai de tout temps fait grand cas de vos compatriotes, vous avez, au premier abord, captivé ma sollicitude. Je dois avouer qu'un secret pressentiment me disait que vous n'étiez pas étranger à une longue et intéressante histoire, dont le souvenir absorbe aujourd'hui ma vie, et, à ce seul titre, je devais m'attacher à vous. Mais depuis un quart-d'heure, l'intérêt que je vous portais s'est naturellement changé en admiration, en dévouement, en amitié si vous le voulez bien.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, répondit le nègre, de plus en plus dérouté. Pourquoi me parles-tu comme les Français se parlent entre eux. Les Boushuanas et les Arabes sont tous frères dans leurs discours, parle-moi comme les Boushuanas.

— C'est en vain que vous voudriez conserver l'incognito, vous m'êtes parfaitement connu, et puisque le ciel a permis notre rencontre, vous n'échapperez ni à mes hommages, ni à mes conseils, ni à mes prières

— Je ne me souviens pas de t'avoir jamais rencontré.

Nous n'avons ni combattu, ni prié ensemble : pourquoi veux-tu me tromper ou me faire parler, dit le Cafre en regardant le baronnet de travers.

Sir Francis rougit jusqu'au blanc des yeux comme une jeune fille : les soupçons du nègre, avancés sans trop de formalité, avaient, à la fois, blessé son aristocratique loyauté et son urbanité prévenante. Néanmoins, il se remit aussitôt, et reprit avec un suave sourire :

— Si j'ai été assez malheureux pour ne jamais combattre avec ou contre vous, comme M. le capitaine de Candeuil, je...

Mahïah fit un soubresaut sur la couchette, écorcha le bois de la cloison avec ses ongles, darda sur l'Anglais des yeux de chat-tigre et s'écria :

— Ne prononce jamais ce nom devant moi... tais-toi ! tais-toi !

— Hélas! murmura le baronnet, je ne m'étais pas trompé !

Puis, reprenant sa phrase où il l'avait laissée, il ajouta :

— Je n'en connais pas moins votre histoire; elle est merveilleuse, triste, touchante : elle aurait fait couler mes larmes si Dieu m'en eût donné. Je vous admire, vous plains et veux vous sauver !

Cet homme est fou, pensa le nègre.

Et, obéissant au préjugé de sa race, il s'inclina devant le baronnet comme devant un illuminé (1). Sir Francis s'inclina à son tour, prenant la révérence du Cafre pour une concession.

— Comment as-tu appris mon histoire? demanda Mahïah.

— Je l'ai apprise par cœur.

Cette réponse satisfit médiocrement le nègre, assez in-

(1) Les fous sont en grande vénération chez le peuple arabe.

habile aux artifices de la langue française. Toutefois, il persista dans son interrogatoire.

— Et qui t'a raconté les aventures de ma vie ?

— Vous-même.

— Moi ! repartit Mahïah avec un étonnement stupide.

— Oui, vous, Mahïah, petit-fils des rois Gaïcka, fils de Zaka, oncle d'Aïcha, vous et Médine, vous et Candeuil, vous et l'Arbi, vous et Samuël, et Ben-Allal et Kadidja (1). Suis-je bien instruit ?

Le Cafre avait caché son visage dans ses deux mains dès les premiers mots de la réponse du baronnet : son corps, agité par un frisson nerveux, tremblait violemment : tout à coup il dressa la tête comme un oiseau de proie qui entend au-dessus de lui le vol ou le cri d'un ramier, son visage fut éclairé par un de ces magnifiques rayons de l'intelligence qui délivrent subitement la pensée de ses ténèbres, et il murmura :

— Oh ! le Djelep ! le Djelep !

A cette exclamation qui, chez le nègre, annonçait toujours quelque découverte, ou quelque nouveau projet, sir Francis prêta l'oreille avec soin.

— Il ne faut pas croire, dit Mahïah, que le Dieu des blancs et des chrétiens soit seul puissant. Puisque tu as regardé dans mon passé, le Grand Esprit m'éclaire à mon tour, et m'ouvre ton cœur ; non-seulement je sais ce que tu as fait, mais je sais encore ce que tu veux faire... Te voilà bien étonné.

Le baronnet connaissait trop bien le caractère des Cafres pour n'être pas sur ses gardes ; il savait que ces rusés sauvages s'entendent merveilleusement à détourner les questions et à donner le change. Aussi crut-il que Mahïah se vantait, et lui répondit-il avec calme :

(1) Personnages principaux du roman de *Médine*,

— Eh bien! puisque vous savez lire dans mon cœur, quelles sont les deux pensées qui m'occupent jour et nuit ?

— L'amour et la mort, dit le nègre, en attachant son regard pénétrant sur les yeux de l'Anglais ; l'amour et la mort !

— C'est vrai, répliqua le baronnet ; c'est littéralement vrai. Puis il pensa : « L'oncle de ma future femme est un magicien de premier mérite. Je savais les sauvages grands sca moteurs et grands jongleurs, mais sorciers! ceci me passe. Ces réflexions faites, il ajouta !

— Après tout, ces deux idées fixes ne peuvent ou ne doivent nous être nullement importunes ?

— Peut-être ! répondit Mahïah, qui songea subitement aux confidences de M. Mathias, j'ai le pressentiment qu'elles se rattachent à des êtres qui me sont chers.

— Vos pressentiments sont de fidèles serviteurs, et vous ne pouviez être mieux renseigné.

Ici Mahïah lança sur Brecknock l'un de ces regards fauves et farouches qui appartiennent plutôt à la bête féroce qu'à l'homme.

Le baronnet soutint, sans s'émouvoir, cet éclair menaçant, et se dit encore à part lui : si je ne charme pas les yeux et le cœur d'Aïcha par mes propres avantages, je ne réussirai certes pas à captiver cet oncle d'Afrique.

— Eh bien, dit le Cafre avec un sourire d'orgueil, tu vois que je te connais assez bien.

— D'où vous vient votre science?

— Nous avons le même maître... Il est savant.

— Et quel est ce savant, s'il vous plaît?

— Le démon.

« Peste ! pensa le baronnet, ce Cafre est une espèce de voltairien. »

— Veuillez m'expliquer votre théorie, répondit-il après une assez longue pause; d'où tirez-vous cette croyance,

— Tu vas en France poursuivi par une pensée criminelle que condamne ta religion, et le démon, qui te pousse au mal, t'attend aux bords de ta tombe, dit Mahïah d'un air emphatique. Moi, j'ai quitté mes montagnes...

— Poursuivi par le soif du sang, interrompit l'Anglais avec froideur.

Mahïah sauta à bas du lit.

— Et vous passez en France pour tuer une faible femme qui fut votre bienfaitrice.

— Quelle est cette femme? dit le nègre épouvanté.

— Pour tuer Médine, l'épouse du capitaine de Candeuil.

— Je suis maudit! je suis maudit! s'écria Mahïah, et il se précipita d'un seul bond hors de la cabine.

Le baronnet ouvrit son journal et écrivit :

« Mes chers parents,

» La vie est quelquefois pleine de charme. Depuis mon départ de Ten-Boktou, je mène une existence fleurie, le hasard me sert à souhait. Je suis enfermé dans une chambre où Médine et Aïcha ont reposé pendant plusieurs jours, et j'ai rencontré parmi les matelots de mon navire ce fameux nègre Mahïah dont l'énergie, l'audace et la sauvage loyauté font, à mon sens, le héros de l'histoire de Médine. Mes collègues de la chambre des lords seraient sans doute très-humiliés, en me voyant traiter l'oncle d'Aïcha d'égal à égal. Mais ce nègre d'illustre naissance d'ailleurs, est l'oncle de la femme que j'aime passionnément. Tous mes efforts, comme tous mes soins, ayant pour but désormais d'épouser la belle Aïcha, vous comprendrez, du reste, mes chers amis, que je ne peux pas traiter mon oncle futur comme un nègre. Les philantrophes de la Grande-Bretagne doivent approuver d'un bout à l'autre ma conduite; s'il en était autrement, les régénérateurs de la race noire, les ennemis de l'esclavage et les inventeurs du droit de visite, ne seraient que des escamoteurs adroits.

« Donc, il faut que je m'adonne à adoucir les mœurs de mon Éthiopien; j'aurai beaucoup à faire, attendu que le cher homme me semble fort obstiné dans sa manière de voir les choses. Je ne peux sans frémir porter ma pensée sur Médine. Cette belle créature vit comme Damoclès; le couteau de mon oncle est fatalement suspendu sur sa tête! Oh! je la sauverai! je la sauverai? toutefois M. Mahïah n'est pas un homme commode à diriger. Sa finesse évente toute netreprise, son génie me déconcerte; il a deviné que j'avais deux idées fixes, l'amour et la mort; et il a appris, je ne sais où, que ma religion condamne le suicide; car, le crime dont il m'accuse, c'est la préméditation de mon suicide. En effet, n'est-ce pas un crime qui me vaudra la damnation éternelle? Advienne que pourra, je me fais, dès aujourd'hui, l'espion de ce rusé fanatique. Je ne le lâcherai pas d'un pouce, voilà mon plan; combinaison d'autant plus avantageuse que nous courons tous les deux la même poste, et que nous allons à la même adresse.

« Me voilà, somme faite, occupé de quatre belles entreprises : mon mariage avec Aïcha, l'éducation de mon oncle, la protection de Médine, et mon voyage dans l'autre monde. Aussi, je vous le répète, la vie est une estimable chose. »

Ces lignes écrites, Sir Francis Brecknock essaya de tuer le temps en composant des sonnets et des épitaphes.

Mahïah rencontra sur le pont le soldat Cornette qui s'impatientait de l'attendre, et répondit au jovial appel du Parisien par un regard effaré.

— Décidément, mon élève est une hyène en cage sur ce bâtiment, avait pensé le soldat. — J'espère que cette fois tu vas m'écouter? ajouta-t-il.

— Que veux-tu?

— Eh pardienne! je veux causer. On ne sait à qui parler ici. Les matelots, les passagers, le capitaine ont des

figures bouleversées qui donneraient de la mélancolie à un singe.

— Je n'ai pas le temps de t'écouter.

— Farceur; le brick marche tout seul comme sur des roulettes, et vous êtes ici un tas de fainéants.

— Parle donc, dit Mahïah. Et s'asseyant sur une pile de cordes, il appuya sa tête contre ses genoux, et demeura immobile dans cette pose; le soldat se mit à ses côtés, et commença son récit de cette façon :

— Pour lors, mon vieux *negro*, tu sauras que je m'appelle Cornette, qu'après avoir fait un congé dans les dragons, j'en ai fait un dans les zéphirs ou chacals, comme tu voudras. Mon père était valet de chambre d'un grand seigneur, riche comme un crésus, qui s'appelait tout simplement le marquis de Candeuil... un nom ficelé!.. hein? qu'en dis-tu?

Le Cafre redressa lentement la tête, et regarda Cornette avec une fixité morne et stupide.

— M. le marquis était marié, et madame la marquise était ma marraine. Sais-tu ce que c'est qu'une marraine?

— Non.

— N'importe; je t'expliquerai cela plus tard. Madame la marquise me fit fourrer dans une école où je n'appris rien de bon. Comme je ne rêvais que plaie et bosse, on m'envoya de l'école dans un régiment, où je suis resté soldat jusqu'à ce jour. Tu vois qu'à travers tous mes défauts j'ai le mérite de la constance. Ce mérite me valut, il y a six ans, après mon congé dans les dragons, de faire la conquête de mademoiselle Madelon, petite-fille de la première femme de chambre de madame la marquise. Je la demandai en mariage, on me la refusa; je me fis soldat, et, de cascade en cascade, j'arrivai aux bataillons d'Afrique. Là, j'appris que Madelon m'attendait dans un trou

du Dauphiné, dont on raconte des merveilles, et, ma libération venue, je me suis mis en route, à mes frais, pour arriver plus vite, de sorte que, dans une quinzaine, je serai le mari de la belle Madelon.

— Ta marraine a-t-elle des enfants ?

— Elle a un fils, capitaine aux chasseurs à cheval, un crâne lapin.

— Est-il marié ?

— Ma foi, je crois que oui. On dit qu'il s'est amouraché d'une Bédouine, à dire vrai, je n'en crois rien.

— Ta marraine est-elle dans le pays où tu vas ?

— Peut-être oui, peut-être non. Mais, pour en finir, je t'offre un bon moyen de t'en assurer ; viens danser à ma noce... Allons, décide-toi, et je t'emmène.

— Je ne refuse ni n'accepte.

— Saint Mahomet ! tu ne te compromets guère avec tes réponses. A propos, il serait drôle que la personne que tu cherches fût ma marraine.

— Cela pourrait être, répondit le nègre en caressant son menton ; puis il ajouta : As-tu encore quelque chose à me dire ?

— Ma foi, non.

— Alors, laisse-moi tranquille.

« Voilà un bourru personnage, pensa le soldat ; au lieu de le conduire à la noce, j'ai bonne envie de le mener en foire. Il pourrait se passer de muselière. »

A peine l'ex-zéphir achevait-il cette réflexion, que le mousse Biscayen, arrivant de la cabine de M. Mathias, cria au nègre : Mahïah, le capitaine te demande.

— Pétard de sort ! grommela Cornette, voilà un paroissien qui a des affaires :

Le capitaine Mathias écrivait dans son lit, lorsque Mahïah referma sur lui la porte de la cabine.

— Au train dont nous allons, dit le Marseillais, sans

autre préambule, je compte que nous arriverons après-demain à Marseille. Comme je suis malade et qu'un malheur peut m'arriver, je désire que tu me rendes, dès à présent, la réponse que tu m'as promise ce matin. Veux-tu entrer à mon service, ou, en d'autres termes, consens-tu à suivre mon passager anglais partout où il ira pendant quinze jours.

— Que faudra-t-il que je fasse?

— Il faudra que tu le surveilles jour et nuit, et que jour et nuit tu sois l'ange gardien de la divine créature qu'il médite d'assassiner.

— Quelle est cette créature?

— Consentiras-tu à m'obéir?

— Peut-être.

— Il n'y a pas de peut être... Tu dois te vouer avec d'autant plus d'activité et de joie à la mission dont je t'honore, que la victime de ce tigre déchaîné est une femme arabe.

— Son nom? dit le Cafre avec impétuosité.

— La femme que cet Anglais aime passionnément s'appelle Aïcha.

Le nègre retint et refoula dans sa gorge un cri prêt à lui échapper.

— Et s'il ne s'en fait pas aimer, il est résolu à la poignarder.

— Qui t'a dit cela?

— La bouche même du criminel... je l'ai entendu proférer ces horribles menaces, et combiner ces détestables projets. Aide-moi à sauver cette céleste jeune fille.

— Pourquoi lui portes-tu tant d'intérêt? demanda le Cafre.

— C'est ce que tu sauras, peut-être, un jour.

— Où as-tu connu Aïcha? dit le nègre, affectant une complète indifférence.

— C'est moi qui l'ai conduite en France, l'an dernier, avec son amie Médine et le marquis de Candeuil. Puis-je compter sur toi ?

— Oui.

— Tu suivras cet homme à toute heure, en tout lieu.

— Comme son ombre, comme son chien.

— Voilà qui est parler. Et tu arrêteras son bras.

— Je le jure. Mais quinze jours de surveillance suffiront-ils ?

— Oui ; au delà, le reste me regarde. Ce que tu as de mieux à faire, c'est d'entrer au service de cet assassin ; ce sera plus économique, car les voyages coûtent cher en France. S'il ne t'accepte pas, je te donnerai tout l'argent nécessaire ; le marquis de Candeuil me le rendra de bon cœur.

— Mahïah sait comment il doit agir, il est prudent !

— A la bonne heure, nous nous reverrons. Ne souffle pas un mot sur tout ceci. Adieu.

Le Cafre se retira ; M. Mathias replaça ses lunettes sur son nez, et avant de reprendre la plume, il se frotta les mains avec complaisance, en marmottant tout bas :

— Ah ! chenapan, je viens de trouver ton homme... Si tu te débarrasses de cet espion, bagasse ! mon *pitchou*, c'est que tu auras de la chance !

IX

L'Enfer jette l'ancre.

M. Mathias avait, comme on pu s'en apercevoir, la parole facile, coulante et pittoresque; mais lorsqu'il écrivait, ce grand discoureur empêché, sans doute, par l'affluence de ses pensées, mettait un temps prodigieux à rédiger, mouler et ponctuer une phrase, n'eût-elle que quelques mots. Aussi, notre brave marin avait-il mis en pièces maintes feuilles de papier avant d'avoir signé et paraphé une lettre qu'il se hâta de cacheter, et sur le dos de laquelle il écrivit : « *A monsieur, monsieur le marquis de Candeuil, capitaine de cavalerie, en son hôtel, rue de l'Université, n° 67, à Paris, département de la Seine.* » Puis, il ajouta en lettres majuscules, à l'un des coins : *Très-pressée.*

Après avoir lu et relu cette adresse irréprochable, M. Mathias cacha la lettre mystérieuse sous son traversin; puis, prenant de nouvelles forces dans un lamentable soupir, il saisit une seconde feuille blanche, et il traça d'une main tremblante les lignes que voici;

« A bord du brick l'*Enfer*, ce 22 avril 1845.

« Monsieur le procureur du roi,

» Je viens remplir un devoir de bon citoyen, en dévoilant à la justice une trame abominable, dont la Providence m'a fait inopinément saisir le fil.

» Parti d'Alger, le 21 du courant, et faisant voile pour Marseille avec un chargement de laine de blé, j'ai dû recevoir à mon bord, en qualité de passager, un jeune Anglais d'assez bonne mine, mais gangrené par le vice jusqu'à la moëlle des os. Ce passager est muni d'un passeport en règle, et voyage sans le moindre porte-manteau. L'excentricité de ses manières cavalières, son opulence affectée, ses grands airs et l'empressement qu'il met à débarquer en France, m'avaient d'abord fait soupçonner que cet homme pouvait appartenir à l'une de ces associations politiques et secrètes qui font le désespoir des gouvernements. Ces soupçons me conduisirent à étudier les gestes de l'Anglais en question, nommé sir Francis Brénot ou Bréqueloque (je n'ai jamais pu me fourrer dans la tête un nom aussi épouvantable.) Ce sir Francis se dit baronnet.

» Dans le cours de mes investigations, quelle fut ma surprise, monsieur le procureur du roi, de découvrir que ce baronnet n'est rien moins qu'un scélérat digne des plus hautes potences. Pour vous mettre de suite au courant, je vous dirai, en deux mots, que le sieur Brénot ou Bréqueloque se rend en France pour assassiner mademoiselle Aïcha, amie et compagne de cette jeune et belle marquise de Candeuil qui abjura, l'an dernier, à Marseille, la religion musulmane pour se faire catholique. Le misérable est poussé au crime par une passion insensée, et probablement par les dédains de mademoiselle Aïcha.

» Tout ce que je viens de vous écrire a été, pour ainsi dire, dicté par le criminel, car il a la folie de parler seul

et tout haut; de façon que j'ai surpris ses aveux par douzaines.

» J'ai l'honneur de prévenir M. le marquis de Candeuil par le même courrier, afin qu'il se tienne lui-même sur ses gardes (car je n'affirmerais pas qu'il ne court aucun danger), et qu'il mette l'intéressante amie de son épouse à l'abri de cet infâme coquin. Comme je parierais que ce Bréqueloque ou Brénot va se hâter de prendre la poste en débarquant, je vous adjure, monsieur le procureur du roi, de le faire arrêter et de lui faire subir un interrogatoire. Le temps que ma lettre à M. de Candeuil gagnera sur lui, suffira pour arracher au meurtrier ses victimes.

» En fouillant ce soi-disant baronnet, on trouvera les preuves flagrantes de ses odieuses et sanglantes machinations.

» Je serais venu, moi-même, vous donner des détails sur cette grave affaire, si je ne me trouvais menacé de mort par le scélérat que je vous dénonce. Je serais un homme perdu, si je m'exposais à un seul de ses soupçons.

» J'ai rempli ma tâche d'homme de bien, et je vous laisse la vôtre, monsieur le procureur eu roi, toute justice étant faite dès qu'une cause tombe entre vos mains.

» Daignez agréer, etc.

» Polycarpe MATHIAS,
» Capitaine au long cours, montant l'*Enfer*, de Marseille, maison Gutberr. »

Ce chef-d'œuvre au net, le capitaine y mit l'adresse, et le confiant encore à son traversin, il se défit encore de ses lunettes, se blottit dans ses draps, et ne tarda pas à s'endormir.

. . . . . .

Durant cinquante heures, le vent fut toujours favorable

aux voyageurs, et les passagers ainsi que les matelots n'eurent pas le temps de s'ennuyer.

M. Mathias ne se montra plus sur le pont, et se donna pour malade. Le lendemain de sa conversation avec le Cafre, le baronnet l'avait instamment prié de partager son repas avec lui. Peine perdue, Mahïah se retranchait dans un silence desespérant, et rêvait à toute heure, comme un poëte élégiaque. Le soldat Cornette avait improvisé des chansons sur sa fiancée, et il les chantait à tue-tête. Toutes ses instances pour entraîner Mahïah dans le Dauphiné avaient été vaines, et l'insouciant fantassin s'était finalement consolé de son échec; non sans penser, toutefois, qu'il eût été bien glorieux, pour lui, de ramener d'Afrique un échantillon nègre, comme faisaient les consuls romains revenant des guerres lointaines.

Quant à MM. Vampire, Cocyte et Mitraille, ils avaient, dès la veille, donné leurs langues aux chiens, comme on dit, et renoncé à la partie. Toute chose en était là, lorsque le gabier de vigie cria terre! du haut des hautbans de misaine.

Ce cri fit battre tous les cœurs, et l'équipage entier se porta vers le mât de beaupré, pour chercher à l'horizon ce petit point brumeux devant lequel tout voyageur se découvre si poliment, depuis l'invention de la boussole.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, sir Francis Brecknock s'était surpris en veine de curiosité et d'impatience; aussi, pour obéir à ce sentiment tout nouveau, il s'était élancé sur les échelles, et avait grimpé comme un écureuil, à travers les cordages agités par une violente brise, jusqu'au faîte des petits huniers qui sont, comme on sait, les derniers mâts menaçant la nue.

Dans ce rapide exercice, comme la robe de chambre et le bonnet grec du capitaine Mathias gênaient considérablement les mouvements du baronnet, il se débarrassa de

l'une et de l'autre, et ces vêtements somptueux, dégringolant de voile en voile, s'en allèrent, au gré du vent, planer sur les vagues où ils s'engouffrèrent, dans toute la fleur et tout le lustre de leur nouveauté.

A la vue de ce sinistre, M. Mathias, qui sortait de sa cabine, appuyé sur Vampire, le contre-maître, et sur Cocythe, le calfat, M. Mathias, disons-nous, poussa un gémissement et une sorte de rugissement qui n'annonçaient rien de bon ; puis il s'écria :

— Vous le voyez, mes enfants, cet homme me dépouille; il me ruine!... Et où diable va-t-il?... Quelle est cette manie de gambader sur mes vergues?

— S'il pouvait au moins se casser le cou, dit charitablement le contre-maître.

— Il a tout de même le pied marin, observa Cocythe.

— Ah! le scélérat! il va jouir du spectacle des côtes de France.

— Ah! çà, ils ont donc tous la berlue? s'écria le calfat. Voilà ce moricaud négrillon qui grimpe aux cordages à son tour.

— Parlez-moi d'un domestique comme ce Mahïah, pensa le Marseillais; il obéit sans commandement... Bagasse! quel camarade de route je t'ai donné là, mon *English,* il te suivrait jusqu'au ciel, si tu devais y mettre les pattes.

Mahïah qui subissait depuis quelques instants le feu des pataquès et des bavardages du fantassin Cornette, avait, comme chacun, mis le nez au vent au cri de la vigie, et lors de l'ascension du baronnet, il s'était élancé sur l'échelle opposée au mât de misaine, poursuivant à outrance l'aventureux Anglais, se glissant parmi les réseaux des amarres, comme une couleuvre dans un fourré d'épines, grimpant à babord, tandis que sir Francis, non moins ingambe, allait un train de mousse sur tribord.

— J'ai bonne envie d'envoyer une charge de cendrée à ce nègre, dit le contre-maitre toujours charitable, pour lui apprendre à escalader les vergues sans permission.

— Laisse-le faire, mon pitchou, répondit le capitaine, et venez vous-en causer un petit brin avec moi, pendant que nous voilà seuls; le moment d'agir contre ce scripant *il* est arrivé. Mitraille nous manque bien, mais c'est une bestiasse qui ne s'entend qu'à faire cuire des fayaux.

Nous laisserons M. Mathias discourir avec ses deux intimes conseillers, pour rejoindre, non sans péril, sir Francis Brecknock et son espion.

Ces deux personnages de notre histoire, malheureusement trop véridique, parvinrent, à peu près en même temps, sur la dernière vergue du mât de misaine. Nous devons dire, toutefois, que l'Anglais arriva le premier au but qu'il voulait atteindre, et qu'après avoir jeté les yeux sur l'horizon, ce qu'il y vit lui plut de telle sorte qu'il enfourcha la vergue, comme eut fait un écuyer, s'accrocha à quelques cordes et demeura en contemplation de ce petit point, grossissant à vue d'œil, qui s'appelait le royaume de France.

Mahïah suivant de près le baronnet, s'était glissé à l'extrémité opposée de la vergue, et s'y était pareillement campé à califourchon, les yeux invariablement attachés sur sir Francis, comme ferait un boa qui, au dire des naturalistes, fascine par la fixité de son regard l'oiseau qu'il médite d'avaler.

Il résulta de ces deux observations, on le comprend, que si le Cafre ne perdit pas de vue le baronnet, il n'aperçut pas la terre, et que, si le baronnet regarda constamment la terre, il ne vit pas le Cafre. Cette invincible logique nous conduit à vous faire remarquer, vous tous qui nous lisez, combien les choses du monde vont souvent au rebours

de nos projets. Mahïah était parti d'Alger n'ayant d'autre envie que de voir la France, et voilà qu'au bout de deux jours, en vue de cette terre nouvelle, il ne s'occupe que d'un Anglais. Sir Francis avait juré, l'avant-veille, de ne pas quitter de l'œil l'oncle de sa future compagne, et voilà qu'il l'oublie pour un point noir chargé de brume, alors qu'en allongeant le bras il pourrait le toucher.

Abandonnons les tristes pensées qui naîtraient infailliblement de cette réflexion et revenons à nos deux héros.

Si ce titre de héros vous choque, nous vous dirons qu'il fallait, au moins, avoir beaucoup de cœur au ventre pour rester comme Mahïah et sir Francis, accrochés, nous ne savons comment, entre ciel et mer, les jambes flottantes et le corps tour à tour vacillant, avec le roulis du navire qui leur faisait faire un terrible mouvement de bascule.

Ces deux héros donc, nous y tenons, ne s'apercevant ni l'un ni l'autre réciproquement, ne tenaient pas la moindre conversation ; et nous sommes obligés de vous raconter ce qu'il disaient en eux-mêmes. Peut-être y gagnerez-vous, ce que l'on pense ayant souvent plus de sel que ce qu'on dit.

— Te voilà donc, France chérie, murmurait du fond du cœur sir Francis Breeknock ; te voilà, toi que j'ai si souvent visitée, quittée et retrouvée avec ennui ! aujourd'hui, mon imagination erre avec folie dans tes riches provinces pour y rencontrer son idole. Encore quelques heures, et je m'élancerai d'un pied leste sur tes rives hospitalières. Salut ! salut ! terre d'amour, délicieuse contrée où m'attendent les deux fées de mes rêves, la vierge blanche et pure, couronnée d'oranger ! La mort pâle et livide, couronnée de verveine ! Encore quelques jours ! et mes ambitions seront stériles, j'aurai trouvé à la même heure, le

premier amour qui ouvre la vie et la tombe où tout finit ! Que d'événements étranges! j'ai couru le monde entier pour chercher une femme qui pût enflammer mon cœur, et mes courses vagabondes ont été, pendant plus de huit ans, sans résultat. Tout à coup, le hasard jette à ma rencontre les trésors auxquels j'allais renoncer. Je m'embarque sur le premier bâtiment venu, et ce bâtiment a été purifié par la présence du bel ange que mon âme adore; et sur ce bâtiment, je me heurte contre le seul homme que j'estime sincèrement, et que je puisse peut-être aimer, malgré ses sauvages et fanatiques instincts ; contre l'oncle d'Aïcha, la beauté promise à toutes mes espérances ! Vraiment, sir Francis, vous feriez on ne peut mieux, je crois, ajouta le baronnet en regardant sous lui, de vous laisser choir de cette vergue... Voilà certes une belle occasion de descendre aux enfers. Pensant cela, le baronnet releva les yeux autour de lui, et aperçut Mahïah qui, accroupi à son poste, avait toute l'apparence de l'un des dieux de la vieille Égypte.

Le premier mouvement de sir Brecknock, à cette rencontre imprévue, fut de porter la main à sa tête pour se découvrir et saluer le nègre; mais, ne trouvant pas le bonnet de M. Mathias, par la raison que cette magnifique coiffure flottait sur les vagues, il s'inclina de son mieux ; politesse que Mahïah lui rendit avec une exagération tout à fait orientale.

Le nègre, pendant que notre jeune Anglais se livrait aux charmes de la méditation, n'était pas resté oisif, comme on pourrait le croire. Sa vive imagination avait prestement repassé tous les drames de son existence. Depuis qu'il croyait connaître les projets homicides du baronnet, et qu'il tremblait pour la vie d'Aïcha, il était en proie à des tourments sans nom. Le fatal serment qu'il avait fait à sa mère lui semblait moins lourd, et la mort qui

menaçait sa nièce jetait dans son propre cœur des élans de clémence. En un mot, la pensée fixe du fils de Zacha, c'était la protection d'Aïcha... Aïcha sauvée, Médine avait à craindre le retour de cet implacable préjugé qui devait, tôt ou tard, triompher des nobles sentiments de cette nature primitive et grossière.

Un moment le Cafre eut la pensée de s'élancer sur sir Francis, et de le jeter à la mer. Cette pensée fut même assez tenace pour que Mahïah se soulevât sur les poignets et fît un pas vers l'Anglais. Mais en contemplant ce frais et beau visage paré de toutes les fleurs de la jeunesse, le nègre se dit avec espoir et joie : « Aïcha l'aimera peut-être, et alors Mahïah doit le bénir ! » Cette pensée renfermait tout le plan de conduite de l'espion de sir Francis, et ce plan consistait dans une sévère surveillance, jusqu'au moment où la bouche d'Aïcha porterait elle-même la condamnation du baronnet.

Obéir à la lettre au capitaine Mathias, tel fut donc le résumé de toutes les profondes réflexions de Mahïah.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer, dit sir Brecknock, en s'inclinant devant le Cafre, de manière à à lui faire face.

Mahïah rendit ce salut de très-bonne grâce, nous l'avons dit.

« Le hasard me donne encore une leçon, pensa le baronnet, en me mettant face à face avec mon oncle futur que mes rêveries amoureuses m'avaient fait négliger. »

— Comment trouvez-vous ce point de vue, monsieur Mahïah ?

— Il me plaît.

« Parlez-moi des sauvages pour tout exprimer en un mot, se dit encore sir Francis ; ce sont les poètes les moins ennuyeux de la terre. »

— Je suis charmé qu'une même curiosité nous ait réu-

nis sur cette vergue, reprit l'Anglais ; je vous félicite de tout mon cœur sur la solidité de votre tempérament ; tout autre que vous ou moi serait à moitié mort du mal de mer.

— Mon corps ne connaît pas la souffrance.

— C'est à merveille. J'ose espérer qu'il en est ainsi de tous vos parents. Eh bien ! que dites-vous de la France.

— Je ne l'ai jamais vue.

— Eh ! bon Dieu ! voilà qu'elle vous crève les yeux.

Le nègre suivit, du regard, le bras allongé de sir Francis, et il vit des montagnes grisâtres qui s'élevaient à l'horizon. Le brick l'*Eñfer* courait à pleines voiles : une forte brise du sud-ouest le poussait hardiment, et sa proue fendait les vagues en rejetant de gros bouillons d'écume qui fuyaient en tournoyant sur ses deux flancs. A chaque minute, les côtes de Provence apparaissaient plus distinctement, et la vapeur bleuâtre qui les enveloppait avait fait place à une teinte rosée, couleur de chair, effet charmant de la lumière sur la végétation, cette teinte s'était bientôt effacée, elle-même, pour laisser à nu les rochers gris et sombres dont tout le littoral de la Méditerranée est hérissé.

Une hirondelle lancée dans son vol rapide, vint effleurer la flamme qui flottait entre le baronnet et Mahïah ; surpris par la rencontre de nos deux personnages, l'oiseau léger s'éloigna d'un coup d'aile effrayé, en poussant un petit cri. Mahïah jeta un soupir amer, ses yeux se gonflèrent de larmes ; l'hirondelle française lui avait rappelé son départ d'Alger, son pays, son soleil, ses montagnes et la gourbi (1).

— Vous êtes bien heureux de pouvoir pleurer, dit sir

(1) Gourbi, cabane de Kabile.

Brecknock, voilà tantôt dix ans que j'essaie de tous les moyens pour me procurer cette satisfaction sans avoir pu l'obtenir... vous êtes bien heureux.

Le Cafre passa vivement ses mains sur son visage, et regardant le baronnet d'un œil sec, il lui dit :

— Nous allons donc mettre les pieds en France.

— Cela me paraît assez probable.

— Es-tu toujours dans les mêmes intentions à mon égard ?

— Oui, certes, monsieur, je vous estime fort et vous aime tout autant.

— Ainsi, tu veux que je sois ton esclave ou plutôt ton domestique, comme disent les blancs.

— Non pas, Dieu m'en garde! je me rétracte de toutes mes forces. Faire de vous mon domestique! y pensez-vous? L'oncle d'Aïcha!... ce serait me déshonorer, ou, tout au moins, me couvrir de ridicule.

Au nom d'Aïcha, le nègre étouffa un soupir et maîtrisa une violente émotion, puis il répondit :

— Alors, que prétends-tu faire de moi?

— Mais... mon ami, si vous le voulez bien?

— Et quand je serai ton ami?

— Nous aurons à parler d'une affaire de vie ou de mort, répliqua mélancoliquement sir Francis, les yeux levés au ciel.

Mahïah sentit ses ongles se crisper comme les griffes d'un tigre ; cependant il se contint, et dit :

— Soyons donc amis, je ne demande pas mieux.

— Touchez-là, monsieur, dit sir Francis en s'avançant vers Mahïah, je ne devais pas m'attendre à moins, de la part d'un noble Boushuana, petit-fils de roi. Puisse notre liaison être le tombeau de toute pensée criminelle et vengeresse.

— Ne parlons pas de cela! s'écria le Cafre le visage

bouleversé. Veillons, chacun de notre côté, au salut de nos amis, mais taisons-nous sur leur secrets, les maux qui touchent à mon histoire me brûlent comme le feu.

« Pardienne, pensa le baronnet, mon oncle a plus d'esprit qu'on ne le voudrait croire, et il en a au moins autant que moi, car mes projets longtemps mûris sont les siens. »

— Vous êtes donc d'avis, mon cher ami, que nous nous surveillons l'un l'autre, en silence, par cette excellente raison que nous sommes tous les deux menacés de commettre, au premier jour, un crime que l'enfer attend.

— Libre à toi d'agir comme tu l'entendras; quand à moi, j'ai fait le serment de te suivre comme ton ombre, voilà pourquoi je suis ici.

— Et Dieu sait que vous tenez à vos serments! Eh bien! moi, mon cher monsieur et cher ami, je vous donne ma parole que je vous suivrai partout comme un chien, et que vous ne tuerez personne sans mon avis.

— Tant que je serai sur tes talons, il te faudra bien renoncer à ton projet sanguinaire, répliqua le Cafre.

« L'expression n'est pas rigoureusement juste et pourrait faire confondre le suicide avec l'assassinat, pensa le baronnet, mais mon oncle n'est pas de première force sur la langue française, et je l'ai compris de reste. »

— Il me semble, monsieur Mahïah, que nous n'avons pas besoin de nous garantir mutuellement; entre gens comme il faut, entre gentilshommes, enfin, cette clause de notre traité serait absurde.

— Je ne te comprends pas.

— J'ai voulu dire que pour nous empêcher de commettre un crime, réciproquement, nous n'irons pas nous couper la gorge par principale précaution. Le moyen serait sûr, mais accrocherait tout net l'un de nous aux cornes du diable, celui qui tuerait l'autre.

— Je n'entre pas dans ces détails, dit Mahïah, les blancs font toujours mille discours pour rien. Agis à ta guise, si je crois devoir te tuer, je te tuerai, voilà tout.

« Malepeste! songea sir Francis, voilà un homme des temps antiques qui en reviendrait à Oreste et à Pylade, car il pousse le sentiment de l'amitié jusqu'à m'assassiner pour m'éviter les flammes éternelles, en m'épargnant le suicide. Décidément il n'y a que des héros dans cette famille de Gaïka. »

— Puisque nous voici parfaitement d'accord sur tous les points, il ne nous reste plus qu'à descendre sur le pont, dit sir Brecknock, car nous entrerons à Marseille dans moins de trois quarts d'heure.

— Descends, je te suivrai, répondit le Cafre.

— Je vous cède le pas.

— Alors, prenons chacun le chemin par où nous sommes venus.

« Mon oncle est sage comme Salomon et ingénieux comme le sphynx, murmura le baronnet, il tranche toutes les questions. »

Le Cafre et l'Anglais descendirent à degrés égaux les deux échelles de tribord et de babord, et touchèrent à la fois le pont de M. Mathias.

— Mylord a été prendre le frais, dit le capitaine marseillais d'un air benin à son passager.

— Vous me demandez, sans doute, des nouvelles de votre robe de chambre, répondit le baronnet?

— Et de mon bonnet grec, si vous le permettez.

— Mon cher monsieur, l'un et l'autre étaient fort sales, je les ai mis à tremper, mais vous n'y perdez rien, le ciel m'ayant fait assez riche pour vous acheter le tout.

— Où as-tu pris des leçons du gymnastique, nom d'une bombe? dit Cornette à Mahïah, tu grimpe mieux qu'un ours, mon bonbomme.

Le Cafre haussa les épaules et ne souffla mot.

Le vent portait rapidement le brick dans les eaux de Marseille, et le panorama de cette belle cité maritime, se déroulait aux regards impatients des passagers et des matelots. Un chasse-marée, à voile latine, arriva rapide et penché sur les flots, au devant du navire marseillais. C'était le pilote qui venait diriger les manœuvres. *L'Enfer* entra victorieusement dans les passes et vint mouiller à portée d'arquebuse des quais.

M. Mathias tira deux lettres de sa poche et remettant l'une d'elles à son contre-maître, il lui dit : « Vite à M. le procureur du roi, mon ami Vampire. » Puis, se tournant vers le calfat : « Toi, Cocyte, *mon pitchou*, leste à la boîte aux lettres... Filez tous les deux dans mon canot, et dites partout que je suis malade.

Le canot partit à grand renfort de rames.

— Capitaine, dit le baronnet, je vous avais promis vingt-cinq louis pour mon passage, en voici cinquante, hâtez-vous de me mettre à terre.

— Merci, mylord...

Et s'approchant de Mahïah, le Marseillais lui glissa ces mots à l'oreille :

— Je compte sur toi ; prends cette bourse : on peut aller au bout du monde avec ce qu'elle contient.

— Je n'ai pas besoin de ton argent, répondit Mahïah, pas plus que de tes recommandations. J'ai juré, cela doit te suffire.

— Alors, va de l'avant .. Larguez le grand canot, hurla le capitaine.

Une demi-heure après ce commandement, Sir Francis et Mahïah sautaient sur la terre de France en poussant chacun un gros soupir ; le soldat Corvette battait un chassé-croisez, saluait ses compagnons de route, et gagnait le plus prochain cabaret.

Une heure après leur débarquement, le baronnet et son nouvel ami étaient dans la cour de l'hôtel des Empereurs, pressant le départ d'une confortable chaise de poste

— Je suis fâché, disait sir Francis, de n'avoir pas une meilleure voiture à vous offrir, mais nous sommes talonnés par le temps, et j'ai pris ce que les carrossiers de cette pauvre ville avaient de moins mauvais.

Mahïah, au lieu de répondre, harcelait le postillon qui achevait d'atteler quatre chevaux vigoureux.

Je suis vraiment fâché que vous n'ayez pas voulu changer votre caban contre un vêtement plus à la mode, ajouta l'Anglais.

— Qu'est-ce que c'est que la mode, répliqua le Cafre ?

— A dire vrai, c'est une stupidité de ce pays, mon cher ami, Voulez-vous au moins mettre une paire de bottes, vous pourriez vous enrhumer en voyageant les jambes, nues.

— Qu'est-ce que c'est que le rhume, dit Mohïah ?

— A tout prendre, ce n'est rien, répondit l'Anglais, qui pensa tout aussitôt : Je suis une espèce d'Epicure en compagnie d'une sorte de Diogène..... Cela menace de m'amuser.

Les deux amis s'enfournèrent dans la voiture.

— En route ! cria sir Francis.

Le postillon fit, avec son fouet, un vacarme étourdissant. Les chevaux hennirent, les pavés de la cour résonnèrent, le carrosse s'ébranla.

— Halte..... arrêtez ! dit d'une voix du dehors sur un ton impérieux.

— Qu'est-ce ? demanda le baronnet, en passant la tête par la portière.

— N'êtes-vous pas M. Francis Brénot ou Bréqueloque, demanda en retroussant ses lunettes, et en grasseyant hor-

riblement, un grand monsieur en habit noir, décoré d'une ceinture tricolore.

— Francis Brecknock, monsieur, répondit l'Anglais avec douceur, ne ma sacrons pas la langue anglaise, c'est bien assez de mal parler français.

— Sir Francis Brecknock, baronnet?

— Baronnet... Que vous faut-il ? Hâtez-vous, je suis pressé ?

— Vous venez d'Alger, sur le brick l'*Enfer*, capitaine Mathias.

— Oui,.. après?

— De par le roi, je vous arrête, veuillez descendre de voiture.

Deux gendarmes montrèrent, en ce moment, les cornes de leurs terribles chapeaux.

— C'est-à-dire, monsieur le commissaire, car vous êtes commissaire de police, je suppose (.,.

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— C'est-à-dire, que les comtes et baronnets de Brecknock, ne voyageant jamais à pied, depuis plus de mille ans, vous allez vous donner, vous-même, la peine de monter dans ma voiture.

— Je ne demande pas mieux.

— Soyez donc bien venu, et, maintenant où allons-nous, de grâce ?

— Chez M. le procureur du roi ! cria le commissaire au postillon..... Vous avez là une superbe et moëlleuse voiture, monsieur le baron de Brecknock.

Les chevaux partirent.

— Vous trouvez, monsieur le commissaire?... A propos, de quoi m'accuse-t-on ?

— Sur mon âme, je n'en sais rien.

— Ni moi non plus, parole d'honneur. Que dites-vous de tout cela, monsieur et cher ami Mahïah ?

— Dieu est grand ! répondit le Cafre avec une imperturbable dignité.

— Pour peu que cela continue, pensa gravement le baronnet, je me déciderai à vivre le plus longtemps possible, car la vie est semée d'amusements.

X

La marquise douairière de Candeuil.

Le Dauphiné est le pays le plus gracieusement pittoresque que je connaisse. Depuis Vienne, qui est la clef française du département de l'Isère, jusqu'aux limites savoyardes ou savoisiennes, le voyageur tombe de merveille en merveille. On dirait en parcourant cette contrée délicieuse, que les oiseaux et les fleurs l'ont choisie pour asile, et que la munificence du Créateur leur a fait don de cet immense jardin.

Rien ne manque à ce coin de la belle France; ni les montagnes imposantes, dont les cimes portent des neiges éternelles, donc les flancs sont chargés d'arbres verts; ni les ruisseaux, ni les torrents, ni les cascades, ni les cours sinueux d'une large et limpide rivière; ni les manoirs du moyen-âge, dont les ruines historiques parlent de Bayard, de Lesdiguières, de Louis d'Ars et du farouche des Adrets. Les grottes aux légendes amoureuses, les châteaux modernes, les lacs, les routes ombragées, les sentiers mélancoliques, les prairies émaillées, les marronniers centenaires, les points de vue poétiques (que le soleil se lève derrière le Mont-Blanc ou se couche par delà les bastilles

de Grenoble), le sourire bienfaisant de la nature et la colère formidable de l'orage, tout se voit et s'admire dans le Dauphiné. Le cœur de la jeune fille s'y remplit d'amour ; l'athée, en gravissant les pentes agrestes de la grande Chartreuse, sent son âme tressaillir ; le Dieu qui fit tant de chefs-d'œuvre laisse tomber dans cette âme un rayon de sa lumière, un chant de ses oiseaux, une fleur de son paradis, un mot de sa morale sublime !

A six lieues environ de Grenoble, sur la rive gauche de l'Isère, après avoir constamment suivi une route plane et nette comme l'allée d'un parc, on arrive au village de Goncelin. En quittant ce village, la route royale s'attaque au flanc de la montagne, fait un coude vers le sud, se roule à travers des collines, les vallons, les plateaux, évitant les précipices, cherchant l'ombre et la fraîcheur, partage le bourg de Saint-Pierre, et fuit jusqu'à la petite ville d'Allevard, où elle arrive, en douce pente, fière de ses deux rangées d'arbres et de sa coquette propreté.

L'hiver, quand la foudre éclate sur les neiges, et que les torrents mugissent, les pâtres déserte la vallée, et l'ours descend des montagnes pour venir rôder jusque dans la ville. Au printemps, lorsque le soleil brille au front des pics, les sources murmurent, les troupeaux peuplent les vallons, et la tourterelle, que n'effarouchent pas les chansons des fillettes, vient demander aux bosquets l'Allevard un peu de mousse pour sa couvée.

La ville est située sur un petit plateau, dominée par de gigantesques montagnes. Elle occupe le fond de la vallée charmante qui porte son nom, et tombe en Savoie, en offrant au regard émerveillé un panorama splendide où l'œil s'égare jusqu'au plus lointain horizon.

Cette vallée est sillonnée par des chemins qui appartiennent à la Savoie, et une route pittoresque contourne les flancs des montagnes françaises qui l'enclavent au

Nord. Au sud, les Alpes s'allongent jusque sur les maisons d'Allevard, et de ce côté, le chamois et le fier torrent du Bréda peuvent, seuls, trouver passage. Les hommes appellent l'entonnoir formé là par les monts, *le bout du monde*, expression pittoresque admirablement appliquée à cet échantillon du chaos,

Le Bréda roule ses eaux limpides et bouillonnantes sur d'énormes rochers, franchit les digues qu'on lui oppose, fait mouvoir les cent bras d'un haut-fourneau fameux dans le pays, et distribue ses veines fécondes aux prairies et aux champs de la vallée, aux fontaines et aux rues de la ville.

Allevard est célèbre par ses mines de fer, ses taillanderies et surtout ses eaux minérales qui attirent, chaque année, autant de touristes que de malades.

Dans le bas-fond de la ville, on trouve un petit château aujourd'hui déchu de son opulence aristocratique, et tombé aux mains avides de l'industrie. Ce château est caché au milieu d'un parc dont le dessin est en tout point irréprochable. Le Bréda passe, en gémissant sous des ponts légers et mignons, à travers ce parc fleuri, feuillu, rempli de grottes et de sentiers, de cachettes et de châlets, de parfums, de fauvettes et de rossignols, et rase les murs de l'habitation, qui a pour nom château d'Allevard (1).

A l'extrémité de la partie française de la vallée, vers l'ouest, et près du monticule d'Arvillard, qui appartient à

(1) Cette propriété magnifique appartenait à M. le comte de B...., il y a quarante ans environ ; elle a eu, depuis, différents maîtres, et a été acquise, dernièrement, par une société qui exploite les forges importantes qui en dépendent. On comprend que l'industrie s'inquiète peu du parc, et beaucoup des hauts-fourneaux. Le gérant de la société occupe le château, et n'était, il y a vingt ans, qu'un petit commis à petits appointements. Que de castels s'en vont ainsi !

la Savoie, près du lac Saint-Clair, et dans le riant vallon de la Rochette, on aperçoit les blanches murailles d'un joli bourg masqué par un rideau de verdure, et dominé par un antique manoir environné de châtaigniers, de chênes, de hêtres et de sapins. Ce bourg riant et ce château sévère portent le même nom. On les appelle *La Rochette*.

Une allée d'arbres magnifiques conduit au manoir, dont les abords sont tristes, âpres, sauvages, en dépit de la délicieuse vallée qui s'étend à ses pieds. L'ombre épaisse projetée par les charmilles, par le dôme des marronniers, par les ailes du bâtiment, l'enveloppent, pour ainsi dire, de ténèbres que l'éclat du jour ne peut percer.

Quelques enfants jouent dans les cours et sur l'esplanade, mais leurs voix argentines se perdent dans la solitude de cette froide habitation, sans en ébranler les échos.

En approchant du château de la Rochette, on éprouve, malgré soi, un saisissement de mélancolie. Ces tourelles élancées quoique lourdement posées sur leurs larges bases, ces hautes murailles percées de longues fenêtres festonnées, ces vastes cours de service à peu près désertes, les cris discordants des corneilles qui ferment leurs ailes noires sur les corniches ou sur le fronton du principal corps de logis, tout contribue à jeter dans l'âme du visiteur une gravité morose.

L'allée de marronniers aboutit, d'une part, au grand chemin du village, et de l'autre, à la grille du château. Cette grille fait l'admiration des habitants de la Rochette qui indiquent aux étrangers la beauté de son travail, en n'omettant jamais de dire que toutes les pièces ont été frappées au marteau, et non coulées comme partout ailleurs. Dans le grand triangle équilatéral qui partage, par le milieu, le front de l'édifice, une licorne et une aigle portent fièrement un écusson taillé dans la pierre et surmonté d'une massive couronne de marquis.

Quelques paysans sont occupés à faucher l'herbe qui a audacieusement envahi le milieu de l'allée. Les vieux arbres abondonnés à eux-mêmes, pendant longtemps sans doute, ont jeté leurs branches dans tous les sens avec désordre, et se sont laissés surprendre par le lierre qui, comme dans une forêt vierge, les enlace et les escalade.

La grille d'honneur est ouverte à deux battants; les quatre lions de bronze qui la gardent ont été mutilés par le temps et les orages; nul n'a pris soin de leur vieille fidélité ; à l'un manque une patte, l'autre à perdu les deux tiers de sa queue; celui-ci les oreilles, celui-là la tête entière ; les magnifiques jardins qui, autrefois, comblaient de fleurs et de fruits la ville et le château, ne sont plus que des champs dévorés par les choux et les navets. On comprend, sans être de première force, que quelque intendant rempli de sens a passé par là, et s'est fait une honnête fortune, en sacrifiant sans pitié toutes les choses agréables de la châtellenie à ses nombreuses utilités. Néanmoins, pour les intendants, comme pour les simples mortels, il arrive un jour de châtiment... jour terrible?

Un beau matin, une lourde berline attelée de quatre forts chevaux de poste était arrivée par la route de Turin, et s'était présentée, à l'improviste, dans la cour d'honneur du castel de la Rochette. Une vieille dame d'un grand air et d'un front hautain, était descendue de cette berline, appuyée au bras d'un valet de pied en livrée de deuil. Le régisseur accouru au-devant de cette visite, s'était vivement découvert et avait salué, jusqu'à terre, cette grande dame qui n'était rien moins que la marquise, châtelaine du lieu,

— Comment se fait-il, madame la marquise, que vous me surpreniez ainsi ?

— Veuillez me conduire dans mes appartements... il n'y a de surprise ici que pour moi, monsieur, car vos mé-

moires sont enflés de frais d'entretien qui n'ont trace que sur vos quittances.

— Madame la marquise verra...

— J'ai vu.,. conduisez-moi, je vous prie... Joseph, prenez les devants avec les clés, ouvrez toutes les fenêtres de l'aile droite et que l'on fasse du feu partout... Allez.

Cela se passait dans la première quinzaine du mois d'avril de cette même année 1845 ; moins d'un mois avant le départ d'Alger du brick l'*Enfer*. Nous ne ranconterons pas à nos lecteurs les découvertes fâcheuses que fit madame la marquise, à l'endroit de son château et de son intendant ; ce serait long, fastidieux, monotone ; et comme, dans ce que nous écrivons, nous voulons, autant que possible, dire des choses neuves ou à peu près, ce détail nons ferait tort, l'histoire de tous les propriétaires qui voyagent et de tous leurs régisseurs, n'étant qu'une redite aussi funeste aux uns que profitable aux autres.

Le château dont nous occupons s'appelle la Rochette, et la marquise dont il est la propriété se nomme madame de Candeuil. Si le domaine ne porte pas le nom du propriétaire, c'est que la riche et puissante famille de Candeuil possède des terres en France, en Allemagne, en Russie et en Savoie, et qu'elle ne peut mettre son nom partout.

Depuis trente ans que le général marquis de Candeuil a fait l'acquisition de ce magnifique château il n'y est venu que deux fois. La première fois pour y conduire sa jeune épouse sur le point d'accoucher. La seconde, quatre ans après pour y mourir. Il y a vingt-cinq ans que madame la marquise n'a mis les pieds à la Rochette ; et cependant, dans l'une des chambres dorées de l'aile droite, le berceau de son unique enfant l'attend ; dans un coin du parc, sous un dôme de saules pleureurs et de sycomores, la tombe de son mari l'appelle. Ces deux oublis

d'une mère et d'une épouse dénoncent un caractère absolu et un cœur sec; néanmoins ces deux coups de crayon ne suffisent pas pour donner au portrait de la marquise de Candeuil une parfaite ressemblance. La vie de cette femme renferme un long drame! — Quelques lignes pour le raconter.

Quelques mois avant la campagne de Russie, Napoléon, voulant récompenser le zèle et l'intrépidité de l'un de ses colonels, le baron d'Ulm, fit demander pour lui la main de mademoiselle Hermence Boivin, fille unique d'un ancien fournisseur des armées républicaines. Ce M. Boivin menacé, plusieurs fois, par l'empereur de passer au conseil de guerre pour expliquer sa subite et opulente fortune, effrayé par la seule pensée de *rendre gorge*, comme on dit très-justement, s'était empressé de donner son consentement à une union qui devait le mettre à l'abri, lui et son trésor, jeter un baron dans sa lignée, et lui donner son entrée à la cour fastueuse du César. Mademoiselle Hermence était une beauté de vingt-deux ans. Son bonhomme de père avait fait d'énormes dépenses pour l'élever en archiduchesse; et la jeune fille avait, on ne peut mieux, profité des sacrifices de l'ex-fournisseur. Elle possédait au plus haut degré tous les talents d'agrément de son sexe. Elle était d'une coquetterie surperfine, elle chantait comme un ange, dansait à ravir, se mettait avec goût, et lançait un cheval à fond de train, tout aussi bravement que le colonel, son futur époux.

Lorsqu'on lui proposa le baron d'Ulm, elle fit deux grimaces qui, finalement, se changèrent en deux sourires; le sourire et la grimace étant, chez les coquettes raffinées, quelque chose de synonyme.

Elle fit donc deux grimaces, parce que ses mérites physiques, et la supériorité de son esprit avaient transformé la belle jeune fille du fournisseur en fière princesse, et

que le titre de baronne lui semblait être une mesquinerie, surtout alors que les barons de l'Empire peuplaient les villes et les champs. Puis, elle apprit que le baron d'Ulm était un ancien mameluck nommé Ibrahim, venu avec Bonaparte, des fins-fonds de l'Égypte, et naturalisé Français. Pour le coup son visage se décomposa et elle pleura amèrement ; si bien que le bonhomme Boivin se trouva inopinément enveloppé par sa fille qui demandait obstinément un maréchal de France, et par l'Empereur qui voulait sa fille ou ses écus. Ces deux cas dificiles donnèrent une grande éloquence au fournisseur. Il prêcha et endoctrina mademoiselle Hermence, et celle-ci dans un magnifique mouvement de piété filiale, fit serment à son père de lui obéir, mais de ne jamais aimer ce petit baron travesti qu'on avait l'indignité de lui imposer.

M. Boivin n'avait jamais eu d'amour que pour ses économies et se souciait peu de cette condition ; il baisa donc tendrement sa fille et s'empressa de la porter aux nues.

Le baron d'Ulm était un jeune et beau soldat, bien digne de figurer parmi les compagnons du grand capitaine. Son front mâle et superbe était partagé par une balafre qui datait de la guerre d'Égypte ; son œil était fier, et sa noire prunelle avait conservé, dans les neiges de l'Allemagne, les brûlantes étincelles qui animent le regard des Africains.

En voyant ce beau couple, les femmes enviaient l'épouse, les hommes enviaient le mari.

L'empereur signa au contrat et dota richement le colonel, en reportant la dot sur la tête de la baronne en cas de mort sans enfants de son protégé. Le mariage fut célébré en grande pompe ; M. Boivin fit les choses en estimable financier, et les fit si bien qu'on crut même qu'il

s'était ruiné. Mais, hélas!.. qui connaît la poche d'un fournisseur! d'un fournisseur de la république surtout!.. Le baron d'Ulm et sa jeune compagne furent plus riches que jamais.

Après trois mois de lune (lune rousse ou de miel, ceci ne nous regarde point), Napoléon partit pour les champs de la Moskova, et avec lui toute sa brillante escorte. Le colonel fut l'un des premiers en selle, combattit comme un lion, et fut fait prisonnier aux débuts de la campagne. On annonça sa mort, on la certifia, et madame la baronne, de tristesse ou de gaîté de cœur, fit dire bon nombre de messes dans sa paroisse, ce qui lui attira une grande réputation de tendresse conjugale. On ne parla que de son désespoir.

En 1814, un jeune général d'origine française, mais de naissance russe, vint à Paris à la suite de l'empereur Alexandre dont il était l'aide-de-camp. Ce gentilhomme s'appelait le marquis de Candeuil, il était brave, spirituel, immensément riche, charmant de formes et de distinction, et renommé par la sévérité de sa loyauté. Un chagrin frappait ce brillant officier, et l'atteignait au sein des faveurs dont le czar le comblait. Depuis trois générations, les marquis de Candeuil appartenaient au sol russe, et s'étaient élevés à l'ombre du trône impérial, mais la France était toujours chère à ces généreux enfants d'un ancien exilé. Lors de la terrible guerre de 1812, l'aide-de-camp d'Alexandre eût préféré recevoir la mort dans les rangs de nos soldats que les éloges de de son puissant protecteur. Aussi, dans la fatale retraite de nos vétérans, le marquis de Candeuil se multiplia partout où il y avait quelque secours à porter. Son zèle d'humanité le fit accuser de trahison, et il ne fallut rien moins que le haut appui de l'empereur pour le sauver de la jalousie des généraux russes.

Pendant le séjour d'Alexandre à Paris, le marquis de Candeuil eut l'occasion de voir la veuve du baron d'Ulm. Sa beauté le frappa ; ses charmes, son esprit, ses talents, sa dignité enflammèrent un cœur que le soleil de France avait déjà brûlé. La fille de M. Boivin, non moins adroite que ces grands astronomes assez habiles pour prévoir les éclipses des astres politiques, comprit que Napoléon allait redevenir Bonaparte, et que l'Empire allait reprendre les dimensions d'un royaume. Elle se pâma d'aise en se voyant sollicitée par le descendant de l'illustre famille de Candeuil, dont la gloire avait servi la France depuis Robert le Fort jusqu'à Louis XIV. Elle allait changer sa baronnie de pacotille, comme elle l'appelait, contre un marquisat du moyen âge ; et le rejeton de l'ex fournisseur, sachant conduire ses affaires aussi bien que son père ses quatre règles, mademoiselle Hermence s'étudia dans toutes les glaces de ses riches appartements, porta le noir, le blanc, le rose et le lilas avec une exquise simplicité, affecta de grands airs si naturels qu'on l'eût prise, de loin comme de près, pour une Montmorency ou une comtesse de Toulouse.

Le marquis de Candeuil fit sa demande et fut refusé net. Il insista, on céda un peu ; il insista plus tendrement, on se rendit. Mais cette victoire du gentilhomme fut chaudement disputée par la veuve qui, habile jusqu'au bout, exigea que son mari quitterait tout aussitôt le service de l'étranger. Ce patriotisme toucha d'autant plus le marquis de Candeuil, qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour rentrer définitivement en France. C'est ainsi que les cloches sonnèrent pour rompre le deuil de la plus charmante et la plus aimable des veuves ; pour délivrer l'aide-de-camp de l'empereur Alexandre du fardeau de sa fidélité.

Les coquettes sont-elles susceptibles d'aimer ? Voilà une question à poser au baronnet Francis Brecknock. Nous ne sommes pas, quant à nous, de force à la résoudre. Ces

dames cachent si bien le faux sous le vrai, et le vrai sous le faux, que nous nous y sommes on ne peut mieux perdu jusqu'à ce jour. Nous ne pourrons donc pas dire si la marquise de Candeuil aima beaucoup son second mari, mais nous affirmons qu'elle en donna toutes les preuves.

Dans un voyage aux eaux d'Aix, le marquis, rentrant par le Dauphiné, et fouillant les sites magnifiques de la frontière de ce département, acheta, en 18..., le beau château de La Rochette, dont la position pittoresque et imposante avait plu à un reste de mélancolie dont il n'avait pu se défaire, au sein même de toute sa joie. La marquise, enceinte alors, comme nous l'avons dit quelque part, fit ses couches à la Rochette, et donna le jour à un garçon appelé à devenir l'héritier de toutes les vertus et de tous les mérites de son noble père.

Quelques années après ce joyeux événement, il arriva de Sibérie un homme à longue barbe, au teint hâve, au front cicatrisé, qui s'en alla frapper à la porte de Candeuil, et demanda tout bonnement au Suisse s'il ne pouvait pas parler à madame la baronne d'Ulm. Ce singulier visiteur, introduit près de la marquise, fut mis à la porte, sans plus de formalités, et chassé par les laquais. De cette réception naquit un procès, qui fit un scandale étourdissant dans le monde assez avide de scandale (disons-le bien vite en passant).

Le voyageur venu de la Sibérie prétendit, par la bouche d'un avocat célèbre, qu'il était le baron d'Ulm, fait prisonnier à Borodino et interné dans les déserts moscovites. La marquise de Candeuil fit soutenir par un autre clerc, non moins fameux, que ce prétendu revenant de la grande armée n'était qu'un bohémien, heureux d'exploiter une cicatrice et quelques points de ressemblance avec l'illustre défunt. Toute parole d'avocat n'étant pas, heureusement, parole d'Évangile, nous ne saurions affirmer

lequel des deux disait vrai. Le tribunal, après de savantes réflexions, décida que si quelqu'un devait connaître le baron d'Ulm, ce devait être sa femme, et le réclamant fut débouté.

On n'entendit plus parler de cet homme qui passa pour un sacripan. La marquise fut félicitée, et le tribunal s'émerveilla d'avoir pu trancher le nœud gordien d'un coup de glaive si justement appliqué.

Quand à M. de Candeuil. il était de trop noble cœur pour n'être pas mortellement frappé de cet horrible aventure. Dès les premiers moments du procès, il avait pris la poste et s'était caché dans les sombres solitudes du château de la Rochette. En dépit du triomphe de l'avocat de la marquise, le chagrin s'empara de l'âme du général, qui traîna pendant toute une année une vie languissante et flétrie. Madame de Candeuil voulut accourir près de son mari, mais le fier gentilhomme inventa de merveilleux prétextes pour la tenir éloignée, et ce fut en appelant la miséricorde divine sur la tête de son fils qu'il rendit sa belle âme au Seigneur.

Les moralistes nous diront que le marquis fut injuste, en ne venant pas au secours de sa femme et en ne redoublant pas de tendresse envers elle, pour lui faire oublier l'affreuse rencontre de son prétendu premier mari. Nous répondrons aux moralistes que le général était doué de cette esquise finesse que les femmes d'élite possèdent, seules, d'ordinaire, et qu'il avait deviné, sous les guenilles du Sybérien, le véritable baron d'Ulm; que dès lors il avait été convaincu de la sécheresse du cœur de la marquise, et que sa dignité froissée n'avait pu être aussi tolérante que la justice.

Pendant quelques années après la mort de son second mari, madame la marquise voyagea avec son fils qu'elle idolâtrait. Bizarre humanité! la coquette par excellence

fut, jusqu'à son dernier soupir, mère modèle et femme vertueuse. Les nombreux prétendants qui l'enveloppèrent, ne purent la conduire une troisième fois à l'autel, et la galanterie la plus raffinée la trouva froide comme un marbre. Sa jeunesse s'acheva sans que la méchanceté qui s'attaque à toutes les jolies femmes, pût lancer contre elle la plus mince épigramme. Elle porta, la tête haute et en vraie marquise, l'illustre nom dont l'honneur lui était confié.

En vieillissant, madame de Candeuil devenait sévère, triste, morose même. On la surprenait souvent dans des accès de pesante mélancolie qui chargeaient de nuages son front superbe et le courbaient. Ces noirs chagrins faisant chaque année de plus grands ravages, la santé de la marquise en avait été tout à coup altérée ; son fils pouvait seul la soulager par ses embrassements. Mais, hélas! quelle mère est assez heureuse pour conserver toujours près d'elle son enfant chéri ! Le jeune Horace de Candeuil, dès qu'il fut en âge de choisir une carrière, ne parla que de chevaux, de trompettes et de batailles. On eut beau l'élever, comme Achille, au milieu d'une couvée de fillettes, comme Achille il sauta sur un grand sabre et jura qu'il se ferait soldat. On le vit entrer à l'École militaire, et dès qu'il eut son épaulette, rien ne sut le retenir en France, il partit pour l'Afrique, emportant un médaillon que sa mère éplorée attacha sur son cœur, et qui devait sans cesse lui rappeler les traits du bel ange de son berceau.

Le jeune officier se distingua souvent en Afrique, et marcha sur les traces de son glorieux père. La marquise isolée, triste et plus pensive que jamais, essaya, pour obéir à ses médecins, de s'occuper d'affaires. Les médecins, qui voulaient distraire leur malade de ses noires mélancolies, lui proposèrent de se livrer à quelques opérations innocentes, soit d'achats de domaines, soit d'achats de rentes. Madame de Candeuil ayant justement à combler quelques

déficits apportés par les dernières spéculations de feu M. Boivin, son père, se laissa persuader et fit du haut commerce. Les lois du sang sont si absolues, si impérieuses, que l'aristocrate marquise se souvint on ne peut mieux de son origine, et qu'elle donna de toute son âme dans le fatal travers de notre époque industrielle. Encouragée par quelque gain, irrité par quelques pertes, elle fit construire des usines, acheta des forêts, vendit des terres, joua sur le cours des rentes, prit des actions un peu partout, et se mit souvent par son immense fortune autant que par son habileté, au-dessus du crédit des plus gros financier de ce temps de gros écus.

Les médecins reconnurent alors que leur conseil n'avait été ni bon ni mauvais, et ils s'en félicitèrent, comme de raison; la malade ne tombait plus que rarement dans ses rêveries désolées, mais la fièvre des affaires la dévorait et brûlait son sang. Le genre de la souffrance était changé, pourtant la Faculté pouvait se frotter les mains; qu'importe de mourir de la jaunisse, quand l'art divin nous a guéri du mal de tête!

Au sein de ses préoccupations, la marquise pensait à marier son fils, devenu capitaine aux chasseurs d'Afrique; et son ambition daignait à peine s'arrêter au premier rang de la noblesse européenne. Quelle fut son effroi, en apprenant que le jeune marquis de Candeuil voulait épouser une Africaine qu'il avait vaillamment sauvée dans une razzia! Quelle fut sa douleur en apprenant, de la bouche de son fils, que cette Africaine s'appelait Médine d'Ulm, et qu'elle était la fille du baron d'Ulm, son premier mari.

La douairière, vaincue par les prières de son fils, consentit à ses désirs. Ce mariage fit grand bruit, le procès de 18... fut remis sur le tapis, on en parla partout; un jeune enthousiaste, ami et frère d'armes du capitaine de Candeuil, fit un roman feuilleton en deux gros volumes,

intitulé *Médine*, qui eut un charmant succès de circonstance, grâce aux merveilleuses aventures de la délicieuse épouse du marquis; puis chacun se tut sur cette histoire pour jouer à la bourse, chanter aux concerts, bavarder aux chambres, valser à deux temps et bâiller à l'Opéra... récréations sans lesquelles notre machine terrestre ne saurait marcher longtemps.

Lassée par les sottises qu'elle entendait dire de droite et de gauche, la marquise douairière se fixa en Russie; et de sa résidence, elle continua de diriger ses hautes opérations financières. Quelquefois elle voyageait de l'une à l'autre de ses nombreuses propriétes, et c'est en avril 1845 qu'elle arriva subitement au château de la Rochette, où son régisseur l'avait parfaitement oubliée.

XI

Le courrier de madame la douairière.

Vingt jours après son arrivée au château de la Rochette, la marquise du Candeuil fit appeler, pour la première fois, son intendant.

C'était une femme bizarre que cette vieille douairière, et le lecteur, qui connaît son histoire, ne sera certes pas fâché d'avoir son portrait.

La veuve du baron d'Ulm et du général de Candeuil, était d'une haute taille que l'âge, l'activité, le chagrin avaient un peu courbée depuis quelques années; lorsque dans certaines circonstances elle se relevait sur elle-même, pour regarder en face ceux auxquels elle s'adressait, ses épaules s'écartaient, sa poitrine s'élargissait, tout son corps se développait majestueusement, et elle prenait un port de reine. Son regard était vif, mobile, intelligent, sérieux. Son visage, souvent mélancolique, était toujours grave; toute sa personne était revêtue d'une austérité qui commandait la crainte et le respect. Son nez effilé, un peu long, mais admirablemout découpé; ses mains blanches, quoique amaigries; son pied charmant, en dépit de la vieillesse et toujours emprisonné dans un coquet soulier

de prunelle noire très-découvert; sa robe de drap noir, robe pour elle de toute saison, et ses cheveux gris argentés, roulés sur ses joues en deux boucles ou *boudins*, lui donnaient une physionomie sévère, mais pleine de distinction. Sa voix était nonchalante d'habitude, mais elle s'animait par degrés et devenait impérieuse. Son langage était pur, élégant sans recherche, concis et décidé. L'expression ne lui faisait jamais faute, et lorsqu'elle traitait les affaires, elle savait placer les termes techniques sans en encombrer son discours. Ses nombreux voyages, ses études brillantes, son dédain pour les femmes communes. en avaient fait non pas une pédante, mais une femme d'esprit, capable de tenir tête aux hommes d'élite.

Depuis vingt-cinq ans la marquise de Candeuil avait mis de côté ses colliers, ses diadèmes, ses bracelets, tous ses diamants; et lors du mariage du capitaine, son fils, elle avait rempli deux corbeilles des trésors de sa magnifique jeunesse, pour enrichir les grâces de sa belle-fille. Elle n'avait conservé de sa toilette opulente que deux bagues-alliance; l'une donnée par le général, ne l'avait jamais quittée; l'autre datait de l'Empire et portait, dans son anneau, le chiffre du baron d'Ulm. Depuis le mariage du capitaine, chacun s'étonna de voir la marquise ajouter à sa première alliance celle dont nous venons de parler; un soir, sa femme de chambre le vit prendre cet anneau, l'élever vers Dieu avec douleur, et le baiser pieusement.

Les gens de madame se gardèrent bien de parler de ce qu'avait vu la femme de chambre; la plus légère indiscrétion les aurait fait casser aux gages tout aussitôt, et la place était des meilleures.

. . . . . .

Il y a donc vingt jours que madame la douairière de Candeuil est arrivée, par Turin, à son château de la Rochette. Pendant ces vingt jours, elle s'est levé fort tard, a

pris des bains et s'est promenée à pied et en char-à-bancs dans son parc et dans ses terres. Maintes fois le régisseur a mis son habit noir et à demandé la faveur d'être présentè à la châtelaine, on lui a constamment refusé la porte, et, à sa dernière sollicitation, l'une des femmes de madame la marquise lui a poliment ordonné d'avoir à présenter, dans une couple d'heures, ses livres, registres, devis, inventaires, baux et fermages, le tout pour être vérifié. Cet ordre précis, fit dresser les cheveux de l'intendant, mais il l'exécuta. La marquise avait un nombreux domestique, arrivé un jour après elle avec deux fourgons, deux voitures de luxe et dix chevaux dont six de carrosse et quatre de selle, tous d'excellente race. Le domestique se composait d'un valet de chambre nommé Joseph, de trois femmes, d'un valet de pied, d'un cocher, et d'un personnel de cuisine fort au complet. La première femme de chambre se nommait Louise, et servait de secrétaire à sa maîtresse, qui, l'ayant dressée à son active correspondance la payait très-cher. Cette correspondance employait deux et même trois heures par jour. La marquise ouvrait seule ses paquets, ne les communiquait jamais, et dictait ses réponses pour les affaires heureuses, se réservant d'écrire elle-même pour celles qui tournaient mal.

Quant au capitaine Candeuil, elle lui consacrait toujours les heures de nuit, et la tendre mère envoyait des volumes à son enfant bien-aimé.

Dès le lendemain de son entrée à la Rochette, la marquise avait fait venir un architecte de Grenoble, et lui avait commandé de grandes opérations à l'aile gauche du château ; de façon que le silence et la monotone tristesse du site et du village avaient été brusquement rompus par le caquetage des femmes de service, par les valets, par les chevaux, par la truelle et les marchands. Madame de Candeuil était, seule, calme au milieu du tapage qu'elle

causait, c'était encore l'une de ses manies, d'aimer la solitude dans le bruit.

Nous avons dit qu'un beau matin, pour la première fois depuis son arrivée, la marquise fit demander son intendant. Ce jour-là, elle était dans son cabinet de travail, grande pièce carrée qu'elle préferait aux autres appartements, et qu'elle avait meublée dans un goût sévère. L'hiver étant tenace dans ces pays de montagnes, et les matinées d'avril très-fraîches, un feu vif, égayé par la résine des pommes de pin, pétillait dans l'âtre d'une large cheminée devant laquelle madame de Candeuil, enveloppée d'une douillette de satin noir, et plongée dans un fauteuil à la Voltaire, allongeait les bouts de ses pieds délicats. La marquise, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, regardait fixement deux portraits à l'huile encadrés en médaillon dans la boiserie des deux côtés de la cheminée.

L'un de ces portraits, peint par Gérard, était celui du général de Candeuil, tête fine, noble et charmante, empreinte de douceur, de mélancolie, de courage et de bonté; elle reproduisait exactement les traits du brave capitaine que les lecteurs de *Médine* n'auront pas oublié. L'autre, dû au pinceau du célèbre Gros, représentait l'un de ces rudes soldats de Napoléon, dont l'énergie montait du cœur à la face. C'était le baron d'Ulm, colonel des cuirassiers. Son front découvert montrait avec orgueil une large cicatrice qui courait de la tempe droite à l'œil gauche. Son teint basané, son regard brûlant, ses traits heurtés annonçaient que ce brave guerrier avait autrefois quitté la pelisse et le turban des mamelucks pour la cuirasse et le casque de fer de nos pesants cavaliers,

La marquise douairière regardait depuis longtemps ces deux portraits, l'œil sec, le corps immobile et la tête en feu. Tout à coup elle porta vivement à ses lèvres ses deux bagues et les baisa. Quelques pas résonnèrent dans l'anti-

chambre, et la première femme entra, annonçant que le régisseur la suivait.

— C'est bien, dit la marquise, remettez-vous à votre place, et achevez les additions de la ferme d'Allevard. A propos, comment va notre futur ménage? Votre fille aime-t-elle toujours mon mauvais sujet de filleul?

— Oui, madame; depuis que Cornette est arrivé, il s'est rangé comme une demoiselle.

— A la bonne heure, je ne demande pas mieux que cela dure. Après tout, c'est un soldat d'Afrique, et les compagnons de mon fils sont mes protégés. Louise, je donnerai à votre gendre le bail de la ferme d'Allevard, et nous lui ferons des conditions dont il se frottera les mains.

— Madame est si bonne....

— Et quand les marie-t-on?

— Aussitôt que M. le marquis sera arrivé.

— C'est très-riche... Achevez votre addition, et faites un double de ma lettre à M. Jourdain, l'agent de change. Ce M. Jourdain est un homme fort entendu en affaires; il m'a conseillé un coup de hausse admirable.

— Le métier d'agent de change lui va mieux que la vie des camps, à ce qu'il paraît.

— Aussi a-t-il été tellement dégoûté de son unique campagne en Afrique, qu'il a repris la charge de son père. Soldat, c'était un oison; agent de change, c'est un aigle.

Le tintement léger d'une sonnette annonça l'intendant, et la femme de chambre se leva pour ouvrir.

— Je prie madame la marquise de vouloir bien agréer mes civilités, dit le régisseur, qui était vêtu comme un marguillier les jours de grande fête.

— Veuillez vous asseoir, monsieur Mathieu, répondit la douairière d'un ton sec et justement poli.

— Comment se comporte votre santé, madame la marquisse; nous avons là une saison à souhait, le printemps semblait vous attendre cette année.

Monsieur Mathieu qui avait, depuis quinze jours, bâti cette phrase champêtre, l'avait placée, tout d'abord, en se caressant les lèvres avec la langue.

— Vous-êtes fort aimable, monsieur, répondit madame de Candeuil en se tournant vers un grand bureau à cylindre placé à sa droite; vous-êtes bien aimable, mais nous allons en finir avec les compliments; sur ce chapitre je suis on ne peut plus contente de vous.

Le régisseur s'inclina, et suivit, avec terreur, la main de la douairière qui se posa sur une immense carte et sur un registre.

— Louise, prenez ce livre et cherchez, au titre de la ferme du Prince, ce qu'a rapporté le pré Robert en 1829,

M. Mathieu fit un haut-le-corps, comme s'il eut rencontré des épingles sur sa chaise.

— Eh bien! Louise, marchez-donc, reprit la douairière qui avait développé, dans ses deux mains, le plan du domaine de la Rochette et de ses dépenpances, relevé par le le cadastre en 1816.

— Madame, j'ai bien trouvé le titre de la ferme du Prince, mais je n'y vois pas le pré Robert.

— Vous êtes aveugle... Monsieur Mathieu, veuillez prêter votre secours.

— Volontier, madame... permettez-vous que je mette mes lunettes.

— A votre aise.

— M'y voici, murmura l'intendant, qui semblait chercher autour de lui quelque trou de souris.

— Je me souviens que ce pré Robert est un fort joli pré, dit la marquise, j'y faisais conduire mon fils .. il y a, ma foi, trente ans de cela bientôt.

— Oui, trente ans, répéta le régisseur : diablesse de femme, pensa-t-il, quelle mémoire!

— Avez-vous trouvé?

Je cherche... on aura sans doute oublié d'ajouter l'apport de cette année. . Voilà une grande négligence, mon carnet est mieux à jour heureusement.

— Je le souhaite. . Passons, s'il vous plait, au titre de la ferme d'Allevard... Je serais assez curieuse de savoir si le champ de sarrasin n° 6, que je vous envoyai l'ordre d'acheter, a produit de bonnes récoltes... Veuillez me lire d'abord le prix d'achat.

— 1,400 fr. le journal, madame la marquise, nous fîmes là une méchante acquisition.

— Oh! oh! 1,400 fr. le journal, ceci me semble fort... Louise, prenez ce carnet rouge et cherchez, à la table des achats, l'année 1823.

— J'y suis, madame.

— Ne trouvez-vous pas, « *Sarrasin*, n° 6, »

— Je l'ai trouvé, page 27.

— Et qu'y lisez-vous?

— Achat d'un champ de blé noir pour la ferme d'Allevard, au prix de 900 francs le journal.

— Madame la marquise a sans doute fait erreur, dit machinalement monsieur Mathieu.

— C'est bien possible... passons au rapport.

— Année 1824. vendu à la foire de Goncelin dix hectolitres de blé noir, à dix-huit sous la carte.

— Par Dieu! voici une belle et bonne année pour les pauvres gens et dour les poules, car ce sarrasin n'a guère été vendu.

— L'année a éte féconde, fit observer le régisseur; les grains se sont donnés.

— Ah! Je ne croyais pas, toutefois, que cette denrée descendit jamais plus bas que vingt-cinq sous la carte.

« C'est un vrai paysan que cette marquise, pensa encore monsieur Mathieu.

— Quel est le chiffre total des revenus en 1825, s'il vous plait ?

— Trente-deux mille francs net.

— Et en 1841 ?

— Vingt-sept mille trois cents quatre-vingt-sept francs et tant de centimes

— Teblune ! et en 1844 ?

— Vingt-trois mille quatre cents francs.

— Ne me conseillez-vous pas de vendre cette terre, monsieur Mathieu ?

— Nos champs sont bien fatigués, madame la marquise, les revenus ont baissé jusqu'à ce jour, mais avec de la prudence...

— Je vous entends.... Vous êtes un homme à peu près ruiné, monsieur le régisseur.

— Plaît-il, madame ?

— Votre état de fortune doit être bien délabré !

— Mais... je suis aussi pauvre qu'honnête

— A la bonne heure.... Sachez donc que si, d'ici à quatre jours, vous ne m'avez pas restitué tout ce que vous avez détourné des revenus de mon domaine, je vous fait expédier aux galères.

Madame la marquise...

— Vous m'avez volé, en trente années, plus de cinquante mille écus, que vous avez portés sur le compte des réparations faites au château. Or, vous n'y avez mis ni une pierre ni un clou ; la terre complète rapporte, bon ou mal an, quarante-deux mille francs : vous m'avez donc extorqué quelque chose comme une rente de vingt mille francs; en tout et au plus bas, vous me devez sept cent cinquante mille livres qui, une fois payées, vous laisseront largement de quoi vivre, j'en suis assurée.

— Madame la marquise ne parle pas sérieusement,

— Sortez, monsieur, je vous attends dans quatre jours

Le régisseur ne se le fit pas répéter et rejoignit son innocente famille.

Madame de Candeuil avait pris un album aussitôt après le départ de monsieur Mathieu, et elle le feuilletait avec calme, lorsque le valet de chambre entra avec un paquet de lettres.

— Le courrier est donc en avance, Joseph ?

— Oui, madame de deux heures.

— Quel est ce cavalier que j'ai entendu galopper dans l'allée ?

C'est un passager qui arrive de Grenoble, et qui a couru la poste à bidet : il demande à parler à madame la marquise.

— Un messager venant de Grenoble... je ne connais personne dans cette ville... Porte-t-il une livrée ?

— Non, madame, c'est un nègre assez mal vêtu, parlant peu le français.

— Qu'il attende, faites-le passer à l'office ; que personne ne me dérange, donnez-moi le courrier .. lisez les timbres, Louise, dépêchez.

— Francfort, Naples, Londres, Hambourg, Bordeaux, Paris, Paris... Voici une lettre adressée à M. le marquis, elle est timbrée de Marseille et de Paris, et porte *très-pressée* sur l'adresse.

— Faites voir... Mon fils aura ordonné d'adresser sa correspondance ici, en attendant son arrivée.

— Voilà l'écriture de M. le marquis, madame.

— Vite, vite, donnez.

En lisant la lettre de son fils, madame de Candeuil souriant avec délices, et elle s'écria en la fermant : — Demain soir ! Horace et sa femme et Aïcha arrivent demain soir... Dieu soit loué !... Ma foi, le temps est bien loin d'ici à

demain, se dit la marquise, et puisque cette lettre de Marseille est pressée, je vais la lire, Horace m'en saura peut-être gré ! Ayant rompu le cachet, la douairière courut à la signature et lut tout haut :

« Polycarpe Mathias .. » Qu'est-ce que c'est que cela? ,. Ah ! bon ! je me souviens, c'est le Marseillais qui a vendu à mes enfants cet affreux vin de Madère. Son style vaudra sans doute mieux que sa cave.

« Monsieur le marquis, je pense avoir deux titres à votre souvenir; primo d'abord, c'est moi *que* je vous ai passé en France, l'an dernier, en compagnie de mademoiselle Médine, aujourd'hui votre épouse, et de mademoiselle Aïcha, son amie. Secondo, c'est moi *que* je vous ai vendu cinq cents bouteilles d'excellent Madère, comme j'en ai encore deux mille et quelques à votre disposition, et à vil prix. Cela étant, je vais jeter l'ancre plus que jamais dans votre cœur et votre mémoire, pour un service d'une nouvelle nature. »

— Où veut en venir ce phraseur, dit la douairière impatientée, puis elle continua sa lecture sans remuer les lèvres.

« Figurez-vous, monsieur le marquis, que j'ai fatalement mis à mon bord un personnage qui va en France, à votre poursuite, dans la simple récréation de vous poignarder, vous ou votre femme, votre femme ou mademoiselle Aïcha; peut-être poussera-t-il la fureur jusqu'à faire un massacre général dans votre famille.

— Quelle horreur ! s'écria la marquise... Puis, se frappant le front, elle reprit avec effroi : Ce nègre... ce nègre qui vient d'arriver, si c'était le farouche Kabile à qui mon fils doit la vie, mais qui a juré la mort de Médine, si c'était Mahïah !... Louise, courez à l'office, et faites monter le messager... ou plutôt demandez-lui son nom... Allez... Je suis folle, ajouta madame de Candeuil, dès que sa

femme de chambre fut sortie ; puis elle reprit la lettre de M. Mathias.

« J'ai surpris tous les projets de l'infâme scélérat, et je l'ai signalé à M. le procureur du roi, qui ne le laissera pas sortir de Marseille, je l'espère ; mais, en tout cas, prenant l'avance sur lui, j'ai cru devoir vous prévenir en vous écrivant, et, par plus sûre précaution, j'ai détaché un matelot de mon équipage, homme dévoué, brave et plein de ruse, qui doit suivre l'assassin pas à pas, nuit et jour, jusqu'à l'instant où ma lettre vous sera parvenue... »

— Le messager qui attend les ordres de madame, se nomme Mahïah, dit la femme de chambre accourant tout essoufflée... Quel bonheur ! si c'était ce brave nègre qui a sauvé la vie à M. le marquis.

— Faites-le monter... faites-le monter, s'écria la marquise profondément émue ; et, jetant sur son secrétaire la lettre de M. Mathias, elle ouvrit un paquet de Paris, et lut ces mots :

« Madame la marquise,

» Vous avez été merveilleusement inspirée en ne suivant pas mes conseils, les fonds ont baissé de soixante-cinq centimes aujourd'hui, à la stupéfaction de tous les gros joueurs, vous eussiez perdu deux millions en achetant les rentes que je vous avais proposées. Je reconnais-là votre heureuse étoile.

» Daignez agréer, etc.

» JOURDAIN, agent de change. »

— Deux millions ! s'écria madame de Candeuil ; deux millions ! Quelle perte comment la réparer ! Folle que je suis ! imprudente !... Et ce niais de Jourdain qui me félicite... Il ne sait donc pas que j'ai fait acheter, sous

main, par Dufour son confrère... Voici justement son écriture :

« Madame la marquise,

» Nous avons été malheureux : la nouvelle d'un changement de ministère, et les fonds anglais, ont fait tomber la rente... Vous avez été mal inspiré cette fois, mais nous prendrons une prompte revanche. J'ai fait une concession, en votre nom, des deux millions deux cent mille francs que vous possédiez sur le grand livre. Cette somme énorme est passée à M. Jourdain, agent de change, qui a joué à la baisse avec un insolent bonheur, et a, comme vous le voyez, gagné ce que vous avez perdu. J'attends humblement vos nouveaux ordres, etc., etc.

» DUFOUR. »

Quand je dis que Jourdain est un aigle, murmura stoïquement la marquise; pendant qu'il me conseillait la hausse, il jouait à la baisse... Ah! drôle! voyons Bordeaux... encore! s'écria la douairière, encore! Cinquante mille francs perdus aux chemins de fer. Une faillite de cinq cent mille francs et mes vignes de Médoc grêlées... Mais c'est l'histoire de Job, que la mienne! Et, d'un main tremblante, madame de Candeuil ouvrit précipitamment les lettres de Francfort, de Naples, de Londres et de Hambourg; partout elle rencontra des sinistres! Alors, joignant les mains, et tombant à genoux devant le portrait du baron, cette femme, éprouvée par une ruine complète, courba son front superbe, baisa le tapis avec humilité; puis, regardant le mâle visage de son premier mari, elle murmura d'une voix lente, en frappant trois fois sa poitrine :

— C'est ma faute! ô mon Dieu! c'est ma faute! ma très-grande faute!

Plongée dans la prière, la méditation et le désespoir, la

marquise de Candeuil n'entendit ni ne vit entrer Mahïah qui, glissant sur le tapis, s'arrêta tout à coup, ouvrit des yeux de hyène sur l'image vivante du colonel d'Ulm, prêta l'oreille à l'acte de contrition de la douairière, et se croisa les bras en attendant qu'elle se tournât vers lui.

XII

Le message de sir Francis Brecknock.

Madame de Candeuil, entendant le bruit léger d'un soupir se leva vivement, et regarda derrière elle. Mahïah était posée comme une statue, en face du portrait du baron d'Ulm; ses yeux, depuis qu'ils avaient rencontré cette peinture, ne l'avaient pas quittée.

La marquise suivit la direction de ce regard enflammé, et lorsqu'elle le vit attaché au visage du colonel, elle sentit son cœur tressaillir comme s'il eût été frappé d'un coup de poignard. Tout son corps chancela; elle s'appuya d'une main à la cheminée, et de l'autre elle agita violemment le cordon d'une sonnette.

Le valet de chambre entra aussitôt.

— Joseph, tenez-vous dans le petit salon, et à ma portée, je puis avoir besoin de vous.

— Madame, j'attendrai vos ordres.

— C'est bien.

Le domestique se retira.

Pendant ce court dialogue, Mahïah n'avait pas bougé de place; son esprit était entièrement absorbé par la con-

templation des traits du baron d'Ulm ; les personnages qui se mouvaient à ses côtés, ne pouvaient le tirer de sa rêverie, de son extase. Le fils de Zaka, le Cafre superstitieux, poussé au crime par la fatalité et par une aveugle loyauté, luttant contre sa destinée, par la seule puissance de ses généreux instincts, et ne marchant encore qu'en tremblant sur cette terre de France où vivait sa victime, venait de rencontrer brusquement, comme une exhortation infernale, comme une menace terrible, comme un ordre implacable, le visage de l'ennemi de sa race, cause de tous ses malheurs!

Pour mieux frapper l'imagination du nègre, ce visage était paré de la jeunesse et de la beauté qui avait séduit Zaka. C'était bien le fier et vaillant mameluck, blessé trois fois dans la guerre d'Égypte, et trois fois guéri par les soins de la belle négresse, fille du roi Gaïka, esclave vendue par le juif Samuël. C'était bien là cet Ibrahim amoureux et magnifique, qui avait délaissé la pauvre Zaka pour suivre en France le chef chrétien : c'était là aussi le père de Médine et de l'Arbi, l'ami de Ben-Allal, l'Abib-Bou-l'Arbi, enfin, qui était mort après le combat de Beni-Smiel, sous les débris embrasés de sa tente.

Mahïah n'avait jamais vu de tableaux dans sa vie, la rencontre de ce médaillon produisit donc sur lui un effet surnaturel. Les yeux du colonel semblaient le suivre, et son sourire le défier. Cette armure de fer, dont le Kabile de l'Atlas ne connaissait par l'usage, rendait plus imposante encore la vision dont il était en quelque sorte épouvanté.

La marquise était trop physionomiste pour n'avoir pas deviné, tout aussitôt, les pensées qui s'agitaient dans le cerveau du nègre,

Elle avait appris de la bouche de son fils, à connaître ce caractère hardi, haineux, mêlé de noblesse et de férocité ;

elle savait que Mahïah devait se repentir, tôt ou tard, d'avoir épargné Médine, et, moins courageuse que sa belle-fille, elle avait toujours redouté l'apparition subite de cet homme dévoué aux vengeances de sa mère. Médine ne l'inquiétait pas seule, car elle avait à craindre, plus que l'enfant d'Ibrahim peut-être, le couteau du fils de Zaka. N'était-elle pas la première femme d'Ibrahim devenu baron d'Ulm, et n'avait-elle pas été préférée à l'esclave égyptienne abandonnée par son amant. Si Mahïah apprenait un jour cette histoire, quel sentiment, quelle pitié, quelle puissance arrêteraient son bras! aussi, en voyant le regard du Cafre fixé sur le portrait du colonel, la marquise avait senti la mort se glisser dans son cœur. Son secret était trahi !... L'ennemi de son sang était devant elle ; et cet ennemi, rendu furieux par la rencontre qu'il venait de faire, ne bornerait sans doute pas ses vengeances à un seul crime!... La race entière du général de Candeuil devait périr!... Toutes ces émotions étaient arrivées en foule au moment où la veuve éplorée venait d'apprendre sa ruine, Le doigt de Dieu se montrait dans ce châtiment terrible infligé à la femme sans cœur du baron d'Ulm; son immense fortune s'était écroulée en quelques heures; le souffle de vie qui lui restait allait être arraché par un crime; ses enfants étaient fatalement menacés.

Voyant l'extase prolongée du nègre, madame de Candeuil comprit qu'il lui restait encore quelque lueur d'espérance. Elle pensa que Mahïah pouvait ne pas avoir deviné qu'elle avait été mariée au baron d'Ulm, et sitôt que cette pensée lui fut venue, elle reprit sa sérénité et demanda au messager d'un ton calme et froid :

— D'où venez-vous ?

— De Grenoble, répondit le nègre, sans quitter des yeux le tableau.

— Qui vous envoie ?

— Lis et tu le sauras.

Mahïah présenta à la douairière une lettre coquettement pliée et fermée à la cire. Madame de Caudeuil regarda les armes du cachet, et s'éloigna du nègre de quelques pas qu'elle fit vers une fenêtre, par précaution. Le messager regardait toujours l'image du colonel.

— Vous paraissez bien occupé de mon tableau, mon ami ?

— Je voudrais toucher cette tête avec ma main.

— Je vous le permets... Croyez-vous donc que cette tête soit vivante ?

Sans répondre à cette question, Mahïah s'approcha vivement du médaillon, et, bondissant sur lui-même, il toucha de sa large main le front cicatrisé du baron d'Ulm. Le visage du nègre exprima un stupide étonnement.

— Avez-vous connu le colonel ? demanda la marquise en souriant, malgré elle, du désappointement du Cafre.

— Quel colonel !

— Celui dont voilà l'image.

— Oui... je l'ai connu... longtemps... beaucoup... et toi ? répliqua Mahïah, en se tournant brusquement vers la douairière, et en fixant un regard effrayant sur elle. Tu l'as donc connu ?...

— Oui, interrompit la marquise en toute hâte.... mais je...

— Tu as peut-être été son amie ?

— Non... murmura madame de Caudeuil, le cœur brisé !... non...

— Tu ne l'as jamais aimé ? demanda le Cafre en baissant la voix, et reprenant son calme habituel.

— Non, jamais !. dit encore la marquise en levant les yeux au ciel.

— Alors, lis la lettre que je t'ai donnée... Merci,

démon! pensa le nègre, j'ai cru un instant que l'épouse et la mère, et le fils devaient tomber sous mes coups... O Djelep! n'est-ce pas assez d'une victime! le sang d'Ibrahim n'aura-t-il pas coulé jusqu'à sa dernière goutte!...

Madame de Candeuil, rassurée pour le moment, jeta les yeux sur la lettre et lut ces mots écrits en fine anglaise.

« *Madame la marquise douairière de Candeuil, au château de la Rochette.* »

— Je ne connais pas cette écriture.... Venez-vous de la part d'une femme?

— Non, c'est un homme qui m'envoie.

— Quel est son nom?

— Je ne le sais pas... lis tu l'apprendras sans doute; c'est un jeune homme riche et beau.

— Vous n'êtes donc pas à son service?

— Je suis libre.

— Voilà un singulier commissionnaire, se dit la marquise; puis elle brisa le cachet armorié des comtes de Brecknock.

Nos lecteurs auront peut-être été surpris de voir la fière châtelaine descendre à une conversation assez familière avec Mahïah. Mais, en se rendant compte des terreurs qui agitaient la veuve du baron d'Ulm et du marquis de Candeuil, et en se rappelant qu'elle était sous le coup de la fatale nouvelle de sa ruine, on comprendra cette concession de ses principes aristocratiques. Quant au Cafre, il était partout à son aise, et le premier gentilhomme d'Europe était tout aussi bien son égal que le dernier valet d'écurie.

Voici textuellement la missive parfumée du baronnet:

« Madame la marquise,

» Daignerez-vous permettre à un touriste enthousiaste

des merveilles de la nature, de venir visiter le site pittoresque de votre château. Voudrez vous donner l'hospitalité à un gentilhomme qui ne s'arrête dans ses longs voyages que lorsqu'il rencontre un abri comme le vôtre, habité par une femme d'élite, mère d'une famille qu'il envie et qu'il admire.

» Dans ma franchise, je vous avouerai que mon seul rêve est de saluer madame la marquise de Candeuil, votre belle-fille, et mademoiselle Aïcha, son amie. L'histoire de M. le capitaine de Candeuil, tout en causant mon enthousiasme, me laisse espérer, témérairement sans doute, que son bonheur en cache un autre non moins grand.

» Fr.... Brecknock, baronnet. »

— Je connais ce nom-là... se dit la marquise... et oui, en effet, on a, Dieu merci, assez parlé des excentricités de ce fantasque Brecknock, lord et baronnet... On raconte de lui des choses pétries d'esprit... on assure surtout que sa fortune est colossale... Oui, oui... je me rappelle avoir entendu affirmer à Van Ruper, de Hambourg, que cette fortune flottait entre trente et trente-cinq millions! Ici la douairière leva vivement les yeux au ciel comme pour le remercier de la pensée subite qui traversait ses esprits. Elle se rappela qu'on avait beaucoup parlé des recherches amoureuses et des constantes déceptions du riche Anglais ; elle se souvint des efforts que faisaient toutes les mères, munies de belles demoiselles et de minces fortunes, pour captiver le cœur et la tête du baronnet; c'était donc la Providence qui envoyait cet ange de miséricorde au château de la Rochette, et dans le nid dévasté de la veuve du général. Sir Brecknock était trop riche et trop grand seigneur pour hésiter à épouser Aïcha, si cette jeune fille lui plaisait, en apprenant la ruine de la maison de Candeuil, et Aïcha était trop noble de cœur pour ne pas relever d'un coup de plume cette fortune foudroyée.

Des pensées délicieuses s'infiltraient dans le cerveau de la douairière et firent bondir son cœur!.. Elle regarda le messager du baronnet avec un charmant sourire, et revint à sa lettre pour lire un post-scriptum qu'elle venait d'apercevoir au bas du papier :

« J'ai remis mon billet à mon ami M. Mahïah, homme que j'estime de toute façon, et dont l'arrivée dans ce pays fera battre de joie le cœur de mademoiselle Aïcha, sa nièce. »

Ce nègre, son ami! il est donc fou, décidément!.. Non, non, c'est une originalité de plus; je les connais tous, ces Anglais; il se sera cru obligé de traiter ce malotru avec déférence pour ne pas choquer l'Évangile et l'étiquette... Au fait, s'il épouse Aïcha, M. Mahïah sera son oncle... Par exemple, comme cette parenté et cette amitié ne me flattent nullement, nous y mettrons bon ordre... Le malheureux ne sait pas que ce Cafre, au sein de ma famille, est un tigre dans une bergerie.

Ces réflexions avaient été faites avec la rapidité de l'éclair. L'imagination fertile de la marquise analysait, en quelques secondes, toutes les probabilités d'un problème; elle étudiait sur toutes leurs faces, les solutions les plus ardues, et ne les abandonnait que quand on n'en pouvait rien conclure.

S'approchant de son secrétaire, la marquise écrivit :

« Monsieur le baronnet,

» Le château de la Rochette est comme un couvent sur
» la route des Alpes; il doit l'hospitalité à tous les voya-
» geurs. Ses portes sont donc ouvertes, et ses habitants
» seront heureux d'avoir la visite de votre seigneurie,
» dont le nom m'est personnellement et agréablement
» connu.

» J'ai l'honneur d'être, etc., etc.,

» Marquise douairière DE CANDEUIL.

— Devez-vous retrouver mylord à Grenoble, demanda la douairière au messager, pendant qu'elle fermait sa réponse, et la scellait de ses armes.

— Non...

— Ah ! et où vous attend-il ?

— Dans la ville d'Allevard, près d'ici.

— Aurait-il par hasard acheté le château d'Allevard ?

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un château.

— C'est une maison comme la mienne.

— Celui que je sers m'a dit de venir le retrouver dans la plus grande maison de la ville que je t'ai nommée... je ne la connais pas.

— Très-bien, répondit la marquise qui écrivit sur l'enveloppe de sa lettre :

Mylord Brecknock, au château d'Allevard. Puis se tournant vers le Cafre, elle lui tendit la missive, et lui dit :

— Vous pouvez partir, voilà ma réponse.

Le nègre jeta encore les yeux sur le portrait du baron d'Ulm, et sortit du cabinet. La douairière sonna, et dit à son valet de chambre qui se montra aussitôt :

— Joseph, courez dire à Jean de seller son meilleur cheval et de se tenir prêt à partir dans cinq minutes... Que personne ne connaisse cet ordre... Allez, et retournez vite.

— Oui, madame.

La marquise revenant à son bureau, écrivit en toute hâte.

« Monsieur le juge de paix, un assassin se cache dans votre ville, et y attend le moment de commettre un crime abominable. Je connais ses odieux projets, et en fournirai toutes les preuves. Cet homme qui m'a été dénoncé, et que la Providence m'a fait reconnaître, est un nègre nommé Mahïah, actuellement au service de lord Brecknock qui habite ou doit habiter prochainement le château d'Al-

levard. Je suis d'autant mieux instruite sur le compte de ce nègre, qu'il est venu d'Afrique, à la suite de son maître, pour jeter le deuil dans ma famille, et attenter aux jours de mes enfants. Veuillez faire arrêter ce meurtrier; chaque minute de sa liberté expose ma propre vie et ma famille entière.

» Je me mets à votre disposition pour tout renseignement dont vous aurez besoin.

» J'ai l'honneur de vous saluer, etc., etc.,

» Marquise douairière DE CANDEUIL. »

Comme cette lettre tombait pliée et cachetée, des mains de madame de Candeuil sur sa table, le valet de chambre entra.

Jean est prêt à monter à cheval, madame... il passera par le jardin, et ne sera vu de personne.

— Remettez-lui ceci, et qu'il parte, ventre à terre... Que fait le nègre?

— Il a causé, pendant quelque temps, avec M. Mathieu le régisseur; maintenant il est à l'écurie... Tenez, le voilà qui enfile la grande allée... il va, ma foi, bon train.

— Mes chevaux courent-ils plus vite que le sien?

— Oui, madame, sans comparaison, il monte un bidet de poste.

— Un louis pour Jean, si ma lettre arrive à Allevard avant ce négrillon, et par un autre chemin que lui.

Joseph descendit les marches de l'escalier quatre à quatre. La marquise ouvrit une petite fenêtre donnant sur le jardin, et vit son valet de pied enfourcher un magnifique étalon pur sang. Bientôt le cavalier disparut avec sa monture dans les sentiers, ombragés de lilas et d'acacias, qui débouchent dans la vallée d'Allevard.

Alors, la douairière revint à son bureau, et relut posément les lettres de ses correspondants

— Oui, dit-elle à voix basse, je suis complétement rui-

née, et au delà ; car la fortune de mon fils, celle de sa femme et la mienne ne suffiront pas à combler l'énorme déficit de ma caisse. Ce château même ne m'appartient plus... et encore cette ruine est foudroyante, il n'y a pas moyen de transiger, pas de procès à faire, pas de temps à gagner, pas d'espoir !.. il faut payer ! payer sur-le-champ ! demain, après-demain... ou faire banqueroute, moi ! la marquise de Candeuil !.. c'est bon pour un commerçaat, moi je paie et je double mes trésors... Ah ! sir Brecknock ! sir Brecknock... vous êtes ma branche de salut !.. Et, tombant encore une fois à genoux, mais prosternée cette fois devant le portrait du marquis, son second mari, cette femme torturée par sa conscience, et subjuguée par la crainte de la misère et d'une mort violente, s'écria : Toi, mon bon ange, merci ! merci, car c'est de toi que me vient tout secours... du ciel que tu habites, tu veilles sur ta veuve et sur tes enfants, et tu combats le mauvais génie de ma race et de la tienne, merci ! en achevant cette action de grâces, la marquise tourna lentement la tête vers le portrait du baron d'Ulm ; et, rencontrant les yeux sévères du vieux guerrier, elle crut y lire un arrêt sanglant, elle crut voir rougir ce front qu'elle avait outragé, la cicatrice qui le partageait sembla s'ouvrir et saigner... madame de Candeuil tressaillit, chancela et tomba évanouie sur le tapis. Ses femmes, en venant prendre ses ordre pour sa toilette, la ranimèrent ; et son premier soin fut de demander la lettre de M. Mathias qu'elle relut en disant :

— Je n'avais pas achevé ce chef-d'œuvre littéraire.

Cette lettre se terminait ainsi :

« Le criminel que j'ai l'honneur de vous signaler, *il* » s'appelle Brénot ou Bréquebloque. C'est un jeune Anglais » qui se dit baronnet et qui voyage sans bagages, même » sans porte-manteau. Il est riche à ce que je présume, et » vous le reconnaîtrez à sa charmante figure, il a les che-

« yeux blonds, de grands yeux bleus, la parole avenante,
« et deux magnifiques pistolets dans ses poches. »

Mais c'est un rêve, se dit la douairière... c'est un rêve!... Quoi! l'assassin dont parle le Marseillais, serait ce jeune lord!... Ce n'est pas Mahïah! Cet Anglais n'aurait-il que la manie de tuer... et ne voudrait-il pénétrer dans ma famille que pour y accomplir les actes de sa furieuse folie... je m'e perds! et elle continua la lecture de l'épître de M. Mathias.

« L'homme que j'ai attaché à la poursuite de ce mau-
« vais sujet, m'est dévoué, et vous porte le plus grand
« intérêt; c'est un brave nègre, nommé Mahïah, qui mé-
« rite tous vos bienfaits. Dieu vous garde, monsieur le
« marquis, etc., etc.

Madame de Candeuil plia froidement la lettre et pensa : ces deux hommes me sont suspects : le nègre en ce qu'il trompe tout le monde, excepté moi; l'Anglais, en ce que je n'ai pas bien compris la dénonciation de ce lourdaud de Provençal.

Je suis avertie, on verra si je sais faire la guerre! L'un de nos ennemis sera bientôt entre les mains de la gendarmerie, l'autre va tomber dans les miennes .. Je les plains tous les deux.

Disant cela, la marquise posa son pied sur un genou de l'une de ses femmes, qui noua le cothurne de ses petits souliers sur un bas de jambe qu'eût envié plus d'une jeune et jolie demoiselle.

. . . . . .

Mahïah, en quittant la douairière, rencontra M. Mathieu dans le vestibule du rez-de-chaussée. L'intendant que, depuis vingt jours, nourrissait contre la châtelaine de la Rochette une colère basse et jalouse comme celle des subalternes surpris en flagrant délit d'infidélité par leurs maîtres, avait laissé déborder tout le fiel et le venin de cette

colère, à la suite des affronts qu'il avait subis dans la matinée, et de l'alternative qu'on lui avait faite, ou d'entrer aux galères pour vol et abus de confiance, ou de rendre gorge. Se trouvant près du messager de sir Francis, lorsqu'on était venu lui demander comment il s'appelait, il avait entendu le nom de Mahïah avec un tressaillement nerveux, et il avait étouffé, en lui-même, un ricanement satanique. Ce régisseur, petit homme à l'œil de vipère, au nez pointu, aux lèvres pincées, à la parole mielleuse et obséquieuse, avait sur-le champ bâti un échafaudage de boue et de sang pour arriver au cœur de sa maîtresee, et frapper ce cœur au nom de sa vengeance et de sa fortune menacée. Il connaissait l'histoire romanesque du capitaine Horace de Candeuil, et de tous les personnages qui avaient joué quelque rôle dans les aventures de Médine et d'Aïcha. Il avait lu et entendu raconter la vie extraordinaire de ce nègre que le hasard conduisait à sa rencontre ; il se doutait des projets qui fermentaient dans son cœur, et il basa, sur les crimes prémédités du Cafre, le salut de son orgueil et de ses richesses extorquées.

Voyant donc revenir le nègre de son tête-à-tête avec la châtelaine, il l'aborda, et cherchant bien ou mal les former emphatiques de son discours, il lui dit :

— Eh bien! Mahïah, le grand Esprit est sage et savant, n'es-ce pas? Le Djelep est saint.

Mahïah reculant de quelques pas, et regardant fixement le régisseur, lui demanda :

— Qui es-tu, toi? qui t'a parlé du grand Esprit et du Djelep?

— Je suis un serviteur de cette maison, et je connais ton histoire... Je t'aime, car je sais que tu es un enfant généreux de la pauvre Zaka.

— Tais toi... tais-toi.

— Et que tu tient fidèlement tes serments. . Cependant

je te loue d'avoir épargné notre jeune maîtresse, Médine, qui a épousé le capitaine de Candeuil. C'est une douce créature.

— Oui... oui...

— Elle vaut mieux que la mère du capitaine... C'est un serpent, sa langue est envenimée.

— Tu parles mal de tes maîtres, tu es un mauvais serviteur.

— Toi-même, n'as-tu pas tué ton maître? L'arbi n'est-il pas mort sous son couteau ?

— Qui t'a dit cela ? murmura Mahïah d'une voix étouffée.

— Je suis aussi un enfant du démon... répliqua tout bas le régisseur, exploitant les superstitions du Cafre qui ouvrit ses grands yeux, et fit battre coup sur coup leurs paupières, comme s'ils eussent essayé de braver le soleil. Le malheureux était ébloui et comme frappé par la foudre.

— Ma maîtresse, que tu viens de quitter, est méchante ; son âme est damné; elle se joue du serment et de la fidélité. Je la hais autant que toi.

— Je ne la hais pas ; elle est la mère de mon ami...

— Tu ne la hais pas... tu ne hais pas la rivale de la pauvre Zaka, celle qui lui a ravi le cœur d'Ibrahim! tu n'as pas horreur de la femme de ce guerrier dont tu as vu l'image dans la chambre, là-haut?

— Quel guerrier?

— Celui qui a un habit de fer et une cicatrice au front.

— Ta maîtresse a été la femme de cet homme! hurla sourdement Mahïah... Elle m'a dit qu'elle ne l'avait jamais aimé ..

— Non, elle ne l'a pas aimé, mais elle l'a épousé .. Cet homme qui a causé les malheurs de ta mère et les tiens, s'appelait Ibrahim en Égypte, baron d'Ulm en

France, m'entends tu bien, et l'Ahib-Bou-l'Arbi en Afrique.

Mahïah était anéanti, sa bouche aspirait l'air dont manquait ses larges poumons; il regardait l'intendant d'un œil stupide et égaré.

— Tu vois bien que toute cette race des Candeuil est ton ennemie, et que ta mère n'est vengée qu'à moitié... Médine, son mari et cette vieille femme sont condamnés par le Djelep; souviens-toi!

— Oh! malheur! malheur! avait crié Mahïah.

Et il s'était enfui vers l'écurie, avait bridé son cheval, et s'était précipité dans la campagne en murmurant, frappé d'un effrayant vertige:

— J'obéirai, ma mère, j'obéirai! tous! tous! j'obéirai!

Le régisseur s'était promené pendant quelque temps sous les sombres marronniers de la grande allée, et était rentré chez lui en se répétant, au moins pour la quatrième fois depuis le départ du nègre:

— Orgueilleuse noblesse! tu veux me faire rendre gorge, et tu me menaces des galères!... A nous deux la partie...

XIII

Comment s'explique la séparation de sir Brecknock et de Mahïah.

Nous respectons infiniment les unités classiques, même dans le roman. Nous admirons les récits serrés, qui conservent leurs personnages en places, et ne passent pas d'un siécle à un autre sans scrupule. Mais avec un vagabond tel que sir Francis Brecknock, comment ne pas brûler les grandes routes? Soumis aux caprices d'une imagination aussi romanesque que la sienne, son historien peut-il avoir quelque relâche, et renfermer ses pas et ses actes dans un cercle donné? Hélas! non, tantôt au Chili, tantôt en Allemagne, tantôt en Asie, un peu plus tard en Afrique, ce baronnet dépasse tous les voyageurs connus; et nous, forcé de monter en croupe de sa monture, nous prions le lecteur de vouloir bien ne s'en plaindre qu'à lui, si nous sommes quelquefois en pays qui lui déplaise, et y agissons autrement qu'à sa guise.

Nous avons laissé, il faut s'en souvenir, M. le baron de Brecknock et son nouvel ami intime Mahïah, dans une confortable berline, en compagnie du commissaire de police de Marseille, et se faisant mener chez M. le procureur

du roi, prévenu, comme on le pense bien, par la lettre du capitaine Mathias.

Interrogé par l'imposant magistrat, retranché dans son cabinet, sir Francis avait haussé les épaules et ri du meilleur cœur des désordres qu'il avait innocemment causés dans le système cérébral du malheureux capitaine de l'*Enfer*. Accusé d'avoir voulu attenter à la vie de mademoiselle Aïcha, il affirma que ses seuls desseins, à l'endroit de cette charmante personne, étaient de captiver son cœur, de l'épouser et de partager avec elle une immense fortune dont il était plus qu'embarrassé. Il ajouta que le crime dont la morale de M. Mathias avait été si honorablement offensé, n'avait rien de condamnable, quant à la loi, attendu qu'il était purement et simplement décidé à se tuer après avoir connu les délices d'une passion quelconque. La luciidté des explications données par lord Brecknock, le calme tout britannique de ses déterminations et l'angélique noblesse de son visage avaient convaincu le procureur du roi, qui s'était efforcé de ramener le jeune étranger à des sentiments plus chrétiens et moins désespérés, à quoi le baronnet avait répondu :

— Monsieur le magistrat, vous êtes un excellent père de famille, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur, au moins je le crois.

— Vous avez trouvé tout ce qu'il vous fallait dans ce monde?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! tout ce dont j'ai besoin me manque à moi... N'est-il pas simple qu'ayant visité le globe entier, en pure perte, à la recherche de ce qu'il me faut, je passe dans un monde meilleur? Je suis l'homme le plus conséquent de l'univers... Veuillez faire agréer à M. Mathias mes félicitations sur son honorable susceptibilité.

Ayant retrouvé Mahïah dans l'anti-chambre, le baronnet l'avait pris par le bras et l'avait entraîné jusqu'à la berline en disant : J'aurais peut-être dû livrer mon oncle à cet homme de loi... Mais non, vaut mieux limer l'ongle du lion... D'ailleurs Aïcha ne m'eût jamais pardonné cette sauvagerie. Ces réflexions faites, sir Francis avait crié au postillon : touche ; et nos voyageurs n'avaient pas tardé à soulever la fine et blanche poussière qui couvre les avenues de Marseille.

M. le procureur du roi avait fait quérir de tous côtés le capitaine de l'*Enfer*. Peine inutile, le brave marin s'était caché, sans laisser trace, pour échapper à la colère probable du baronnet. Payant mieux qu'un prince, sir Francis essoufflait les relais, faisant plus de quatre lieues à l'heure, et courant à briser sa voiture. Mahïah, pour qui cette manière de voyager était tout à fait neuve, avait éprouvé pendant les dix premières postes, une vive satisfaction. Son compagnon, respectant l'espèce de béatitude dans laquelle il était plongé, ne lui avait pas adressé la parole, et avait ouvert et fermé sa bourse pour solder les postillons, mais sans desserrer les dents, de manière que la berline semblait être une voiture funèbre, transportant le sarcophage de quelque potentat.

En franchissant la onzième poste, le Cafre se sentit assez mal à l'aise dans son coin ; ses longues jambes, faites pour s'étendre librement, éprouvèrent des impatiences, et ses grands bras se lassèrent de la gêne que leur imposait les dimensions du carosse. Retrouvant alors sa langue, le nègre demanda au baronnet :

— N'arriverons-nous pas bientôt ?

— Où ?

— Où tu vas.

— Ma foi, Monsieur, je n'en sais trop rien. Si nous

avons le bonheur de faire bonne route, nous serons à Paris après demain vers le soir.

Mahïah comprit qu'il allait gagner à ce voyage une effroyable courbature, et il se hâta de répondre :

— Sortons de cette cage, et montons à cheval.

— Hélas ! je ne demanderais pas mieux, mon cher ami, mais, depuis quelque temps, on ne trouve plus de chevaux de selle aux relais, et nous perdrions un temps précieux. Êtes-vous donc incommodé?

— Non, répondit le nègre, qui ne voulait pas avouer sa fatigue, je suis ennuyé !

— Pardienne ! je vous en offre autant... Voilà tantôt vingt-quatre ans que j'ai cette maladie, car je soupçonne qu'au maillot, je ne me réjouissais pas plus qu'aujourd'hui ; prenez patience, si ce mal est incurable, on n'en meurt cependant pas... La fin du monde serait trop prochaine.

— Quand nous serons à Paris. n'y resterons-nous pas?

— Cela dépend. Si nous trouvons ce que nous cherchons, j'y resterai pour mon compte, certainement. Le baronnet prononça ces mots d'un ton mélancolique et presque sombre. Le Cafre darda sur lui ses regards méfiants et dit :

— Je te comprends.

— Vous êtes rempli d'intelligence... Ne séjournerez-vous pas à Paris, vous?

— Cela dépend.

— Je crois aussi vous comprendre... d'ailleurs nous avons les mêmes projets... jamais voyageurs ne furent mieux accouplés. Si madame Médine et mademoiselle Aïcha ne sont plus à Paris, on saura nous dire la route qu'elles auront prises, et nous repartirons.

— Tu n'as donc pas renoncé à tes projets?

— Pas plus que vous aux vôtres, mon excellent ami.

— L'odeur du sang ne te tourmente donc pas?

A cette question une pensée subite frappa sir Francis. Mahïah aurait-il conçu les ridicules soupçons de M. Mathias. L'adorateur d'Aïcha, poussé au suicide par une irrésistible fatalité, ne serait-il, aux yeux du Cafre, qu'un vil assassin? Cette réflexion provoqua sur-le-champ une explication qui resserra les liens d'amitié des deux voyageurs.

— Vous aimez tendrement la belle Aïcha, votre nièce, n'est-il pas vrai ?

Mahïah leva sur le baronnet des yeux mouillés de pleurs et répondit :

— Aïcha est la dernière goutte du sang de Zaka... Son nom seul fait trembler mon cœur.

— Je connais quelqu'un qui l'aime plus que vous.

— Toi ? interrompit vivement le nègre.

— Vous l'avez dit. Mais qui vous a si bien instruit?

— Le Djelep.

— Oh ! oh ! le capitaine de l'*Enfer* n'est guère ensorcelé, que je sache ; et c'est cependant de sa bouche que vous tenez tous mes secrets.

— Oui, mais c'est le Djelep qui m'a mis sur le chemin du capitaine.

— A la bonne heure, tout s'explique bien ou mal en ce monde. Et le capitaine vous a-t-il dit que je l'aime, comme les fleurs aiment le soleil, comme la terre aime la rosée ?

— Oui... Et aussi comme le bourreau aime le sang.

« Nous y voilà ! pensa le baronnet, puis il reprit : »

— Savez-vous pourquoi on m'a arrêté à Marseille au moment de quitter cette ville ?

— Non.

— On m'accusait de vouloir assassiner cette belle jeune fille, que j'aime si éperdûment.

— On a eu raison... Le Dieu des chrétiens a l'œil ouvert.

— Oui, mais le vôtre est fermé, mon cher ami.

— Je ne te comprends pas?

— Pouvez vous croire que, fou d'amour, j'aille massacrer celle qui m'est chère.

— Si elle t'aime, non ; si elle te repousse, oui.

— Ni oui, ni non, permettez-moi de vous contredire ; et puisque vous êtes si mal au courant de mes déterminations, je vais, si vous le voulez bien, vous exposer mes projets.

— Parle.

— D'abord, vous êtes homme de parole, et je vais vous faire un serment auquel vous croirez. Je vous jure donc, sur la tombe de ma mère (Mahïah tressaillit) et sur la tête de votre nièce, que je m'empresse d'aller me jeter aux pieds de la petite fille de votre auguste mère, de cette belle et douce Aïcha, dont les charmes m'ont séduit. Que là, je la supplierai d'écouter mon amour, et de devenir ma compagne...

— Mais le crime que tu dois commettre, interrompit encore le Cafre .. ce crime que tu as avoué devoir et vouloir...

— Patience, je le commettrai, n'ayez pas peur... Mettons chaque chose à son temps, mon cher ami.

— Non, tu n'en feras rien, je te tuerai avant.

— Vous me rendrez service, car ce crime abominable qui vous épouvante, m'épouvante aussi. Notre religion maudit ceux qui tuent : notre vie n'appartient qu'à Dieu.

— Je ne te comprends plus.

— C'est que je m'explique mal sans doute... J'ai voulu dire, en d'autres termes, que la vie m'est à charge depuis longtemps, et que, si mademoiselle Aïcha ne me retient pas parmi les vivants, je m'en irai chez les morts; est-ce

clair? Je ne veux tuer que moi. Voilà le crime.,. Il est assez laid pour qu'on respecte sa laideur, et ne l'enlaidisse pas davantage.

— Tu as juré, dit Mahïah ..

— J'ai juré.

— Donne-moi ta main.

Le nègre prit la main blanchette de sir Francis, la posa sur ses lèvres et sur son cœur, et dit :

— Mahïah est ton ami,.. Mahïah est bon... tu seras son frère.

— Vrai, vous me donnez votre consentement?

— Que veux-tu dire?

— Vous consentez à ce que votre nièce soit ma femme?

— Oui, tu es jeune, tu es beau, tu es brave! Aïcha sera heureuse avec toi. Pauvre Aïcha, elle ne sait pas que je suis son oncle! Je n'ai aucun pouvoir sur elle.

Ici le baronnet raconta au nègre comment il avait appris l'histoire de Médine, et comment il s'était subitement épris d'Aïcha; il assura que sa nièce devait avoir reçu les confidences du capitaine qui avait été témoin de la mort de l'Arbi, et que la fille de Ben-Allal ne pouvait pas ignorer son degré de parenté avec l'ancien et vaillant esclave de l'Arbi.

— Mahïah bondissait de joie en écoutant parler sir Francis; il avait oublié ses fatigues et les meurtrissures de ses épaules, et les impatience de ses jambes. La pensée de retrouver sa nièce l'enivrait de joie, et dans l'épanchement de son bon cœur, il fit l'aveu complet de ses projets de meurtre. Le baronnet s'efforça de vaincre cette farouche tendance à un crime dont il lui représenta les les odieuses lâchetés. Il se garda bien de dire au fils de Zaka que la mère du capitaine de Candeuil avait épousé, en premières noces, le père de Médine, et l'amant de l'esclave égyptienne, car il savait que cette confidence pour-

rait avoir des conséquence terribles pour la famille de Candeuil. Il s'en remit à la Providence et à la sagesse du capitaine pour détourner le coup qui menaçait sans cesse Médine... il employa toutes les ressources de l'éloquence à persuader Mahïah, à l'adoucir, à le ramener à la clémence ; désirant gagner du temps avant toutes choses, et comptant sur les mœurs européennes, sur Aïcha pour dompter cette nature rebelle, prête aux plus nobles élans et aux plus feroces penchants,

Le baronnet eut peu de succès, dans son entreprise, pendant la première journée de voyage; la seconde fut marquée par quelques concessions, la troisième laissa un peu d'espoir. Et lorsque nos voyageurs apprirent, à Paris, que M. le marquis de Candeuil, madame la marquise et mademoiselle Aïcha étaient partis pour le château de la Rochette, en passant par la Suisse et par la Savoie, Mahïah fut tellement bouleversé par le choc de ses émotions qu'il promit à son compagnon de route, non par serment, mais avec effusion, qu'il ne pourrait jamais frapper celle qu'il avait appelée l'ange de son esclavage,

Le suisse de l'hôtel de Candeuil avait dit à lord Brecknock que M. le marquis devait être rendu le 5 mai, au château de la Rochette, où l'attendait madame la douairière, sa mère; et, après quarante-huit heures de repos, sir Francis et le Cafre roulaient dans un excellent briska sur la route de Lyon; puis de Lyon à Grenoble, où ils arrivèrent le 3d avril, cinq jours avant la date fixée pour la complète réunion des habitants de la Rochette.

Nous avons omis de rapporter que sir Francis avait employé le temps de son séjour à Paris à jeter l'argent par les fenêtres, comme on dit, en voiturant son ami Mahïah à travers toutes les merveilles de cette riche capitale, en lui donnant des festins dignes d'Héliogabale, et en faisant une telle raffle chez les joailliers, les mar-

chands de châles et autres industriels, qu'on l'eut volontiers pris pour un entrepreneur de pacotilles prêt à passer les tropiques, Mahïah, troublé par la pensée de revoir Aïcha, était, au sein des splendeurs dont l'entourait son ami, comme un homme absolument blâsé. L'insouciance avec laquelle il regardait et touchait à toutes choses, et son obstination à vouloir garder son vieux caban d'Afrique et sa calotte ronde râpée, et ses jambes nues, et ses vénérables babouches jaunes, qui faisaient une burlesque opposition avec l'élégance raffinée du baronnet, cette insouciance, disons-nous, et ce dédain pour la toilette démontrèrent à sir Francis que rien ne ressemble plus à un homme blâsé, qu'un sauvage pour qui tout est neuf.

Nous avons encore oublié de dire (que n'oublierait-on pas avec sir Brecknock) que, dès son arrivée à Paris, le baronnet avait écrit deux lettres, l'une à son banquier de Marseille, pour lui dire qu'il se préparait à partir pour Grenoble, et qu'il comptait se fixer quelques jours sur la frontière savoyarde du Dauphiné, qu'en conséquence, il eût à renseigner, au besoin, son vieux serviteur, Maester Jack, demeuré à Alger pour cause de santé. L'autre lettre était adressée à un correspondant de Grenoble pour le prier de s'enquérir de l'achat ou de la location d'un château aux environs de la Rochette, recommandant de ne rien marchander et de s'arrêter à ce qu'il y aurait de mieux.

A Grenoble, le baronnet avait appris avec joie que le château pittoresque d'Allevard n'ayant pas de maître attitré, on le lui avait retenu. A la vérité, il payait un prix fou, mais, vu la circonstance, ce marché était une bonne aubaine. Ce que sir Francis avait fait dans les magasins de Paris, il le fit à Grenoble, c'est-à-dire que rien ne resta chez les tapissiers de cette charmante ville, et, qu'en un tour de main, la délicieuse habitation d'Allevard, voisine

de la Rochette, fut meublée de la cave aux greniers, comme si vingt famille de grands seigneurs eussent dû y passer la belle saison.

Ses fourgons, ses architectes, ses décorateurs partis, le baronnet avait écrit un billet qui sentait l'homme comme il faut à travers sa blanche et modeste enveloppe; puis, remettant ce billet à Mahïah qui tripignait d'impatience il lui avait dit :

— Montez à cheval, mon cher oncle, puisque vous avez les voitures en horreur et gagnez ventre à terre le village de la Rochette par la route que voici. Vous y demanderez la marquise de Candeuil et vous lui offrirez mes respectueux hommages en lui donnant à lire ma missive... Je vous suivrai de quelques heures qui me sont encore nécessaires ici, et vous me reviendrez joindre dans la ville d'Allevard, dont voilà le nom par écrit. Vous me trouverez ou m'attendrez dans la plus grande maison de ce charmant séjour. Ayez soin de changer de cheval à chaque relais.

Cette phrase n'était pas achevée, que Mahïah avait tourné les talons; et bientôt les badauds de Grenoble s'émerveillèrent de voir un grand nègre à demi-vêtu, suivi d'un postillon, se précipiter à fond de train dans leurs rues, écorchant le pavé, faisant crier les femmes, aboyer les chiens, et jurer les factionnaires, sans respect aucun pour les règlements de la police citadine.

« J'ai peut-être agi étourdiment, pensa le baronnet aussitôt après le départ de Mahïah; si, par hasard, la jeune marquise de Candeuil était arrivée à la Rochette, contrairement à mon calcul, ce brave Cafre est homme à oublier ma morale, et à lui détacher un coup de couteau par forme préalable... Non, non! le tigre est muselé... c'est une affaire faite, la charmante Médine ne court plus aucun danger! Toutefois, le marquis de Candeuil fera bien de garder sa femme à vue, et d'entreprendre des voyages

d'agrément à mille lieues de mon oncle... Décidément ce Cafre est parti avec une joie qui m'inquiète... Faut-il le suivre, oui, ou non? oui... non... j'ai mille choses à faire ici... Hé! cria tout à coup sir Francis, à un valet d'écurie, qui passait sous sa fenêtre, vite six chevaux de poste... courez comme si vous aviez le feu aux talons... six chevaux et attelez.

Dix minutes après cet ordre, le brsika de lord Brecknock faisait trembler les vitres des maisons de Grenoble, et on disait sur son passage :

— C'est le prince de Carignan

— Vous croyez?

— Je l'ai vu, je ne connais que lui.

— Poussez vos chevaux, criait le baronnet au postillon; dix francs de guide!... mangez le terrain!

XIV

Le dernier relai de sir Francis Brecknock.

Le briska du baronnet enlevé par six chevaux légers, volait sur cette route unie et ombragée qui borde la rive gauche de l'Isère. Les arbres, les moisons, les champs, la vallée entière, les blocs de granit suspendus aux flancs des montagnes disparaissaient, en tournoyant, aux yeux de l'intrépide voyageur, braqués sur la route, à la recherche de Mahïah. Mais si notre Anglais allait à six chevaux, le cheval du Cafre courait comme six, et son cavalier ne perdait ni un pouce de terrain, ni une minute du temps dont il avait l'avance. Ce fut un événement fantastique, digne des ballades allemandes, que ce voyage à franc étrier ou plutôt cette course au clocher entre un briska et des bidets de poste... Les riverains de l'Isère en garderont un divertissant souvenir.

En entrant dans le bourg de Goncelin, situé, comme nous l'avons dit, au coude que fait la route pour se jeter dans la montagne, les six chevaux de lord Brecknock, flairant l'avoine et la litière, ruisselant de sueur et sans cesse fouettés, crurent donner une belle preuve de zèle en

prenant le mors aux dents, et l'équipage entier s'emporta, ruant, hennissant, cabriolant que c'était presque plaisir à voir. « Bravo ! criait le baronnet au posilllon épouvanté ; vous êtes le premier drôle qui me sachiez conduire. » En travers de la route, un roulier s'efforçait sa droite pour faire place à tout ce tintamarre : la roue de sa lourde charchette accrocha l'avant-train du briska, qui, bondissant sur le coup, retomba dans la poussière, complètement et littéralement écartelé. Les chevaux de volée coururent se jeter dans une prairie où ils se prélassèrent ; les autres s'abattirent pour ne plus se relever ; le postillon aila donner de la tête dans une porte vitrée et n'eût, par bonheur, qu'une épaule luxée, un pied démis et une demi-douzaine de trous à la tête Quand à sir Francis, il fut relevé fort étourdi, fort contusionné et surtout de fort mauvaise humeur. On le conduisit clopin-clopant à l'hôtel de la poste, où il se fit donner deux grand verres d'eau fraîche, et demanda des nouvelles d'un négre qui avait dû passer dans la matinée.

— Il a changé de cheval ici, mylord, et lorsque vous avez fait votre chute, il n'était guère qu'à un petit quart-d'heure de votre excellence.

— Ceci ne m'étonne pas, pensa le baronnet, j'ai couru pendant huit ans avec un succès pareil, après le comte Thomas, mon très-cher frère... Puis il dit : — Avez-vous une voiture quelconque à me prêter.

— Hélas non, mylord, nous n'avons pas la moindre cariole.

— Il faut cependant que je parte, à l'instant même ; faites-moi seller un cheval.

— Vous n'y pensez pas ?

— Il me semble que si je vous l'ordonne, c'est que j'y pense, apparemment.

— Mylord... je ne le souffrirai pas.

— Un cheval ou je vous brûle la cervelle, monsieur, répondit sir Francis avec calme, en tirant un pistolet de sa poche.

— Bourgeois, dit un palfrenier au maître de poste à qui le baronnet s'adressait, nous avons bien l'omnibus du n° 6, si on pouvait l'acheter ou l'emprunter.

— Qu'est-ce que c'est? demanda sir Beckneck.

— Ce n'est rien de bon, mylord, mon valet me propose de vous offrir une grand voiture, mal commode, qui est sous la remise.

— Faites atteler, faites atteler!

— Mais elle lourde comme une pièce de canon.

— mettez-y trente chevaux, attelez-là comme tout une batterie. . Est-ce qu'il y a quelque chose de lourd, en ce monde?

— Mais, mylord, c'est une voiture de charlatan.

— Raison de plus..., je suis un charlatan, tous les hommes sont des charlatans. . Montrez-moi cette voiture.

— Venez..., la voilà!

— Superbe! s'écria le baronnet, en contemplant une vieille guimbarde d'un jaune moisi, montée sur des roues de camion, ventrue comme un fiacre, presque aussi longue qu'un omnibus, et divisée en deux caisses? C'est magnifique... Cela date d'Henri IV..., ; je vous l'achète.

— Mylord, je ne puis la vendre.

— Je conçois que vous y teniez... Je vous la loue.

— Je le voudrais de tout mon cœur, mais...

— Mais?

— La carrosse n'est pas à moi... ; il appartient à un de vos compatriotes qui est descendu à mon hôtel, et qui occupe la chambre n° 6. Je ne mets pas en doute que ce monsieur ne se fasse fête d'obliger votre seigneurie en vous prêtant sa voiture, ou même en vous conduisant, car il va comme vous, je présume, à Allevard.

— Conduisez moi à votre n° 6, répondit le baronnet avec un grand sang-froid ; et il se dit chemin faisant : « On bavarde plus en France que dans le reste du globe, et les voyageurs qui traversent ce royaume devraient se munir d'oreilles de rechange.

La porte no 6 était fermée en dedans, l'hôte frappa vertement de ses deux poings.

— Qui est là, cria une voix de perroquet.

— Peut-on entrer, demanda l'aubergiste ?

— *Entrrrer*, riposta en grasseyant, la même voix.

Au même instant, un homme grand, sec, vêtu d'un houpelante vert-pomme, d'une culotte noire bouclée aux genoux sur de longs bas blancs, donné un tour da cle, ouvrit la porte et se présente un livre à la main, et des besicles sur le nez, en disant :

— Qu'ai-je à faire pour votre service ?...

— Jack, s'écria sir Francis..., mon brave Jack !

— Monsieur le baron ! quoi ! Votre Grâce ici... et dans quel état !

— Dans un état piteux, vous le voyez. . Une chaise, s'il vous plaît ? je ne me sens pas bien du tout.

— Ah ! mon Dieu ! courez vite chercher un médecin, cria le vieux serviteur du boronnet à l'aubergiste... Que s'est-il donc passé ?...

Ce disant, maester Jack étendait son maître sur son lit avec toutes sortes de précautions...

— J'ai fait une effroyable chute, Jack. Ma voiture s'est brisée dans ce bourg, et je viens vous demander la vôtre pour continuer ma route sans retard. . Parbleu !... voilà que je tombe en cyncope !

Jack, en dégageant les vêtements du baronnet, posa la main sur ses pistolets. enleva les capsules qui garnissaient leurs cheminées, et les replaça dans sa poche qui leur était réservée Puis il jeta un carafe d'eau froide au visage

de sir Francis, précaution qui permit d'attendre sans danger la venue d'un médecin. Ce médecin, qui était un barbier arriva, et pratiqua au malade une abondante saignée. La pamoison fut vaincue, et le baronnet, en reprenant ses sens, se trouva saisi d'une fièvre violente. Le barbier ordonna, sous peine de mort, un repos complet ; mais aussitôt qu'il eut tourné les talons, sir Francis dit à son valet de chambre !

— Jack, vous avez fait emplette d'une excellente voiture, et vous avez sans doute donné des ordres pour qu'on y attelât tous les chevaux de ce relai de poste ?

— Non pas s'il vous plaît, monsieur le baron, je suis désolé de vous faire un refus, mais ma voiture ne vous conduira pas aujourd'hui.

— Plaît-il ? .. Est-ce que je ne suis pas en parfaite santé ?

— Je ne le nie pas, monsieur le baron, mais les ressorts de ma voiture sont très-fatigés.

— Et que vous importe, je vous prie?

— Je serais désespéré de vous irriter, mais ma voiture m'appartient.

— Et vous, monsieur Jack, à qui appartenez-vous?

— A votre honneur, corps et âme, mylord.

— Faites donc atteler, si vous avez quelques logique.

— Je n'en ferai rien, malgré tout mon chagrin de vous déplaire.

— Jack, écoutez-moi, je parle très sérieusement, il faut que j'arrive au château de la Rochette au plus vite, pour éviter une épouvantable catastrophe... Si vous ne me mettez pas en route sur-le-champs, je ferai quelque malheur.

— Faites, mon cher maître.

Le baronnet fouilla dans sa poche, prit un pistolet de

chaque main, les arma précipitamment, et les appliquant snr chacune de ses tempes, il ajouta froidement :

— Faites-vous atteler.

— Je vous suis trop dévoué pour vous obéir, monsieur le baron.

— Vous êtes un fier original... pour m'épargner une maladie vous allez laisser commettre un crime abominable.

— Si je vous mettais sur la grande route, ce serait moi qui vous tuerais... il est juste que je vous laisse la charge de votre mort... Si vous êtes criminel, mon âme sera blanche comme une colombe.

— Vous êtes un sage renouvelé des Grecs, maester Jack, répliqua le baronnet en souriant ; et il appuya vivement sur les détentes de ses pistolets.

Les deux chiens s'abattirent à la fois, les cheminées rendirent un son mat et la tête de sir Francis resta immobile entre le deux armes menaçantes ; son visage n'exprimait ni frayeur, ni colère ; il posa les pistolets sur son lit en disant :

— J'aurais dû m'en douter... Jack, si vous continuez à me servir avec tant d'intelligence et si peu de dévouement je vous donnerai votre retraite. Voici la quarante et unième fois que vous me sauvez la vie contre mon gré... C'est abuser de ma patience Vous devriez être un peu moins charitable et un peu plus à mon service... Après tout, vous êtes un excellent homme... Comment avez-vous déchargé mes pistolets ?

Le valet de chambre de sir Brecknock comprit que la bourasque etait passée, et il répondit avec un sourire plein de bonhomie :

— J'ai profité de l'absence de vos esprits...

— Pour avoir une présence d'esprit, je vous comprends, vous êtes en règle... Ah ! ça, je suis donc bien malade, à vous entendre ?

— Vous avez la fièvre chaude... demain vous serez tout guilleret.

— A la bonne heure... Ma foi ! la Providence protégera sans doute la famille de Candeuil, j'ai fait pour elle ce que j'ai pu... Jack, racontez-moi l'emploi de votre temps depuis que nous nous sommes quittés ; et avant tout, veuillez me dire comment il se fait que vous ayez acheté une voiture aussi burlesque ?..

— Monsieur le baron n'a qu'à se rappeler qu'il me laissa, seul, à la tête de ses affaires et de ses bagages, à Alger, le 22 avril de la présente année.

— Oui, mais votre voiture, Jack, votre voiture?

— Je l'ai achetée à Toulon, d'un baladin qui revenait d'une foire ; et je m'estimai très-heureux de cette occasion, car je me trouvais en peine de conserver votre ménagerie.

— C'est pardieu vrai... j'avais oublié mes bêtes !... où est mon perroquet des îles Moluques ?

— Ne le voyez-vous pas tout triste sur son perchoir.

— Mademoiselle Aïcha aime ces oiseaux à la folie, je me ferai un plaisir de lui offrir ce type des cacatoès... et mon singe du Congo ?

— Il vous fait là-bas mille grimaces, et s'est trouvé mal plusieurs fois depuis votre syncope.

— Très-bien, et mon vautour fauve ?

— Il déguste en ce moment un quartier d'agneau sur le balcon, c'est une bête charmante dont je n'ai que des éloges à vous faire ; on ne vit jamais un plus doux caractère...

— Ah ! ça Jack, je ne vois pas ma petite panthère des Philippines ?

— Hélas ! mylord, elle est morte après une douloureuse agonie, d'un épanchement au cerveau... Je lui ai fait faire des obsèques dignes de Votre Grâce !

— Dans quelle ville ?

— En pleine Méditerranée... Nous l'avons jetée à l'eau en grande pompe... Les poissons...

— Auront sans doute pris son corps pour celui d'un amiral, n'es-ce pas ?

— Il faut tout l'esprit de monsieur le baron pour rencontrer de pareilles saillies... Aussi n'est-ce pas là ce que je voulais dire précisément. Je voulais dire que les poissons de mylord ce portent à merveille, ainsi que ses pavillons et son chien de Terre-Neuve. — Mylord comprendra que la voiture du baladin n'était pas trop spacieuse pour sa ménagerie... et puis, il faut bien que les valets fassent des économies quand les maîtres font de la dépense. Pendant que mes bêtes voyageaient de compagnie, criaient, grimaçaient, et caquetaient à l'arrière-train de la voiture, moi je méditais sur le devant, ou bien je lisais pour orner ma mémoire.

— Vous êtes donc toujours passionné pour les livres ?

— Toujours ! c'est une merveilleuse invention que la prose, monsieur le baron !

— Et la poésie, maître Jack ?

— Je m'y perds trop aisément, mylord ; en d'autres termes, je suis fait pour l'antichambre et non pas pour l'Olympe !

— Vous croyez donc que la poésie est le langage des dieux ?

— Au moins l'ai-je lu dans un feuilleton.

— C'étais ainsi autrefois, il y a cent cinquante ans, mais aujourd'hui...

— Pardonnez-moi, je me suis avisé de lire les poëtes français du siècle dernier, et je les ai quelque peu compris... Encouragé, j'ai lu les modernes.

— Eh bien ?

— Je me suis dit que j'étais un âne, et j'ai repris ma vieille prose.

— Vous avez plus d'esprit qu'il n'y paraît, Jack. Vous êtes au moins plein de sens... Et quel livre tenez-vous à la main dans ce moment?

— La vie des philosophes, mylord ; c'est la lecture la plus nourrissante que je connaisse. Lorsque vous êtes arrivé, j'en étais à cette maxime de Périandre : « *Rien n'est estimable autant que le repos !* » C'était un grand sage que ce tyran de Corinthe.

— Je crois que vous jetez une pierre dans mon jardin, maître Jack.

Hélas ! monsieur le baron... quand serons-nous donc au terme de nos longs voyages !

— Demain.

— Demain ! s'écria le valet de chambre... Est-ce possible ?

— C'est la pure vérité.

— Le problème du mouvement perpétuel demeurera donc insolubre ! Je croyais que l'illustre famille des comtes de Brecknock avait fait vœu de le résoudre, et que mylord était sur le point d'en venir à bout... Monsieur le baron, je me sens ragaillardi. . Pensez donc que, parti d'Alger deux jours après vous, dans un méchant état de santé, j'ai débarqué à Toulon après trois jours de traversée ; que, de Toulon, j'ai couru à Marseille sans faire pause ; qu'à Marseille j'ai pris la route de Paris par Lyon, qu'à Lyon j'ai appris votre intention d'aller à Grenoble, qu'à Grenoble j'ai su que vous deviez être à Allevard le cinq mai, et que, prenant les devants, je suis venu m'installer ici où depuis trois jours je me délasse, avec volupté, de vingt-cinq ans de marches forcées par le chaud, par le froid, par les quatre saisons, la nuit, le jour; tant au service de monsieur votre père qu'à celui de lord Thomas, votre frère et qu'au vôtre... Nous en sommes à votre dernier relai !... Sainte Vierge !... Mais c'est donc au Paradis

terrestre que nous allons coucher demain su soir?

— Vous avez trouvé le mot... nous sommes sur la route du Paradis, encore un relai et je serai arrivé au terme de mes vagabondes explorations. L'objet que j'ai cherché, avec tant de persistance, ne me fuira plus... Jack, j'ai réalisé mon rêve.

— A monsieur le baron, que je suis aise de cette trouvaille... Cet objet doit être bien rare espèce et d'un bien charmant aspect.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai, pour ma part, contemplé tant de merveilleuses choses, en courant l'univers à votre suite, que l'embarras du choix m'eût été fort pénible.

— Comment Jack, vous n'avez jamais deviné quelles étaient mes deux idées fixes?

— Je vous sais une rage de charger vos pistolets pour en finir avec ce monde; si cette manie est une de vos idées, je n'aurai plus qu'à chercher l'autre.

— Jack, vous ne m'avez jamais soupçonné d'être amoureux?

— Monsieur le baron est l'homme le plus rangé du globe.

— Je suis amoureux! amoureux passionné!

— Hélas! mon pauvre maître, dois-je continuer de décharger vos pistolets... Une paire de balles dans le crâne, n'est-elle pas plus profitable qu'une grosse passion dans le cœur... J'aime à croire que mylord aura dignement placé ses affections.

— C'est un ange que j'aime... un ange du Paradis, car vous l'avez dit, nous arriverons au jardin céleste demain soir.

— Pardon, mylord, et où avez-vous fait la connaissance de cette perle si longtemps cachée?

— Dans mes rêves, répondit sir Francis avec enthousiasme.

— Dans vos rêves? répéta maester Jack grandement désappointé... puis il reprit d'un ton chagrin... mais mylord, cette honorable demoiselle n'existe donc pas?

— Elle sera demain près d'Allevard, je serai après demain devant elle... Ah! ça, Jack vous, ne comprenez donc rien à rien?

— Mille excuses, mais Votre Grâce m'a tellement troublé en m'annonçant cette grande nouvelle, que j'ai perdu ma lucidité. Voici deux points bien arrêtés. Nous arriverons demain à Allevard, pour n'en plus sortir, au moins de sitôt; nous resterons en Europe, d'où nous enverrons nos adieux aux autres parties du monde.

— Vous déduisez comme Archimède, monsieur Jack.

— A Allevard, Votre Grâce rencontre définitivement une jeune personne dont elle est épouse, et Votre Grâce reçoit le sacrement du mariage.

— Vous concluez comme un procureur-général... c'est bien cela; libre à vous de mander cette nouvelle à votre famille pour l'attirer près de nous.

— Hélas! mylord, je ne saurais trouver un courrier assez diligent pour porter ma lettre... Chère famille!

— Je ferai construire exprès pour vous, Jack, une ligne télégraphique.

— Rien ne m'étonnerait de votre générosité, monsieur le baron.

Ici lord Brecknock entra, pour la première fois de sa vie, dans quelques détails confidentiels avec son vieux serviteur; mais il ne lui dit pas un mot de sa singulière façon de s'amouracher, pas plus que de ses aventures avec M. Mathias et le Cafre Mahïah. Il se borna à lui confier, tout haut, qu'il avait enfin rencontré, au moment où

il y songeait le moins, la femme qu'il poursuivait depuis si longtemps, et il se dit tout bas :

« La douairière de Caudeuil est, à ce que l'on rapporte, une grande dame dans toute la portée du mot. La magnificence est son élément ; aussi ai je le projet de déployer, au château d'Allevard, un luxe oriental. Quand je devrais me ruiner en un jour, il faut que je séduise cette marquise, car elle est toute-puissante sur son entourage. »

La journée se passa en méditations et en causeries ; le baronnet qui n'avait jamais été si communicatif, versa des flots de baume dans les veines de son fidèle compagnon de route qui, chose surprenante, ferma son livre sans marquer préalablement la page de sa lecture.

Le barbier fit une nouvelle visite, recommanda une nuit silencieuse, et, le lendemain, vers midi, il permit à son malade de continuer son voyage.

La voiture de maester Jack étant attelée de quatre chevaux vigoureux ; le perroquet des îles Moluques, le singe du Congo, les poissons, le chien et les papillons du baronnet étant installés dans l'arrière-caisse, sir Francis se fit conduire dans la maison où le malheureux postillon qui l'avait *accroché* la veille, subissait la peine de son excès de zèle, et il lui dit, en lui remettant deux billets de mille francs et sa carte :

— Voilà de quoi payer vos drogues ; quand vous serez rétabli, n'oubliez pas de me venir trouver, je vous garderai à mon service et vous prendrai pour cocher, vous êtes le postillon de France qui entendez le mieux votre métier.

Cela dit, le baronnet, aidé par son valet de chambre, se hissa dans le compartiment réservé de la voiture. Jack recommanda à son maître d'éviter les courants d'air, puis il s'apprêta à fermer sur lui la portière.

— Eh bien ! vous ne montez pas ?... En finirons-nous

— Mylord peut partir...

— Qu'allez-vous faire?

— Je vais me loger dans l'intérieur.

— Pourquoi pas avec moi dans le coupé, puisque coupé il y a?

— Je sais trop ce que je dois à Votre Grâce pour me permettre...

— Et vous voulez faire route dans une ménagerie?

— Ma place est plutôt avec les bêtes de mylord qu'avec mylord.

— Il me plaît de déroger aujourd'hui, monsieur Jack... venez vous asseoir à mes côtes, et dépêchons un peu, si cela ne vous fait rien. Toutefois, si vous tenez à ce que nous nous séparions, envoyez-moi mon singe, il me faut absolument quelque société.

La guimbarde de maester Jack partit au grand trot de ses chevaux, en rendant un bruit de ferraille comme s elle eût porté un approvisionnement d'arsenal. Le voyage fut égayé par le pittoresque des sites, aussi bien que par les dissertations du valet et la verve originale du maître; et, comme nos Anglais débouchaient sur le vert et riant plateau d'Allevard, ils rencontrèrent une cavalcade qui enfilait un chemin de traverse ombragé de pommiers en fleurs et d'accacias. Cette cavalcade était composée de deux amazones, d'un jeune cavalier et d'un groom qui suivait ses maîtres à distance respectueuse. Le baronnet et son valet de chambre mirent la tête à la portière pour mieux voir ces élégants promeneurs. Les deux amazones étaient en tête et marchaient côte à côte, le cavalier qui ne pouvait avoir place dans ce rang, vu le peu de largeur du chemin, était à quelques pas en arrière, et les dames, pour lui parler, tournaient souvent la tête de son côté, en lui adressant chaque fois un doux sourire. Sir Francis

commanda au postillon d'aller au petit pas, et d'arrêter de temps en temps. Puis il s'écria :

— Je parierais le château de Brecknock contre un château de cartes, que ces deux femmes sont aimables et jolies.

L'étrangeté de cette exclamation amena une grimace sur les traits paisibles de maester Jack qui répliqua :

— J'ai lu quelque part, monsieur le baron, que lorsqu'on a la pensée du mariage en tête, on ne peut sans préjudicier à l'objet de sa flamme, s'inquiéter de trouver l'esprit et la beauté...

— Ailleurs que chez sa future, acheva sir Francis, en venant au secours de son serviteur empêtré dans une phrase colossale.

— C'est cela, mylord.

— Je ne saurais trop répéter que vous avez à coup sûr, du sang de Lycurgue dans les veines, Jack, mon ami... Voici, néanmoins, deux femmes qui se tiennent bien en selle et un cavalier qui a bonne mine. Parlez-moi de ces costumes d'amazone... ils sont aussi coquets que riches... Jack, je devine que ces dames ne sont ni Européennes, n Américaines, ni Asiatiques...

— Que sont-elles donc ? mylord.

— Je n'en sais rien... Leur costume a un cachet tout original et un vêtement de tous les pays : je voudrais bien voir de près ce beau couple... Ah! le cavalier met pied à terre et ressangle son cheval.

— Vous n'avez qu'à faire un souhait pour être exaucé, mylord, dit le valet de chambre en allongeant le bras hors de la portière.

Pendant que le cavalier sanglait sa monture, les dames se courbèrent sur l'encolure de leurs chevaux qui partirent à fond de train, et arrivèrent, avec la rapidité de la flèche, sur la route où stationnait l'équipage grotesque du

baronnet. Au bruit du galop, trois cris s'échappèrent à la fois de la guimbarde : un aboiement majestueux jeté par le chien de Terre-Neuve, un clapissement par le singe du Congo, et un sifflement par le perroquet des Moluques; puis, le chien passa son long museau à une fenêtre, le singe s'accrocha à l'un des barreaux pour jouir du même spectacle, et le cacatoès vint leur tenir compagnie. Les amazones, entraînées par l'impétuosité de leurs chevaux, dépassèrent un peu la voiture de sir Francis, tout en poussant un éclat de rire qni faisait deviner la fraîcheur et la pureté de leur voix; et, s'arrêtant, elles tournèrent brides, montrèrent au baronnet deux visages enchanteurs et se mirent au pas de chevaux de poste, regardant alternativement les deux voyageurs et leurs singuliers compagnons de route.

— Que vous avais-je dit, Jack, sont-ce là de douces physionomies?

— Je n'ose les regarder, monsieur le baron; n'oubliez pas que nous allons au paradis, et que dans tout paradis Dieu fait mûrir un fruit défendu... La femme est, à mon sens...

— Regardez cette élégante toilette!... et ne songez pas tant au fruit défendu; Jack, vous devenez très-licencieux.

La guimbarde marchait au pas de tortue, les deux belles dames la suivaient, en maintenant l'ardeur de leurs chevaux qni tachaient d'écume leurs poitraits.

— Quelle trouvaille pour un peintre de genre! murmura sir Francis à l'oreille de son domestique.

Nulle toile, en effet, n'a produit un tableau plus gracieux; nos souvenirs renoncent à nous rappeler un plus délicieux paysage, animé par des personnages aussi élégants de formes et de costumes. Il régnait entre ces deux amazones, légères, habiles, souples, intrépides; char-

mantes et le site où elles se trouvaient, et leur opulent équipage, une harmonie de tons et de lumière qui faisait éclater, dans son idéale magnificence, le génie du créateur de l'homme et de la terre, et des cieux. Le soleil, en disparaissant derrière les montagnes de la rive droite de l'Isère, jetait des reflets de pourpre sur le front du Mont-Blanc, des Mauriennes et des Sept-Lacs. Cette pourpre s'étalait sur la nappe des neiges, et nuançait le ciel d'un rose tendre qui se fondait dans l'azur de la voûte infinie. Au premier plan, les collines fleuries, les vallons gracieux étaient éclairés par les molles lueurs du crépuscule ; les chevriers regagnaient, appuyés sur leurs bâtons épineux, les sentiers du village ou des fermes. Le son mélancolique des grelots rompait le silence de cette nature au repos, et jetait la vie dans ce tableau champêtre. Sur la route sablée qui enveloppe le plateau d'Allevard, la voiture grossière et bizarre de sir Francis semblait être immobile. Près de là, les deux dames, montées sur de magnifiques chevaux ; l'un anglais et d'un noir de jais, l'autre arabe et d'une robe ardoisée, poursuivaient de leur maligne curiosité et de leur sourire l'équipage plaisant du baronnet. Ces dames avaient à peu près le même type de physionomie, quoique l'ovale du visage fût plus allongée chez l'une que chez l'autre. Elles avaient les yeux également noirs, également grands et doux, quoique hautains ; leurs tailles étaient celles de deux jumelles et aussi flexibles qu'un jeune roseau ; leurs fronts étaient cachés à demi par un chapeau calabrais, orné sur l'un des bords fièrement relevé, d'une plume grise, soyeuse et flottante. Leurs longues jupes étaient en pluche et à reflets, et leurs corsages en velours gris perlé, boutonné de manière à laisser pointer deux jabots de valencienne ; les manches du juste-au-corps étaient tendues, agrafées et soutachées à la turque ; deux camélias rouges étaient attachés à la

plus haute boutonnière de l'habit ; leurs petites mains, gantées comme pour le bal, maniaient d'un air de charmante fanfaronnade, une cravache en baleine et à pomme d'or ; les chevaux étaient irréprochablement harnachés, depuis la rose du frontal jusqu'au tapis blanc galonné.

Le baronnet ne se lassait pas d'admirer les jolies indiscrètes qui jetaient elles-mêmes, nous l'avons dit, des regards malicieux, tantôt dans la caisse aux bêtes, tantôt aux deux voyageurs, tantôt sur le chemin où elles avaient laissé leur cavalier. M. Jack, pour échapper sans doute la tentation, avait ouvert la *Vie des Philosophes*, et braqué de rechef ses bésicles sur son nez.

— Mon cœur, en approchant de celle qu'il adore, deviendrait-il moins exigeant ? se demandait sir Brecknock... Si l'objet de mon culte et de ma passion n'est pas l'idéa de mes rêves, si mon imagination m'a trompé !.... voilà, certes, l'occasion d'en remontrer au Werther de M. Goëthe.

— Ton mari va nous gronder, dit l'une des dames à s compagne.

— Pourquoi donc ? Horace ne gronde jamais, tu le sais trop galant...

— Bon ! pensa le baronnet, cette belle jeune femme m'a tout l'air d'être éprise de son mari... Après tout c'est un cas prévu.

— Pour deux raisons, répondit l'amazone qui montait le cheval arabe ; d'abord nous l'avons follement abandonné, puis nous sommes indiscrètes.

— Prendr ell egalop pour venir voir une charretée de singes, voilà certes une grande faute.

— Hé ! pensa sir Francis, cette façon de s'exprimer me semble un peu cavalière.

— Ne parle pas si haut, ce jeune homme t'écoute, notre curiosité l'a sans doute offensé.

— Les charlatans ne s'offensent de rien, mon amie.

— Es-tu sûre que ce soit un charlatan ?

— C'est peut-être un marchand d'animaux, à coup sûr, c'est un pauvre diable... Ah ! voici Horace.

Le vra se trouve toujours dans le faux, se dit le baronnet; cette charmante créature me prend pour un baladin, et, dans cette fausse opinion qu'elle a de moi, elle juge que je suis un pauvre diable... C'est on ne peut plus vrai... Décidément je donne la préférence à la femme au cheval arabe, l'autre me fait l'effet d'une délicieuse coquette.

Le cavalier qui était resté en arrière, rejoignit ses deux dames en caracolant, et leur dit d'une voix boudeuse :

— Vous êtes une étourdie, Médine, vous êtes une folle, Aïcha, de courir ainsi au risque de vous rompre le cou; quelle mouche vous a donc piquée?

— Nous avons voulu vous faire niche, mon cher capitaine, répondit Aïcha en rougissant.

Sir Francis Brecknock, entendant ces noms qui remplissaient sa tête et son cœur, et se trouvant en face de ses idoles, crut continuer ses rêves tout éveillé ; il se rejeta dans son coin, saisit le bras de son valet, et s'y cramponna convulsivement.

— Qu'avez-vous, qu'avez-vous, mylord ? s'écria l'honnête Jack ; vous êtes pâle et défait.

— Ce que j'ai ?

— Qu'avez-vous? que se passe-t-il?

— Jack !

— Mylord...

— Regardez bien ces deux dames et ce cavalier ?

— Je les regarde... hâtez-vous, de grâce, mon cher maître.

— N'avancez pas tant la tête, je ne veux pas qu'on nous examine de trop près.

— Mais, hélas ! qu'est-ce donc ?

— Voyez-vous bien cette ravissante et belle amazone qui monte un cheval noir ?

— Oui, mylord.

— C'est mademoiselle Médine devenue marquise de Candeuil, l'héroïne de ce feuilleton que vous m'avez lu si couramment à Ten-Boktou, chez le paysan hollandais.

— Est-ce possible... monsieur le baron ? .. est-ce possible ?

— Silence !... Voyez-vous ce jeune cavalier à mine fière et distinguée, voyez-vous cet élégant dandy qui monte un cheval bai ?

— Oui, mylord. Après ?

— C'est le capitaine de Candeuil, c'est ce brave et loyal prisonnier des Arabes dont l'histoire est si touchante.

— Dans le feuilleton de la *Quotidienne?*

— Précisément.

— Ah ! monsieur le baron, que je suis aise de le revoir... Ses aventures m'ont fait pleurer à chaudes larmes.

— Jack ?

— Mylord ?

— Voyez-vous cette charmante demoiselle qui se tourne en ce moment de notre côté ? voyez-vous sa taille de guêpe, sa pose gracieuse, son divin sourire, son front superbe et ses yeux éclairant son visage comme les étoiles illuminent le firmament ? Elle monte un cheval arabe gris-ardoisé... Jack, la voyez-vous ? regardez-la bien.

— Monsieur le baron, je vais remettre mes besicles.

— C'est la malheureuse Aïcha, la fille du vieux guerrier Ben-Allal, c'est l'intéressante fiancée de l'Arbi, la rivale de Kadidja ! C'est l'ange du désert, la vierge sacrée que vénère le peuple arabe, c'est Aïcha, Jack, c'est Aïcha.

— Mais, mylord, je tombe des nues... les feuilletons ne sont donc pas des romans ?

— Ils sont ce qu'ils peuvent être, et vivent de tout ce qu'ils trouvent ; mais il ne s'agit pas de cela, Jack. L'histoire de Médine, c'est une histoire, quoique toutes épisodes frisent le roman... Sachez donc, enfin, que le paradis où nous allons arriver est le pays qu'habite la belle Aïcha...

— Et que la femme dont votre Grâce raffolle est cette honorable et magnifique demoiselle...

— Vous avez autant de malice que mon singe Congo, Jack, mon ami, dit en souriant le baronnet. Avouez, dès lors, que je me trouve en bien fâcheuse position dans cette guimbarde, déguisé en montreur d'ours ou en marchand de perroquets.

— Quoi ! mylord, vous croyez qu'on oserait vous confondre ?...

— Eh ! parbleu ! monsieur Jack, les batteleurs et les lords n'ont-ils pas également face humaine, et l'habit n'a-t-il pas fait le moine dans tous les temps ?

— Mais votre air de grand seigneur, vos façons de prince, Mylord, votre charmante distinction.

— N'entamons pas le chapitre de vos fadaises, Jack... on voit bien que vous avez appris à faire l'amour dans la *Vie des Philosophes*... Apprenez, en passant, que les premières impressions sont décisives, et que le cœur d'une jeune fille ne revient jamais de ses premières sensations. Or, je dois avoir produit une étrange sensation sur mademoiselle Aïcha et ses amis.

— Pourquoi ne partons-nous pas au triple galop ?

— Je ne sais pas m'arracher à la société de celle que j'aime éperduement.

— Je vais descendre de voiture et j'irai saluer M. le marquis de Candeuil de la part de lord Brecknock ?

— Restez en place, s'il vous plaît... Allons, voilà que la cavalcade vient à nous... Je ne sais vraiment où me cacher... Si on nous interroge, vous répondrez, Jack ; je vais feindre de dormir.

Pendant ce dialogue entre le baronnet et son valet de chambre, Médine, Aïcha et le marquis de Candeuil s'étaient mis au pas, marchant de front, et comme leurs chevaux avaient une allure supérieure aux coursiers de la poste, ils les avaient considérablement dépassés.

— Nous nous sommes attardés, dit le capitaine, il fera très-sombre dans une heure, prenons le trot, mes enfants.

— Pourquoi se presser? les nuits sont belles, et la lune éclaire les glaciers à rendre jaloux le soleil, repondit Médine,

— Je n'aime pas à vous voir dans la traverse après le soleil couché... Prenons le trot.

— Qu'avons-nous à craindre? demanda Aïcha.

— Rien, assurément, mais enfin...

— Ce cher Horace ne peut pas s'habituer à la France. Il se croit toujours en Afrique, et quand nous prenons l'air, même sur une terrasse, il a l'œil au guet comme une vedette.

— Je suis un grand poltron, mon amie, je le sais, répliqua le capitaine en souriant avec une gracieuse modestie; mais le bonheur rend timide et peureux comme l'or rend avare.

Médine répondit au sourire de son mari par un regard plein d'amour ; puis, lui tendant la main, elle ajouta :

— Au trot, donc,

— Horace, dit Aïcha, faites-moi le plaisir de demander à ce marchand d'animaux s'il s'arrête à Allevard, et combien il veut vendre son perroquet blanc huppé.

— Volontiers, mon amie; tournons bride... J'ai cru

remarquer, en effet, que ce perroquet est de la m me famille que le cacatoès du fameux capitaine de l'*Enfer*, M. Mathias, de vaillante mémoire.

La cavalcade aborda la guimbarde de sir Francis, et le marquis de Candeuil s'adressa à Jack qui, obéissant aux ordres de son maître, avança son long cou hors d'une fenêtre qui lui faisait face.

— Vous allez à Allevard, mon ami?

— Oui, Monsieur, à Allevard même

— Vous y coucherez sans doute

— Mais si cela nous est agréable, je ne vois pas pourquoi nous ne le ferions pas, chacun a le droit de coucher où...

Le baronnet qui, la tête renversée, les yeux fermés, simulait un profond sommeil, appuya rudement le talon de sa botte sur le soulier de son valet. Jack comprit qu'il avait lâché quelque sottise, et il n'acheva pas sa phrase.

— Je suis de votre avis, reprit le capitaine, égayé par le ton bourru de celui qu'il interrogeait; la route et l'auberge appartiennent à tout le monde.

— L'auberge! grommela sourdement le susceptible domestique.

Médine et Aïcha regardaient le doux visage de sir Francis, sans se défendre de l'admiration qu'il leur causait, aussi n'interrompirent-elles point le colloque du capitaine et de maestr Jack.

— Vous venez sans doute de la foire de Saint-Pierre?

— Oui, monsieur, répondit Jack, sur l'avertissement silencieux du baronnet.

— Auriez-vous fait de mauvaises affaires par malheur?...

— Qui vous dit que je fasse des affaires, s'il vous plaît? répondit vivement le valet de chambre, courroucé du peu de révérence qu'on témoignait à son maître.

— N'oubliez pas que nous sommes des marchands d'animaux, glissa sir Francis à l'oreille de Jack, et soyez poli pour m'obliger.

— Je n'ai nulle envie de vous offenser, monsieur, reprit le marquis, j'ai au contraire l'intention de vous faire bien finir votre journée. J'ai cru que vous aviez peu vendu à Saint-Pierre, en voyant votre voiture attelée de quatre chevaux marchant au pas, ce qui ferait supposer que vous êtes lourdement chargé... bref, vous avez un perroquet magnifique dont ces dames ont grande fantaisie.

— Je le crois! c'est le plus riche échantillon des Moluques... Mylord ne le donnerait pas pour cinquante guinées.

Ici, lord Brecknock allongea un coup de coude à Jack, et se frotta les yeux.

— N'est-il donc plus à vendre? demanda le capitaine.

— Pardon, monsieur, repartit le baronnet d'une voix caressante; le mylord dont vous parle mon camarade, cherche à se défaire de cet oiseau.

— A la honne heure! Et à quel prix?

— Au prix que fixeront ces dames.

— Voilà qui est fort galant, dit Aïcha.

Puis, elle ajouta:

— Serez-vous encore à Allevard demain?

— Oui, mademoiselle; vous pourrez envoyer prendre on perroquet dans l'après-midi. Je laisse à votre générosité d'en fixer le prix.

— Je vous remercie, monsieur.

En prononçant ces mots, Aïcha rencontra le regard caressant de sir Francis, et elle baissa les yeux en rougissant. Le visage de lord Brecknock était pâle et empreint d'une émouvante mélancolie. Un gros nuage de poussière s'éleva sur la route, et on entendit le roulement

lointain d'une voiture et le trot cadencé de plusieurs chevaux.

— Fouette! cria le baronnet à son postillon. La guimbarde partit au galop de son attelage. La cavalcade suivit d'assez près

Le capitaine et Médine riaient de tout cœur, Aïcha s'efforçait de faire comme eux; mais c'était toujours du bout des lèvres que souriait la jeune fille.

— Voilà une rencontre qui me sera sans doute fatale, disait sir Francis à Jack; mademoiselle Aïcha me reconnaîtra sans nul doute, et notre connaissance s'est faite d'une ridicule façon.

— Que ne sommes nous dans cette brillante voiture qui va bientôt nous croiser, dit le vieux serviteur avec un déplorable soupir.

— Mes enfants, regardez donc ce riche équipage qui vient là-bas; comme ces quatre chevaux sont d'accord, comme cette calèche roule mollement... A qui cela peut-il appartenir?

Une calèche du style le plus élégant arrivait, en effet, du côté d'Allevard, et n'était plus qu'à quelques secondes de sir Francis; ses chevaux, conduits à la Daumon, nageaient dans leurs traits en effleurant le sol, et secouaient avec grâce leurs crins flottants. Le jokey qui était en selle avait une livrée légère en velours vert galonné d'argent; les deux laquais, assis sur l'arrière-siége, étaient en habit à la française de velours amarante galonné d'or; ils avaient la poudre, le tricorne et le bas de soie La voiture était vide et filait sans secousse en rendant un bruit sourd, étouffé par la trempe des ressorts et la rapidité de la course. En arrivant près de la guimbarde de sir Francis, le jockey mit ses chevaux aux pas, et l'un des laquais cria aux voyageurs:

— Venez vous de Goncelin?

— Ils ont donc tous la rage de nous questionner, murmura Jack, hors de patience.

— N'avez-vous pas une langue pour répondre, répondit le baronnet; puis il apostropha les gens de la calèche.

— Messieurs, je vous achète votre voiture, attelée comme elle l'est, et je vous prends tous à mes gages. Cela vous convient-il ?

— Touche, cria l'autre laquais au jockey, ne perdons pas notre temps avec ces manants.

— Qu'appelez-vous manants, monsieur, s'écria Jack saisi de colère.

— Venez-vous de Goncelin ?

— Oui, après ?

— Pouvez-vous nous parler de l'accident arrivé à lord Brecknock dans ce village?

— Oui, certes, repartit le baronnet.

— Sa chute laisse-t-elle quelque espoir de le sauver ?

— Il est absolument rétabli.

— Dieu soit loué !... Touche petit, et touche ferme.

Les chevaux s'élancèrent, la calèche s'ébranla. En ce moment la cavalcade qui venait derrière la guimbarde arriva à sa hauteur; Médine, Aïcha et le capitaine se rangèrent sur un bord de la route, pour contempler le bel équipage arrêté sous leurs yeux.

— Hé ! cria le baronnet... un instant; nous avons autre chose à vous dire?

— Parlez vite ?

— Au service de qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

— Nous sommes les gens de lord Brecknock; on nous a appris il y a une heure que sa seigneurie avait fait une chute terrible, et nous l'allons chercher.

— Venez donc m'ouvrir... Je suis lord Brecknock.

— Vous ?

— Ah! ça! drôles, cria Jack à son tour, je crois que vous donnez des démentis à mylord.

Les deux laquais se jetèrent en bas de leur siége, vinrent ouvrir la portière de la guimbarde et s'inclinèrent devant Jack.

— Ce n'est pas de moi dont il s'agit, faquins; parlez à sa Grâce.

Le baronnet sauta légèrement à terre, et dit au postillon : filez devant, vous arrêterez à la grille du château... partez! Puis, examinant son équipage avec tout le soin d'un amateur consommé, il dit : C'e t bien; depuis quand êtes-vous arrivé?

— Depuis hier matin, mylord; votre intendant de Genève nous a arrêtés à votre service, et dirigés par Chambéry sur Allevard. Nous mettrons tout notre zèle à satisfaire votre Grâce.

— Je n'en doute pas... Jack, montez sur le devant. Pendant que le vieux serviteur obéissait à cet ordre, le baronnet fit un pas vers la cavalcade, et saluant gracieusement Aïcha, Médine et le capitaine, qui s'inclinèrent à leur tour sur leurs chevaux; il s'installa dans sa calèche qui fit volte face et partit bon train.

— L'honneur est sauf marmorta Jack.

— Vous avez la vanité de Satan, répondit sir Francis, et Dieu vous devrait changer en femme.

— Jack fit la grimace en contemplant l'exiguité de ses mollets.

— Voilà une singulière rencontre, disait le capitaine à ses deux compagnes; Aïcha, votre passion pour les perroquets sera cause qu'un lord aura perdu la tête... car il la perdra en songeant à vous.

— Ce jeune homme est fort distingué, dit Médine en regardant son amie en dessous.

— Ce n'est donc plus un pauvre diable, répondit Aïcha avec quelque méchanceté.

— Peut-être.

— Et la raison?

— Je ne connais pas de plus pauvre diable qu'un amoureux repoussé, ma toute belle.

Aïcha ne répondit pas; elle prit le galop de chasse et ses deux compagnons l'imitèrent. Comme la calèche venait de quitter un bouquet de bois attenant à un ravin profond, et que les promeneurs y étaient engagés, un bruit de feuilles froissées effraya le cheval de Médine, et, au même instant, une forte détonnation fit gronder les échos de la montagne.

Le marquis et Aïcha poussèrent un cri déchirant! le cheval de Médine fit une pointe et s'abattit; lord Brecknock au bruit de la détonnation, et à l'appel qui frappa son cœur d'effroi, se retourna vivement, et ordonna à son Jockey de revenir au galop sur ses pas.

XV

L'hospitalité de sir Brecknock.

Le coup de feu était parti d'un fourré qui touchait au ravin; le saut de côté qu'avait fait le cheval de Médine, surpris par le froissement des feuilles, avait sauvé la vie à sa maîtresse; mais le noble animal, atteint sous l'oreille droite par le plomb de l'assassin, expirait sur la route dans d'affreuses convulsions. Le capitaine et Aïcha s'étaient précipités au secours de la jeune marquise dont le calme les rassura Au même instant sir Brecknock arriva et supplia M. de Candeuil de vouloir bien profiter de sa voiture. Cette offre, faite avec l'exquisse politesse d'un grand seigneur, et l'empressement naturel d'un ami, fut acceptée. L'équipement du cheval de Médine fut mis dans la voiture, le groom du capitaine conduisit en main les deux chevaux de selle; Jack trouva place, grâce à ses frêles dimensions, entre les deux laquais sur le siége; les deux dames s'assirent faisant face aux deux cavaliers et aux chevaux, et la calèche repartit au galop. Le crépuscule s'était insensiblement épaissi : la nuit s'étendait dans les vallons; les cimes des monts étaient seules faiblement

éclairées par les reflets du couchant. La lune apparaissait pâle et limpide au-dessus des masses sombres des forêts de sapins; les neiges scintillaient sous le feu de quelques étoiles, et le silence du soir n'était troublé que par le lointain tapage du Bréda, et le roulement uniforme de la voiture du baronnet.

Sir Francis respecta les émotions de ses hôtes, et ne fatigua point par d'indiscètes et fastidieuses questions. Aprés quelques minutes de marche, le marquis de Candeuil prit la parole, et le son de sa voix arracha le j une Anglais au charme d'une méditation délicieuse.

— Nous avons accepté sans cérémonie votre offre courtoise, Monsieur, pour ne pas vous ravir l'occasion de nous rendre service.

— Je suis voyageur, Monsieur, et vous savez qu'en voyage on a quelquefois une bonne fortune.

— Monsieur, je suis le marquis de Candeuil, capitaine de cavalerie au service de France; j'habite le château de la Rochette où madame de Candeuil, que vous avez personnellement obligée aujourd'hui, espère avoir l'honneur de vous recevoir, ainsi que ma mère et mademoiselle Aïcha, notre amie.

Le baronnet s'inclina et répondit :

— Je suis lord Brecknock; ma voiture de voyage s'étant brisée au dernier relai, j'ai dû me mettre en route dans la patache où vous m'avez rencontré, et où j'ai rougi de tout l'interêt que madame la marquise portait au marchand d'animaux J'ai loué le château d'Ailevard pour la belle saison, et mes gens ayant eu connaissance de l'accident qui m'est arrivé, sont venus au devant de moi. Voilà, monsieur le capitaine, le secret de notre rencontre ; je fais des vœux pour que le hasard qui nous a rapprochés vieillisse notre connaissance et mes respectueuses relations.

— Votre nom m'est très-connu, Mylord, et ce m'est un grand honneur comme un grand plaisir d'être en compagnie d'un homme aussi distingué que vous.

Le baronnet s'inclina de nouveau, et son regard s'arrêta sur les grands yeux d'Aïcha, qui se tourna vers Médine et lui demanda :

— Es-tu tout à fait remise de ta chute? n'éprouves-tu aucune douleur?

— Je me sens parfaitement bien, j'ai la tête moins lourde, et je pourrai remonter à cheval quand vous le désirerez, répondit la marquise avec un sourire affectueux, puis elle ajouta :

— On tire donc des coups de fusil en Dauphiné comme dans l'Atlas .. Messieurs, avez-vous des nouvelles du maladroit qui nous a fait une si grosse peur?

— Je n'ai pas pensé à le poursuivre, répondit le capitaine, c'eût été perdre du temps, il s'est jeté dans le ravin et a gagné la montrgne... La gendarmerie sera, dès ce soir, à sa recherche... Vous n'avez rien vu dans le bouquet de bois, Mylord, lorsque vous l'avez franchi avant nous?

— Non, Monsieur, absolument rien ; les feuilles étaient immobiles, le fourré m'a semblé désert.

— Voilà qui est étrange, dit Aïcha... A qui de nous trois le coup était-il destiné?

— Où est l'intérêt de ce crime?... Mylord, trouvez-vous un sens à cela?

— Aucun!

En prononçant ce mot, le baronnet leva les yeux au ciel, et sa pensée se reporta sur le Cafre farouche... Il étouffa un soupir et garda le silence.

— Messieurs, je vous conjure d'oublier cette vilaine histoire, mon pauvre cheval en a fait tous les frais... Nv os-uoecem rnzdə pas qu'un chasseur a déchargé son arme

sur un daim ou sur un loup, et que nous nous sommes trouvés sur le chemin de sa balle... Voici les feux d'Allevard, si mylord a un cheval de selle à me prêter, nous serons à la Rochette dans trois quarts d'heure, et nous ferons de notre aventure une belle scène de brigands pour les marmots du village.

— Toujours rieuse, dit le capitaine assez gaîment... Au fait, vous avez raison, Médine, nous n'avons d'ennemis nulle part, et vous avez expliqué l'énigme... N'êtes-vous pas de notre avis, Aïcha.

— Certes... qui pourrait être assez lâche pour frapper ma sœur, le meilleur ange de Dieu?

— Et vous, Mylord?

— Vous me semblez dans le vrai, monsieur le marquis, il faut une raison aux malfaiteurs; j'aurais compris une fusillade complète, je ne comprends pas un coup de fusil...

Puis le baronnet pensa : « *Les daims et les loups ne courent pas les grandes routes, et l'homme a toujours près de lui quelque ennemi mortel.* »

La calèche entra au galop dans les allées sablées du château d'Allevard; toute la livrée de sir Francis vint se ranger sur le perron et le long des haies vives, armée de flambeaux qui projetaient une lumière dorée sur les verts massifs des bouquets d'arbres.

Un huissier, en tenue de château royal, la chaîne en sautoir, la culotte et les souliers bouclés, la tête poudrée, l'épée à pommeau d'acier battant sur les mollets, et l'habit noir coupé à la française, vint ouvrir la portière de la voiture et présenta l'épaule au baronnet, pendant que les deux laquais, sautant à bas de leur siége, se rangeaient des deux côtés de la portière, une longue verge d'ébène à la main, pour garantir de l'atteinte des roues les vêtements de leur maître.

Sir Francis descendit lestement de voiture, et offrit la main aux deux dames qui s'y appuyèrent, touchèrent d'un pied léger la première marche du perron, et se dirigèrent, conduites par leur hôte, vers un salon d'été rempli de fleurs et tapissé de glaces, où, comme par enchantement, des valets servirent une collation aussi délicieuse que charmante à l'œil.

— Êtes-vous résolument décidées à partir pour la Rochette, Mesdames? demanda lord Brecknock. Ne ferez-vous pas largesse entière au château d'Allevard en y passant la nuit?

— Cette nuit serait trop cruelle pour ma mère qui nous attend, répondit Médine.

— J'enverrai un exprès, bride abattue.

— Merci, Mylord, merci... Veuillez faire demander le chef de la brigade de gendarmerie de cette ville, et nous prêter l'un de vos chevaux de selle. Ces deux services rendus, nous n'aurons plus qu'à vous exprimer notre reconnaissance.

— Je vais vous obéir, quoique à regret, monsieur le marquis.

Le baronnet sortit du salon, et aborda l'huissier qui s'était présenté à son arrivée.

— Depuis quand êtes-vous ici?

— Depuis deux jours, Mylord; je suis parti de Genève vingt-quatre heures avant vos équipages.

— Vous êtes-vous absenté du château depuis votre arrivée?

— Non, Mylord.

— N'avez-vous pas vu un jeune nègre, habillé d'un long caban, appelé Mahïah.

— Non, Mylord.

— Comment! ce nègre arrivant de Grenoble et du châ-

teau de la Rochette, ne s'est-il pas présenté au château pour me rejoindre ou pour m'attendre ?

— Non, Mylord, je n'en ai eu aucune nouvelle.

— Il est venu hier, dans l'après-midi, un brigadier de gendarmerie qui m'a fait les mêmes questions, Monseigneur, dit un valet de chambre qui avait entendu la demande de sir Francis et la réponse de l'huissier.

— Eh bien ?

— Personne n'a vu ici le nègre dont parle Mylord.

— C'en est fait ! murmura le baronnet.

Puis, s'adressant à Jack qui entrait, portant une lettre sur un plat d'argent, il lui dit :

— Faites seller cinq chevaux, dont un avec l'équipage d'amazone que nous avons rapporté, et que trois des plus jeunes et des plus vigoureux domestiques s'apprêtent à me suivre, armés de pistolets et de cannes à falots. D'où vient cette lettre, Jack ?

— C'est un paysan qui l'a apportée, il n'y a qu'un instant, Mylord.

Le baronnet rompit le cachet, et lut ces mots d'une écriture évidemment contrefaite :

« Mahïah est libre, il ne doit compte de ses pas et de ses actions qu'à Dieu ; il te remercie de ton amitié et t'assure de sa reconnaissance, le fils de Zaka venge les outrages des siens, mais il n'est pas ingrat. Quand tu auras besoin de Mahïah, tu mettras un drapeau sur ta maison pendant tout un jour, et, au milieu de la nuit, Mahïah t'attendra au pied de la colline de ton village. »

— Oh ! oh ! pensa sir Francis, mon Cafre a déjà trouvé un secrétaire... Ceci me paraît louche. Voilà un cas de complicité. Se tournant vers Jack, lord Brecknock lui dit :

— Allez prévenir en toute hâte le sous-officier de gen

darmerie qui commande ici que j'ai des révélations pressantes à lui faire... Partez.

De retour au salon, sir Breckncok s'approcha du capitaine et lui dit :

— J'ai quelques mots à vous confier à l'écart, monsieur le marquis.

— A vos ordres.

Et lorsque les deux jeunes gens furent arrivés dans un cabinet retiré du château, le baronnet prit la parole :

— Nous sommes d'anciennes connaissances, capitaine, sans nous être jamais donné la main. Vous avez entendu citer mon nom et mes extravagances, sans doute ; j'ai lu votre histoire et vos exploits... Vous voyez que j'ai de vous des souvenirs d'admiration et que vous n'avez de moi que des souvenirs...

— D'une magnificence généreuse, d'un esprit supérieur.

— Vous êtes on ne peut plus poli... passons ! Ce que j'admire en vous, c'est un froid dédain pour le danger et un téméraire aveuglement dans toutes les circonstances périlleuses.

— Je suis soldat, Mylord.

— A merveille ; mais si vous avez, jusqu'à ce jour, méprisé la mort et mérité l'éloge de tous les braves, maintenant que Dieu vous a fait le gardien d'un trésor, il faut devenir sentinelle vigilante.

— Je ne vous comprends pas.

— L'instinct de la conservation est toujours en campagne quand on en a besoin. N'êtes-vous pas l'heureux époux de mademoiselle Médine d'Ulm ?

— Oui.

— Mademoiselle Médine, aujourd'hui marquise de Candeuil, n'est-elle pas fille de l'ancien colonel d'Ulm, mort en Afrique sous le pseudonyme d'Ibrahim ?

— Oui, Mylord.

— Ne trouvez aucune indiscrétion à mes paroles, je vous prie, elles sont nées d'un intérêt profondément dévoué. Le colonel d'Ulm n'avait-il pas épousé, sous l'Empire, madame votre mère ?

— Oui, Monsieur; c'est une déplorable histoire dont on ne s'est que trop occupé, et dont un étourdi a fait dernièrement un mauvais livre, dit le capitaine en rougissant.

— Les écrivains sont pillards, monsieur le marquis, ils ont tous pour patrie la Forêt-Noire. Mais enfin, tout mauvais livre renferme quelque chose de bon, a-t-on dit. Or, le roman de Médine a lancé, comme vous saurez plus tard pourquoi et comment, un fidèle ami sur vos traces. Cet ami est devant vous.

Le marquis s'inclina et répondit :

— Ma mère, actuellement au château de la Rochette, avait été mariée contre son gré, et avait à peine connu son mari, lorsqu'il fut fait prisonnier en Russie. Revenu de son exil, horriblement défiguré et vieilli, ma mère, remariée au marquis de Candeuil, qu'elle adorait, ne l'a jamais reconnu, dans toute la loyauté de ses souvenirs. Des papiers trouvés dans les bagages du mameluck Ibrakim n'ont que trop prouvé son identité, et la marquise de Candeuil porte aujourd'hui le deuil de ses deux époux avec désespoir.

— Je n'en ai jamais douté, capitaine; la mère d'un homme tel que vous ne peut être soupçonnée. Je reviens à mon sujet. Le colonel d'Ulm, ou plutôt sa race, a laissé en Afrique un homme chargé d'accomplir sur elle des vengeances odieuses et terribles.

— Ces vengeances ont été fatalement satisfaites...

— La mort de l'Arbi et du juif Samuel a-t-elle suffi à tarir la soif de sang du fils de Zaka?

— Avant de quitter l'Afrique, j'ai reçu les confidences du nègre Mahïah; il m'a confié son degré de parenté avec Aïcha, et m'a avoué, en résistant à mes instances qui le sollicitaient de me suivre en France, qu'il n'osait franchir la mer par prudence et par crainte de céder aux ordres barbares de sa mère mourante.

— Et qui menacent ces ordres, capitaine?

Candeuil tressaillit et murmura faiblement:

— Ma femme.

— Je connais le nom du chasseur qui a tué maladroitement le cheval de madame la marquise, aujourd'hui, dit brusquemenf le baronnet.

— Ah! fit le capitaine.

— Ce chasseur est un jeune nègre nommé Mahïah, arrivé d'Afrique tout exprès pour tirer sur les loups et sur les daims des Alpes, et pour abattre, par maladresse, la femme adorable que Dieu nous a donnée.

— Mahïah! Mahïah ici? cria le marquis stupéfait et épouvanté... Et comment?... qui vous l'a dit?

— J'aurai l'honneur de vous voir demain en allant faire ma cour aux dames de Candeuil et a mademoiselle Aïcha, et je vous raconterai cette histoire tout au long. Sache seulement, dès maintenant, que j'ai rencontré ce Cafre à bord du navire qui m'a mené d'Alger à Marseille, qu'il m'a fait la confidence de ses desseins et que je l'ai mis sur vos traces... car je l'ai conduit à Grenoble, et de Grenoble, je l'ai envoyé à la Rochette.

— Vous? vous, Monsieur!

— Moi-même... Veuillez trouver ma conduite toute naturelle...

— Mais...

— Soyez persuadé que j'ai accompli les plus rigoureux devoirs de la prudence et de l'humanité.

— Un valet vint annoncer que le sous-officier de gendarmerie était arrivé.

— Faites entrer, dit le baronnet; puis s'adressant au capitaine, il ajouta : Laissez-moi conduire cette affaire.

— Vous m'avez fait appeler pour un cas grave, dit le vieux soldat.

— Oui, Monsieur. A cinq kilomètres d'Allevard, sur la route de Grenoble, vers six heures vingt minutes de l'après-midi, un coup de feu, parti d'une touffe de bois, et dirigé contre madame la marquise de Candeuil qui se promenait à cheval avec Monsieur que voici, son mari et une de ses amies, a tué raide le cheval de cette dame. Il nous a été impossible de voir et de poursuivre l'assassin qui a gagné la montagne par les ravins.

Le gendarme écrivit ce rapport, le fit signer par le capitaine et par le baronnet et dit :

— Voici deux affaires que nous avons sur les bras, ou plutôt voici deux affaires qui n'en font qu'une.

— Le pays est donc bien mal habité?

— Non, Monsieur, on y commet un crime tous les vingt ans; mais hier, nous avons reçu du château de la Rochette, le signalement d'un nègre à votre service, dit-on, qu'on accuse de projets homicides, et que nous ne savons où trouver.

Sir Francis se hâta de prendre la parole pour empêcher M. le marquis de Candeuil de manifester son étonnement, et il dit :

— C'est sans doute madame la marquise douairière de Candeuil qui vous a fait prévenir?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! vous pouvez laissez dormir cette affaire. Mon nègre est un excellent sujet qui n'a fait que toucher à Allevard, car je l'ai renvoyé à Grenoble, de Goncelin où il m'a rejoint hier soir. C'est un être très-pacifique et com-

plétement inoffensif; madame la marquise aura écouté quelque terreur panique ou des avis calomnieux; je vous engage à lui laisser, quand il reviendra, pleine et entière liberté.

— Puisque vous lui servez de caution, je prends note de votre deposition, et nous en écrirons au parquet.

Quand le gendarme fut parti, le capitaine dit à son hôte :

— Vous ne serez pas surpris d'apprendre que je ne comprends rien à votre façon de protéger les gens contre l'assassinat

— Pourquoi cela? monsieur le marquis.

— Vous m'apprenez que Mahïah est près de nous, ce gendarme nous dit que ma mère l'a signalé à la police (je ne sais trop comment), et vous l'affranchissez d'un mot de toute poursuite, de toute surveillance.

— C'est dans notre intérêt commun.

— Je suis au bout de mon latin.

— Vous connaissez les Kabiles, capitaine; vous savez que les limiers les plus fins et les plus hardis ne sauraient les surprendre lorsqu'ils sont embusqués ou enterrés dans leurs montagnes. Eh bien! Mahïah est un Kabile. Sobre comme un nègre, brave autant que vous, il échappera à toute recherche, et l'ardeur de la poursuite envenimant sa colère, vous serez exposé à d'inévitables dangers. Règle générale : pour toucher le but qu'on veut atteindre, il faut lui tourner le dos...

— C'est-à-dire que pour aller au Nord, il faut marcher vers le Sud, interrompit le capitaine.

— Mon Dieu! monsieur le marquis, la terre n'est-elle pas ronde?

— C'est juste.

— Comprenez qu'en faisant traquer notre Cafre par de gendarmes et des recors, nous lui disons très-éloquem ment : Dépêche-toi de faire ton coup.

— Il me semble qu'il paraît passablement pressé.

— Certes; mais il n'a sans doute profité que d'une belle occasion, je connais le fond du cœur de Mahïah : il y a plus de bon que de mauvais dans cet abîme. Décidé à la uengeance, cette vengeance peut-être paresseuse... Je crois avoir, dans tous les cas, un moyen infaillible de museler cette bête sauvage .. Pardonnez-moi, si je parle si légèrement de l'oncle de mademoiselle Aïcha.

— Ne vous gênez pas avec moi, dit le capitaine en souriant de nouveau.

— Mademoiselle Aïcha n'éprouverait-elle pour son oncle l'horreur inspirée par ses odieuses préméditations et ses cruelles vengeances?

Aïcha est une fille arabe; elle a dans le cœur une haine invétérée contre le peuple français, qui a ruiné et détruit en famille. Elle aime à l'adoration madame de Candeuil es souvenir de l'Arbi et de sa terre natale; depuis qu'elle sait que Mahïah est son oncle, elle en parle avec respect et tendresse...

— C'est d'une âme noble, fière et aimante!... Eh bien! monsieur le marquis, ajouta sir Francis après une pause.. je n'hésite pas à répéter que je débrouillerai tout ce drame à la façon d'un vaudeville.

— Les vaudevilles finissent tous par un mariage, mylord, et vous avez la réputation de vouloir être jusqu'à la mort un obstiné célibataire.

— Nul n'est brave comme un poltron qui se révolte, capitaine... L'histoire du cœur est écrite en proverbes.

On vint annoncer que les chevaux étant sellés depuis longtemps, les dames désiraient partir.

— Surtout ne soufflez pas un mot de tout cela, avant que je ne vous donne le signal, dit le baronnet en reconduisant le capitaine : il ne faut pas inutilement effrayer madame la marquise, et il faut bien se garder d'épouvan-

ter mademoiselle Aïcha sur le compte de son charmant oncle.

— Soyez sûr de moi.

— Nous vous avons dérangés, messieurs dit Médine, mais nous sommes impatientes de rassurer ma mère déjà très-inquiète sur notre sort, j'en suis persuadée.

— J'irai demain recevoir mon châtiment, répondit sir Francis en offrant la main à Aïcha pour la mettre en selle, et en lui glissant un suave regard plein d'amour, de respect et de noblesse, je suis coupable de sa trop longue attente...

— Coupable comme un bon génie, dit Aïcha le front baissé..,

— Dont le palais enchanté s'est ouvert pour nous secourir... acheva Médine... c'est une nuit des contes arabes, que celle-ci,

— Dieu veuille que le beau ciel d'Afrique vous couvre toujours, ajouta sir Francis, en portant une tresse des crins du cheval d'Aïcha à ses lèvres, et en y déposant un baiser brûlant. Puis il s'élança sur le cheval qu'on tenait en main pour lui.

— Nous ne souffrirons pas que vous nous accompagniez, mylord, dit le capitaine. Vous n'êtes pas encore entièrement rétabli de votre chute... restez, restez.

— Si j'ai été assez heureux pour vous être de quelque utilité, ne punissez pas mes services par une tyrannie, répondit le baronnet en adressant un regard suppliant aux deux dames... à moins que je ne sois de trop dans votre escorte.

— Vous êtes le maître sur vos terres, mylord, dit Médine, et nous sommes vos très-humbles vassales.

La calvacade se mit en route, précédée de deux laquais, et suivie d'un troisième domestique. Tous portaient au bout de petits bâtons, des fallots de taffetas gommé, qui

répandaient une vive lumière sur un grand rayon, et effarouchaient les oiseaux endormis dans les haies et sur les arbres.

Aïcha marchait à côté du capitaine, et Médine était près de sir Francis; la route assez étroite, quoique fort belle, ne permettait pas de cheminer autrement que par deux ou par un Les chevaux du sir Breckno k et ceux de M. de Candeuil, étant de première race avançaient rapidement, quoique au pas, et la petite troupe se trouva bientôt dans la vallée.

— Voilà qui est on ne peut plus féerique, dit Médine; cette marche au flambleau fait mon bonheur,

— Elle me rappelle des nuits bien chères, dit Aïcha.

— Elle me laissera de bien doux souvenirs, ajouta lord Brecknock... Il y a par-ci par-là, dans la vie, des minutes qui valent mieux que beaucoup d'années.

Le son de voix du baronnet arriva si mélancolique et si tendre à l'oreille d'Aïcha, que la jeune fille en tressaillit; elle leva sa cravache, et frappa l'épaule de son chev l qui fit une courbette, et rasa des lianes épineuses suspendues aux branches basses d'un amandier. L'une de ces lianes accrocha les chapeau de l'amazone, qui s'efforçait de s'en débarrasser, lorsque sir Francis se porta en avant, saisit les épines d'une main ferme et les brisa violemment pour déliver la captive. Aïcha répondit par un gracieux sourirs à ce petit dévouement, et son sourire, tout à coup contracté, prit une expression de reproche lorsqu'elle vit de larges gouttes de sang couvrir le gant du chevalier.

— Vous vous êtes blessé, monsieur ?

— Dites que je suis égratigné, mademoiselle... On n'a rien pour rien ici-bas.

Le capitaine et Médine échangèrent un coup-d'œil rapide La calvacade observa, pendant quelque temps, un profond silence ; puis la conservation s'engagea de nou-

veau et fut gaie, vive, spirituelle ; Aïcha n'y prit qu'une faible part, mais le baronnet l'écouta avec bonheur, recueillement et enthousiasme ; son âme nageait dans la joie. Interrogé par Médine, il raconta de nouveau sa mésaventure de Goncelin, et sa fausse et fâcheuse position dans la guimbarde de maester Jack. Médine riait de tout cœur au récit animé et original de sir Francis, dont la verve était toujours du meilleur ton. Le marquis se sentait entraîné; malgré lui, vers ce spirituel et charmant jeune homme, dont le caractère aventureux et la vie romanesque l'avait souvent intéressé ; et nous croyons pouvoir affirmer, sans nous compromettre, que les laquais d'avant-garde débouchèrent sur l'allée de marronniers du château de la Rochette, quand nos promeneurs de nuit pensant, Médine à l'originalité de l'aventure, Candeuil à l'amabilité de son voisin, sir Francis à son amour, et Aïcha aux belles nuits africaines et à la voix de fauvette qui gazouillait à son oreille, regrettaient, tous les quatre, de n'avoir pas encore quelques bons petits kilomètres à parcourir.

Arrivé devant la grille de la cour d'honneur, lord Brecknock salua jusqu'à terre sa compagnie, et, sans s'arrêter aux appels et aux prières du capitainn, il partit suivi de ses laquais et reprit le chemin d'Allevard.

Fouiller au cœur du baronnet pour chercher les émotions délicieuses qui s'y glissèrent pendant son séjour au château d'Allevard, serait imprudent de notre prit. Nous tenons trop à caresser nos lecteurs, nous avons trop bonne envie de leur plaire et de les tenir éveillés, pour nous jeter dans le pathos désordonné des amoureux ivres de joie, ivres d'espérances, ivres morts de ce poison embaumé qui a pour étiquette ces mots : *Premier amour*. Descendre dans l'âme d'un jeune homme surpris en flagrant délit de bonheur, comme sir Brecknock, et vouloir écrire ce qui se passe dans cette âme, c'est rabâcher ce qui a été dit, pensé,

écrit par tous les hommes, par toutes les femmes depuis la seconde génération du genre humain ; c'est nager en plein Océan ; c'est faire la morale à son curé, attendu que, de nos lecteurs et de nos lectrices, il n'est personne qui ne sache aussi bien, mieux que nous, peut-être, ce qui devait se passer chez le baronnet.

Son cœur était une espèce de chaos : voilà tout ce que nous en savons dire de plus neuf pour le quart d'heure, nous essaierons au prochain chapitre de débrouiller quelque chose dans ce chaos en travail.

Après avoir semé de mélancoliques regards sur tous les buissons qu'avait frolés la robe longue d'Aïcha, après avoir baisé sans relâche son gant ensanglanté, sir Brecknock arriva chez lui, saisi d'une fièvre brûlante, de l'une de ces fièvres qui ne font jamais du mal, et qu'on ne saurait trop avoir dans ce monde, où toute jeunesse, toute candeur, tout amour et tout bonheur passent, hélas, si vite!

Lorsque Jack mit son maître au lit, il s'aperçut à ses paroles décousues, et au tremblement de son corps, qu'il y avait quelque chose de dérangé dans cette organisation si bien trempée.

— Vous souffrez, mon cher maître?

— Un peu... je me ressens de ma chute, ce ne sera rien... Allez vous reposer?

— Vous aurez pris froid, cette nuit?

— Cela peut bien être.

— Ah! mon Dieu, myiord!.. ces femmes nous causeront quelque grand dommage.

— Allez vous reposer, Jack, et ne parlez des dames qu'en faisant la révérence.

— J'obéirai à Votre Grâce ; mais voyez combien d'événements fâcheux depuis que nous avons rencontré ces dames.., Un coup de fusil, un cheval tué, le château sens dessus dessous, et un gros rhume de poitrine que vous

avez sûrement ramassé à travers champs..... Ah ! mylord, reprenons la poste et le chemin des Grandes-Indes, si vous le voulez, on ne saurait courir trop vite et surtout aller trop loin, quand on a l'amour à ses trousses.

— Assez Jack, j'ai besoin de dormir ; votre philosophie est fort sage mais elle me fatigue.

— Bonne nuit, mylord... Quels sont vos derniers ordres pour demain ?

— Vous ferez hisser, dès le point du jour, un drapeau blanc sur l'un des paratonnerres du château.

— Y pensez-vous, mylord, un drapeau blanc ! on nous mettrait à sac la Charte en main.

— Un drapeau noir, alors, peu m'importe.

— On nous prendra pour des pirates, et on fera les plus odieux cancans sur notre compte.

— Un drapeau jaune.

— Triste couleur pour un candidat aux épousailles, dit Jack d'un ton chagrin.

— Faites hisser tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit une toile qu'on distingue de loin, et courez vous coucher, pour l'amour de Dieu, Jack, mon ami.

— Voilà qu'ils lui ont fait prendre une fièvre maligne, pensa le vieux valet de chambre, en se retirant à pas de loup. Un drapeau ! un drapeau ! Quelle plaisante manie de malade !

XVI

Premiers faits,

Le point du jour surprit sir Francis Brecknock dans les méditations suivantes :

— Après le nom du souverain Être par qui tous les autres sont et subsistent, le mot *amour* est, sans contredit, le plus vieux des mots. Le succès qu'a obtenu cette expression dans tous les âges et toutes les langues est effrayant ! Je ne connais qu'une coutume qui puisse rivaliser d'importance avec le besoin d'aimer, c'est la coutume qu'ont les hommes de manger pour vivre depuis qu'ils ont été créés... Et encore voit-on l'amour vaincre les appetits les plus gloutons, et faire périr d'inanition les estomacs les plus solides... Quoi ! me voilà pris de la tête aux pieds, subjugué, enchaîné par une passion frénétique, moi, homme calme, philosophe, voyageur! moi qui, par sarcasme, défiais tous les pays de m'offrir une femme que je pusse aimer !... Dalila a tranché la chevelure de Samsom !... Je suis au camps des Philistins, prêt à tourner la meule ! Je vois fuir mon énergie, ma volonté, sans pouvoir les ressaisir... Mon âme est énervée ; la fièvre me

dévore, mes lèvres tremblent, et mon imagination s'égare dans des rêves tout nouveaux. »

La tête du baronnet s'inclina; il ferma les yeux sans sommeiller. Le silence le plus absolu régnait dans le château; les valets, appris à bonne école, respectaient le repos de leur maître, et l'on n'entendait que le monotone mugissement du Bréda qui se précipite, nous l'avons dit, sous les croisées et dans le parc du castel d'Allevard.

La chambre à coucher de sir Francis était remplie d'objets de luxe et d'élégance; pressé, comme nous le sommes, par la rapidité du récit, nous prions le lecteur de se figurer les choses selon son goût, et de meubler cette pièce des somptueux appartements du baronnet à sa guise, nous nous en rapportons à sa prodigalité. Arrivons vite à nos personnages, et leurs préoccupations, sans nous accrocher à ces minitieux détails auxquels certains écrivains doivent leur fortune, mais qui, participant de l'inventaire, nous semblent appartenir beaucoup plus à la bazoche qu'aux lettres.

Sur une table de travail placée à son chevet, sir Brecknock avait posé son portefeuille, et les pistolets de lord Thomas son frère. Une lampe à trois becs, suspendue au plafond, brûlait dans des coupes d'albâtre, et répandait une douce clarté dans la chambre. (C'était encore une manie du baronnet d'avoir toute la nuit de la lumière). Prenant un journal, sir Francis lut, à demi-voix, les notes qu'il venait d'écrire.

Allevard, le 6 mai 1845.

« Je viens de la quitter?... J'ai fermé les yeux sur son « adorable sourire! la mélancolie de ce cœur d'ange s'est « infiltrée dans tout mon être. Son image s'est gravée « dans ma pensée;... je vous vois partout Aïcha; partout « je vous retrouve! vous êtes dans l'air que je respire, « dans les parfums de ces vases de fleurs, dans le silence

« demon insomnie; dans l'éclat de ce torrent ! vous êtes « la compagne inséparable de tous les mouvements de « mon âme; pour moi, vous remplissez le monde entier... « je ne connais que vous dans l'univers ! »

« C'est donc là ce qu'on appelle le premier amour- c'est donc là ce sentiment dont j'ai ri si souvent ! ! je riais de tous les amoureux ; je riais malgré moi de Werther et du roman ; j'accusais les rêveurs et les élégiaques de folie; j'avais beau sonder le fond de mon cœur, je n'y trouvais que dédain pour cette passion qui me domine aujourd'hui; je connais les fibres de mon être, et ces fibres ne vibraient pas ; il faillait qu'un rayon de tes beaux yeux vint animer mon âme, Aïcha, pour que mon âme s'emplit tout à coup de lumière, pour que la voix de ma jeunesse en fleurs, fit entendre à son tour les doux accords de sa divine harmonie ! Oui, je le reconnais ! l'amour chaste et pur que Dieu, dans sa magnificence, verse dans nos cœurs, est son plus grand bienfait. L'homme noblement épris, s'élève au-dessus de sa propre nature, et semble se rapprocher du créateur. Ses mauvais penchants sont vaincus, sa foi se ravive, sa vie se remplit ; dans l'union fraternelle et sainte de leurs pensées, dans leur culte mutuel et désintéressé, les amants font l'aumône à toutes les pauvretés et à toutes les douleurs. Chez ce couple bienheureux, les vertus de l'un passent au cœur de l'autre pour chasser ses défauts ; et, tant que les mains unies dans une même étreinte, les fronts penchés dans une même prière, ces deux êtres s'appartiennent, ils appartiennent à Dieu, essence suprême de justice et de bonte !

« Ces retours sur moi-même me font envisager tout mon passé. Que de temps perdu, gaspillé ! que d'occasions manquées de semer autour de moi une multitude de bienfaits ! J'ai jeté l'or à pleines mains dans toutes les contrées, et ma jeunesse s'est éboulée, jusqu'à présent, dans

une oisiveté déplorable. J'ai poursuivi deux idées à travers le globe terrestre... voilà tout ce que j'ai fait! L'une de ces idées me venait d'en haut, du ciel, l'amour d'une femme; l'autre me venait d'en bas, de l'enfer, le suicide!... Je renonce au suicide : arrière satan, arrière! je laisse la mort, pâle et honteuse, aux pervers, aux réprouvés!... vienne Aïcha, ma noble Africaine, ma céleste houri, ma beauté sans tache, et je lui offrirai cette jeunesse vierge et couronnée, cette vie que son souffle ranimera, cette fortune qui ferait envie aux rois; vienne ma promise, au visage enchanteur, et je brise la coupe empoisonnée que satan m'offrait chaque jour! »

Heureusement pour nos lecteurs, l'une des portières en velours qui fermaient la chambre de sir Francis, glissa sur sa tringle, et au bruit léger de ses anneaux, le baronnet leva la tête, posa son portefeuille et dit !

— Que me voulez-vous, Jack, de si bonne heure?

Sans cet incident, le lecteur, malgré nos soins, eût été obligé de parcourir tout ce que le journal de sir Brecknock avait reçu de confidences, dans l'un de ces styles romantiques tellement échevelé, que l'homme d'esprit assez amoureux pour s'y laisser entraîner, a le bon goût, son feu éteint, de ne se jamais relire.

— Mylord, je n'ai fermé ni l'œil, ni l'oreille de toute la nuit, tant j'étais inquiet de votre santé, et j'ai cru pouvoir me permettre de venir ce matin m'assurer, par moi-même, de l'état où vous êtes.

— Vous avez, Jack, une prédilection déplorable pour les phrases entortillées; les vôtres sont aussi longues que larges, et aussi larges que diffuses.

— L'art de parler n'est pas un art vulgaire, monsieur le baron.

— Vous le prouveriez presque, mon brave Jack... Ap-

prenez donc, si cela peut vous être agréable, que j'ai passé une nuit délicieuse.

— Hélas! mon bon maître, votre visage fatigué et ce portefeuille ouvert, et l'encre qui couvre le tapis disent, on ne peut mieux, que vous avez passé une nuit blanche.

— Où avez-vous pris que les nuits blanches valent moins que les nuits noires?

— C'est une vieille convention, mylord; entre les gens qui dorment et les gens qui ne dorment pas.

— Les gens qui dorment sont des brutes, ceux qui veillent sont intelligents.

— En ce cas, mylord, je suis, depuis hier, une espèce de phénix.

— Vous en avez toujours eu l'air et la figure, mon ami.

— Tout n'est pas figure, hélas!... Quels sont vos ordres pour la journée, monseigneur?

— Quelle heure est-il?

— Environ huit heures...

— Vous avez, je pense, fait hisser un drapeau, comme je vous l'ai commandé?

— Oui, mylord, et un fameux!..... un drapeau tricolore.

— Quoi! vous faites de la politique.

— Mille excuses! ce drapeau est blanc, noir et jaune.

— Pourquoi cette bigarrure?

— Ce sont les trois couleurs qui vous faisaient envie. Ne pouvant, sans danger ou sans ridicule, les arborer isolément, je les ai rassemblées, et elles flottent que cela fait plaisir à voir!

Je ne saurais trop répéter que vous êtes un petit neveu de Salomon, Jack le sage! vous enverrez mon perroquet au château de la Rochette, par un valet de pied en grande livrée.

— Nous pourrons profiter du domestique qui a ramené le cheval de mylord, ce matin.

— Où est-il, que fait-il!

— Il s'est embusqué, à l'office, derrière un pâté de foies de canard et une bouteille de Bourgogne.

— Remettez-lui donc mon cacatoès, et qu'il le porte, sain et sauf, de ma part à mademoiselle Aïcha. Mes équipages sont-ils arrivés de Grenoble ?

— Oui, mylord, cette nuit.

— Vous commanderez mon carrick à pompe pour deux heures de l'après-midi... On attelera quatre chevaux gris, avec les harnais de gala... Je conduirai à grandes guides et ne prendrai qu'un groom.

— Votre Grâce va se tuer dans les mauvais chemins de ce pays, en courant à quatre chevaux avec des voitures aussi légères.

— Ne suis-je pas assuré par une vingtaine de compagnies?

— Raison de plus, mylord.

— Jack, mon vieux comdagnon de route, vous m'êtes bien dévoué, n'est-ce pas?

— Ah! mon excellent maître, comme le meilleur des pères au meilleur des fils.

— Eh bien ! dispensez-vous à l'avenir de débourrer mes pistolets.

—Jamais, mylord, jamais ! ce serait au dessus de mes forces... j'en ai une si vieille habitude.

— Si vieille qu'elle soit, mettez-la de côté, car je ne songe plus qu'à vivre et à bien vivre.

— Que me dites-vous là, monsieur le baron, que me dites-vous là.

— J'ai horreur du suicide, et je ne porterai plus ces pistolets sur moi qu'en souvenir de mon frère.

— Hélas ! s'écria le vieux servtieur ivre de jo e, à qui à

quoi devons-nous cette miraculeuse métamorphose?

— A l'amour... à mademoiselle Aïcha, à la fée de mes rêves... Oui, pour elle, je veux aller jusqu'à cent ans.

— Vous succomberez comme Abraham, sous le poids de la vieillesse, monsieur le baron, je vous le prédis... et moi aussi je veux rajeunir, je veux danser, je veux chanter, je veux trinquer; foin des philosophes, des feuilletons, de la poésie et de la prose; menons joyeusement l'existence... Quoi! l'amour a enfanté cette merveille! Il faut que, de ce pas, j'aille m'embarquer dans une amourette.

— Et votre foyer domestique, monsieur Jack?...

— Ah! mylord, la joie met ma langue en humeur de gaudriole... Vos pistolets peuvent bien rester chargés, du diable si j'y touche... Que je voudrais baiser la pantoufle de mademoiselle Aïcha!!

— Vous n'êtes pas dégoûté!..... Allez donner mes ordres.

— J'y cours, mylord, j'y cours!... Plus de voyages! récapitula maester Jack, chemin faisant, plus de suicide! plus de spleen! Au lieu de ces laides choses, une noce, une belle épousée, un sage repos, des enfants, de la famille, des rires et des chansons... Basth! la vie est un fleuve; c'est vieux, mais c'est vrai! Le premier âge est un filet d'eau limpide; la jeunesse une cascade encadrée de rochers inhospitaliers; l'âge mur, un large et placide courant; la vieillesse, une culbute dans l'immensité des mers, c'est-à-dire dans l'éternité, où l'on n'est sans doute pas plus mal qu'ailleurs . . . . . .

. . . . . .

A deux heures précises, le baronnet sortait de ses petits appartements, dans un élégant costume de ville qui faisait briller la distinction de ses formes, de sa démarche et de son maintien; sa mise n'avait rien de recherché, loin de là, elle était d'une grande simplicité, mais fraîche, mais

de bon goût, et en harmonie parfaite avec l'homme comme il faut, que nous avons dépeint plutôt au moral qu'au physique. Un habit bleu foncé, à boutons d'or, uni, d'une coupe large et un peu négligée, dessinait sa taille souple et svelte; sur son gilet blanc, on ne voyait pas ces festons de broderie dont la mode fait aujourd'hui un si lourd étalage; une breloque formée de trois pierres précieuses dépassait de quelques lignes ce gilet. C'était un *camée périclès*, tête de satyre, qui ne valait pas moins de cent mille francs; un énorme rubis, où étaient gravées les armes compliquées des comtes de Brecknock, admirable et riche travail; un diamant de la plus belle eau, que la comtesse, mère du baronnet, avait mis au cou de son fils en mourant. Sans détailler davantage la toilette de sir Francis, nous dirons que, des bottes vernies qui emprisonnaient son joli pied jusqu'à sa cravate, jusqu'aux boucles blondes et soyeuses de ses longs éheveux, jusqu'au bouton de camélia blanc qui ornait la plus haute boutonnière de son habit, tout était en harmonie, et qu'il s'en exhalait un parfum de gentilhommerie fait pour séduire, ou tout au moins pour plaire.

La voiture légère de sir Francis était rangée au bas du grand perron; les huissiers et les valets, maester Jack à leur tête, se tenaient immobiles sur le passage du châtelain; la grille était ouverte à grands battants, et deux suisses ventrus, armés de longues hallebardes, carrés dans leurs habits amarantes galonnés d'or, l'épée flottante entre leurs hauts talons et leurs immenses baudriers, poudrés à marteau et fiers de leurs mollets, montaient une rigoureuse faction de chaque côté du portail. Un écuyer faisait face aux deux chevaux de volée, et contenait, à grand'peine, l'ardeur frémissante d'un attelage gris-pommelé hors de prix. Un coureur se tenait droit en selle sur un normand de onze pouces, le couteau de chasse

au côté, botté à l'écuyère, le claque en main, les yeux ouverts sur son maître, et prêt à piquer des deux. Un petit groom âgé de dix ans, enfoui dans ses bottes plissées à revers blancs sans éperons, charmant sous sa culotte de daim collante, sa veste ronde en velours grenat, son ruban de page à l'épaule et sa mine effrontée, tenait d'une main la portière de la voiture, et de l'autre un fouet dont le manche, en baleine marbrée, se terminait par une longue poignée en or massif. Un chien danois de haute taille et tacheté comme un léopard ; une levrette blanche, fine, efflanquée, au long museau pointu, tous deux couchés en sphinx aux pieds du groom, semblaient dormir. La délicieuse voiture de sir Brecknock était bleu-azur; une simple couronne de comte brillait, en relief, sur les panneaux et les harnais qui étaient d'un goût sévère. Deux laquais à cheval, à trente pas en arrière, étaient destinés à l'escorte.

A l'exception des chevaux qui piaffaient, et faisaient voler le sable du parc sous leurs pieds impatients, et du fracas du torrent, tout fit silence, tout demeura immobile à l'apparition de lord Brecknock. Le baronnet s'arrêta sur le premier degré du perron, jeta un regard d'ensemble sur ses gens, sur son équipage, sur son jardin, et fit une grimace dédaigneuse dont Jack frissonna de la tête aux pieds. Ce luxe, cette richesse, cette symétrie artistique, cet or répandus autour du difficile gentleman lui parurent assez mesquinement appliqués. Toutefois, il posa sa botte sur le marchepied, s'élança lestement sur son haut coussin, prit son fouet, et, les jarrets tendus, la tête droite, le corps d'aplomb, les épaules effacées, il éleva les guides, pendant que le groom grimpait derrière lui; puis il jeta un petit sifflement auquel les quatre chevaux répondirent en se rassemblant, en se cabrant, et en partant avec des bonds savamment maîtrisés par le noble et charmant fils

d'Albion, cette patrie des carrosses, des jockeys et des cochers.

Toute la population d'Allevard assista à ce départ... . elle n'avait jamais été à pareille fête !

Pendant que sir Francis descend dans la vallée, émerveillant ceux qu'il rencontre, effrayant les hôtes des buissons et des champs, nous prierons le lecteur de vouloir bien le précéder au château de la Rochette, où l'attendent quelques anciennes connaissances.

C'est un principe de saine morale : qu'il ne faut pas sacrifier entièrement aux amis du jour les affections de la veille...

La marquise douairière de Candeuil avait employé la majeure partie de la nuit, et tout le jour qui avait précédé l'arrivée de son fils, à écrire pour assurer les paiements les plus pressés de ses dettes énormes ; elle avait pris des termes rapprochés pour acquitter les autres, et son immense crédit lui assurait, dans tous les cas, la jouissance d'un magnifique revenu pendant au moins quelques mois. Ce temps écoulé, madame de Candeuil savait fort bien qu'il lui faudrait descendre aux derniers échelons de la misère, puisque non-seulement sa fortune, mais encore celle de ses enfants était absorbée par son passif, le capitaine et la jeune marquise ayant engagé tous leurs biens pour cautionner leur mère, sans se douter toutefois de la folle exagération de ses entreprises.

Nous avons avoué les projets de la douairière, projets basés sur l'alliance de lord Brecknock avec Aïcha. Ce mariage devait tout remettre en place, et devenait par conséquent l'idée fixe, la branche de salut de la venue ruinée. A cette pensée venaient bien se mêler la terreur inspirée par l'arrivée de Mahïah et les inquiétudes apportées par la lettre du capitaine Mathias ; mais la gendarmerie devait s'assurer du Cafre, et les soupçons du Mar-

seillais n'étaient sans doute qu'absurdes... Toutefois, la prudente marquise ne jugea pas opportun de parler à son fils de toutes ces affaires, qu'elle remit au lendemain, puis au surlendemain. La parenté de Mahïah et d'Aïcha exigeait, d'ailleurs, de grands ménagements. Arrivés dans la matinée, le capitaine, Médine et Aïcha étaient montés à cheval pour fouiller les environs; emportés au delà d'Allevard dans leur promenade, ils avaient rencontré le baronnet, comme on sait, et si leur absence prolongée excita au château de la Rochette les plus vives inquiétudes, si le récit de l'accident survenu à Médine effraya la douairière, en lui rappelant que la gendarmerie n'avait pu saisir encore le nègre Mahïah, elle n'en bénit pas moins le ciel de l'heureuse intervention de lord Brecknock, et de sa courtoisie éloquemment significative. Elle acheva donc sa nuit dans une agitation extrême, roulant dans sa tête mille moyens de hâter la besogne, de se débarrasser du Cafre et de reconquérir sa fortune.

Madame de Candeuil avait appris de sa belle-fille, avec une joie extrême, qu'Aïcha, d'un abord si glacial jusqu'alors, avait maintes fois souri au baronnet; l'expérience de la douairière et sa rare perspicacité avaient deviné que les jeunes gens s'aimaient. Ainsi, on se figurera sans peine combien la visite de sir Brecknock était impatiemment attendue de ce côté.

Femme de tact, s'il en fut jamais, la vieille marquise savait bien que si elle mettait son fils et sa fille dans la confidence de la ruine de sa maison, ces nobles enfants reculeraient devant la générosité d'Aïcha et de lord Brecknock; elle savait également que lord Brecknock, fantasque et extrême en tout, pourrait peut-être prendre pour un guet-apens dressé contre sa fortune, cette même confidence qui, partant, étoufferait sa passion naissante. D'ailleurs, le chagrin de ses enfants, le froid courage de

son fils l'eussent anéantie, et il lui fallait, dans cette passe critique, toute sa tête et toute sa vigueur d'esprit. Le surlendemain donc, elle résolut de ne rien dire ni au capitaine, ni à Médine, ni au baronnet. Cependant les choses ne pouvaient en rester là, et il fallait engager la bataille par une manœuvre quelconque.

Le caractère d'Aïcha était bien connu de madame de Candeuil ; dès longtemps elle avait étudié cette belle et douce créature ; dès longtemps elle avait jugé que son âme vierge aux vanites de la terre se détachait de toutes ses passions mauvaises pour adorer le beau, le noble, le grand, le bon dans leur idéale et divine perfection. Cet ange de la vie nomade, ravi à la famille du patriarche, n'adoptait rien d'étroit, de mesquin, d'égoïste ; ses ailes blanches abritaient la vertu telle qu'elle est venue du ciel aux peuplades du premier âge... Aïcha devait être pour la marquise éplorée la colombe de miséricorde, messagère du ciel, portant la paix et l'olivier sacré.

Aussitôt que la douairière eût arrêté sa pensée sur l'amie de Médine, ses desseins germèrent dans son cerveau, et elle se dit rapidement :

« Aïcha n'a conservé de l'Arbi, son fiancé, qu'un sou-
» venir mélancolique et douloureux ; dès le jour où elle
» a connu sa propre histoire, elle a vu dans le frère de
» Médine le farouche ennemi de sa famille, et elle a plus
» détesté qu'aimé la mémoire du fanatique marabout
» qu'elle adorait autrefois... Ces brusques passions sont
» dans le sang arabe !... Ce que les haines de famille n'ont
» pu vaincre, c'est la touchante et mutuelle amitié d'Aïcha
» pour Médine... C'est dans la loi divine ! Si Aïcha ne
» connaît pas la ruine de mes enfants, elle combattra
» probablement ses premiers penchants pour lord Breck-
» nock ; si elle sait que Médine touche à la misère la plus
» affreuse, elle n'écoutera que ses généreuses inspira-

» tions... son génie, ou plutôt son bon ange la guidera; » elle sera heureuse... nous serons sauvés! »

Quant au Cafre, le château était sévèrement gardé, et les limiers en campagne; le capitaine et sa femme allaient être prévenus pour qu'ils se tinssent sur leurs gardes... quoiqu'il y eut danger, ce n'était pas là l'affaire importante.

Ces réflexions faites, la douairière qui était dans son cabinet, poussa un panneau mobile sur le portrait du colonel d'Ulm, son premier mari, sonna son valet de chambre, et ordonna qu'on allât prier mademoiselle Aïcha de vouloir bien la venir trouver.

Cela se passait une heure environ avant l'arrivée de lord Brecknock au château de la Rochette.

XVII

La visite.

La marquise douairière avait apprécié le cœur d'Aïcha avec une rare justesse. La jeune Africaine, chassée de sa patrie par les armées chrétiennes, témoin de l'anéantissement complet de sa famille, portant pour surcroît de désespoir le deuil de son fiancé et celui de son père, avait tout à coup senti pénétrer en elle le venin d'une haine invétérée dans sa famille. L'homme auquel elle avait consacré ses plus douces rêveries, ses virginales pensées, son premier amour, avait été maudit par sa grand'mère mourante. Le sang pour lequel elle aurait versé tout le sien était l'ennemi de sa race, elle l'avait pris en horreur. Le nom de l'Arbi n'était donc plus pour elle qu'un symbole odieux; elle ne pouvait songer au marabout guerrier que pour bénir et vénérer Mahiah, le fidèle enfant de Zaka, l'honneur de sa caste et la gloire de sa famille. Cependant Médine était sœur de l'Arbi, et Médine devait être enveloppée dans la proscription sanglante de la mère de Mahïah, elle devait périr comme l'Arbi et le juif Samuël; elle devait expier le crime de son père comme tous ceux de sa lignée!

Mais la Providence qui avait protégé Médine dans le désert, sous la tente, dans la bataille, veillait avec amour sur cette créature chérie du Seigneur. Un sentiment plus puissant que la haine superstitieuse et que le fanatisme, rapprochait la fille d'Ibrahim et celle de Ben-Allal. Les deux jeunes filles que nous avons connues en Afrique, abritées sous une même tente, unies dans la même prière, dans une égale tendresse, dans une même abnégation, n'avaient pu, en changeant de climat, changer d'âme; et comme leurs âmes étaient belles, généreuses, dévouées, elles ne rompirent pas un seul anneau de la chaîne qui les liait l'une à l'autre depuis les jours d'adversité.

Médine courant au devant du danger qui semblait la menacer, avait franchement demandé à son amie si elle déversait sur elle les vœux de vengeance imposés à Mahïah; et Aïcha, fondant en larmes, s'était jetée dans ses bras, en faisant le nouveau serment d'une inaliénable affection.

Élevée à l'ombre de la jeune marquise de Candeuil, Aïcha avait rapidement profité des libéralités de son amie; son intelligence, supérieure en tout, avait dérouté les maîtres fameux qui avaient, en moins d'un an, fait de la jeune fille arabe une Française élégante et charmante. Aïcha travaillait avec une ardeur infatigable; les arts d'agrément, les études sérieuses la captivaient et l'absorbaient. Éminemment douée, elle étonnait la société d'élite qui accourait chez la marquise; disposée à une douce mélancolie, elle cherchait, dans la retraite et dans les livres, une nourriture à ses souvenirs. C'est à peine si elle donnait au monde le temps d'admirer sa beauté... Malgré les conseils de la spirituelle et sémillante Médine, elle n'avait appris ni un mot, ni un geste de coquetterie; aussi la vertueuse épouse du capitaine de Candeuil disait-elle à tous ses amis qu'Aïcha n'arriverait jamais au bout de son éducation.

L'Arbi n'avait laissé dans la pensée d'Aïcha que des traces funestes à son souvenir; la nièce de Mahïah, en abandonnant ses rêves d'amour, n'en avait pas moins fait vœu de ne plus livrer son cœur. La vierge fiancée se considérait comme en veuvage, et de tous les élégants qui avaient papillonné autour d'elle, nul n'avait mérité son intérêt, jusqu'au jour où lord Brecknock l'avait rencontrée sur la route de Grenoble à Allevard.

Il existe entre les cœurs une sympathie qu'on ne peut nier. Si cette sympathie se manifeste à la première vue, c'est que le hasard a mis en face, tout d'abord les êtres qui doivent se plaire et doivent s'aimer. N'a-t-on pas vu les amitiés les plus aveugles et les passions les plus brûlantes, naître dans la brusque rencontre de deux êtres réservés sans doute l'un à l'autre. *Toute âme a une sœur qu'elle cherche ici-bas ;* voilà une pensée rebattue par les amoureux dans tous les siècles, pensée vraie, pieuse et consolante, d'où il résulte que la vie est un temps donné pour la recherche de cette sœur, qui nous évite et nous fuit à nous désespérer quelquefois, mais qui vient à notre rencontre et nous arrête, le plus souvent, dès nos premiers pas dans le monde. Dans le premier cas, un pressentiment impérieux finit par nous pousser soit à une amitié fraternelle, soit à un amour généreux et décisif, qui font justice des camaraderies mensongères, ou des imprudences de la folle jeunesse !

En contemplant le délicieux visage de sir Francis, Aïcha avait senti son cœur frissonner; une voix intérieure lui avait conseillé de ne pas échapper aux regards respectueux, mais passionnés de ce jeune homme dont les traits étaient si nobles, dont la parole était si douce, dont la personne était si distinguée. Lorsque lord Brecknock avait quitté sa lourde patache pour monter dans son élégante calèche, lorsqu'il avait salué la cavalcade avec

aisance et grâce, et qu'il avait disparu dans un nuage de poussière, Aïcha avait éprouvé une frayeur subite... Ce beau jeune homme lui était apparu comme dans un rêve; et, le rêve évanoui, elle avait craint que sir Francis ne revînt plus. Cette seule frayeur explique suffisamment ce qui dût se passer dans le cœur de la jeune fille, tant sur la grande route qu'au château d'Allevard, que dans la marche de nuit. Le luxe du baronnet, dont elle n'avait encore vu qu'un échantillon, le respect des gens qui entouraient ce noble seigneur, la magnificence et l'élégance natives du jeune lord, en frappant l'imagination d'Aïcha l'avaient ramenée aux beaux jours de la puissance de son père; alors que le vieux califat commandait aux tribus guerrières de l'Angaëd. Quand sir Brecknock avait baisé les crins du cheval d'Aïcha, la belle Africaine avait senti le feu monter à son front; lorsque la main ensanglantée du galant chevalier avait détourné les épines qui menaçaient la peau délicate de l'amazone, l'amazone n'avait pu cacher un sourire qui, venu du cœur, avait mollement effleuré ses lèvres. Enfin, lorsque retirée dans sa chambre, au château de la Rochette, Aïcha, tournée vers l'Orient, avait fait ses prostrations, elle avait mêlé à ses prières quelques pensées profanes, pensées pures où flottaient, comme des chimères, quelques vagues souvenirs des événements de la journée.

Aïcha avait assez mal dormi, soyons franc; cette confession ne nuira nullement à notre protégée défendue, contre toute calomnie, par les trésors de son cœur et de sa candide virginite. Très-agitée, pendant la nuit, elle n'avait pu, toutefois, s'expliquer fidèlement les causes de son trouble. Au petit jour, notre belle rêveuse avait fermé les yeux et goûté quelque repos. Son sommeil, léger comme celui d'une vive alouette, avait encore été rempli de rêves nsaisissables; et quand la grosse cloche du château avait

annoncé l'heure du déjeuner, Aïcha attardée, avait fait dire qu'elle ne descendrait pas au salon.

La douairière et Médine n'en avaient pas demandé davantage pour arrêter dans l'échange d'un regard, que : sir Brecknock était cause de cette désertion.

— Qui dort dîne, s'était écrié gaîment la vieille marquise, et se penchant vers sa belle-fille, elle avait ajouté tout bas! – Ces maladies ont de tout temps, exigé une diète absolue? n'est-il pas vrai?

Pendant le déjeuner, la conversation avait roulé sur le baronnet; la douairière avait raconté plusieurs anecdotes charmantes touchant la vie singulière de ce riche seigneur. Le capitaine et sa femme avait trouvé d'autant plus d'esprit à leur jeune voisin, que ces historiettes furent dites avec une exquise finesse et beaucoup de piquant. On avait parlé de la possibilité d'un mariage entre Aïcha et sir Francis. Le capitaine ayant objecté que la jeune exilée était pauvre, et qu'en Europe on ne mariait plus les filles sans dot. Médine avait déclaré qu'elle était la tante de l'exilée, qu'elle lui devait tout son bonheur, et que la moitié de sa fortune lui appartenait.

A ces mots, le capitaine de Candeuil avait tendrement baisé la main de la jeune marquise dont le cœur noble et reconnaissant ne faisait jamais défaut. Quant à la douairière, elle avait entendu cette généreuse déclaration en souriant avec une sorte d'amertume que ses enfants prirent pour une muette protestation.

Après le déjeuner, chacun s'était levé de table pour se préparer à recevoir lord Brecknock. Médine et son amie étaient occupées aux derniers ajustements de leur toilette, lorsqu'une femme de chambre vint prier mademoiselle Aïcha de vouloir bien passer dans le cabinet de madame la marquise douairière.

Médine crut deviner le sujet de cet entretien secret; et elle baisa l'Africaine sur le front, en lui disant :

— Sois sage...

Aïcha répondit par un doux sourire à cette recommandation, et suivit la domestique sans même essayer de deviner ce qu'on pouvait avoir à lui dire. Une joie indicible, une émotion indéterminée, un battement de cœur inexplicable animaient la jeune fille; une pensée à peu près fixe, quoiqu'on fît pour la chasser, assiégeait ses esprits... le galant cavalier de la veille allait arriver!..

— Viendrait-il?..

— Peut-être!..

— Serait-il de parole?..

— Oui!

— Non!

Tel était le fond d'un dialogue dont l'imagination chargée d'Aïcha faisait, à elle seule, tous les frais... Conversation monotone qu'on ne se lasse pas de tenir avec soi-même, quand on a la jeunesse au front et l'amour au cœur!

— Approchez, ma toute belle, asseyez-rous là, dit la marquise, j'étais inquiète de ne vous avoir pas vue... Vous ne souffrez pas, je l'espère?

— Oh! non, madame, il ne faut pas me plaindre, il faut me gronder, je suis d'une paresse exemplaire.

— A la bonne heure! mais je ne suis pas en humeur de gronder aujourd'hui... Donnez-moi cette petite main.

Aïcha leva ses grands yeux noirs sur une fenêtre et regarda les cimes des Alpes.

— Voilà une réponse éloquente, dit la marquise! la vue de nos montagnes vous réjouit en vous rappelant l'Atlas... Pauvre enfant, vous n'êtes donc pas heureuse?...

— Autant que peut l'être une orpheline, madame.

— Mais cette orpheline n'est pas sans famille, Médine est sa sœur.

— Oh ! oui... aussi ne se plaint-elle pas !

La marquise soupira et reprit :

— Médine est donc indispensable au seul bonheur, au seul repos qui vous restent ?

— Ne l'avez-vous pas deviné, madame ?

— Je le crains.

— Vous le craignez?... et pourquoi? vous m'effrayez !

— Écoutez-moi, ma fille, j'ai hâte de me décharger d'un fardeau qui m'accable ; mon cœur est brisé par un secret qui ne peut s'en échapper... Je vous ai fait venir près de moi, pour vous faire un aveu terrible; j'ai compté sur votre courage, sur votre dévouement pour me tendre la main... il s'agit de Médine, hésiterez-vous?

— Pouvez-vous en douter? Parlez, parlez, je suis prête à tout faire; je suis à vos ordres comme le plus fidèle esclave.

— Votre père, le glorieux kalifat, fut l'un des chefs les plus renommés par sa valeur, sa justice et ses richesses.

— Helas ! la ruine et la mort ont tout abattu.

— Votre père vous a-t-il quelquefois confié les chagrins que lui apportaient, chaque jour, ses revers, ses malheurs.

— Oui ! pauvre pére ! les dangers n'étaient rien pour son grand cœur; sa vie errante, la mort de ses fils étaient autant de sacrifices qu'il offrait au Seigneur avec orgueil ; mais il m'appelait souvent sous sa tente, comme vous m'avez appelée aujourd'hui ; il prenait mes mains, les serrait tendrement dans les siennes, et baisait mon front en soupirant. Alors il m'est arrivé de voir deux grosses larmes s'échapper de ses yeux, rouler sur ses joues et se perdre dans sa barbe blanche... Ces larmes, c'était moi qui les faisais couler !

— Nous?

— Oui, il me l'a avoué, et souvent répété ; le malheur qui le faisait gémir par-dessus tout, c'était sa rnine, la

perte de tous ses biens. Non pour lui, vieux guerrier, mais pour moi, faible femme, exposée aux affronts de la misère, misère que j'aurais subie sans la généreuse hospitalité de Médine... mais vous pleurez, madame..., oh! de grâce, calmez-vous... vos larment refoulent dans mon cœur trop de souvenirs douloureux, et cependant... regrettables...

La marquise frappée par le récit simple et touchant d'Aïcha, pleurait en effet; son visage s'était assombri; la ruine du califat de l'Angaëd lui exposait la sienne dans toute son horreur; le désespoir du chef arabe était le sien.

— En Afrique, mon enfant, reprit madame de Candeuil, après une pause qu'elle employa à maîtriser ses émotions, au sein de vos tribus nomades et belliqueuses, la richesse n'est pas la première condition du bonheur; votre peuple, pieux et sage, entoure d'honneurs et de respect le derviche de l'homme opulent, si tous deux se recommandent à l'amour de leurs frères. En France, en Europe, la fortune est une cause presque absolue de felicité. C'est un vice de la civilisation; les pauvres sont tous malheureux, et tellement à plaindre que la mort est pour eux un bienfait : le ciel, touché de leurs misères la leur envoie comme une réparation.

— Ne fait-on pas l'aumône en Frauce commes dans nos tribus?

— Oui. Le nier, serait calomnier la morale chrétienne. Mais les pauvres sont si nombreux et le luxe si exigeant, que les dons ne peuvent suffire même à les soulager. Là n'est pas encore tout le mal! La plaie sociale est bien plus saignante. Dans notre état de civilisation industrielle, alors même qus toutes les carrières semblent ouvertes aux capacités, et que l'indigent, s'il est heureusement doué, croit pouvoir parvenir, la misère dresse devant lui d'infranchissables barrières; fils de pauvre, il ne peut rece-

voir l'instruction qui conduit aux emplois; homme du monde ruiné, la société le dédaigne, le repousse et perd ! Il résulte de ces tristes vérités, qu'en France, on a basé les jouissances terrestres sur ces trois séries : la *misère*, l'*aisance* et l'*opulence*. L'indigent est l'expression vivante du malheur, l'homme aisé est heureux, le millionnaire est un ange.

— Vous n'avez donc plus rien à désirer en ce monde ?

La marquise leva les yeux au ciel et répondit :

— Je suis la plus malheureuse des femmes! Ma famille vient de descendre au dernier échelon de la société!

— Quoi!... cette fortune enviée de tous?...

— S'est écroulée!. . voilà ce que je voulais vous apprendre, Aïcha; voilà le secret que je voulais vous confier, et que je n'ose dévoiler à mes enfants. Ce qu'il y a d'horribles dans cette histoire, c'est que je me suis ruinée par ma faute, et que j'ai entraîné Horace et Médine dans ma ruine. Ce château que nous habitons, ne m'appartient plus; il faudra le livrer, dans quelques jours, à ses nouveaux maîtres; je n'ai plus rien, rien, absolument rien!... je devrai même encore des sommes très-fortes.

— Mais le père de Médine a laissé un gros héritage.

— Cet héritage sera englouti, comme tout ce que je possédais... Je sens que ma mort est prochaine, je ne pourrai jamais supporter le spectacle déchirant de ma famille réduite à mendier... Hélas! que deviendront ces pauvres enfants? vous-même Aïcha, qu'allez-vous devenir?

— Je m'inquiète peu de moi-même, madame, répondit la jeune fille vivement émue, le sort de Médine m'épouvante, que puis-je faire pour elle, ordonnez?

— Hélas rien! Serez-vous assez courageuse pour lu apprendre cette affreuse nouvelle? ma bouche s'y refuse.

— Oui, mais ne faudra-t-il pas prendre de grands ménagements ?

— Vous ne parlerez que quand je vous le dirai.

— Mais cet aveu n'est pas, il me semble, ce qu'il y a de plus pressé. Ne pourrait-on pas sauver ma pauvre sœur de sa ruine.

— C'est impossible à moins qu'un ange ne nous ouvre ses ailes... Il faudrait un miracle.

Un bruit de chevaux et de voiture se fit entendre; les joues d'Aïcha se colorèrent; la douairière attacha son regard pénétrant sur la jeune fille, et lui dit :

— Regardez, je vous prie, qui nous arrive?

Aïcha s'élança vers la fenêtre qui donnait sur l'allée de marronniers, et répondit d'une voix un peu troublée :

— C'est un riche équipage à quatre chevaux, précédé d'un piqueur et suivi de deux laquais... Je crois reconnaître le jeune Anglais qui nous a été si utile hier.

— Il faut aller le recevoir... Voilà un millionnaire, mon enfant; voilà un homme qui dispose de toutes les joies de ce monde; sa fortune égale dix fois ma perte... Le dixième de ce qu'il possède replacerait Médine au rang d'où elle est déchue.

Ces derniers mots, prononcés lentement et avec mesure firent battre le cœur d'Aïcha; une pensée vague avait tout à coup traversé ses esprits; son regard brilla : ses traits magnifiques s'épanouirent sous un rayon d'espérance, comme le calice d'une fleur s'ouvre aux premiers rayons du soleil.

Médine entra en courant, dans le cabinet de la douairière et s'écria :

— Bonne maman, voilà une visite; lord Brecknock demande à vous être présenté.

— Attendez-moi toutes les deux au petit salon, mes enfants; je vous rejoins à l'instant : quoique vieille, ou plutôt parce que je suis vieille, il me faut un peu de toilette.

— Hâtez-vous... Viens, Aïcha... Toi, tu es charmante comme te voilà... Ah! vilaine, vous n'avez pas été sage, comme je vous l'avais recommandé ; vous avez pleuré. . A mon tour de quereller :

Aïcha écoutait son amie sans lui répondre; elle essayait de se remettre de la double émotion que lui avait causée les confidences de la douairière et l'arrivée du baronnet, et elle y parvint assez mal. Madame de Candeuil ne se fit pas trop attendre, et les trois dames entrèrent dans le salon où sir Francis et le capitaine se trouvaient déjà.

Le baronnet se leva et le capitaine de Candeuil, faisant un pas vers sa mère, lui dit :

— J'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter lord Brecknock que la Providence a mis hier sur notre chemin.

— J'ai mille grâces à vous rendre, mylord, dit la douairière, pour l'hospitalité et l'escorte royale que vous avez faites à mes enfants. Sans vous ils eussent été fort embarrassés, après l'accident étrange qui leur est arrivé !

— Il n'y a qu'un moyen de me prouver que vous faites cas du léger service que je vous ai rendu, madame la marquise...

— Lequel mylord ?

— C'est de l'oublier, ou tout au moins de n'en plus parler.

— Vous n'êtes pas généreux... toutefois nous nous soumettrons.

— Êtes-vous pour longtemps dans le Dauphiné ? demanda Médine, engageant la conversation par une question banale qui gêna le baronnet, et fit baisser les yeux d'Aïcha.

— Selon toute probabilité, je me fixerai dans cette contrée magnifique, à moins qu'une volonté à laquelle les

miennes sont et seront toujours soumises n'en ordonne autrement.

Aïcha sentit courir un frisson dans ses veines ; la voix de sir Francis remuait tout son être ; elle eût voulu parler que ses lèvres n'eussent pu murmurer un seul mot. La douairière qui ne perdait ni un geste, ni une parole, ni un regard, accepta le trouble de la jeune Africaine comme une déclaration et s'en réjouit intérieurement.

Médine répondit au baronnet :

— On peut craindre, sans indiscrétion, que cette volonté qui dirige les vôtres ne nous maltraite.

— Je me révolterais dans ce cas, madame la marquise; mais pourquoi supposez-vous que...

— Je suppose que vous avez fait allusion à votre amour pour les voyages.

— Ma réputation serait-elle arrivée jusqu'à vous ?

— Elle est européenne, elle est universelle, dit le capitaine.

— Je ne m'en serais pas douté... L'univers sera donc bien étonné d'apprendre que l'infatigable voyageur s'est arrêté au pied des Alpes pour y mourir...

— Pour y mourir ! interrompit Médine, pendant qu'Aïcha levait vivement la tête.

— Pour y attendre la mort, reprit sir Francis avec mélancolie, n'est-ce pas ce que nous faisons tous ?

— Vous nous avez fait peur, mylord, ajouta le capitaine.

— C'est probablement parce que vous connaissez le monde entier que vous vous condamnez au repos, demanda la douairière.

— Non, madame..., c'est sans doute parce que je deviens vieux.

— Il est vrai que cette raison saute aux yeux, repartit la douairière en souriant.. Puis elle ajouta : Nous n'en

aurons que plus de plaisir à vous voir, mylord. Car moi qui suis au gros au gros hiver de ma vie, j'aime beaucoup les gens qui vieillissent, ils me consolent du temps passé.

— Aussi, madame, je désire me présenter chez vous sous les dehors les plus graves et les plus respectables, afin que vous me receviez dorénavant comme un patriarche. Et, pour me mettre, dès le premier jour, bien avant dans vos bonnes grâces, je vais vous exposer le motif sérieux de ma vis te et vous demander la permission d'agir, en cette circonstance, au rebours de tous les usages adoptés par la société.

Aïcha se leva.

— Mademoiselle me fera, je l'espère, l'honneur de m'entendre, sa présence est indispensable, son avis sera décisif, sa volonté souveraine.

Aïcha reprit sa place ; le capitaine, la douairière et Médine se regardèrent avec étonnement ; toutes trois s'attendaient à une brusque demande en mariage, suffisamment expliquée par l'originalité renommée du baronnet ; et, dans le trouble qui l'agitait, Aïcha s'efforçait d'étouffer elle-même quelques subites espérances.

Sir Francis profita du silence général pour reprendre la parole, et dit avec un calme profond :

— Votre salon est bien fermé, madame la marquise, ne peut-on rien entendre du dehors ?

— Vous pouvez parler en toute assurance, mylord.

— Je vous prie de vouloir bien me pardonner si je foule aux pieds les coutumes, mais j'ai mené une vie si active, que le temps est pour moi ce qu'il y a de plus précieux ; or si j'avais attendu, pour vous parler à cœur ouvert, d'être dans votre intimité, j'aurais commencé par vous traiter en ennemis... Vous allez en juger... Je connais votre histoire, madame la marquise, un imprudent

l'a écrite, je l'ai lue. Il est inutile, ici, de vous affirmer que j'ai retiré de cette lecture une admiration sans bornes pour la plupart des personnages qui figurent dans ces épisodes dramatiques. Je veux épargner la modestie de ceux qui m'écoutent, je veux respecter la mémoire des morts, je ne vous parlerai que de celui qui est absent.

— Madame, avez-vous reçu, il y a quatre jours, ajouta le baronnet, en s'adressant à la douairière, un billet par lequel je vous demandais la faveur de me présenter au château de La Rochette?

— Oui, mylord, et j'y ai répondu... J'avais même oublié d'en faire part à mes enfants.

—Et vous avez agi prudemment. Je ne vous disais pas, dans ce billet, par quelle circonstance heureuse j'ai rencontré le messager que vous avez probablement admis en votre présence.

— Non, mylord.

— Cet homme, que j'aime à plusieurs titres, se nomme Mahïah.

— Mahïah! s'écrièrent Médine et Aïcha... Mahïah est ici et je ne l'ai pas vu, dit la petite-fille de Zaka.

— Oui, mademoiselle, il est ici; il est arrivé jusqu'à Grenoble dans ma voiture, et dans le long voyage que nous avons fait, je n'ai pas, un instant, trouvé un côté faible dans son grand cœur et à son noble caractère. Puis, se tournant vers Médine, sir Francis ajouta : la présence du vengeur de la négresse Cafre, vous explique mieux, que tout discours, le coup de fusil qui a renversé hier votre cheval sur la route de Goncelin.

— C'est impossible, murmura Aïcha, vous calomniez mon oncle.

— Prenez-garde, mademoiselle, c'est vous qui le calomniez en voulant le disculper d'un acte qui l'honore au point de vue du fanatisme et des préjugés de sou pays.

Daignez m'écouter jusqu'au bout; vous verrez que je sais soutenir et défendre, la réputation et la liberté de mes amis.

Lord Brecknock raconta ce qui s'était passé entre lui et Mahïah, en glissant, toutefois, sur ce qui se rapportait à sa passion pour Aïcha, et il conduisit son récit jusqu'à la séparation de Grenoble.

— Où pourrai-je voir mon oncle? dit Aïcha, qui attendait impatiemment le dernier mot du baronnet.

— La gendarmerie se sera mis à la poursuite du meurtrier, répondit la douairière, et si elle ne l'atteint pas, elle l'éloignera.

— J'ai dépisté les gendarmes et Mahïah est libre... il court les Alpes comme il courait l'Atlas.

Aïcha leva les yeux sur lord Brecknock, les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent, et cette fois ils échangèrent d'une part, un mot d'amour, de l'autre un remercîment. Médine était pensive et le capitaine attentif aux révélations de sir Francis.

— Mais, mylord, tout cela peut finir par du sang, y avez-vous songé? demanda la douairière.

— Voilà plus d'un mois que cette pensée m'occupe, madame, et m'occupe jour et nuit J'ai enfin trouvé un moyen de tout concilier, ce moyen et infaillible, mademoiselle Aïcha en disposera seule.

— Parlez, monsieur... parlez... quel que soit le péril, j'obéirai.

— Je ne propose jamais rien de périlleux, mademoiselle; vous n'aurez qu'à consentir à une entrevue avec Mahïah,

— Quand?

— Demain..., dans la nuit.

— Que n'est-ce aujourd'hui!... Où nous rencontrerons-nous?

— J'aurai l'honneur de venir vous le dire demain au moment de partir, et je vous demanderai la grâce de vous escorter avec M. le capitaine de Candeuil.

— Volontiers, monsieur.

— Vous seule pourrez arracher à votre oncle le serment d'abjurer ses haines, ses vengeances; je me permettrai, tout en marchant au rendez-vous, d'arrêter les points principaux sur lesquels vous aurez à livrer bataille : l'attachement que vous avez pour votre amie vous donnera cette éloquence du cœur si persuasive. Je supplie maintenant M. le capitaine de Candeuil de ne pas laisser sortir madame la marquise de ce château, et même de l'appartement qu'elle occupe, avant que nous n'ayons traité avec Mahïah.

— Je ne peux pas croire à ce crime, répondit Médine.

— Cela doit être, madame; mais ne nous refusez pas de vous laisser emprisonner pendant deux jours.

— Pour charmer les ennuis de la captivité; mylord, dit la douairière, venez, en voisin, nous demander à dîner demain, vous serez tout rendu pour votre expédition nocturne.

— J'accepte avec empressement, madame, répondit sir Francis en s'inclinant; puis il se leva, salua les dames en baissant les yeux devant Aïcha, et gagna la cour d'honneur, accompagné du capitaine qui lui serra affectueusement la main.

L'équipage partit en décrivant une courbe élégante sur le sable; Aïcha prêta l'oreille au dernier piétinement des chevaux, et la vieille marquise de Candeuil se dit tout bas :

— Il paraît que l'amour se conduit en Afrique comme en France... C'est à merveille.

XVIII

Les Jeannottes.

De retour au château d'Allevard, sir Brecknock avait ordonné qu'on mît en réquisition tous les travailleurs disponibles de la commune, et qu'on les employât à élargir e à aplanir les passages difficiles de la route vicinale de La Rochette. Ceux de nos lecteurs qui ont des terres (nous en souhaitons à ceux qui n'en ont pas), comprendront sans peine que les propriétaires communaux trouvèrent beaucoup d'esprit à ce riche étranger qui employait si noblement ses capitaux au service public. On alla jusqu'à regretter qu'il ne fût pas Français, pour le porter d'emblee à la députation. Cette affaire terminée, le baronnet inspecta, en homme de goût et en grand seigneur, l'état de sa maison; et nous devons dire qu'il redressa bon nombre de vices de la cave au grenier, des écuries aux remises. Plusieurs meubles furent mis au rebut, plusieurs chevaux réformés, quelques valets congédiés, quelques arbres transplantés; l'œil du maître passa partout. Maester Jack, encore tout ébloui du luxe asiatique dont les intendants de lord Brecknock l'avaient entouré, tombait de son haut, à chaque critique, et ne cessait de répéter qu'il

n'avait rien vu de si splendide chez les têtes couronnées de tous les empires, ni rien lu de plus merveilleux dans les *Contes arabes* et les feuilletons français.

Le jour même de sa visite à la Rochette, sir Francis était étendu sur un divan, dans un charmant pavillon de l'aile droite du château, pavillon qui eût fait les délices d'un numismate et d'un poëte, autant par le charme de son exposition que par les richesses dont il était comblé, Sur des tables de porphyre du plus grand prix, on voyait des étalages de médailles et de pierres précieuses d'où s'exhalait un rare parfum d'antiquité; cette collection eût certainement poussé quelque fanatique de la science à commettre un crime pour s'en emparer. Les murs étaient tapissés de rayons chargés de livres et de manuscrits; l'histoire naturelle avait aussi de magnifiques échantillons dans ce sanctuaire du travail, et le rêveur, penché au balcon mauresque qui dominait les eaux bouillonnantes du Bréda, laissait errer sa pensée du riche château d'Allevard, aux gorges rocheuses et aux fronts blanchis des Alpes, en la reposant dans les bosquets du parc et sur les fleurs d'un immense parterre.

Dix heures venaient de sonner à la ville, le baronnet écoutait une lecture que lui faisait son filèle Jack; et s'il écoutait avec soin, le lecteur s'arrêtait fréquemment, soit pour priser à grosses pincées dans une énorme tabatière ronde, soit psur bâiller à décrocher sa mâchoire.

— Allez donc, Jack, mon ami, vous lisez ce soir comme on lit à l'Académie.

— Mille pardon, monseigneur, vraiment Votre Grâce est infatigable en tout et pour tout.

— Comment cela?

— Vous avez remué le château de fond en comble aujourd'hui, vous avez fait deux fois le voyage de La Rochette, et voilà que vous écoutez pour la vingtième fois,

au moins, depuis que nous avons quitté Alger, ce roman de *Médine*, que Dieu pardonne à son auteur...

— Nommez les choses par leurs noms, s'il vous plaît, je vous ai déjà dit que ce livre est une histoire, non pas un roman.

— Votre Grâce a raison, et j'ai tort sur ce point; mais ne voudriez-vous pas varier un peu vos lectures? vous avez là des livres richement habillés, et, pour peu que le ramage réponde au plumage, nous ne perdrons rien à tâter d'une autre prose. Tenez, j'ai lu hier, à la dérobée, un feuilleton du *Siècle* qui me semble écrit d'une belle encre : j'y ai remarqué des passages qui m'ont mis en jubilation. Voulez-vous, mylord, que...

— Fermez votre livre, Jack.

— Mylord est bon comme le pain du Seigneur.

— Quel temps fait-il? Je crois qu'il pleut!

— A verse, monsieur le baron, à verse; je plains les pauvres gens qui battent la campagne cette nuit... Mylord veut-il passer dans sa chambre à coucher?

— Donnez-moi mon chapeau.

— Voilà, mylord.

— Jack, prenez votre canne.

— Nous ferons bien de mettre nos manteaux.

— Nos manteaux, Monseigneur! nos manteaux!

— Il est près de onze heures, et nous avons une belle demi-heure de marche. Allons, en route, suivez-moi.

Disant cela; sir Francis se leva, ouvrit la porte du cabinet sans s'arrêter à la mine bouleversée de son valet de chambre, traversa le parc, prit la petite porte qui s'ouvre sur le torrent, et s'enfonça dans le sentier qui conduit au *Bout-du-Monde*.

Après avoir dépassé les fourneaux d'Allevard, Jack, qui n'avait soufflé mot depuis sa sortie du château, et qui

marchait en gémissant sur les traces de son maître, s'écria tout à coup :

— Voilà un genre de vie qui me dispenserait, au besoin, de décharger les pistolets de mylord.

— Ne m'avez-vous pas prédit que j'arriverais à l'âge de Mathusalem ?

— Ce patriarche ne courait pas la prétentaine pendant la nuit, par un vent à écorner les bœuf, et par une pluie dont les rivières peuvent se féliciter à juste titre.

— Ne sommes-nous pas bien couverts ?

— J'ai des culottes courtes, des bas de soie et des escarpins, le tout est neuf, il est vrai, mais n'en est pas plus chaud.

— Que n'avez-vous pris vos précautions, mon pauvre Jack ?

— Votre Honneur fait tout à la vapeur, je n'ai eu que le temps de ramasser mon collet.

— Patience, nous arriverons...

— Et où allons-nous, pardonnez-moi cette indiscrétion... Passons-nous en Italie, comme feu Bonaparte, en franchissant les Apennins ?

— Nous n'allons qu'au *Bout-du-Monde.*

— Peste !... tout chemin conduit à Rome, j'ai lu cette sentence quelque part.

— Ne parlons qu'à voix basse, s'il vous plaît, ou plutôt ne parlons plus, car nous arrivons.

— Trouverons-nous quelque auberge pour nous sécher, mylord ?

— Nous ne trouverons rien du tout, Jack.

— Pas un abri?

— pas un abri...

— Le fait est que le bon Dieu ne doit pas souvent passer par ici.

— Chut !...

— Ouf! quelle paire de rhumes nous allons gagner!

Nos deux piétons étaient arrivés sur une petite esplanade ombragée d'arbres vigoureux qui, plantés sans symétrie, masquent les flancs de la montagne. La base pierreuse de cette esplanade est cependant couverte d'une couche de bonne terre sur laquelle croît, en pelouse, un riant gazon. Dans le roc qui enveloppe ce tapis de verdure, sillonné par quelques étroits sentiers, la nature a taillé, de sa main laborieuse et habile, des grottes dont les légendes et les fabliaux ont fait des lieux enchantés.

On raconte qu'au huitième siècle (les beaux mensonges viennent toujours de loin), une jeune fille d'Allevard, que les garçons dédaignaient à cause de sa laideur, et que ses compagnes raillaient avec mépris, usa sa patience un beau jour, et s'échappa du toit paternel pour se soustraire aux taquineries et auv méchancetés dont elle était l'objet.

Longtemps on chercha la fugitive sans pouvoir découvrir sa cachette, et chacun l'oublia, excepté sa vieille mère qui, du matin au soir, ne cessa de battre la vallée.

Un soir que la pauvre femme rentrait de l'une de ses courses, exténuée de fatigue et désespérée, un violent orage vint l'assaillir, et elle se réfugia dans l'une des grottes dont nous avons parlé. Quelle fut la surprise de cette mère éplorée en voyant sa fille couchée sur une natte au fond de la grotte, et suspendue à la tétine d'une belle chèvre blanche qui avait disparu en même temps qu'elle.

Embrassée, grondée, ramenée au hameau, la fillette s'attendait à soulever une foule de quolibets parmi les commères et les lubins. Tout au contraire, on fit cercle autour d'elle, on la choya, la caressa, et quand le tambourin résonna sur le pré, les beaux danseurs se dispu-

tèrent le plaisir de faire sauter Jeannotte, tel était le nom de l'héroïne.

Qu'arriva-t-il de ce brusque engouement pour la petite laideron; ce qui arrive aux jolies filles en tous pays. Les épouseurs se présentèrent par deux, par quatre, par demi-douzaine, et le bout-de-l'an n'était pas venu que Jeannote était mariée.

Dès lors, il ne fut bruit que de la vertu des grottes qui faisaient tomber du ciel les plus jolis maris du monde.

Séduite par cette aventure, une charmante bergère (en ce temps-là les bergères n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui), courtisée par tous les jeunes gars du pays, et plus difficile qu'une châtelaine, s'en alla, de guerre lasse, faire un pèlerinage aux grottes pour demander à la fée du lieu un fiancé digne de son caprice. La fée fit la sourde oreille, si bien que Jeannotte (c'est encore ainsi que se nommait la bergère), gagna le mois de décembre sans trouver l'ombre d'un galant; ni beaux, ni laids ne se présentèrent, et quelques heures avant la fin de l'année, la pauvre fille trépassa.

La légende fut complète, et racontée à tout venant avec cette conclusion :

« *Toute personne qui met les pieds aux Jeannottes, est certaine de se marier ou de mourir dans la même année.* »

Telle est l'origine du nom et des superstitions attachées aux grottes d'Allevard, et il n'y a pas bien longtemps que les fillettes de la commune avaient encore ce lieu terrible en grand respect et belle peur! Nous pouvons même affirmer que les plus braves visiteuses ont un fameux tic tac dans le cœur lorsqu'elles se courbent sous le rocher et se glissent péniblement dans les grottes qui, tout calculé, rendent aux garçons de l'endroit un signalé service, car, la frayeur de mourir l'emportant sur la crainte qu'ils

inspirent, on se dépêche d'accepter, année courante, et leurs bras à la danse et leurs cœurs à l'autel.

Sir Francis, après avoir marché droit à la montagne, prit un sentier qui contournait un gigantesque rocher suspendu sur l'esplanade, et après avoir fait quelques pas dans ce sentier, il se trouva devant l'une des Jeannottes, s'arrêta et frappa deux fois dans ses mains.

Un sifflement aigu comme celui du serpent partit des entrailles du rocher. Maester Jack fit un bond de côté, comme s'il eut mis le pied sur un boa, et murmura :

— Mylord, nous courons à une perte certaine!

— Restez ici, mon brave Jack, et attendez-moi, sans bouger, à la belle étoile.

— Vous appelez cela une belle étoile, Monseigneur, il pleut des œufs de pigeon.

Sans répondre, le baronnet se glissa sous la voûte échancrée de la grotte, et Jack, levant le nez, regarda fièrement les noirs nuages, comme pour les braver.

— Bien le bonjour, mon cher ami, dit lord Brecknock, en se redressant de son mieux et en tendant la main au nègre.

— Mahïah est fidèle à ses promesses, tu le vois !...

— A qui le dites-vous! Cependant, vous m'aviez fait espérer que vos mains ne s'armeraient plus contre Médine, et...

— Ne prononce pas ce nom devant moi, dit le Cafre d'une voix sourde, en caressant la crosse de son fusil.

— Je vous demande pardon ; mais comme je suis venu ici pour vous entretenir de la sœur de l'Arbi, vous permettrez que je ne change pas de sujet aussi vite que vous le désirez.

— Alors dépêche-toi, mais tu n'obtiendras de moi ni pardon, ni pitié.

— Pas même pour Aïcha ?

— Aïcha, répéta le nègre, en tournant vers la voûte de la grotte ses regards troublés ; Aïcha est né de mon sang, elle doit approuver mes vengeances !'

— Je ne sais pas ce qu'elle pense à cet égard, mais si cette noble fille est née de votre sang, elle est parente de Médine au même degré qu'avec vous ; la petite-fille de Zaka est la nièce de la fille d'Ibrahim.

— Je le sais...

— Indépendamment de ce lien de famille, ces deux anges ont l'une pour l'autre une adoration qui date de l'enfance, le meurtrier de Médine sera l'assassin d'Aïcha.

— Ne recommence pas tes discours perfides, tu n'as que trop réussi déjà à amollir mon cœur.

— Je suis plus intéressé que vous ne le pensez, à détourner le coup qui menace Médine et Aïcha.

— En quoi ?

— Ne savez-vous pas que j'aime votre nièce ! N'avez-vous pas vu, durant notre voyage, dans quels désordres ma passion naissante jetait mes esprits. Aujourd'hui que j'ai admiré Aïcha, que j'ai entendu le son de sa voix, que j'ai respiré le parfum qui règne sur ses traces, cette passion ne veut plus rencontrer d'obstacles ; réfléchissez à ce que j'ai l'honneur de vous dire, il faut que votre nièce soit ma femme, il le faut !...

— Mahïah t'aime, il te confiera le bonheur d'Aïcha, il désire que tu sois le soutien, l'ami, le protecteur, l'époux de la fille de Zaka.

— Je reconnais là votre noble caractère, et puisque vous m'offrez votre consentement à une union qui fait seule l'espoir de ma vie, il est de toute nécessité que vous m'aidiez à toucher le cœur de votre nièce.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour te satisfaire.

— Vous le devez, car si j'avais voulu vous livrer aussitôt après la tentative de meurtre que vous avez faite sur

Médine, hier au soir, sur la route de Grenoble, je n'aurais eu qu'un mot à dire.

— Le démon a écarté la balle de mon fusil; le démon la dirigera mieux une autre fois.

— C'est donc votre résolution fixe.

— C'est mon serment... je tuerai Médine! Si je l'épargnais, je commettrais une lâcheté.

— Mais vous assassinerez votre bienfaitrice!

— Oui... J'expierai mon ingratitude en me frappant moi-même... Mahïah est généreux!

— Et si j'étais venu à ce rendez-vous avec des soldats, si je vous avais fait saisir et pendre à la voûte de cette grotte...

— Mahïah connaît les hommes; tu es incapable de trahir tes amis...

— C'est juste interrompit le baronnet; parlons donc d'autre chose, voulez-vous voir Aïcha?

— Voir Aïcha! oui! oh! oui! fais cette aumône à un pauvre malheureux! laisse-toi toucher par mes malheurs; conduis-moi près de l'ange de ma famille; fais que je puisse me prosterner à ses pieds, que je puisse baiser les pans de sa robe, puis, après, si tu veux que les Candeuil vivent, brise-moi le crâne sans remords, je te donnerai mon fusil, et je recevrai la mort sans te maudire.

— Quoi! la famille entière des Candeuil serait-elle marquée par le génie de vos vengeances.

Oui, murmura le Cafre, oui! la mère du capitaine a été l'épouse sacrilége d'Ibrahim; c'est à elle que la pauvre Zaka a dû son abandon et sa honte! Le capitaine est né du mariage de cette femme avec le rival d'Ibrahim; ils portent une tache de sang au front; Mahïah doit les frapper tous, tous, sans exception, il les frappera!

— Mais qui a pu si bien vous instruire?

— Mahïah observa un court silence, puis il dit lentement : — Le Djelep!

— Je devine que vous êtes poussé au crime par quelque noire trahison? Qui a écrit le billet que vous m'avez envoyé?

— Ma langue ne dira que ce que je voudrai, ne m'interroge pas.. . Quand verrai-je Aïcha?

— Quand vous le voudrez.

— Demain.

— Soit, à quelle heure!

— Dans la nuit, à l'heure qu'il est maintenant.

— Où?

— Ici-même... Voudra-t-elle te suivre?

— Sans doute.

— Merci, je t'attendrai... Si Aïcha ne peut entreprendre ce voyage, tu viendras seul, et me diras ce que je devrai faire.

— Mais pourquoi vous cachez-vous!

— Parce que je ne peux me montrer sans danger.

— N'êtes-vous pas libre?

— Non... Si en me voyait, on m'arrêterait comme un malfaiteur, et je ne pourrais agir selon mes serments... je suis savant dans les coutumes des chrétiens; leur liberté est une derision.

— Voilà une maxime qui, en effet, peut vous mener tout droit en prison... Où habitez-vous le jour?

— Dans la montagne, j'y suis heureux.

— Où pourrait-on vous trouver, au besoin!

— Tu ne le sauras pas.

— Vous mefiez-vous donc de moi?

— Non, je suis prudent.

— Très-bien. Mademoiselle Aïcha sera ici vers le milieu de la nuit prochaine, je compte sur vous pour faire ma déclaration.

— Quelle déclaration ?

— Vous aurez l'extrême obligeance de dire à votre nièce, que je brûle d'amour pour elle, que son image est devant mes yeux nuit et jour, et qu'au premier encouragement de sa part, je me jetterai à ses pieds, pour lui demander son cœur et sa main.

— Quoi ! tu as vu Aïcha deux fois de suite, et tu ne lui as pas encore avoué ton amour?... Qu'attends-tu donc ?

— Je n'ai pas le courage de parler. D'ailleurs, si je m'étais trop hâté, j'aurais été sans doute repoussé. J'attends tout de votre bonté et du tendre attachement que cette jeune fille a pour vous.

— Elle sait que je suis son oncle! et tu m'as donc pas trompé?

— En entendant prononcer votre nom, elle s'est efforcée de retenir ses larmes.

— Elle ne me méprise pas! elle, la fille d'un grand chef... Aïcha si belle! moi si affreux!... Dieu est grand ! Dieu est grand !

— Mylord, cria du dehors une voix chevrotante la place n'est pas tenable.

Le Cafre se leva brusquement, et arma son fusil.

— Ne bougez pas, mon ami, rassurez-vous ; dit le baronnet de sa voix douce.

— Tu n'est pas venu seul ici ?

— Celui qui m'attend ne vous a jamais vu et m'est dévoué... Quittons nous... à demain.

— A demain.

— Vous me permettez de ne rien cacher à Aïcha, et de sonder son cœur en songeant à moi.

— Je le promets.

— Dieu vous garde, mon cher ami, et que surtout, il vous conseille !

Le baronnet sortit de sa grotte comme il y était entré;

et Mahïah attendit, pour gagner la montagne, que le bruit des pas et des visiteurs se fut perdu dans le vallon.

— Hélas ! monseigneur, disait maester Jack en piétinant dans l'eau boueuse du sentier : Les héritiers de Votre Grâce se réjouiraient fort de vous voir ainsi hors de votre lit !

— Nous leur donnerons quelquefois ce divertissement.

— Plaît-il, mylord ?

— Je dis que demain, à pareille heure, pleuvrait-il des hallebardes, je ferai la même course.

Alors, monseigneur, je vais passer ce reste de nuit, et tout le jour en dévotion !

— Vous devenez bien poltron, Jack?

— Mylord, les condamnés espagnols qu'on met en chapelle, ne sont pas plus près de mourir que votre vieux serviteur !... Encore une nuit comme celle-ci, et je trépasse!... N'entendez-vous pas claquer mes dents... Ah ! monsieur le baron, quand je songe au dernier relevé de votre fortune, j'estime que vous menez la vie bien témérairement.

— Quand je serai marié, je serai prudent

— Avec quarante millions, faire un métier de contrebandier ! Sainte Vierge !... Ah! nous voici de retour au château .... ma perruque n'a plus de forme, je suis trempé jusqu'aux os !... Mylord veut-il que je l'aide dans sa toilette de nuit ?

— Non, Jack... Couchez-vous chaudement et dormez bien... ne faites pas de mauvais rêves, demain soir je me passerai de vous.

— Merci mylord, je souffre doublement quand je vous sais loin de moi, et surtout en danger.,. Mon devoir est de mourir sur vos talons... Ah ! l'amour ! l'amour est une sotte invention, Votre Grâce peut déjà s'en apercevoir !... Quels sont vos ordres pour demain, mylord ?

— Je monterai à cheval sans suite.

XX

Les enfants de Zaka.

Entouré par sa mère, Médine et Aïcha, le capitaine se reprocha d'avoir été faible vis-à-vis de trois femmes, et il s'efforça de leur sourire.

— Vous ne nous tromperez pas, Horace, dit Médine, un cœur comme le vôtre ne se trouble pas pour peu de chose... Parlez, mon ami, nous vous écoutons ; quoi que vous nous appreniez, nous serons résignées et fortes..... Quelle est cette terrible nouvelle ?

— Ma mère, il faut que nous quittions la Rochette au plus vite, il faut que nous partions sans le moindre retard... et surtout, que notre départ soit secret pour tous nos gens.

— Y pensez-vous, Horace ? parlez-vous sérieusement ?

— Je vous répète, ma mère, qu'il nous faut fuir vite et loin... vite et loin !

— Au moins, mon ami, dit Aïcha, apprenez-nous la cause de cette déroute ?

— Oui, je vous l'apprendrai, mon pauvre enfant ; et en

vous instruisant, je vous donnerai, personnellement. la preuve de mon estime et de ma confiance.

— J'en suis digne, croyez-le.

— Depuis trois grandes heures j'erre dans le parc, cherchant à calmer l'agitation qui me dévore, cherchant aussi un moyen d'échapper à la fatalité qui nous poursuit. Je n'ai rien trouvé de mieux que la fuite, et une fuite précipitée, dussions-nous franchir les mers, et courir à l'un des bouts du monde...

— Mais enfin ! enfin ! dit Médine...

— Au lieu de me rendre au déjeuer de famille, où vous m'attendiez, je me suis enfermé dans mon cabinet, et j'ai envoyé ma démission à mon colonel. Je ne peux plus servir.

— Ciel ! s'écria la marquise... Pourquoi tant de précipitation !

— N'étions-nous pas, dès longtemps, d'accord sur ce point? Ne m'avez-vous pas instamment prié, à maintes reprises, d'abandonner le service?... Pourquoi vous étonner aujourd'hui ?

— J'ai réfléchi, qu'un état aussi honorable que le vôtre était toujours un refuge contre le malheur...

— Pour ma part, dit Médine, je suis ravie de cette détermination ; nous sommes, Dieu merci, assez riches pour nous passer de cet état, le plus noble de tous, j'en conviens, mais aussi le plus pauvre.

— Les riches peuvent être ruinés en un jour, ma fille, répondit la douairière, en baissant les yeux.

— Notre fortune serait-elle menacée ? demanda le marquis.

— Menacée!... Hélas ! non, répondit la douairière.....

— A quoi perdez-vous votre temps, Horace, interrompit Aïcha, en lançant un regard suppliant à la vieille marquise. Venez au fait.

— Ma lettre partie, j'ai décidé que nous nous mettrions en route pour Londres, d'abord.

— Mais vous rêvez, mon fils.

— Malheureusement non. Sachez donc que lord Brecknock est venu me voir ce matin.

— Nous le savons, ajouta Médine, il était seul et à cheval ; il vous a entraîné sous l'allée de marronniers, et, sans mettre pied à terre, il vous a entretenu longuement... Vous voyez que nous avons nos espions... Après ?

— Je vous croyais endormies, mesdames.

— Nous dormons les yeux ouverts, mon ami... les femmes sont si curieuses... Continuez.

— Cette visite matinale m'a fait éprouver une émotion délicieuse, reprit le marquis en regardant Aïcha avec une douceur chagrine. . Enfin, je croyais avoir deviné chez le baronnet certains penchants, certains sentiments qui me laissaient espérer une confidence dont j'eusse été à la fois bien heureux et bien fier, car lord Brecknock est un gentilhomme accompli que j'estime, que j'aime, et...

— Nous vous comprenons, interrompit Médine, ces pauvres hommes ne sauront jamais faire une déclaration ; pour dire un mot ils font une phrase !

Le capitaine ne put se défendre d'un sourire, à cette sortie de Médine qui, rieuse en toute occasion, semblait prendre à tâche de défier les périls de toute espèce. Aïcha affectait un petit air distrait qui cachait fort mal ses émotions, et la douairière qui commençait à comprendre la cause des terreurs de son fils, donnait l'exemple d'un froid courage et d'une inébranlable résolution. Le capitaine continua :

— Mon attente fut trompée ; dès les premiers mots de lord Brecknock, mes joyeuses illusions s'étaient envolées ! j'appris, pardonnez-moi, Aïcha, si j'ose devant vous dire tout ce que je sais, j'appris que ma mère, ma femme et

moi-même sommes voués au poignard d'un fanatique...

— Cela ne se peut pas, interrompit Aïcha vivement, ma grand'mère en mourant n'a désigné aux vengeances de son fils que la race d'Ibrahim et celle du juif Samuel. Ma chère Médine est seule exposée à un danger, dont je me fais forte de la préserver. Cette nuit, en voyant Mahïah, j'obtiendrai l'oubli d'un serment qui retomberait sur moi. . Vos craintes ne sont pas fondées.

— Médine n'est pas seule exposée, comme vous le dites, mon amie ; s'il en était ainsi, je me fierais entièrement à la force des liens qui vous unissent à Mahïah ; mais ma mère est enveloppée dans cette affreuse vengeance ; car elle a épousé, en premières noces, le baron d'Ulm, et Mahïah l'accuse d'avoir été la rivale préférée de Zaka ; ainsi, ma mère et moi devons succomber pour expier les malheurs de votre grand'mère ! Aïcha, jamais votre oncle, qui eût pu être indulgent pour Médine, ne le sera pour nous... jamais !

Aïcha baissa la tête et s'avoua vaincue.

— Quoi ! c'est là tout, dit la douairière en riant... vraiment vous nous faites des contes de Barbe-Bleue, mon cher Horace, et je vous avoue que j'ai les oreilles brisées par tous ces rabâchages. Aïcha verra son oncle cette nuit, ainsi qu'il est convenu, et si ce brave homme ne veut rien entendre, nous aviserons à sortir ce ce guêpier... Quant à partir pour Londres, ne comptez pas sur moi. On ne tue pas ainsi deux femmes et un capitaine, vertu-chou! les bourreaux auraient trop belle besogne !... Laissez-moi me préparer à recevoir notre magnifique visiteur, je n'ai pas mis une épingle de ma toilette.

— Si vous comptez sur l'entrevue d'Aïcha, vous pourrez vous tromper, ma bonne mère ; sir Francis a parlé à Mahïah, cette nuit, et il l'a trouvé indomptable.

— Et, à propos, comment se fait-il que ce nègre sache mon histoire ?

— Cette histoire n'est-elle pas connue de tout le monde, depuis qu'on en a fait un roman.

— J'espère bien, mon fils, que vous ne fréquenterez plus les littérateurs : voilà de leurs exploits.

On entendit le roulement d'une voiture, et Médine, courant à une fenêtre, s'écria :

— Voici lord Brecknock ; quelle délicieuse calèche... quel luxe ! Comme ces quatre chevaux noirs sont bien appareillés... Aicha, viens donc voir.

— Allez recevoir pour moi, mes enfants, je vous rejoindrai dans quelques minutes. Horace, ne vous tourmentez pas, mon fils, comptez sur votre mère, elle veille nuit et jour sur vous.

Restée seule dans son cabinet, la douairière sonna sa femme de chambre, et dit, en se parlant tout haut :

« Sans mon complot avec M. Mathieu, je ne resterais pas un quart d'heure dans le voisinage de ce meurtrier, de ce cannibale... mais alors la ruine, la misère me suivraient sans relâche !.... Lord Brecknock m'échapperait !... Il faudrait renoncer à cette alliance qui va relever ma fortune, l'accroître, peut-être.... Ah ! non, plutôt mourir !

— Madame la marquise me demande, dit la femme de chambre en entrant.

— Oui, Louise, habillez-moi.

— Que mettra madame ?

— Ce que vous voudrez. Louise, vous étiez là, je crois, il y a quelques jours, lorsque j'ai maltraité M. Mathieu, le régisseur de ce château ?

— Oui, madame.

— Avez-vous parlé de cette affaire à quelqu'un ?

— Je ne parle que quand on me le permet, madame.

— J'en suis très-malheureuse, car vous saurez que j'avais été on ne peut plus injuste à l'égard de cet excellent homme; loin d'avoir dilapidé mes revenus et de les avoir détournés, j'ai reconnu que je lui devais une somme assez considérable... Vous voyez qu'un outrage est bientôt fait.

— Madame se sera peut-être laissée persuader?

— Ce que je dis est exact, vous tiendrez M. Mathieu, à mon exemple, comme un type de probité et de désintéressement; les hommes de de sa trempe sont plus que rares de nos jours... C'est très-bien, donnez-moi mon lorgnon et mes gants... Vous pouvez descendre... Quand se marient mon filleul Cornette et votre charmante petite fille?

— Demain, après vêpres, madame, à la chapelle d'Allevard.

— Je tâcherai d'y être... N'oubliez pas que je lui donne cinquante louis pour cadeau de noces.

— Madame est trop bonne.

— Descendez avec moi.

Après les compliments et saluts d'usage, la douairière qui avait trouvé lord Brecknock au salon avec Médine, Aïcha et le capitaine, approcha un fauteuil près de sir Francis, et engagea l'une de ces conversations futiles qui n'ont de trait et de charme que par la finesse et l'originalité des riens qui en font les frais.

— Je vous admire vraiment, mylord, en ce que vous civilisez notre contrée.

— Est-ce un reproche, madame la marquise, et comment l'entendez-vous?

— Point. C'est une action de grâce. Il y a quelques années, on ne s'aventurait par ici qu'avec des bâtons ferrés ou des mulets, et vous courez les champs à quatre chevaux.

— Vous pensez donc que la civilisation ne peut marcher qu'en carrosse?

— J'en ai peur.

— Les révolutions nous voudraient prouver, cependant, qu'elle va pieds nus.

— Ne confondons pas la civilisation avec la liberté, dit le marquis.

— Oh! pour cela non, répondit lord Brecknock, la liberté ne marche pas du tout.

— C'est qu'elle se sera essoufflée à trop courir, reprit la douairière.

— J'ai à vous remercier, mylord, ajouta Médine, au nom d'une jeune fille fort timide, mais très-reconnaissante, du magnifique perroquet dont vous vous êtes défait pour lui plaire. — Nous sommes confuses... Il parlera très-bien, en juger par le seul mot qu'il articule à merveille.

— C'est le seul qu'on lui ait appris, madame.

— Et pourquoi cela! demanda Aïcha.

— Ne dit-il pas *merci, merci* et toujours *merci?*

— Oui, vraiment, et cela nous a beaucoup amusé.

— L'heureux oiseau n'est pas ingrat, comme vous le voyez, il répète sans cesse qu'il vous doit tout son bonheur en vivant sous vos yeux.

Aïcha tressaillit; c'était le premier aveu sorti de la bouche de sir Francis, aveu bizarre comme tout ce qui venait de cet élégant et charmant cavalier.

— A l'élève on reconnaît le maître, répondit la douairière, pendant que Médine adressait un tendre regard à son amie.

— L'éducation de ce pauvre cacatoès n'est pas très-variée, reprit le baronnet, mais la base en est bonne.

— Mylord veut-il faire une promenade au parc, dit le capitaine, nous y attendrons l'heure du dîner.

— Non pas, de grâce... Mademoiselle Aïcha et moi

pouvons seuls nous promener librement ici ; et comme nous serions obligés de nous promener séparément, je vous supplie de vouloir bien demeurer dans ce salon.

— Je ne comprends pas bien, dirent la douairière et Médine.

— Croyez-moi, ne mettez les pieds dans votre parc que quand nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de M. Mahïah.

— Les murailles sont hautes, les fortes fermées ; il n'y a aucun danger.

— Je connais les Kabiles, madame la marquise ; quand ils ne peuvent pas marcher, ils rampent, quand ils ne peuvent ni marcher ni ramper, ils volent. Vous seriez plus en sûreté sous une douzaine d'épées de Damoclès que vous ne l'êtes à quelques lieues du brave et hardi Mahïah, que j'aime d'ailleurs de tout mon cœur et que j'admire de toutes mes forces.

Aïcha leva lentement ses grands yeux humides sur sir Francis. En entendant ces mots, son cœur s'emplit d'un baume qui calma d'anciennes douleurs ; lord Brecknock régnait désormais sur l'âme fière, blessée, souffrante de la noble orpheline.

La conversation devint générale et sérieuse, le baronnet confirma tout ce que le capitaine avait dit de l'obstination de Mahïah ; il avoua que le traité de paix devenait très-difficile, depuis que le nègre avait découvert l'origine des Candeuil ; et il termina en conseillant un brusque départ, si toutefois la tentative de réconciliation venait à échouer. En donnant ce conseil, la voix de lord Brecknock trembla tout à coup, et ce trouble consola instinctivement la pauvre Aïcha, subitement menacée de perdre ses illusions et ses secrètes espérances.

Néanmoins, le dîner fut gai, animé par la charmante vivacité d'esprit de Médine, par le modeste et gracieux

abandon d'Aïcha, par la verve du capitaine, les critiques acérées de la douairière, l'infatigable originalité et l'immense savoir de lord Brecknock. Les anecdotes, les bons mots, les innocentes malignités, les modes, les voyages, la politique, l'histoire, tout fut dit, raconté, repris, réfuté, discuté, enrichi, augmenté, retourné, développé avec ce ton exquis des sociétés d'élite, fine fleur des temps passés qui disparaît chaque jour de nos salons, depuis que les lions, les lionnes et autres bêtes féroces les ont ravagés !

— Puisque j'y pense, mylord, dit la douairière pendant que lord Brecknock lui donnait le bras pour la reconduire au salon, pourriez-vous me dire ce que vous avez fait à un certain M. Mathias ?

— Rien que je sache, madame.

— Je vais vous donner à lire ce qu'il écrivait à mon fils, il y a quinze jours environ..., et ceci me rappelle, Horace, que je ne vous ai pas communiqué ce chef-d'œuvre épistolaire, je ne sais trop pourquoi.

La douairière quitta le salon, et revint avec la lettre de M. Mathias, qui passa des mains du baronnet à celles du capitaine, de Médine et d'Aïcha. L'hilarité fut générale, sir Francis raconta les aventures de sa traversée, et dit ces mots avec une amère mélancolie :

« Ma vie s'écoulait, depuis l'enfance, dans la solitude et dans l'ennui ; mon cœur perdait chaque jour les lambeaux de ses croyances ! Lassé par une lutte énergique entre la foi et le scepticisme, atteint de cette maladie fatale qui a violemment mis au tombeau les plus nobles enfants de ma race, je méditais de quitter ce monde dont je ne suis pas digne,.. »

— Vous vouliez vous tuer, interrompit Médine avec effroi.

Sir Francis regarda la nièce de Mahïah avec une douceur angélique, et répondit, en ramenant discrètement

les yeux sur Médine, afin d'épargner Aïcha dans son trouble :

— Tel est le crime que M. Mathias a si grotesquement interprété. Ce pauvre Marseillais est excellent homme au fond, mais son vin de Madère est détestable.

— Nous en savons quelque chose, dit le capitaine de Candeuil... Je pense bien, mylord, que nous parviendrons à chasser les derniers symptomes de cette noire maladie ; il ne serait pas loyal à vous de nous demander notre amitié, et même de la prendre sans la demander, pour trancher tout à coup le nœud de ces liens... Vous ne faites plus de ces mauvais rêves, j'espère !

— Quelquefois... mais je vais mieux, beaucoup mieux, l'air de ce pays est si pur, ce qu'on y voit nous ramène si doucement aux pieds du Créateur, que le cœur semble reprendre ses croyances, et la vie ses ailes, et l'homme son courage. Cependant... Mais il faut songer au départ, l'heure de notre expédition approche, capitaine, vous êtes des nôtres !

— Certainement.

— Je voudrais vous éviter ce voyage, car je ne vous cache pas que votre vie est exposée, mais mademoiselle Aïcha ne pouvant s'aventu er seule avec moi, vous l'escorterez... Après tout, vous êtes soldat ?

— Le silence de ces dames vous prouve que ma place est près de mademoiselle Aïcha... Nous partirons qnand vous le désirerez mon enfant.

— A l'instant même...

Aïcha, suivit de Médine, passa dans son appartement pour prendre un costume de voyage. Elle mit une robe de drap noir, boutonnée jusqu'au cou, cacha sous son corsage un petit poignard à deux tranchants, attacha sur les boucles flottantes de ses cheveux un feutre noir à lar-

ges bords, garni d'un long voile, et jeta sur ses épaules un ample manteau. Ainsi vêtue, la belle jeune fille ressemblait à un cavalier prêt au rendez-vous et à l'escalade. Médine, tout en assistant son amie avec une intelligence habile et active, l'entretenait de la douce pensée qui devait régner dans son cœur. Le caractère de la jeune marquise de Candeuil était tellement résolu et hardi, qu'il ne pouvait supporter longtemps le joug de la réflexion. A peine cette belle et noble créature était-elle en face d'un danger que, soit dédain, soit audace, elle l'oubliait. Coquette, mais dans l'acception gracieuse du mot, élégante, folâtre, douée d'une imagination vive, capricieuse et délicate; femme, enfin, selon toute la portée aristocratique de l'expression, Médine tenait à l'élite de son sexe par toutes les vertus du cœur. Dévouée, généreuse à l'excès, elle s'effaçait d'elle-même devant les intérêts de ses amies, et ne calculait jamais les conséquences de ses sacifices. Ainsi, les courts instants consacrés à la toilette d'Aïcha, ne furent pas remplis de recommandations, de prières, de conseils relatifs à l'entrevue des deux enfants de Zaka; Medine ne supplia pas son amie de détourner la colère du farouche Kabile... Non; elle l'entretint constamment du brillant cavalier qui devait la guider dans cette aventureuse entreprise; elle s'appliqua, avec une charmante malice il est vrai, à lui rappeler certains mots glissés, fort tendrement, pendant la demi-journée qui venait de s'écouler; elle répondit par des éclats de rire, aux dénégations et aux modesties virginales de la belle Africaine, et lorsqu'elle lui prit la main pour la reconduire au salon, elle lui dit avec un sourire enchanteur :

— Fais en sorte ma chère petite, que ton oncle ne me tue qu'après tes noces, j'y veux prier et j'y veux surtout danser.

— Prends-tu toutes ces menaces au sérieux, par hasard ?

— Rien n'est sérieux dans ce monde, mon enfant.

— Tu es sérieusement folle cependant.

— Ah ! ah ! tu joues sur les mots; lord Brecknock a, je le vois, un très-bon élève... Tu partiras donc sans me dire ce que tu exiges de moi, en retour de la volonté tyrannique que je t'ai imposée ?

— Je serai peut être moins discrète en revenant de mon expédition.

— A la bonne heure; on fait bien de t'envoyer en ambassade, tu as toute l'humeur d'un diplomate... Je t'attendrai de pied ferme.

Lord Brecknock offrit son bras à Aïcha, qui embrassa tendrement la douairière et Médine, et monta dans la calèche où le capitaine et le baronnet prirent place à ses côtés. L'équipage partit lestement

— Pourquoi n'avez-vous pas fait découvrir votre voiture, demanda le marquis ?

— Nous aurions joui du clair de lune et de la fraîcheur, dit Aïcha.

— Et nous aurions ramené le capitaine avec une ou deux balles dans la tête, mademoiselle. Ah ! monsieur votre oncle n'y va pas de main morte... je vous engage même à ne parler que très-peu et très-bas ; mon excellent ami Mahïah n'est jamais loin de ceux qu'il cherche.

— Cette comédie commence à me lasser, dit M. de Candeuil.

— Vous appelez cela une comédie, capitaine ? c'est trop de bonté de votre part... pour moi c'est un gros mélodrame.

— Arrivons vite au cinquième acte.

— Voilà qu'on lève le rideau... le premier rôle vous appartient, mademoiselle, et nous allons entrer en scène, si vous le voulez bien.

— Je suis prête, monsieur.

— Halte! cria le baronnet au cocher.

La calèche arrêta; elle était arrivée à une portée de fusil d'Allevard; sir Francis ouvrit la portière et offrit la main à la nièce du Cafre.

— Nous ne pourrions aller plus loin en voiture, sans réveiller en sursaut les citadins de cette bicoque, dit-il : capitaine, vous nous attendrez dans cette calèche, nous ferons aussi vite que possible; si vous vous ennuyez par trop, souvenez-vous de votre métier, tout soldat doit s'entendre à faire sentinelle.

— Comment, vous croyez que je vais rester là les bras croisés?

— Il le faut.

— Et que ferez-vous de mademoiselle Aïcha ?

— Elle aura la complaisance de m'accepter pour cavalier.

Pour aller où ?

— A une demi-heure d'ici, dans la montagne.

— Mais, monsieur, dit Aïcha, je ne peux pas vous suivre seule.

— Il le faut, mademoiselle... vous ne serez pas seule, puisque j'aurai l'honneur de vous conduire... M. de Candeuil n'a qu'à se montrer s'il veut faire un veuve... le temps nous presse, l'heure passe.

— Allons, dit Aïcha en prenant résolument le bras du baronnet.

— Mais... fit le capitaine.

— Il le faut, mon ami, reprit la nièce de Mahïah, songez à Médiné...

— Et par précaution, prenez cette paire de pistolets, la bravoure lorsqu'elle est désarmée n'a plus le sens commun... Adieu, capitaine!

— Ne craignez pas de marcher trop vite, monsieur, dit

Aïcha à son compagnon après un long silence, je suis de race guerrière, et mon enfance ou plutôt ma première jeunesse ne s'est pas écoulée dans l'oisiveté.

— Vos pieds délicats sont faits pour fouler des tapis; les roches de ce sentier pourraient les blesser.

— J'ai souvent suivi les serviteurs de mon père, quand son douar était surpris par les chrétiens: je donnais alors l'exemple du courage et de la résignation... Croyez-moi, notre expédition nocturne est un jeu charmant.

— Elle doit cependant décider de bien graves questions... des questions de vie ou de mort.

— Douteriez-vous, aussi, du succès de ma démarche?

— Ce n'est pas de vous que je doute, grand Dieu! vous êtes pour moi un symbole de puissance et de bonté.

— Pas de compliment, mylord, dit la jeune fille en souriant, nous sommes seuls, ce serait abuser...

— Parlez alors, mademoiselle, parlez seule, ma bouche restera fermée.

— J'ai oublié le nom de la grotte où nous devons trouver Mahïah...

— La Jeannotte...

— C'est cela; qu'est-ce que cette grotte? A-t-elle fourni aux légendes?

— Oui, mademoiselle, elle est même en renom.

— Ah! je vous écoute; est-ce bien long?

— Il est avéré que les jeunes filles qui la visitent se marient dans la même année; il n'y a que la mort qui puisse les affranchir de cette affreuse destinée.

Aïcha tressaillit de tout son corps, et le bras de lord Brecknock fut le confident de cette subite agitation, Dans ce moment, la lune qui avait disparu depuis quelque temps sous des nuages, montra son disque d'argent, et inonda la terre d'une molle clarté. Sir Francis regardant fille la de Ben-Allal, la vit lever les yeux au ciel

avec une expression suppliante et désespérée, qui eût embelli son visage si sa beauté n'eût été parfaite. Se débarrassant des pensées qui la troublaient, Aïcha répondit presqu'aussitôt :

— C'est une trahison de votre part, monsieur le baron... vous m'avez condamnée à mort tout simplement, en arrêtant ce rendez-vous.

— Vous avez trop d'esprit pour être superstitieuse ?...

— Je suis de la terre des prodiges .. gardez-vous bien de mettre les pieds dans la Jeannotte, si toutefois les jeunes gens sont compris dans la légende.

— J'y suis entré hier mademoiselle... aussi je me considère comme un homme mort, mon testament est fait !... Nous sommes arrivés... daignez rester là quelques secondes, je vais à la découverte.

Le baronnet revint en toute hâte près d'Aïcha, et lui dit en touchant délicatement le bout de ses doigts.

— Suivez ce sentier ; je veillerai sur vous... quand vous serez au pied de ce rocher qui est penché sur le torrent, là à droite, vous en ferez le tour... Mahïah vous y attend... Vous serez libre d'entrer dans la grotte ou de n'en pas dépasser le seuil, ajouta sir Francis.

Et il abandonna la main de la jeune fille, qui la ramena vivement à elle en s'apercevant qu'elle l'avait oubliée dans celle de son guide.

Il faudrait un chapitre pour dire à peu près ce qui se passa dans le cœur d'Aïcha, lorsqu'elle se sépara de sir Francis ; il faudrait un autre chapitre pour rendre compte des sensations du baronnet. Nous reculons devant ce travail, avouant notre paresse au lecteur qui, sans doute, s'en frottera les mains, et nous courons au plus pressé.

Arrivée au rocher qu'on lui avait signalé, Aïcha s'arrêta et regarda autour d'elle avec soin. Une grande ombre s'agita derrière un buisson d'épines, et un froissement

de brouissailles annonça la présence d'un être vivant. A l'instant où la jeune fille se tournait vers le bruit qui l'avait frappée, un homme se présenta et se prosterna à ses pieds, en prononçant son nom.

— Mahïah, répondit en arabe la petite-fille de Zaka, as-tu oublié les coutumes de nos pères ?

— Non, le Grand Esprit le sait, je les vénère.

— Relève-toi donc, les hommes restent toujours debout, les femmes inclinent leurs fronts devant eux; respectons notre loi.

— Je ne suis qu'un vil esclave, tu es issue d'un grand chef, dit Mahïah toujours courbé la face contre terre.

— Nous sommes les enfants de Zaka, tu es mon aîné; si tu es esclave, je suis ta servante, relève-toi.

— Tu es l'ange de bonté, tu marches sur la tête des hommes; ton cœur est dans le ciel; reprit le Cafre, et il redressa sa haute taille.

-- Aïcha tendit ses deux mains à Mahïah, et, appprochant ses lèvres roses de son front brûlé par le soleil, elle y déposa un pieux baiser qui fit trembler le Cafre.

— Nous ne sommes pas en sûreté ici, dit l'Africaine, entrons dans la grotte.

— Tu ne cours aucun danger à mes côtés, répondit le nègre, et il frappa sur la crosse de son fusil d'une main ferme.

— Les femmes ne sont jamais en péril, mais toi, mon oncle, toi, Mahïah, n'est tu pas recherché, poursuivi comme un malfaiteur?

— Hélas oui ! les chrétiens ne comprennent pas ! laisse-moi te voir encore, laisse-moi reconnaître ton beau visage. . : Ah! mon noble sang, que tu as d'éclat!... Bien heureux, Aïcha, ceux qui peuvent vivre et mourir sous tes yeux!

— Montre-moi l'entrée de la grotte où tu te tiens caché,

je ne veux pas rester plus longtemps à découvert.

Mahïah s'engagea le premier sous le rocher, et rampant sur les genoux, et se retournant souvent vers sa nièce, pour lui recommander d'éviter les pierres aiguës et tranchantes.

Aïcha suivit résolument l'exemple du Cafre, entra dans la grotte, s'assit sur un banc de mousse, et cherchant dans l'ombre la main du fils de Zaka, elle dit avec douceur :

— J'ai peu d'instant à te donner cette nuit : on m'attend, et mon absence inspirerait de vives inquiétudes ; il ne tiendra qu'à toi, si tu m'aimes comme un père, de vivre heureux près de moi, entouré de mes soins et de ma tendresse.

— Le ciel ne s'ouvrira jamais pour le pauvre Mahïah.

— Ecoute-moi, j'ai une prière à te faire, une prière d'où dépend tout mon bonheur.

— J'en ai une aussi, à t'adresser, si tu l'écoutes favorablement, je mourrai content.

— Parle donc le premier.

— Aïcha, pauvre fleur ravie à l'oasis ! j'etais inquiet sur ton sort quand mes rêves passaient la mer pour te chercher dans le pays des chrétiens. Je savais que ton âme pure et virginale s'était vouée, avec amour, à la destinée d'un homme qui est mort pour apaiser le génie de notre famille.

— Tu veux parler de l'Arbi, interrompit résolument la jeune fille... C'est toi qui l'a tué, je le sais.

— Tu le sais ! Ah ! tu dois me maudire !

— Non, cette mort était juste, le Djelep l'avait ordonné, l'Arbi avait été le bourreau de ton père,..

— Tu ne l'as donc pas aimé ?

— J'ai eu honte d'un amour qui n'était pas partagé ; le souvenir de Kadidja l'amante de l'Arbi à fait tort à sa

mémoire, et quand j'ai été instruite des désastres de ma famille, je n'ai pu laisser mon cœur où je l'avais follement placé.

— Noble enfant, tu me ravis!... Écoute à ton tour! . As-tu remarqué parmi les beaux jeunes gens qui t'approchent, un seigneur riche, magnifique, brave, doux et bon, dont le cœur est d'or, dont le bras et de fer?

— Comment le nommes-tu? dit Aïcha en tremblant et baissant la tête.

— Il se nomme Francis...

— Francis!... Oh! tais-toi, tais toi!

— Non, je ne peux pas me taire, ton sang est le mien, ta chair est la mienne : quoique tu sois splendide comme les anges, et moi hideux comme les démons, je veux me réjouir de ton bonheur et te savoir heureuse pour ta vie entière; puisque je suis le dernier homme de notre famille, je veux te servir de père, je veux étendre mes mains sur vos têtes et vous unir!

— Nous unir?... mais connais-tu sa volonté, connais-tu la mienne?

— Je devine, à ton trouble, que tu aimes Francis, ne le cache pas... Je te devine?

— Eh bien! oui, murmura Aïcha, pourquoi imiterais-je les femmes chrétiennes dont la bouche et le cœur sont toujours en désaccord; oui je l'aime... Mais lui? lui?

— Puisque tu me choisis pour confident, apprends que sir Francis m'a dès longtemps avoué l'amour brûlant que tu lui as inspiré... Cette histoire est longue à raconter, et tu n'as pas le temps sans doute de l'écouter?

— Parle, parle, la nuit nous appartient, nous sommes tous les deux libres; en France, comme dans le monde entier, les enfants de Zaka sont au désert.

Mahïah se prit à sourire; pour la première fois, depuis son départ d'Afrique, la voix argentine d'Aïcha, et l'aveu

naïf que venait de faire sa curiosité, versèrent des consolations inespérées dans son âme; et il fit un récit fidele de toutes ses aventures depuis que Médine et Candeuil l'avait laissé sur la plage de Mostaganem, en s'embarquant pour l'Europe. Lorsqu'il eut raconté l'entrevue qu'il avait eue, la veille, avec lord Brecknoch, Aïcha essuya les larmes qui coulaient sur ses joues, et lui dit :

— Notre union est impossible ; nos Dieux nous séparent à jamais.

— J'ai longtemps réfléchi à cette difficulté, répondit Mahïah, elle peut être surmontée. Francis est chrétien, mais la bonté de son cœur, sa générosité, ses vertus, m'ont enseigné les trésors de sa religion. Nous avons souvent parlé du ciel, et comparé nos deux lois divines ; il m'a toujours convaincu de la supériorité de la morale chrétienne sur celle de Mohammed.

— Médine m'a parlé comme toi.

— J'aurais volontiers embrassé la religion chrétienne, si, en fouillant dans mon cœur, j'y avais trouvé assez de charité... Mohammed favorise les passions de l'homme, Moïse les combat (1), *Fais le bien pour le bien, dit le Koran*; *fais le bien pour le mal, dit l'Evangile !...* Aïcha, toi qui n'a aucun devoir sanglant à remplir, sois chrétienne; c'est le Dieu de Moïse qui t'a envoyé Francis.

— Comment se fait-il que, raisonnant ainsi, tu poursuives un projet que condamnent toutes les lois divines.

— N'essaie pas de me fléchir ; songe à notre mère !... Je ne suis ni à l'Evangile, ni au Koran, je suis au Démon et au Djelep.

Aïcha combattit tous les scrupules de Mahïah, et fut vaincue. Le Cafre rappela, en termes brûlants, les misères de sa famille, il exprima le chagrin, la douleur, les re-

(1) Les musulmans reconnaissent Moïse comme un prophète.

mords que lui causaient son devoir impitoyable; il aimait Médine, et la respectait, et lui devait les seuls beaux jours de son temps d'esclavage; mais elle devait mourir ainsi que les Candeuil... tous périraient de sa main!... Cependant, ébranlé dar les supplications de sa nièce, Mahïah lui dit en la ramenant au sentier où l'attendait sir Francis :

— Je ne veux pas profiter du hasard qui m'a fait tomber au milieu de mes ennemis pour les frapper; je leur donnerai le temps de fuir et de m'éviter; annonce *qu'après démain, quand le soleil sera couché, Mahïah sera sans pitié... mais que d'ici là ses yeux seront fermés...*

Cette dernière phrase fut achevée devant lord Brecknock, qui dit au nègre en langue arabe :

— Vous n'êtes pas galant, mon excellent ami... mademoiselle m'aurait demandé une douzaine des étoiles qui nous éclairent, que je ne les aurais pas refusées.

— Donne-lui donc ce qu'elle envie bien plus que les splendeurs du ciel et les richesses de la terre, donne-lui ta foi, ton amour, ta vie.

Disant cela, le Cafre rapprocha vivement les mains du barronnet et celles d'Aïcha, les unit dans l'une des siennes, et étendit son bras droit sur la tête des deux jeunes gens, comme pour les bénir. Sir François couvrit de baisers les mains de la fille de Ben-Allal et lui fit les serments les plus passionnées,

— Je suis dès ce moment votre fiancée, dit Aïcha, d'une voix émue et pleine de larmes, mais je ne serai votre femme qu'à deux conditions... Serez-vous assez dévoué pour vous y soumettre?

— Je les accepte d'avance.

— Prenez garde, elles seront dures!...

— M'imposeriez-vous les travaux d'Hercule, mademoiselle, je suis prêt.

Mabïah recula d'un pas et attendit, les mains croisées sur le bout du canon de son fusil, et le menton appuyé sur ses poignets, la réponse de sa nièce dont les regards s'enflammèrent tout à coup.

XXI

Deux caprices d'une jolie femme.

— Le premier de mes caprices, reprit Aïcha d'une voix calme, en opposition avec l'expression énergique de ses traits et la fierté soudaine dont son front s'était paré, s'adressera à votre amour, à cet amour passionné qui a, je l'avoue sans honte et sans détour, vivement troublé le cœur d'une pauvre fille.

Cet aveu exprimé avec une candeur touchante, fit tressaillir sir Francis, et il porta ses regards du noble visage de l'Africaine aux splendeurs du ciel.

— Que mon langage ne vous surprenne pas, Mylord, je ne suis pas Européenne, je vous parle dans le silence de la nuit, en face du Dieu vivant, et sous la protection du dernier homme de ma race! J'oublie, dans ce moment solennel qui doit décider du bonheur de ma vie, les discours frivoles de la coquetterie française, je vous parle en fille de chef, en femme de cœur, sans détour et sans arrière-pensée.

— J'ai longtemps vécu chez le peuple arabe, mademoiselle, j'ai toujours admiré le caractère de ses nobles en-

fants : aucune de vos paroles ne peut me surprendre ou me trouver incrédule.

— Merci, mylord, daignez m'écouter maintenant, sans m'interrompre. Mon histoire, et par conséquent mes malheurs sont connus de beaucoup de monde en France, et vous ne les ignorez probablement pas.

Sir Francis fit un signe affirmatif.

— Vous savez que la guerre sainte a ruiné et détruit ma famille. Vous savez que dans les combats de l'an dernier, j'ai perdu mes quatre frères et mon père vénéré, le califat de l'Angaëd. Ces cinq guerriers ont été foulés aux pieds par les chevaux des chrétiens ; leurs corps couverts de blessures sont restés dans les broussailles sans sépulture, et les chacals ont dispersé leurs ossements dans la plaine, vous savez cela ? Ce que vous devez savoir aussi, c'est qu'Aïcha n'est pas une fille dégénérée, et que le sang qui coule dans ses veines crie vengeance pour le sang répandu, comme son cœur désolé prie, pour les siens, l'ange des morts !

Quittant mes montagnes et mes sables pour fuir l'ignominie de l'esclavage et pour suivre la compagne chérie que le Seigneur, dans sa bonté, donna à mes douleurs, j'ai fait un vœu en invoquant tous les chefs de ma lignée et la gloire du Prophète, c'est ce vœu que je dois vous communiquer avant de laisser tomber ma main dans la vôtre, et de confier mon âme à votre âme.

— Quelque soit ce vœu, je l'accomplirai, dit le baronnet avec feu.

Mahïah poussa un long soupir, sans changer d'attitude, sans abandonner sa nièce du regard.

— J'ai fait vœu, reprit Aïcha, après un court silence, de ne m'allier qu'à l'homme assez courageux, assez entreprenant, assez dévoué pour prendre les armes contre les Français, et combattre sous les étendards sacrés, avec les

valeureux partisans d'Abd-el-Kader. Oui, ajouta la fille de Ben-Allal, en s'animant à sa propre voix, j'ai fait vœu de n'avoir pour maître qu'un guerrier capable de venger mon père et mes frères, en poussant son cheval dans les rangs français, sans trève, sans relâche, sans merci, pendant une année entière, mylord, j'attends votre réponse.

Le Cafre se précipita sur la main d'Aïcha et la plaça sur son cœur; il était trop ému pour pouvoir accompagner ce mouvement d'un seul mot.

— Vous comblez mon ambition, mademoiselle, répondit lord Brecknock avec enthousiasme; je me plaignais de vous aimer sans vous donner des preuves de mon amour; votre vœu sera exaucé. Si je meurs en combattant pour vous, mon nom, mêlé à vos prières, vous rappellera que j'étais digne du choix que vous faites.

— Ne vous engagez pas trop vite... Songez que les Français sont chrétiens comme vous, craignez des regrets tardifs!

— Les chrétiens se font la guerre pour des causes beaucoup moins légitimes. Ma nation a été de tout temps rivale de la nation française, et c'est avec joie, qu'à vos genoux, je prête le serment de vous obéir.

Le nègre prit encore la main de sir Francis, et l'unissant sur sa poitrine à celle de sa nièce, il dit :

— Mahïah te rejoindra dans l'Atlas et dans la plaine; Mahïah portera ton fusil aux jours glorieux des batailles; Mahïah portera ton drapeau, il sellera ton cheval, et son corps couvrira le tien!... Mahïah sera ton esclave.

— Non pas mon esclave, mon ami, répliqua vivement le baronnet, qui entrevoyait un moyen de préserver les Candeuil. Nous partirons ensemble demain, dès le point du jour.

— Non, interrompit le Cafre, Mahïah ne sera libre que quand le démon aura repris ses serments; lorsque le so-

leil se sera levé et se sera couché deux fois sur ces montagnes, le serviteur du Djelep pourra peut-être aller mourir dans son pays et sous tes yeux. Les serments brûlent tout cœur qui les viole!

Lord Brecknock et Aïcha baissèrent les yeux, en entendant cette sentence prononcée avec une morne douleur qui ne leur laissait aucun espoir de fléchir la farouche superstition de Mahïah. La fille de Ben-Adlal reprit bientôt la parole.

— Si vous succombez en terre sainte, mylord, votre dernière pensée vous dira qu'Aïcha portera votre deuil jusqu'au tombeau, j'en prends à mon tour l'engagement sacré!

— Vous me donnez le cœur d'un lion, mademoiselle; et dès demain, je veux que vous bénissiez mes armes.

— La seconde demande que j'ai à vous faire devra retarder votre départ de quelque temps.

Tous les jours de retard sont des vols faits à mon bonheur, car ils reculent l'époque de mon retonr.

— Pour que vous n'ayez pas trop à vous plaindre, vous passerez ces jours avec nous, près de moi. Ce ne sera pas très-long.

— Ordonnez...

Aïcha sembla hésiter pendant quelques instants, puis, changeant l'expression de sa voix, elle dit avec la douceur des anges :

— Je me suis adressée à votre amour, je vais m'adresser à votre générosité ; ma franchise sera la même, mon langage sera droit. Lorsque mon père fugitif, errant, ruiné, n'avait même plus les débris de son ancienne magnificence ; lorsqu'il en était réduit, lui califat, à se reposer à l'ombre des broussailles, à vivre de racines sauvages, et à fuir les chrétiens, faute de poudre et de balles pour les combattre, il se tourna vers Dieu, et lui demanda

ce qu'il devait faire pour continuer la guerre en son nom terrible, Alors Dieu, qui lui avait tout pris, lui rendit tout en un jour, car il envoya un ami opulent et dévoué, qui partagea ses trésors et son cœur avec le grand vaincu. Dès ce jour, mon père abrita sa tête sous une tente riche et spacieuse, ses armes ne manquèrent plus de munitions, ses chevaux, bien nourris, le portèrent vaillament; ses regards joyeux virent renaître dans sa *deirah* (1), la confiance et l'énergie. L'homme à qui mon père devait tout, après Dieu, était le père de Médine...

— Je le sais, dit lord Brecknock.

— Près de la tente de Ben-Allal et de l'Abib (2), s'élevait celle de deux jeunes filles, unies entre elles comme leurs père l'étaient entre eux. Ces deux pauvres enfants vivaient comme deux ramiers vivent sur le palmier d'un oasis. L'arbre sacré s'élève au milieu d'un jardin, et les deux oiseaux, confondant leurs caresses, semblent oublier, en écoutant le murmure de la source vive, en livrant leurs ailes au vent frais du matin, que le désert les environne, le désert avec ses mers de sable, son Simoun brûlant, son silence de mort et sa sauvage majesté! Médine et Aïcha, cachées au jour par le tissu soyeux et doré d'une tente délicieuse, ne pensaient jamais aux dangers qui les enveloppaient de toutes parts; elles n'étaient qu'au bonheur de s'aimer; la guerre n'envoyait pas ses horribles clameurs dans ce boudoir posé au milieu des Chotts (3), comme l'Arche sainte au milieu des flots (4). Médine et

(1) La *deirah* est à la fois le personnel et le matériel qui composent le *douar* d'un grand chef.

(2) *Ben-Allal* et *l'Abib*, personnage du roman de Médine, pères d'Aïcha et de Médine.

(3) *Chott*, lac marécageux.

(4) Les faits relatifs à l'Arche sainte sont relatés dans le Koran, et le Deluge y est présenté camme nn juste châtiment infligé aux impies.

Aïcha étaient vêtues comme deux reines; les sultanes n'ont pas d'esclaves plus soumis à leurs caprices que ne l'étaient les nôtres; le luxe, lui-même, je peux le dire, s'efforçait à nous plaire.

— Je le sais encore, interrompit Francis

— Vous devez savoir, alors, que Médine était ma bienfaitrice, comme son père était le bienfaiteur du mien. J'étais pauvre et sans espoir de pouvoir reprendre le rang qu'avait occupé ma famille; Médine était riche; elle était, en m'adoptant pour sœur, plus heureuse que moi; j'aurais blessé sa délicate tendresse en n'acceptant pas ses offres, et je me suis livrée à elle comme un enfant à sa mère.

— Vous avez bien agi, mademoiselle; qui peut deviner les caprices du sort? Peut-être serez-vous à même, un jour, de rendre tout le bien qu'on vous a fait. Vous étiez pauvre alors; madame la marquise de Candeuil est fort riche aujourd'hui; d'un instant à l'autre vos rôles peuvent changer.

— Ils sont à peu près changés, mylord; Médine est plus pauvre que ne l'ai jamais été.

— Que m'apprenez-vous là, grand Dieu?

— La mère du capitaine vient d'éprouver des pertes énormes qui absorbent toute sa fortune, et qui engloutissent celle de ses enfants; cette famille, si heureuse en apparence, touche a la plus affreuse misère.

— Votre amie connaît-elle son malheur?

— Non.

— Et le capitaine?

— Pas davantage... Madame la douairière de Candeuil n'a pu encore rassembler assez de force et de courage pour faire cet aveu terrible! Luttant contre ses hésitations, elle a cherché à gagner du temps vis-à-vis de ses créanciers, elle a réussi à se faire donner de courts délais: mais, avant peu, la foudre éclatera sur le château de la Rochette,

et je serai impuissante à le protéger ; madame de Candeuil m'a tout confié, elle m'a prié d'annoncer cette affreuse catastrophe à Médine.

— Je vous ai compris, mademoiselle, Dieu vous a fait rencontrer celui que vous deviez aimer... Ne doutez pas de la Providence... N'avez-vous plus rien à m'ordonner, rien à me demander ?

— Rien, dit Aïcha ; puis, baissant les yeux, elle ajouta : Mais, mylord, quand vous connaîtrez l'étendue de cette ruine, vous serez épouvanté et ne pourrez peut-être pas ..

— Madame la douairière de Candeuil abandonnera tous ses biens à ses créanciers, et la comtesse de Brecknock fera le partage des siens avec son amie.

— Mylord, voici ma main, je n'ai plus qu'à me prosterner à vos pieds, la Providence c'est vous !

— Aïcha, mon enfant, dit le Cafre en regardant sir Francis, je ne t'avais pas trompée en te faisant le portrait de ton ami, le proverbe des Kabiles : *main ouverte, cœur d'or ; main serrée, cœur étroit*, n'a jamais menti... Petite fille de Zaka, l'ange de notre race, étend sur toi, désormais, ses ailes fortunées... vas tu seras heureuse !

— Je vous demande le plus grand secret sur notre dernière convention, mademoiselle, car pour vaincre les scrupule de la jeune marquise, j'ai besoin de réfléchir à quelques stratagèmes, si elle pouvait toujours ignorer que nous l'avons secourue, nous aurions doublement à nous réjouir.

— Comptez sur ma discrétion, mylord.

— Maintenant, regagnons notre voiture ; le capitaine aura, pardieu, fait une assez agréable faction, il est temps de le délivrer.

Mahïah étendit de nouveau ses mains sur la tête d'Aïcha, et lui dit :

— Que le Grand-Esprit te protége, mon enfant ; ma

bouche te parle sans doute pour la dernière fois ; pour la dernière fois mes yeux contemplent ton beau visage ; adieu, ma pensée te suivra tant que je vivrai.

— Ne te verrai-je donc pas la nuit prochaine?

— Non... je ne veux pas te fatiguer en t'appelant deux fois de suite aux lointaines retraites que m'ordonne la prudence, et je ne peux pas m'exposer moi-même aux piéges des chrétiens en allant vers toi... Ainsi, adieu, petite-fille de Zaka, dans ta vie splendide n'oublie jamais le malheureux Kabile.

— Accompagnez-nous, du moins, jusqu'à notre voiture, dit lord Brecknock.

— Non, tu m'as appris que le capitaine y attendait votre retour ; et je ne veux pas voir la face du capitaine.

— La trêve que vous avez accordée garantit vos ennemis.

— Mahïah craint les tentations du démon... Adieu!

En achevant ces mots, le Cafre s'élança dans les broussailles qui couvrent la montagne, et le bruit de ses pas s'éteignit bientôt.

Aïcha, appuyée au bras de sir Francis, descendit le sentier des grottes. Jamais promenade ne fut plus délicieuse ; jamais chemin ne fut plus court pour chacun des deux amants. Quoique seuls, quoique dérobés aux regards envieux, et sans doute par ces deux raisons, lord Brecknock et sa fiancée n'échangèrent que de rares paroles. La pudeur de la jeune fille la protégeait de son voile, l'amour chaste et la loyauté du baronnet ne lui inspiraient que du respect et de l'admiration.

— Il paraît que l'affaire a été chaude, dit gaîment le capitaine en revenant au-devant de ses amis.

— Et meurtrière, répondit le baronnet, en s'efforçant d'imiter l'insouciance du maquis.

— Contez-moi cela.

— Mettons-nous en route d'abord, on doit s'inquiéter au château.

Les chevaux étaient à peine partis, que lord Brecknock dit à Aïcha.

— Vous avez la parole, mademoiselle.

Aïcha raconta, dans le plus grand détail, ses tentatives infructueuses et termina ainsi :

— Il ny a qu'une fuite précipitée qui puisse vous mettre à l'abri.

— Je n'aime pas à fuir, répondit le capitaine avec dignité.

— Aussi ne serez-vous pas consulté, mon ami. Madame votre mère et moi nous nous chargeons de cette affaire.

— Vous me permettrez d'avoir aussi mes projets, je présume.

— S'ils ne contrarient pas les nôtres, bien entendu.

La voiture entra dans l'allée des Maronniers. Médine et sa belle-mère étaient à la grille du château.

En offrant la main à Aïcha, pour descendre, sir Francis lui dit tout bas :

— N oubliez pas de recommander à madame la douairière un silence absolu sur ses affaires, jusqu'à ce que j'aie eu l'honneur de lui parler.

— Eh bien! mon amie, dit Médine en embrassant Aïcha, sommes-nous décidément condamnés à mort.

— Décidément, et sans appel.

— Cela devient tragique...

— Pendant que ces messieurs vont combiner leur plan, de campagne, voulez-vous, mesdames, que nous tenions conseil à nous trois, dit Aïcha ?

— Volontiers et au plutôt .. Je vous offre le silence de mon cabinet, répondit la douairière.

— Dépêchons.

Le marquis et lord Brecknock passèrent dans le grand

salon, les trois dames montèrent au premier étage. Aïcha recommença le récit qu'elle avait déjà fait au capitaine, et rapporta ce qui s'était passé dans la grotte, relativement à la mission dont on l'avait chargée, Pendant qu'elle parlait, Médine perdait peu à peu de son assurance : elle commençait à comprendre que la vie de son mari courait un terrible et pressant danger. Tant que la fureur de Mahïah n'avait menacé que ses propres jours, elle avait traité dédaigneusement les terreurs du capitaine et de lord Brecknock ; mais les nouvelles que rapportait Aïcha la jetaient dans un trouble d'autant plus affreux, qu'elle n'avait pas un instant mis en doute le succès de la députion de son amie.

— Il faut commander les chevaux, et partir cette nuit-même, dit la marquise.

— C'est presque mon avis, ajouta la douairière, en consultant Aïcha du regard.

— Rien ne nous presse autant, nous avons deux grands jours devant nous, répondit la jeune fille, je me repose entièrement sur la parole de Mahïah; les crimes qu'il se croit obligé de commettre, chargent sa conscience et lui sont odieux, je l'affirme. Il nous a donné deux fois vingt-quatre heures, pour nous offrir les moyens de lui échapper. D'ici au moment fixé pour la rupture de la trêve, nous pouvons nous présenter partout, hardiment... Au lieu de nous attaquer, Mahïah nous défendrait, s'il en était besoin.

— Hum ! murmura la douairière. Je ne m'y fierais pas.

— Le pauvre nègre se croit encore en Afrique, reprit Aïcha; il croit qu'on voyage en Europe, sans amis, sans argent, sans guide... Or, je vous le demande, quand nous aurons seulement une lieue de poste d'avance sur lui, où et quand pourra-t-il nous rejoindre?

— C'est assez vrai, dit encore la douairière qui voyait

avec plaisir qu'on ne presserait pas son départ; puis elle pensa tout bas : « Si Mathieu ne devait pas faire tuer ce maudit Cafre, après demain, je ne serais pas si crédule, ma chère. »

En supposant que Mahïah ne nous rencontre jamais, ce qui est probable, je l'avoue, mais ce qui n'est pas certain, ne mènerons-nous pas une existence insupportable, et ne vivrons-nous pas dans des transes continuelles sous le couteau de ce meurtrier, dit Médine, dont le visage était devenu pâle et dont le cœur battait avec force.

— Je vais proposer un moyen de salut, dit Aïcha.

La douairière fit rouler son fauteuil pour se rapprocher de l'Africaine, et prêta l'oreille avec soin.

— Je connais peu les lois françaises, aussi, m'aiderez-vous de vos lumières, madame.

La douairière fit un signe de tête plein de modestie.

— En dénonçant Mahaïh à l'autorité, sa vie serait-elle menacée?

— Non pas certes, mon enfant, puisqu'on ne pourrait l'accuser d'aucun crime.

— Mais la préméditation n'équivaut-elle pas au fait?

— Lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucune tentative, non.

— Le coup de fusil tiré sur la route d'Allevard à Goncelin, ne sera-t-il pas considéré comme une tentative de meurtre?

— On n'a aucune preuve à fournir, et d'ailleurs nous retirerons notre plainte.

— Quelles seront donc les conséquences de notre requête à la justice?

— On placera Mahïah sous la surveillance de la police. J'avais déjà pensé à ce moyen, mais... j'avoue, ma chère enfant, que je n'aurais jamais osé vous demander votre concours pour cet acte de pure justice.

— Ni moi, certainement, ajouta Médine.

— Aussi, sera-ce moi qui me chargerai de l'accusation, elle n'en aura que plus de valeur. Expliquez-moi comment s'exerce la surveillance de la police?

— On assigne une résidence a l'homme que l'on surveille, et, sans attenter autrement à sa liberté, on lui défend de dépasser une limite donnée; s'il franchit cette limite, on se met à sa poursuite, et on prévient qui de droit.

— Très-bien. Voici ce que nous aurons à faire : Écrire à l'autorité, lui signaler les dangers que nous courons, et lui demander sa protection en nous chargeant de faire une rente annuelle à Mahïah pour qu'il soit à l'abri du besoin et même à son aise dans le pays qu'il sera tenu de ne jamais quitter. Quant à nous, nous aurons soin de vivre à deux cents lieues au moins de cette résidence, de manière à être prévenus de l'évasion de notre prisonnier, bien avant qu'il ait pu nous rejoindre. Que dites-vous de mon plan?

— Chère amie, dit Médine, en se jetant au cou d'Aïcha, ta sollicitude pour moi est ingénieuse et touchante; mais Mahïah est...

— Mon oncle, je ne l'ai pas oublié. D'ailleurs, ne suis-je pas dans le droit de la justice et de l'humanité? Si Mahïah est mon oncle, n'es-tu pas ma tante, toi, chère Médine? n'es-tu pas la compagne chérie de mon enfance?.. En dénonçant Mahïah, je lui évite de commettre des crimes, j'assure son existence sans le condamner aux prisons, et je ramène la joie sur ton beau front!.. Vite en besogne; madame, donnez-moi du papier, j'ai hâte d'en finir... A qui faut-il écrire?

— Au juge de paix d'Allevard... Mais j'y pense, nous le verrons demain, car je vous mènerai toutes les deux

à Allevard, pour assister au mariage de mon filleul Cornette.

— A demain donc... Comment pourrons-nous signaler le refuge de Mahïah ?

— Ne le connais-tu pas?

— Non. Je lui ai parlé aux grottes de la Jeannotte, mais ce n'est pas là qu'il habite... Je pourrais lui faire assigner un rendez-vous par lord Brecknock, et ne pas m'y rendre ; mais ce moyen répugne...

— C'est à mon tour d'être bonne à quelque chose, dit la douairière... Nous verrons le juge de paix et vous lui ferez votre déposition écrite; quant à connaître le gîte de Mahïah, cela me regarde; cela est très facile, au moyen d'un ami à moi qui m'a offert ses services, et qui se chargera volontiers de tout ce qui blesse à juste titre votre susceptibilité.

— Nous voilà donc tous parfaitement tranquille... vous pouvez compter sur le zèle de la personne que vous emploierez?

— Autant que sur moi-même.

— D'ailleurs, ajouta Aïcha, nous lèverons le camp après-demain, pour plus de sûreté.

— Je me charge maintenant de toute cette affaire, interrompit la douairière, peut-être ne partirons-nous pas... Eh! ma fillette, savez-vous bien qu'on n'entre pas impunément aux Jeannottes... Allons, allons, ne rougissons pas!..

— Je pense bien que tu ne veux pas mourir cette année, ma chère amie, dit Médine, en souriant avec malice.

— Tu es bien curieuse... Eh bien, non ! je me marierais plutôt.

— A la bonne heure, voilà de la franchise, s'écria la douairière, mais n'oublions pas nos cavaliers. S'ils ont

délibéré depuis que nous les avons quittés, ils doivent avoir fait un chef-d'œuvre.

— Je parierais qu'ils n'ont rien fait de bon, dit Médine.

— Pourquoi cela?

— Quand les hommes se réunissent pour délibérer, ils vont à reculons.

— Ne parlons pas politique, ma chère, répliqua la douairière en riant, la nuit est vraiment trop avancée.

— Pensez-vous que la poudre eût été inventée par une société de savants?.. Non, à coup sûr, ce qu'un seul homme a découvert, un million d'hommes l'eût négligé.

— Peut-on rentrer dans votre sanctuaire, mesdames, demanda le marquis, en entr'ouvrant la porte du cabinet.

— Oui, la séance est levée, dit Médine.

— Lord Brecknock ne veut pas partir sans faire ses adieux.

— Où est mylord?

— Derrière moi.

— Viens donc, Horace, s'écria la douairière.

Le marquis entra suivi de sir Francis qui jeta les yeux, dès ses premiers pas, sur sa fiancée.

— Eh bien! Messieurs, dit Aïcha, avez-vous résolu le problème?

— Non, mademoiselle, répondit le baronnet, il est insoluble.

— Quand je vous disais, s'écria Médine, en riant de tout cœur, que deux hommes d'esprit en ont moins qu'un. Messieurs, nous sommes plus avancées que vous, et, pour vous punir de votre lenteur, nous garderons notre secret toute la nuit.

— Quel châtiment pour vous! mesdames, repartit le capitaine.

— Nous n'en souffrirons pas longtemps, en tout cas, dit la douairière, car il sera bientôt jour... Mylord, nous

vous ferons demain une belle visite, une visite en grand gala.

— Eh quoi, madame, je suis donc un homme heureux, définitivement.

— A moitié, car nous irons à Allevard pour visiter votre château dont on raconte des merveilles, et pour assister au mariage de l'un de mes fermiers.

— Vous me ferez l'honneur d'accepter un dîner improvisé ?

— Vraiment oui, et avec grand plaisir.

Le baronnet salua chacune des trois dames, et, en s'inclinant devant Aïcha, il lui dit :

— Que le souvenir de notre expédition ne vous donne pas de mauvais rêves, mademoiselle; votre chevalier en aurait des remords!

— Aïcha sourit toujours en dormant, mylord, se hâta de répondre Médine, pendant qu'Aïcha, surprise, penchait son beau front et rougissait.

Sir Francis descendit dans la cour, accompagné par le capitaine.

— Tes réparties n'ont pas le sens commun, dit Aïcha à son amie, aussitôt que son fiancé l'eût quittée.

— Pourquoi toujours cacher ce qu'on pense! Je veux que tu épouses lord Brecknock; je l'ai mis dans ma tête, et cela sera. Oh! rusée, vous me remercierez bientôt de mes indiscrétions; si je ne me mêlais un peu de cette affaire, elle marcherait, je crois, bien de travers.

— Présomptueuse! répondit Aïcha, en baisant au front la douairière; puis elle dit tout bas à son amie : bonsoir... je vais sourire!

Lord Brecknock, en arrivant au château d'Allevard, trouva maester Jack qui se promenait à grands pas devant le portail.

— Dieu soit loué! mylord, dit le vieux serviteur, le rou-

lement de votre voiture m'a remis le cœur au ventre, je craignais qu'il ne fut arrivé quelque chose à Votre Grâce...

— Depuis quand m'arrive-t-il quelque chose, Jack.

— Jésus! monseigneur, je crois, au contraire, que toutes les choses du monde, les fâcheuses surtout, se donnent le mot pour fondre sur vous... Mais vous voilà en belle santé, cela me suffit pour aujourd'hui. Votre Grâce veut-elle me communiquer ses ordres pour demain?

— Oui, venez.

Le baronnet se jeta tout habillé sur son lit et s'écria :

— Je suis moulu, Jack, mon ami!

— Hélas! on le serrait à moins; depuis l'averse d'hier au soir, je sens couler des fleuves entre mes deux épaules, j'ai pris une toux quinteuse à ces maudites grottes... A propos, mylord, j'ai été assiégé, cette après-midi, par une espèce de bourru qui, disait-il, voulait absolument vous présenter ses respects.

— Quel homme était-ce?

— Gros, court, ventru, négligemment vêtu, parlant une langue des Antipodes.

— Qu'est-ce que ce langage-là?

— Ma foi, c'est un salmigondi de français, d'italien et d'espagnol; ce monsieur m'a constamment appelé son *pitchou*, et n'a pas décessé de jurer par *bagasse*, par... une foule de gros mots de mauvais goût; il prétend qu'on l'appelle Polycarpe Mathias, qui sont des noms de la sainte Écriture, si je ne me trompe.

— Ah! ah! j'aurais du plaisir à voir cet original; aussitôt qu'il se présentera, vous l'introduirez... Jack, allez éveiller le maître d'hôtel et me l'envoyez.

— Maintenant?

— Sur-le-champ... Je veux donner une fête demain à

renverser les montagnes et à faire regrimper le Bréda vers sa source.

— Vivat! s'écria le valet de chambre avec jubilation, voilà des projets dignes de Votre Honneur... Que me commanderez-vous à moi personnellement, mylord?

— Vous passerez deux heures dans la bibliothèque, et vous y ferez de savantes recherches relativement à l'ordonnance des réjouissances qui ont le plus marqué dans l'histoire. Vous trouverez, si j'ai bonne mémoire, d'excellentes choses dans le *Festival du Prince noir*, dans les *Carrousels d'Isabeau*, et peut-être mieux dans les *Délassements de Charlemagne*.

— J'y cours, mylord, j'y cours, s'écria Jack en se frottant les mains... N'avez-vous rien oublié?

— Non, rien... Ah! Jack?

— Mylord.

— Vous donnerez des ordres pour qu'on prépare mes équipages de route.

Le vieux compagnon de sir Francis faillit tomber à la renverse, et répéta ces mots qui l'avaient presque frappé d'apoplexie :

— Vos équipages de route?

— Oui. Nous partirons dans la nuit, aussitôt après le feu d'artifice.

— Nous partirons!... Sans doute pour Grenoble, mylord?

— Pour l'Afrique, Jack... Toutefois, je ne vous emmènerai pas de force.

— C'est-à-dire, monseigneur, que vous ne me forcerez pas à rester.

« L'un de nous deux est fou, grommela le vieux valet de chambre, en se retirant la larme à l'œil; si ce n'est mylord, c'est moi; et comme il n'est pas probable que mylord, un homme de tant d'esprit, soit imbécile, il est

présumable que ce doit être moi... C'est fâcheux, très-fâcheux, fort fâcheux! »

Après avoir prévenu le maître d'hôtel des volontés de son maître, Jack s'enferma à clef dans la bibliothèque, et, posant la main sur un énorme et poudreux in-folio, il répéta de nouveau : Je suis fou!... Si je ne le suis pas encore, j'aime à croire que je ne tarderai pas à le devenir.

XXII

Les noces de Cornette.

— On m'a fait un pompeux éloge de vos talents, monsieur, dit sir Francis à son maître d'hôtel, homme d'un maintien grave, d'une prestance imposante et d'une mise irréprochable. Habit et culotte noire, bas de soie bien tirés sur la jambe, souliers à larges boucles, ventre légèrement pointu, linge très-blanc, épingle au jabot, tabatière d'or aux mains, mine rubiconde et front rêveur, c'était un artiste du plus haut style que cet officier de bouche.

— Je suis désireux de justifier cet éloge, mylord, et je voudrais qu'une belle occasion mît en relief...

— Tous vos mérites, je le conçois. Cette occasion est venue, je veux donner un dîner splendide.

Le rayon de soleil qui perce les nuages, et tombe, après de longs jours de pluie, sur la terre attristée, fait sourire la nature avec délices, au dire des poëtes ; mais nous affirmons que ce sourire des bois et des champs ne pourrait soutenir l'éclat de la béatitude exprimée par le visage du disciple de Vatel, à la révélation du baronnet.

— Un dîner splendide ! répéta sir Francis.

— Quel jour, mylord?

— Demain.

— Demain! s'écria le maître d'hôtel, Votre Grâce y pense-t-elle?

— Seriez-vous au dépourvu?

— Mais, monseigneur, on est toujours au dépourvu, toujours! Vous donneriez au plus savant professeur un an, dix ans pour dresser un dîner de douze couverts, qu'au moment de mettre la broche, il serait pris au dépourvu! On livre bataille tout à son aise, mylord; on fait une tragédie sans gêne; on renverse un gouvernement en quelques heures; mais un noble dîner ne s'est jamais improvisé!

— Ah diable! vous m'inquiétez fort!

Possédé du génie de son art, l'officier de bouche se promenait à pas lents, les bras croisés, la tête basse, oubliant enfin l'étiquette et le respect.

— J'ai servi le prince de Bénévent, disait-il, non pas ce petit M. de Talleyrand, dont on a tant vanté les talents et la gastronomie, et qui était un massacre en cuisine comme en politique, mais bien le vrai prince de Bénévent, un Napolitain savant s'il en fut. Ce grand seigneur avait la manie de me prendre à l'improviste; ce qui fait qu'étant l'homme qui a le mieux vécu depuis Lucullus, je m'en flatte, il n'a cependant jamais rien mangé de bon. Monseigneur le cardinal Fesch était plus méthodique, mais il péchait par d'autres travers, Un grand dîner demain, bon Dieu! dans ce pays perdu!

— Vous avez ici les truites saumonées, les chevreuils et les faisans qui font voter chaque année le budget, de quoi vous plaignez-vous!

— Peut-on faire dîner un homme comme il faut avec du poisson et du gibier? On nous a bien dit que M. de Richelieu avait ordonné un festin avec un bœuf, un seul e

ignoble bœuf! et, quoique M. le duc fût à l'armée, je fais cas de son menu comme d'un chapitre de roman, et je soutiens que ses invités, fussent-ils affamés, durent faire de pitoyables grimaces!... Combien avez-vous de monde, mylord?

— Trois personnes : deux dames et un cavalier...

Le visage du maître d'hôtel prit, cette fois, une expression stupide. Le baronnet continua :

— Oui, trois personnes d'une haute distinction, et environ deux cents villageois, peut-être plus, mais pas moins à coup sûr. J'entends que ces braves gens soient servis comme des princes, mieux que des princes! Nous nous mettrons à table à cinq heures, pour ne pas faire crier tant de robustes estomacs... Le parc sera préparé pour recevoir tout le monde... Allez, monsieur le maître d'hôtel, que tout soit dans l'ordre, et que je n'aie pas un mot à redire; inspirez-vous des noces de Cana, car ce sont des épousailles que je veux fêter. Vous avez quinze chevaux de selle aux écuries qui sont pour le service du château, vous avez des fourgons, vous avez une traînée de fainéants dans les antichambres et à l'office dont vous pouvez disposer à votre gré; mettez la France et la Savoie à feu et à sang, je ne demande pas mieux; mais que mon dîner soit digne de moi, je ne demande pas moins... Allez.

Comme le maître d'hôtel saluait jusqu'à terre et se retirait, Jack entra chez son maître, tenant sur sa tête un in-quarto pesant cinquante livres, relié en parchemin avec fermoir en cuivre. Sous son bras, le cher homme tenait une liasse de journaux. Déposant son fardeau sur une table près du baronnet, Jack poussa un gros soupir et dit :

— J'ai trouvé dans ce précieux ouvrage un chapitre qui m'a semblé devoir satisfaire Votre Grâce, mylord.

— Quel est cet ouvrage?

— C'est la relation des menus plaisirs de Caligula et de Claude, traduite, commentée et enrichie par un Jacobin.

— Ce doit être curieux ?

— C'est très-instructif. Monseigneur veut-il que je lui lise les principaux passages de cet opuscule ?

— Volontiers.

Jack enfourcha ses besicles, toussa et commença d'une voix de pédagogue :

« *Nunquàm...* »

— Vous savez le latin ! s'écria sir Francis.

— Hélas ! non, mylord ; j'ai toujours eu un vif chagrin de mon ignorance... J'eusse beaucoup aimé les langues mortes.

— Alors, pourquoi me lisez-vous du latin ?

— Cela s'écrit comme le français, mylord, et comme Votre Honneur n'ignore rien, j'ai voulu lui servir la fine fleur de la chose : les traducteurs font toujours tort au texte, à ce que j'ai lu quelque part.

— Lisez le français, je vous prie, je ne suis pas égoïste.

« Jamais, reprit le lecteur, la magnificence des empereurs n'avait été poussée aussi loin que dans cette fête. (Il s'agissait de célébrer, ajouta maester Jack, en levant le nez, le consulat et le pontificat du cheval de Caligula.) Cinq mille tigres ou panthères furent lâchés contre deux mille lions d'Abyssinie, et les arènes retentirent des rugissements de cette horrible mêlée. Les lions triomphèrent malgré l'infériorité du nombre, ce qui fut d'une grande moralité pour le peuple héroïque de Rome, habitué à combattre contre des forces triples des siennes. La victoire des superbes Africains leur coûta cher, néanmoins, car ils perdirent quinze cents de leurs frères, et les cinq cents vainqueurs ne gardèrent le terrain que sur des

membres éclopés. Alors, pour récompenser le courage et la vigueur des lions, le sublime empereur fit jeter dans le cirque deux cents femmes chrétiennes, qui s'agenouillèrent et reçurent la mort sans pousser un cri, sans proférer une plainte. Le peuple roi battit des mains et jeta des couronnes aux bêtes féroces... »

— Tout ceci me plaît fort, interrompit le baronnet; mais nous n'avons ni cirque, ni lions, ni tigres. . Il serait même assez difficile de se procurer dans cette bicoque deux cents femmes de bonne volonté. Passez à un autre divertissement...

— Ils sont tous de cette force, mylord.

— Vous êtes donc fou, mon pauvre Jack, de me proposer un programme de cette espèce?

— Je sais que mylord ne trouve rien impossible... et j'ai pensé que ces montagnes étant peuplées d'ours d'une fort belle espèce, nous aurions pu donner un spectacle à l'instar des classiques.

— Qu'est-ce que ce paquet?

— Ce sont des feuilletons d'un journal fameux; j'y ai trouvé des détails bien curieux sur une fête donnée par dame Prodigalité au prince Plaisir, dans les jardins de dame Volupté. Cette charmante historiette, renouvelée d'un certain Scudéri, est signée du nom le plus littéraire de notre époque. Mylord veut-il que je lui fasse la lecture de...

— Grand merci! je préfère le style du Jacobin à celui de votre feuilletonniste. Ainsi, vous n'avez aucun projet à me soumettre?

— Aucun autre, monseigneur.

— Très-bien... alors je ferai à ma tête. Prévenez l'huissier de service qu'il ait à requérir, à prix d'argent, tout ce qu'il y a d'hommes disponibles dans la ville et aux environs.

— J'y vais, mylord... J'ai déjà donné des ordres pour qu'on tînt prêt votre briska, ainsi que vous me l'avez commandé.

— Bien ; vous êtes très-exact, et je suis content de vous, Jack.

— Certes, mylord, j'aurais juré sur mon âme que nous avions payé notre dernier relai, reprit le domestique d'un ton piteux.

— Je me suis trompé dans mon estimation...

— Jésus! vous ne vous êtes pas trompé de peu... Et dans quelle contrée de l'Afrique allons-nous, mon bon maître?

— Sur la frontière du Maroc et dans l'Atlas.

— Dans l'Atlas! bonté du ciel! et qu'allons-nous faire dans cette galère?

— Combattre les Français, sous les ordres d'Abd-el-Kader, le plus grand des modernes, ce qui n'est pas peu dire, assurément.

Jack regarda le baronnet fixement, et s'efforça de trouver quelques indices d'aliénation sur son charmant visage; mais le front de Francis était pur, ses yeux répandaient de doux rayons, un sourire affectueux flottait sur ses lèvres, et le plus grand calme couvrait sa physionomie.

— Allons, se dit le domestique, avec une abnégation digne de son excellent cœur, c'est bien moi qui suis fou, décidément; tout est pour le mieux, comme l'a écrit M. de Voltaire; puis s'adressant au baronnet :

— A tout prendre, monseigneur, je goûte assez ce nouveau projet ; ni vous ni moi ne sommes faits pour le repos. J'ai même remarqué que, depuis notre arrivée dans ce paradis terrestre, comme nous l'appelions en route, j'ai redoublé d'activité; mes jambes sont à merci !... Fuyons, monseigneur, fuyons!

— J'aime à vous voir cet esprit déterminé.

— On a ce qu'on peut avoir, mylord... Mais voulez-vous permettre à votre vieux serviteur une simple question ?

— De tout cœur.

— Mademoiselle Aïcha, l'objet de vos augustes soins, nous suit-elle chez les Carthaginois?

— Non, Jack, mais rassurez-vous en apprenant que cette noble demoiselle est ma fiancée, et que dans un an, à dater d'hier à minuit, elle sera comtesse de Brecknock.

— C'est donc un vœu que vous allez tenir en Barbarie ?

— Juste... la mode des Croisades fait fureur plus que jamais.

— Croisade au rebours, mais peu importe ! Il est jour, monseigneur, je vais vous laisser dormir un peu, car vous devez être mort de fatigue ; je vais donner vos ordres et relire la guerre de Jugurtha pour me mettre en haleine.

— Adieu, mon pauvre Jack, adieu, faites-moi réveiller à dix heures précises.

— Ce n'est pas moi, c'est mon pauvre maître qui est fou ! se redit pour la vingtième fois le valet de chambre, en fermant les rideaux de sir Francis... Un homme de tant d'esprit peut-il perdre la cervelle pour une jeune fille..... Ah ! l'absurde ne se raisonne pas !

Le baronnet employa une heure à dresser le programme de sa fête et quatre heures à dormir. Pendant son sommeil, qui fut de plomb, Aïcha, transformée en sylphide, voltigea sur son front, et lui envoya de doux baisers.

Vers dix heures, un grand bruit de chevaux, de fourgons, de charrettes, de laquais, de paysans et de charretiers s'éleva dans le parc et dans la rue qui l'enveloppait. Sir Francis courut à sa fenêtre, et comme il en soulevait les triples rideaux, ack parut sur le seuil de la porte et

annonça M. le capitaine Mathias, commandant le brick l'*Enfer*, de Marseille.

— Eh bagasse ! monsieur le mylord, quel tapage fait-on chez vous de si bonne heure? Le mouvement de la Cannebière *il* n'est rien, comparé à ce qui se passe dans ce jardin.

— Soyez le bien venu, mon cher monsieur, quel vent vous amène dans ces parages?

— Un bon vent, mille diables, un excellent vent! J'ai voulu, tel que vous me voyez, me passer une fantaisie, celle de voyager un peu sur terre.

— Et que pensez-vous du plancher des vaches?

— Ce n'est pas le diable, mylord. Mais j'avoue qu'un navigateur comme moi ne pouvait pas s'affranchir de quelques expéditions en France et à l'étranger. Je connais tous les ports de l'univers, il n'est pas de crique où se puisse glisser une pinasse que je n'aie accosté et *doublé*, *triplé diou bibent!* comme disent les Béarnais, je ne connaissais pas la campagne de Marseille ! Ma foi, va de l'avant *que* j'ai dit, et me voilà parti pour Lyon, et pour le Dauphiné dont mon mousse Biscayen m'avait raconté des merveilles.

— Et comment avez-vous su que j'étais à Allevard?

— Je suis arrivé hier dans cette baraque de village, et je suis tombé des nues en rencontrant un âne sur lequel était montré un grand gars nommé Cornette, ancien soldat d'Afrique, passager comme vous et avec vous lors de mon avant-dernier voyage. Cet estimable tourlourou m'a secoué la main de toutes ses forces, m'a convié à ses noces pour aujourd'hui après les vêpres, et m'a appris que vous habitiez ce château. De suite j'ai couru vous faire ma révérence; mais vous étiez à la Rochette, chez le marquis de Candeuil; nouvelle surprise! J'avoue qu'il ne m'est rien arrivé de semblable en pleine mer. J'ai voulu vous de

mander à déjeuner ce matin sans façon, et passer l'après-midi et la soirée chez ce cher marquis.

— Vous déjeunerez avec moi et dînerez encore ici, en compagnie de la famille de Candeuil que j'ai l'honneur de recevoir.

— Hé! bagasse, mylord, il paraît que vous avez rondement mené les choses depuis que nous nous sommes vus.

— Comment cela?

— Je me suis laissé dire que mademoiselle Aïcha... vous m'entendez : *elle* ne tarderait pas à changer de nom... vous comprenez?

— On ne sait ce qu'on dit, monsieur le capitaine... A propos, pourriez-vous m'expliquer tous mes méchants tours que vous m'avez joués...

— Ah! ah! y penseriez-vous encore? une misère pareille!... Ma foi, je suis un amant de l'humanité, je n'ai jamais fait de mal à une mouche; et j'ai eu les sens à l'envers, en croyant deviner que vous vouliez tuer ce pauvre agneau, dont je m'étais épris avant vous!... Tenez, ne parlons plus de mes sottises, j'en ai été confus et malade... Cependant donnez-moi, s'il vous plaît, quelques nouvelles de mon matelot Mahïah.

— Je ne sais pas vraiment où il est.., il a la mine d'un brave garçon.

— Mylord, dit maester Jack entr'ouvrant les portières, j'ai pu réunir trois cents manœuvres qui, alléchés par l'espoir d'un bon salaire, consentent à travailler le dimanche.

— Mille pardons, monsieur Mathias, je suis en affaires pressantes, veuillez agir ici comme chez vous; j'attends les dames de Candeuil après trois heures, et serais flatté de vous présenter à elles. Jack, faites servir à déjeuner à monsieur le capitaine de l'*Enfer*.

Le baronnet sortit, et Jack regarda le Marseillais des

— Sans un groom... seul, comme un campagnard ?

— Seul... Que mon cheval soit prêt pour huit heures du matin.

— Mais voilà deux nuits que vous ne dormez pas?

— Le sommeil est une affaire d'habétude... on s'en peut passer à lo rigueur.

— Que le ciel ait pitié de vous, mon bon maître, je commence à regretter votre vie vagabonde... J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le baron.

— Bonsoir, Jack.

En se retirant, le valet de chambre jeta les yeux sur son corps ruisselant de pluie, et il s'écria d'un ton larmoyant :

— L'amour est la plus stupide des stupidités!

XIX

Un honnête homme.

La marquise douairière de Candeuil, agitée par les graves projets qu'elle roulait dans sa tête, était la première sur pied dans son château. Dès le point du jour, cette femme habile à l'intrigue, reprenait son travail, mettait au courant sa volumineuse correspondance, demandait de nouveaux sursis à ses créanciers, étudiait ses combinaisons, composait son visage et son maintien pour la journée, de manière à ne pas laisser soupçonner sa ruine et à maintenir ses enfants dans une confiante sécurité. Aïcha était instruite de la catastrophe qui, au premier moment, devait fondre sur Médine et son mari ; la confidence de la douairière avait porté juste, et ses prévisions n'avaient pas été déçues, par la nièce de Mahïah, pressée par le danger qui menaçait la famille de Candeuil, devait certainement se hâter d'accepter l'alliance de lord Brecknock, afin de partager sa fortune avec ses amis ruinés. Toutefois, un obstacle redoutable s'élevait encore devant la douairière, et cet obstacle l'épouvantait. Aïcha était musulmane et le baronnet appartenait à l'Église anglicane ou à la re-

ligion romaine. Comment unir ces deux oppositions ? L'amour passionné du lord, laissait bien quelque espoir de tout concilier ; mais entre l'espoir et la certitude il y avait un abîme, et la marquite rêvait nuit et jour au moyen de combler ce gouffre ouvert sous ses pas.

Telle était, cependant, la persévérance et la force de caractère de madame de Candeuil, qu'elle ne paraissait nullement préoccupée des intérêts qui l'assiégeaient; et que, dans la matinée du jour où Sir Francis devait dîner au château, elle avait, aisée comme toujours, ordonné sa maison avec calme, avec luxe, avec ce ton de commandement qui lui était si familier.

Quelques instants avant l'heure du déjeuner, on vint annoncer à madame la douairière que son régisseur désirait être introduit.

M. Mathieu entra discrètement dans le cabinet, où il avait été si vertement tancé, ainsi que nous l'avons appris dans l'un de ces précédents chapitres ; il se présenta humblement devant sa chatelaine, et déposa sur une console, une petite caisse qu'il avait apportée sous son bras.

— C'est vous, monsieur ?... Vous êtes exact, et même pressé, car je vous avais donné quatre jours pleins pour vous présenter, et nous ne sommes encore qu'à la matinée du quatrième. Disant cela, la douairière fixa un regard sévère sur l'intendant. M. Mathieu opposa un visage de marbre à cette muette interrogation et répondit :

— On ne saurait avoir trop d'exactitude en affaires, madame la marquise.

— Nous sommes absolument du même avis ; monsieur, je vous écoute.

— Si madame la marquise veut prendre ses livres, nous ferons notre règlement.

— J'ai mes chiffres dans la tête... Vous me devez sept cent cinquante mille francs, pour trente années de ges-

tion des terres de la Rochette ; apportez-vous cette somme?

— Vous faites erreur, madame, nous ne sommes pas d'accord sur le montant de la dette.

— Alors, débattez, je serais désespérée de vous faire tort d'un centime.

— C'est à vous que l'erreur fait dommage, madame.

— Vraiment ! Expliquez-vous, je ne comprends rien à ce discours.

— Ma loyauté m'ordonne de restituer tout ce que je vous dois.

— Malpeste ! vous m'apprenez l'hébreu, M. Mathieu.

— Il n'est jamais trop tard pour rentrer dans son honneur, madame... Je viens vous confesser mes faiblesses...

— Hum ! vos faiblesses ! Passons sur le mot.

— Soyez charitable, madame la marquise, mon crime n'a été qu'une faiblesse puisque j'ai le courage de le réparer. Je viens donc avouer, à vos genoux, qu'honoré depuis trente ans de l'administration de ce château, j'ai détourné de ses revenus, à mon profit, une somme énorme qui, capitalisée avec les intérêts des intérêts, m'a constitué une valeur de neuf cent mille et quelques cents francs.

— Vous êtes le plus honnête homme des cinq parties du monde, monsieur Mathieu ; qui a pu vous susciter de si nobles remords?

— La religion, madame la marquise. Le digne pasteur de la Rochette à qui j'ai confié les secrets de ma vie, dans une confession générale, m'a dit que le seul moyen de trouver grâce devant vous et devant Dieu, était de dépasser vos justes exigences en vous remettant dans tout votre bien.

— Touchez là, monsieur, vous êtes, dès ce jour, de mes amis ; oubliez les dures paroles que j'ai pu adresser à l'homme *faible*, et gardez bon souvenir des éloges que je suis heureuse de vous donner.

Le régisseur baissa les yeux, ses lèvres se contractèrent dans un ricanement imperceptible, et il répondit, en touchant le bout des doigts effilés de la douairière :

— Quand j'aurai acquitté la dette sacrée qui m'engage vis-à-vis de vous, il me restera encore de quoi vivre modestement, mais ma famille sera ruinée dans son honneur...

— Au contraire, monsieur, bien au contraire, vous serez le plus vertueux modèle de cette contrée.

— Hélas ! madame la marquise, le monde ne pardonne jamais ; et mes enfants, quand ils m'auront fermé les yeux, ne seront que les fils d'un misérable, d'un voleur...

— Vous exagérez vos craintes... d'ailleurs à un homme de votre trempe que peut faire la calomnie ?

— A moi rien, à mes enfants tout... peut être exècreront ils, eux-même, ma mémoire !

— Mais, j'y pense !... j'ai été tellement absorbée, ces derniers jours, par l'arrivée de ma petite colonie, et par de nombreuses affaires, que celle qui nous occupe m'est absolument échappée. Je n'en ai parlé à personne, pas même aux miens.

— Votre femme de chambre était présente, lorsque vous m'avez fait les sanglants reproches que je me suis honteusement attirés.

— C'est une domestique dévouée, et entièrement à ma discrétion, il me sera facile, au surplus, de vous réhabiliter auprès d'elle.

— Vous me sauverez la vie, madame la marquise, car le chagrin me tuerait. Voici maintenant le mode de paiement que j'ai l'honneur de vous proposer. A l'aide de mes dilapidations, j'ai acheté, en Savoie, le beau domaine de Montfieri. Les jaloux auraient découvert la mine d'où je tirais l'or qui a payé cette propriété, si je n'avais usé de patience et de ruse. Ce n'est qu'en feignant des procès en pays lointains, des héritages en Amérique, que j'ai pu sol-

der au vendeur, année par année, la somme ronde de huit cent mille francs. Je vous offre de vous céder cette terre dont voici le plan et la dernière estimation par inventaire. Il est bien entendu que vous aurez l'obligeance de consentir à une vente simulée dont je vous donnerai tout aussitôt quittance.

— Je connais le domaine de Mont-fieri, j'ai même eu fréquemment la fantaisie de l'acheter, et je passerai tout acte qu'il vous plaira.

— Voici une boîte qui contient, tant en billets de la banque de France, qu'en or, cinquante mille francs... madame la marquise pourra vérifier elle-même le compte. Disant cela, le régisseur ouvrit la casette et en montra le contenu à la douairière.

— Je suis confuse de tant de probité, monsieur Mathieu, j'ai été bien cruelle envers vous !

— Vous avez été charitable, au contraire; sans votre sévérité, la clémence divine m'eut abandonné. Quant aux cinquante autres mille francs, je les réalise, en ce moment, sur d'excellentes valeurs, et, vers la fin de la semaine, je les verserai entre vos mains.

— Nous n'en parlerons plus, je vous les abandonne, en récompense de votre zèle à faire prospérer mes terres; grâce à vous, j'augmente considérablement ma fortune.

— Souffrez que je refuse, en vous remerciant, madame la marquise; cet argent me brûlerait comme une flamme de l'enfer!

— C'est moi qui vous supplie...

— N'insistez pas, madame, c'est m'offenser! Si mon repentir vous touche, conservez moi la gestion de vos terres.

— Oui certes, et je vous investirai, devant tous, de ma confiance illimitée.

— Je ferai mon devoir en homme honnête, et avec toute l'habileté que Dieu m'accordera. Quand madame la

marquise veut-elle que nous passions l'acte de vente de Montefieri ?

— Donnez-moi votre jour ?

— Nous sommes à mercredi. Eh bien ! pourrez-vous disposer de la matinée de samedi ?

— Très-volontiers.

— Ces trois jours me seront utiles pour simuler une opération industrielle. J'expliquerai ainsi la réalisation de mes fonds, et je serai sensé avoir éprouvé une catastrophe qui me ruinera à peu près. Que vous semble de cette combinaison ?

— Elle atteste que vous avez le génie des affaires, et surtout le génie du bien, monsieur...

— Maintenant, madame la marquise, un dernier mot. J'ai hâte de vous exprimer ma gratitude pour la généreuse condescendance que vous mettez à me relever de l'abjection où j'étais tombé. Je ne saurais mieux la témoigner qu'en m'efforçant de vous rendre un signalé service.

— A moi ?

— A vous !... Il se passe des choses extraordinaires autour de vous ; votre château serait battu par la mine, qu'il ne serait pas exposé à un danger plus grand que celui dont je vais vous parler.

La marquise changea de couleur, malgré l'empire qu'elle savait prendre sur elle, en toute occurrence.

Vraiment, je ne vous comprends pas, répondit-elle.

— Cela doit être, si vous me compreniez, vos jours ne seraient pas en péril.

— Expliquez-vous.

— Il y a quatre jours, un nègre est venu au château porteur d'un message pour vous, n'est-il pas vrai ?

— Oui.

— Savez-vous le nom de ce nègre ?

— Je l'ignore, dit la douairière avec un sang-froid imperturbable.

— C'est Mahïah, c'est ce même Cafre qui a sauvé la vie à votre fils, et qui a juré à sa mère d'exterminer la race de votre premier mari.

— Que m'apprenez-vous là, s'écria madame de Candeuil jouant admirablement la surprise.

— La pure vérité. Comme je revenais de chez M. le curé de la Rochette, hier matin, et que les sages conseils de ce digne pasteur germaient déjà dans mon âme, je rencontrai, dans un sentier de la vallée, ce même nègre armé d'un long fusil de chasse, et sa vue m'inspira une subite épouvante.

— Quel est ce portrait qui est dans la chambre de ta maîtresse, me demanda-t-il ?

— Celui du baron d'Ulm.

— Le père de Medine ?

— Oui.

— Le premier mari de ta maîtresse ?

— Oui.

— Je voyais flamboyer les yeux du Cafre à chaque réponse qu'il m'arrachait, et je compris que j'avais commis une grave imprudence, car ce sauvage s'écria dans un transport furieux !

— La mère du capitaine mourra, le capitaine mourra, Médine mourra !!!

— Pour réparer le mal que j'avais fait, je n'imaginai rien de mieux que de caresser les penchants féroces du monstre, afin de m'emparer de ses projets.

— Ah ! monsieur, vous serez notre sauveur, s'écria la marquise attendrie.

— Déjà, continua l'intendant, en feignant de vous porter une grande haine, j'ai captivé la confiance de Mahiah. Il n'a pas voulu me dire où était son refuge dans la mon-

tagne, mais il me donne des rendez-vous et me questionne, afin de connaître les allures du château et d'exécuter l'abominable forfait qu'il médite. Avant de signaler ce meurtrier à la justice et de le faire arrêter, j'ai voulu recevoir vos ordres; je sais, comme vous, qu'il est l'oncle de mademoiselle Aïcha, cette parenté n'exige-t-elle pas qu'on prenne des ménagements pour délivrer la société de ce fléau.

— Ah! si j'étais homme, je me ferais justice moi même, et sans tarder!

— Pourquoi tremperiez-vous vos mains dans un sang aussi vil, dit dévotement M. Mathieu, la gendarmerie se chargera de ce soin. Aussitôt que vous le désirerez, je prendrai heure et lieu avec le Cafre; les soldats le cerneront, il se défendra comme un lion, et on le tuera sur place.

— A merveille, monsieur, à merveille; mais il faut que mes enfants et qu'Aïcha surtout, ignorent ce plan ingénieux?

— Le secret n'existant qu'entre vous et moi, ne peut être divulgué.

— Très-bien; mais sur quel motif ferons-nous rechercher ce bandit?

— N'est-on pas à la poursuite de l'assassin qui a tiré sur le cheval de madame votre fille?

— C'est juste, vous êtes la providence de ma famille, monsieur; que Dieu vous rende l'assistance que vous me prêtez!

— Ainsi, à quand fixez-vous, à peu près, l'expédition?.. toute lenteur est périlleuse.

— Je vous dirai cela après demain.

— Réfléchissez que votre vie est exposée, ainsi que celle de vos enfants.

— Je n'y pense que trop; mais j'ai les mains liées pen-

dant deux jours... Préparez-vous néanmoins pour vendredi.

— De grâce, madame, ne quittez pas vos appartements d'ici là ; ni vous, ni les vôtres ! Que tous vos gens fassent bonne garde.

— N'ayez peur !

— Il ne me reste qu'à vous saluer, madame la marquise... Sur le moindre signe je me mettrai à vos ordres... et samedi matin je vous ferai ma visite, en compagnie de mon notaire ; je vous engage à faire venir le vôtre d'Allevard, l'acte devant être légalisé en France et en Savoie.

— Croyez à ma vive reconnaissance... à propos, et la quittance des cinquante mille francs, attendez donc ?..

— C'est vrai, passons pour la forme, par toutes les règles... Grand merci, je vous baise les mains, madame, et vous renouvelle mes civilités.

« Excellent homme ! s'écria la douairière, en écoutant les pas de M. Mathieu, parfait honnête homme !... N'aurai-je pas le courage d'avouer à mon tour, moi !.. Puis s'approchant du médaillon du baron d'Ulm, elle fit glisser la coulisse qui cachait le visage du colonel, et murmura d'une voix faible, en contemplant les traits du guerrier :

» Oui, j'aurai ce courage !... oui, je parlerai !... oui, j'avouerai !... »

Un joyeux éclat de rire parti du salon d'attente, vint arracher la marquise à ses méditations ; elle se hâta de voiler l'image de son premier époux, et lorsqu'elle se retourna souriante et gracieuse, vers la porte d'entrée, elle rencontra Médine et Aïcha qui lui crièrent d'une seule voix :

— A votre avis qu'elle est la plus belle ? Soyez impartiale et franche.

— Mes enfants, je n'y vois vraiment plus sans lunettes.

— Charmante façon d'esquiver une réponse dit Médine.

— Nous ne vous demandons votre opinion que sur nos robes et nos chiffons, interrompit Aïcha.

— C'est une autre histoire, approchez, chères petites.

« Hé! mademoiselle Aïcha, nous abandonnons les couleurs sombres, si je ne me trompe... Allons, allons, ce corsage est délicieux, ce barége est ravissant, ces manchettes sont très-riches, nos cheveux sont sans pareils, et nos fleurs on ne peut mieux choisies. Quant à vous, Médine, je vous ai toujours prédit que vous péririez par la coquetterie.... Vous avez là des malines hors de prix, et ce volant d'Angleterre est digne des raffinés de Louis XIII. Quels sont donc vos projets, mes tourterelles? Volons-nous à la conquête du Rameau d'Or?

— Nous allons à la conquête de l'Angleterre représentée par le jeune et magnifique lord Brecknock, dit Médine avec une impétuosité charmante, pendant qu'Aïcha rougissait et baissait les yeux.

— Vous ne parlez pas pour vous, sans doute, belle étourdie, toute femme mariée ne rêve plus victoire.

— Vous voulez dire ne chante plus victoire... c'est par pure modestie.

— Vous avez, Dieu me pardonne, inventé la réplique, et c'est perdre son temps que de vous attaquer.

— Non, dit Aïcha, c'est se faire battre.

— A la bonne heure... mais je devine moi, qu'il y a quelque anguille sous roche... laquelle des deux se sent capable de ne pas mentir? Ne répondez pas à la fois... hein! Si je fouillais bien avant dans ces deux cervelles, n'y trouverais-je pas quelque gros secret... Médine, vous avez la parole?

— Chère mère, comme je hais le mensonge par-dessus tout, je vous avoue que, dans certaine cachette ignorée de tout le monde, je caresse un petit complot fort mignon.

— Voyez-vous cela!... et vous Aïcha?

— Moi, je ne tairai pas que je me suis mis en tête une ravissante espièglerie, j'ajouterai même, que le bonheur de ma vie est attaché, sans restriction, à la réussite de mon projet.

— Oh! oh! un complot d'un côté, une espièglerie de l'autre, tout ceci promet... m'acceptez-vous pour confidente et pour arbitre?

— De grand cœur, dit Médine avec vivacité.

— Et vous Aïcha? vous ferais-je peur? vous vous taisez...

— Je réfléchis... le cas est grave... après tout je ne dis pas non.

— Mademoiselle est fort dissimulée, reprit Médine, si elle veut que je parle je lui donnerai l'exemple.

— Volontiers.

— Au fait! au fait! la séance est ouverte...

— Eh bien! donc, sachez, chère mère, que nous avons juré, Aïcha et moi, mais juré d'une façon solennelle d'obéir. réciproquement, à l'une de nos volontés, ou plutôt à l'un de nos caprices... Comprenez-vous?

— Si je comprends, je ne comprends guère... Médine a fait le grand serment de passer par l'un des caprices d'Aïcha, et Aïcha par l'une des volontés de Médine... Y suis-je?

— Justement.

— Je vous plains également toutes les deux, et je m'estimerais fort en danger, si vous me mettiez de moitié dans ce beau traité...

— Prenez garde d'y être pour le tout.

— Pas de plaisanteries, mes chères filles... et quelles sont ces deux méchancetés s'il vous plaît ?

— Ah! dit Aïcha, vous pouvez penser que nous nous sommes pendant longtemps creusé la tête...

— Franchement non, quant à moi, repartit Médine.

— Eh bien ! ni moi non plus, dit Aïcha.

— En finirez-vous, mes bavardes ?

— Faut-il parler, reprit Médine? Veux-tu que je te donne mes ordres, Aïcha ?

— Oui.

— Tu n'as pas peur, ton cœur ne bat pas !

— Non.

— Ah ! ça, mais vous ne vous êtes donc rien confié encore ?

— Rien...

— Dépêchez ; vous me mettez sur des charbons.

— Je veux, j'entends, j'ordonne, dit Médine, que ma nièce, mon amie, mieux que cela, ma petite sœur Aïcha, fasse choix d'un mari.

Aïcha tressaillit, ses joues se colorèrent et pâlirent coup sur coup ; elle essaya de sourire et de parler, ses lèvres lui refusèrent le sourire et la parole.

— Et cela dans le plus bref délai, continua Médine.... Suis-je bonne princesse, chère mère! Ma volonté est-elle dure et tyrannique ? Disant cela. Médine se jeta au cou de la jeune Africaine, et couvrit de baisers son doux visage.

— Les grelots des fous sonnent juste quelquefois, répondit gravement la douairière, il y a plus de sagesse dans vos étourderies, Médine, que dans la vie d'un philosophe.

— Prenez-vous nos sornettes au sérieux ? s'efforça de dire Aïcha.

— Sornettes ! s'écria Médine, sornettes ! je crois que tu te révoltes, ma mie ?...

— Entendons-nous si c'est possible, interrompit la douairière, je ne vois pas l'ombre d'un mari dans la commune de la Rochette, et, en conscience, Aïcha ne peut pas épouser un villageois savoyard.

— Regardez ce beau front, ma mère, voyez comme il rougit ; que vous dit cette rosée ?... ne devinez-nous pas que le mari est trouvé ?...

Aïcha posa vivement les doigts effilés de sa main droite sur la bouche de Médine, et lui dit à demi-voix :

— Tais-toi ! tais-toi ! tu es décidement folle.

— Non je ne me tairai pas, s'écria la jeune marquise, en se dégageant avec souplesse, et en frappant du talon, d'un petit air colère qui contrastait délicieusement avec l'angélique douceur de sa physionomie, non ! je ne me tairai pas. Nous connaissons, dans les environs, un modèle de mari qui a été créé et mis au monde exprès pour nous ; ce jeune homme, car il est très-jeune, ce seigneur, car il est très-grand seigneur, cet élégant, car il est très-élégant, ce...

— En finiras-tu, babillarde, interrompit la douairière tout en riant aux larmes, en finiras-tu ?...

— Ce lord, car c'est un pair d'Angleterre, nous aime éperdument ; et nous...

— Médine, dit Aïcha, Médine, de grâce !

— Et nous ? répéta la douairière...

— Nous *l'aimons*.... Ma foi, tant pis ! le mot est lâché...

— Tu mens ! tu mens !

— Quand tu seras mariée, Horace demandera raison à lord Brecknock de ce démenti, ma chère, et nous servirons de témoins à ces messieurs.

— Vengez-vous, Aïcha, vengez-vous de cette indiscrète en lui imposant quelque chose d'épouvantable ?

— Ah ! oui, je me vengerai !

— Je ne demande pas mieux.

— Madame, vous prenez acte de la déclaration, n'est-ce pas, dit Aïcha, à la douairière.

— Oui, certes, mon enfant... et qu'ordonnez-vous ?

— On le saura !... On le saura !...

— Quand ?

— Je l'ignore.

— Bientôt ?

— Peut-être.

— Ce sera donc bien effroyable, demanda Médine, en riant sous cape.

— Ce sera charmant, vilaine.

— Vous me ferez souhaiter de vieillir avec vos histoires... Comment avez-vous découvert tant de choses, Médine, mon amie ?

— Allez-vous encore la faire radoter ?...

— J'ai découvert que *nous aimons* par la vertu de certaine baguette que nous autres femmes, avons, toutes, à notre service ; j'ai vu un peu, j'ai compris beaucoup, j'ai deviné le reste... Je pourrais même dire qu'on m'a avoué le tout...

— C'est trop fort, dit Aïcha en portant son mouchoir à sa bouche.

— C'est trop fort, mais c'est vrai. Dès lors j'ai résolu de ne pas laisser dépérir ma fleur chérie, et je prétends brusquer l'attaque... Je déteste les lenteurs ; nous avons toutes les deux du sang africain dans les veines, et les petites sentimentales de cette petite Europe nous font pitié...

— Tout cela est bel et bon, interrompit la douairière. Mais sir Brecknock ? sir Brecknock ?

— Je voudrais bien voir qu'un Anglais ne tombât pas à nos pieds, quand nous lui faisons le r re honneur de lui trouver de l'élégance et de l'esprit. Je veux ajouter, que dès notre première rencontre, mylord m'a paru pris à nos doux yeux, comme le bel oiseau des champs à la glue de l'oiseleur... J'entends et reconnais le pas d'Horace, demandez-lui, chère mère, pourquoi lord Brecknock est venu se promener à cheval sur vos terres, dans la matinée .. Ces messieurs ont causé longtemps en tête-à-tête, sous l'allée; ce qu'ils ont dit m'intrigue beaucoup.

Le capitaine Horace de Candeuil entra dans le cabinet. Médine se penchant à l'oreille de sa belle-mère lui dit tout bas :

— Le mariage aura lieu, je vous le promets. Puis elle courut à son mari.

Aïcha jeta vivement ces mots à la douairière :

— Priez Dieu pour moi, vous serez tous sauvés!

— Quelle nouvelle vous a donnée lord Brecknock, ce matin, mon cher Horace, dit la marquise à son fils d'un ton nonchalant.

— Il m'a rempli d'épouvante, murmura le capitaine.

— Ah! mon Dieu! s'écrièrent les trois dames.

Le marquis se laissa tomber dans un fauteuil, ses traits étaient bouleversés.

pieds à la tête. Le titre extraordinaire que lui avait donné sir Francis l'intriguait fort.

— C'est vous, monsieur, qui êtes le capitaine de l'*Enfer ?*

— Et *que* je m'en flatte, *tron-de-l'air !*

— Oh! alors, répliqua l'amant des Muses, donnez-vous la peine de me suivre; votre couvert est mis.

— Mon couvert est mis... On m'attendait donc?

— Chacun a son couvert ici, monsieur, ceux qui viennent au château, comme ceux qui n'y viennent pas.

— C'est donc le diable que ce lord Bréqueloque? demanda M. Mathias.

— C'est à vous de le savoir, monsieur de l'*Enfer*.

Inutile de dire que le capitaine Mathias fut émerveillé de l'exquis déjeuner qu'on lui servit, et qu'en vidant les flacons de son hôte, il s'écria souvent :

— Voilà un petit vin qui enfonce ma fabrique de Cette.

Son repas achevé, le Marseillais voulut faire un tour dans le parc, et sitôt qu'il y eut mis les pieds, il se trouva environné de menuisiers, de tapissiers, d'artificiers, de jardiniers, de terrassiers, de plâtriers, de charpentiers, qui le poussèrent, le repoussèrent et le chassèrent, de position en position, jusqu'à la grille.

— Bagasse! s'écria le capitaine, que va-t-il donc se passer par ici ?... Allons, Mathias, mon ami, va-t-en faire ta sieste, puis tu reviendras voir toutes ces fariboles.

Comme nous l'avons dit, le château d'Allevard était bouleversé de fond en comble par un bataillon d'ouvriers en tout genre. La ville entière assistait à ce branle-bas colossal, et la population des campagnes, attirée par l'heure de la messe, s'était précipitée, après la bénédiction, hors de l'église, pour assiéger en quelque sorte les travailleurs. Sir Francis, en vrai chef d'armée, se promenait au fort du tapage, donnant ses ordres avec calme, étonnant ceux-ci

par l'aplomb de ses remarques, charmant ceux-là par l'originalité de ses idées. Jack suivait son maître en manière d'aide de camp. Culotté de son inévitable casimir noir, chaussé de magnifiques souliers vernis, ses jambes fuseaux parées de leurs bas de soie blancs, une longue canne à pommeau d'ivoire à la main et les lunettes sur le nez, le vieux compagnon de voyage du baronnet l'assistait d'un zèle infatigable, soit pour diriger, soit pour réprimander.

Les coups de marteau, les coups de pioches, les chutes de branches, les hourras partis du parc, avaient des échos nombreux du château. Le maître d'hôtel, obéi par une quarantaine de cuisiniers, par un vol de marmitons, et perdu dans des monceaux de provisions, confectionnait le dîner formidable qui devait être le tombeau de sa réputation ou le soleil de sa gloire. Les huissiers, de leur côté, passaient des inspections sévères à la livrée ; les domestiques étaient en grandissime gala, et le majordome de sa seigneurie lord Brecknock, ayant fait un intelligent triage parmi ce pue le canton pouvait offrir de jeunes garçons dégourdis, s'efforçait de les dresser, de les déguiser, de les façonner, comme fait un vieux sergent de recrues, occupé à dégrossir une bande de braves Bas-Bretons.

Tout à coup, par la grille ouverte par quatre battants, s'élança un élégant landau précédé d'un piqueur, à la livrée des marquis de Candeuil. Lord Brecknock parut sur le perron, dans une toilette élégante et simple, descendit vivement les marches de son péristyle, entre une double rangée de laquais, ouvrit la portière du landau de ses propres mains, et offrant le bras à la marquise douairière, il conduisit ses hôtes dans un boudoir où les attendaient des rafraîchissements de toute espèce.

— Ah ! mylord, dit la douairière, vous avez transformé ce vieux castel en palais enchanté... Vous avez enfoui dans ce coin des Alpes toute une mine de Pérou.

— C'est, aujourd'hui, très-vrai, madame la marquise.

— Nous ne ferons que toucher barre, les fiancés doivent nous attendre, je crois même entendre les coups de fusil et le fifre de rigueur.

— En effet, dirent Aïcha et Médine penchées à une fenêtre. Voilà la noce..... Mais comme ils sont beaux!!

La noce entra dans le parc, et Cornette, le joyeux zéphir Cornette, monta lestement les degrés du perron, donnant la main à sa charmante épousée, belle jeune fille, fraîche et réjouie, L'heureux couple, introduit dans le boudoir, s'agenouilla devant la douairière, qui baisa Madelon sur les deux joues, et donna une lourde bourse à son filleul.

— Nous sommes mariés, ma marraine, dit Cornette, monsieur le maire nous a fait dire oui, deux fois chacun, et nous a un peu bien *causé*, dans un discours qui était à fendre le cœur! Maintenant, ma marraine, si vous voulez que nous allions à l'église, nous irons de ce pas, car ça me démange d'avoir fini avec les autorités civiles et militaires, c'est-à-dire... bon! vous me comprenez? Aujourd'hui j'ai pas de grands moyens, je suis un peu, comme qui dirait estropié de cervelle!

— Allons, mon ami, c'est très-bien; va devant, nous te suivons. Mylord, voudriez-vous faire prier M. le juge de paix de passer chez vous le plus tôt possible.

— Il aura l'honneur de dîner avec vous, madame.

— Oui, mais comme mademoiselle Aïcha n'entre pas dans l'église, elle emploiera le temps de cérémonie à faire de grandes révélations à ce magistrat.

— Je comprends... Voilà ce résultat de la conférence que vous avez tenue dans la nuit. Vous allez être obéie à l'instant même.

N'en déplaise aux ennemis des champs qui nous liront, nous avons une grande prédilection pour les fêtes pasto-

rales. Au risque de passer pour un poëte en idylles, nous avouerons que le sans-façon des villageois nous semble plus franc, plus naturel et surtout plus gai qne les pompes guindées de nos citadins; nous ajouterons, et ceci frise l'hérésie, que notre goût est aristocratique, et nous appuyons cette assertion du puissant intérêt que les grands seigneurs ont toujours pris et prennent aux réjouissances de leurs vassaux au moyen-âge, de leurs fermiers aujourd'hui. Nous sommes surtout passionné pour les noces de campagne. Dieu! que c'est amusant! Ne me parlez pas de ces froides bénédictions nuptiales qui se font à la Chambre des Pairs, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Saint-Roch et dans les grandes villes du royaume. Des équipages brillants conduisent, il est vrai, des femmes élégantes, couvertes de dentelles, de cachemires, munies de livres pieux et fastueux. Quelques hommes, en toilette rigoureuse, prennent place sur des banquettes en velours; tout le monde attend, personne ne prie; les femmes rajustent leurs babioles, les hommes étouffent des bâillements dans leurs mouchoirs; on attend les mariés, les mariés se font attendre. Tout à coup des chevaux piaffent, des portières s'abattent, et une charmante jeune fille se présente la couronne au front, le voile tombant, les yeux baissés, les pas tremblants : elle est conduite à l'autel par son vieux père, et l'heureux époux la suit. Il est quelquefois jeune et beau, il est trop souvent vieux et laid, hélas! Alors, les conviés de rire sous cape, ou de jalouser, ceux-ci, les rentes qui touchent au contrat, celles-là les grands yeux de la demoiselle. Quant à prier Dieu, nul n'y pense! on a bien autre chose à faire, vraiment, que de s'occuper de l'avenir de ces deux époux courbés sous la bénédiction du prêtre. Oh! qu'ils sont heureux! dit-on de toute part; comme ils sont riches! Quel style d'équipage! quels beaux noms! quel blason pour les héritiers!... quel écusson sur

les panneaux du carosse! Puis vient la longue homélie du prêtre, qu'écoute seule la mère de la mariée. Chacun est pressé de sortir, pour passer à la sacristie faire un compliment préparé pendant l'office. Enfin, la famille dîne en grand décorum, mais ne mange pas; l'un, parce que son heure habituelle est changée; l'autre, parce que le parfum de l'encens l'a énervé. Après le froid dîner, froide soirée!... Un an après ce froid mariage, souvent encore, trop souvent, froid ménage!

Quant à ce qui se passe au village, le voici : un seul exemple servira pour tous, ou peu s'en faut.

La grande rue qui conduit à l'église d'Allevard et partage la ville en deux parties à peu près égales, était occupée par une foule compacte, nuancée d'hommes au rude et mâle visage, aux formes hardies et puissantes; de femmes alertes, babillardes comme partout, joviales et proprettes sous les longues barbes de leurs coiffes montagnardes, leurs jupes rouges et leurs fichus jaunes.

C'est un dimanche; paysans et artisans sont également bien couverts, l'aisance est uniforme; et si quelques élégants font opposition à la règle, ils sont si peu nombreux qu'ils passent inaperçus. Chacun se hausse sur la pointe des pieds, ou sur l'épaule du voisin, car le fifre annonce les mariés, car les coups de carabines font gronder les échos; on se pousse, on se choque, une fluctuation immense fait ondoyer toutes ces têtes tournées dans une même direction. Le cortége passe lestement entre les rangs; l'épousée marche les yeux baissés, mais le sourire aux lèvres; ses vêtements blancs lui vont à merveille, ses joues rosées apparaissent sous le voile et font sourire les curieux les plus difficiles. Madelon est jolie, elle est belle de jeunesse, de santé, de fraîcheur; elle est à la riche demoiselle du grand seigneur et du banquier, ce qu'est la fleur vivace des champs, à la délicate fleur qui vive sous

la cloche ou dans la serre. Puis, vient Cornette donnant le bras à sa belle-mère. Cornette promène des regards superbes autour de lui, il triomphe ! il nargue ses rivaux vaincus ; son pas est si léger, qu'il semble danser sur lui-même, au son joyeux du fifre ; son habit bleu à boutons d'or, sa cravate blanche, son gabot frisé, son pantalon blanc achèvent d'en faire un homme irréprochable quant au physique ; un énorme bouquet planté au revers de son habit, et chamarré de rubans blancs, lui donne les allures d'un roi de conscrits ; son teint basané, ses longues moustaches relèvent ce que sa toilette peut avoir d'efféminé, et révèlent le cœur d'Achille sous les chaînes conjugales. Dix jeunes garçons, et dix fillettes sautillant à leurs bras, précèdent ou suivent les époux ; les rubans flottent sur toutes les poitrines, les bouquets brillent dans toutes les mains. Et la foule d'applaudir et de trépigner, et la noce de danser, et le fifre de gambader ?

Silence et chapeau bas ! le seuil de la maison de Dieu est franchi ! Le vénérable pasteur vient recevoir ses enfants au pied de l'autel. La cérémonie religieuse commence. L'église est envahie ; elle est tellement remplie qu'on s'y froisse, qu'on s'y étouffe. L'estrade en planches où se placent les chœurs sacrés, craque sous les talons ferrés des montagnards ; les paysans, un genou sur les dalles, courbent leurs têtes à longs cheveux plats, cheveux blonds, cheveux noirs, cheveux blancs ; les femmes s'arment de leurs longs chapelets, la foule se courbe sous la bénédiction et prie, les vieux pour les jeunes, et un peu pour eux-mêmes. Les fillettes demandent au ciel un joli mari comme Cornette, les garçons une compagne comme Madelon. Prières égoïstes, nous le voulons bien ; mais encore, sont-ce des prières ! mais encore, le nom du Maître tout-puissant est-il prononcé, invoqué, supplié !

Quand le silence règne partout, le bon curé fait face

aux époux, et leur débite une morale douce, simple, évangélique. L'excellent serviteur de Dieu a vu naître ceux qu'il bénit; il a souvent grondé la fille et tiré les oreilles au garçon; il a donné des conseils aux pères, et conduit, deux fois l'an, la procession autour du modeste patrimoine pour le préserver de la grêle et des insectes. Après le sermon, qui est accompagné de quelques gros soupirs bien francs, car le pasteur est l'ami et le bienfaiteur de tous, et sa voix émue va droit à l'âme de chacun; après des pleurs abondants versés par Madelon, et deux ou trois *hum! hum!* poussés par Cornette vigoureusement attendri, les mains du curé s'étendent sur toutes les têtes, et l'épousée, prenant le bras de son mari, sort du temple. La noce défile, la foule se rompt; ceux qui, n'ayant pu trouver de place dans l'église, sont restés entassés devant la porte, s'ouvrent pour laisser passer le cortége. Et pendant que les éclats redoublent, que la joie circule dans tous les cœurs, et qu'on s'amuse enfin! grand mot bien rarement appliqué de nos jours, le curé plie soigneusement son étole! et, la canne à la main, se dirige, d'un pas grave, au milieu de ses ouailles, vers le château d'Allevard, où les notables et les gens de la fête, et plus de deux cents villageois sont invités à dîner par lord Brecknock, qui a promis un grand bal sur les tapis verts du parc, avec renfort de clarinettes, de tambourin, de violons et de musettes.

Voilà une faible esquisse des noces de campagne; on y trouve franchise et joyeuse humeur, naturel et bon accord. Hélas! l'industrie qui nous ronge au cœur fait disparaître chaque jours ces anciennes coutumes champêtres; on ne trouve plus guère ces réjouissances de vieil et bon aloi, que dans les pays de montagnes que n'ont pas encore atteint les wagons du charlatanisme. Déjà, sous le souffle maudit du prétendu progrès, ont disparu du sein de la

France les bals sur le gazon, les tambourins et les musettes, les jupes rouges, les fichus jaunes, les coups de fusil et les aigus sifflements du fifre. La campagne se marie comme la ville; le paysan singe le grand seigneur, et se plaît à s'ennuyer presque autant que lui! La joie s'en va; les visages sérieux, les fronts penchés, les joues blêmes nous envahissent!... Encore un peu de patience, et les dignes curés des Alpes, des Cévennes, des Ardennes, des Vosges et des Pyrénées devenant inutiles, les villages seront sans clochers. Les communes, alors, iront, le dimanche, se prosterner devant le veau d'or! subissant les caprices bizarres de la mode qui retourne souvent aux temps les plus réculés, le christianisme ne sera plus de bon ton, et nous copierons les Israélites païens de Moïse!

Lord Brecknock avait accompagné les marquises et le capitaine de Candeuil jusqu'à son banc privilégié, et avait assisté à la cérémonie que nous avons rapidement décrite. En sortant de l'église, il avait rencontré M. Mathias et l'avait présenté à ses hôtes qui n'avaient pas été peu surpris de cette rencontre inattendue. En se rendant au château, la douairière, dit au baronnet :

— Mylord j'ai pris la liberté de donner rendez-vous, à Allevard, à un homme que je tiens en grande estime et grande affection et que je désire vous faire connaître pour le cas où vous seriez toujours dans l'intention d'acheter cette terre d'Allevard.

—Offerte par vous, madame la marquise, cette connaissance ne peut que m'être profitable; de qui voulez-vous parler?

— De M. Mathieu, mon régisseur à la Rochette, un père de famille, qui eut pu, pendant ma longe absence, faire grosse fortune à mes dépens, et qui est si pauvre. C'est un homme loyal, au-dessus de tout éloge, et intelligent à l'avenant.

— C'est une perle fine...

— Et tenez, le voici... Je suis enchantée, mon cher monsieur Mathieu, de vous présenter à Sa Grâce, mylord Brecknock, comme le roi des intendants. Vous lui offrirez le secours de votre expérience en affaires, n'est-il pas vrai?

— Je suis aux ordres des amis de madame la marquise, répondit le régisseur avec humilité.

— Monsieur me fera l'honneur de dîner au château, dit sir Francis, avec cette charmante urbanité de jour en jour plus rare qui nivelle tous les rangs sans blesser les susceptibilités.

M. Mathieu s'inclina respectueusement, et les châtelains continuèrent leur marche.

En arrivant à la grille et en rendant le salut aux deux suisses chamarrés qui gardaient les battants du centre, Médine et la douairière poussèrent un cri d'admiration.

Il était près de cinq heures, et le soleil déclinant derrière les monts dauphinois, embrâsait les neiges des pics, et jetaient des flots de lumière sur la ville, dans la vallée et sur les ardoises du château. Mais une toile épaisse et opaque, étendue par-dessus les arbres du parc, et soutenue par des mâts, interceptait le jour dans toutes les parties qui avoisinait les parterres, et couvrait le tiers des allées, des bosquets, des charmilles et du jardin anglais, de manière à laisser le terrain compris sous son dôme, dans une profonde obscurité. Des tapisseries d'un dessin précieux, tombaient de la voûte et traînait à terre, sur le sable ou le gazon ; les mâts de supports étaient pavoisés, des fils de fer imperceptibles, et pour la plupart dissimulés par des guirlandes de fleurs, supportaient des lustres dont les cristaux étincelaient au feu des bougies; chaque arbre était chargé de grappes lumineuses en verres de couleur; chaque buisson , chaque arbuste, chaque fleur étaient frappés de ces gerbes de feu qui se croisaient en tous sens, et les faisaient briller comme au

soleil. Des flammes aux armes des comtes de Brecknock, plafonnaient la voûte, et s'arrêtaient en nœuds élégants aux branches dorées des arbres de futaie. Le sol était couvert d'une table immense, dressée en serpentine, et faisant six fois le tour sur elle-même. Des dégagements buissonnés et fleuris permettaient de servir cette table, en pénétrant dans ses replis. L'argenterie, le linge, tout le couvert était d'un luxe royal. Les sous-officiers de bouche étaient à leur place, les valets à leur poste : des pages, l'écharpe au bras, s'apprêtaient à remplir les coupes. Sur le vermeil et sur l'argent, et sur les facettes des flacons, et sur la blancheur du linge, les étincelles des lustres tombaient et ruisselaient.

Sur un plateau revêtu de gazon, et littéralement couvert de roses, s'élevait une table carrée garnie de six couverts sur un rang, qui semblait surgir d'un monticule de fleurs. C'étaient les places réservées aux deux mariés, aux châtelains de la Rochette et à lord Brecknock. Aux pieds du plateau, une autre table, en fer à cheval, était destinée aux notables ; et à quatre cents pas du banquet, par une allée de sombres maronniers ouverte sur les montagnes, on voyait, comme par un effet d'optique, une échappée de l'horizon azuré, les vertes bruyères des coteaux, la cime neigeuse des Alpes, et le jour enfin dans toute la splendeur de son déclin. Par le fond de cette allée, à l'intersection des deux courbes lumineuses tracées sur les tapisseries par le feu du ciel et le feu des bougies, le Bréda, ce torrent impétueux et grondeur s'élançait dans le parc et coulait, en écumant, dans son lit de ronces et de rochers, à travers la féérique illumination de lord Brecknock.

Quand les villageois et les paysans entrèrent dans la première galerie, aboutissant à la salle du banquet, ils se frottèrent les yeux, et se demandèrent s'ils n'étaient pas

ensorcelés. Profitant de leur hésitation, dix laquais comptèrent, au hasard, deux cents hommes ou femmes, les firent passer devant eux, et les firent asseoir à la table qui les attendait ; puis la foule se rua dans le parc, et ne cessa pas de s'extasier devant tout ce qui la frappait dans ce jardin enchanté.

Aux accords d'une musique délicieuse, Cornette et Madelon apparurent sur le plateau fleuri, accompagnés des marquises de Candeuil, d'Aïcha, du capitaine et de l'opulent baronnet. Les notables du lieu prirent place à leur table, ayant à leur tête le Marseillais Mathias, qui gesticulait de la plus terrible façon, disant à tout propos que sir Francis était son ami intime, et que cette magnificence, bien faite pour éblouir des montagnards, ne pouvait étonner un navigateur de son mérite, blasé sur les aurores boréales.

Maester Jack, la serviette sous le bras, était derrière le baronnet, ainsi que le maître d'hôtel en chef. Cornette, ébloui par tant d'honneurs, fut fort emprunté pendant le premier service ; au second sa langue se délia, au troisième il se crut chez Abd-el-Kader ou dans le rêve d'un marabout, et fut aimable jusqu'à la fin.

Que dire du menu de ce dîner ?... il fit la gloire de l'officier qui l'avait ordonné ! et certes ce digne émule des grands maîtres de l'antiquité, n'aurait pas donné son triomphe pour celui des plus grands Romains qu'a reçu le Capitole ! Pièces rares, science prodigieuse, art exquis, saveur et grâce, vins d'empereur, tout dépassa l'ambition du baronnet qui, souriant du haut de son trône, fit, *in petto*, cette philosophique et vieille réflexion : *Avec de l'or on arrive à tout, même à l'impossible !*

Les sucreries et les fruits suivirent les mets et provoquèrent l'enthousiasme ; les deux cents villageois, transportés par l'éclat de cette apparition inattendue, levèrent

leurs bras comme un seul homme, et firent trembler les tapisseries, sous les salves de leurs applaudissements et de leurs bravos !

La marquise douairière ne revenait pas de l'étonnement que lui causait ce luxe effréné; habituée à estimer fort juste toute espèce de dépense, elle supposait que cette fête pouvait coûter de trois à quatre cent mille francs, et elle était loin de s'imaginer qu'elle assistait à un impromptu. Aïcha, nourrie, dès son enfance, des contes orientaux et des merveilles des sultans, paraissait moins impressionnée que la douairière et que Médine; d'ailleurs, elle avait devant les yeux le visage de son fiancé, et pour tout cœur digne de l'amour noble, les splendeurs terrestres n'ont pas l'éclat d'un regard échangé avec l'être adoré.

Aïcha avait dit à Médine, à la douairière, à Candeuil et à sir Francis que l'affaire du juge de paix était terminée à souhait, et les quatre amis étaient convenus de régler, dans la soirée, le jour et l'heure de leur départ, ainsi que le rendez-vous à donner à Mahïah.

Les larges estomacs des montagnards étant repus, nul n'ayant faim, nul n'ayant soif, les villageois ayant bourré leurs poches et leurs chapeaux de friandises et de débris plus solides, le banquet finit par de nombreux toasts. Le premier verre levé fut celui de M. Mathias qui, chancelant un peu sur ses jambes, porta ce salut au magnifique amphitrion ,

« Messieurs de la ville, des champs et des monts, je » bois à la santé de mylord Bréqueloque, mon illustre » ami, et je souhaite que dans cent ans nous soyons tous » à pareille noce ! »

Un chorus répéta avec l'éclat d'un ouragan : *dans cent ans !* et les coupes se choquèrent avec accompagnement de rires, ce qui fit un carillon formidable.

Lord Brecknock répondit : « Je bois à la prospérité du

» Dauphiné, et au bonheur des enfants de la montagne. »

Les lourdes mains des paysans firent tomber un tonnerre d'applaudissements.

Alors, une voix aigre-douce, s'échappa du banc des notables ; c'était celle de monsieur le régisseur Mathieu qui faisait hommage aux vertus de madame la douairière de Candeuil, et de sa noble famille. Le capitaine répondit à ce toast, par une courte apologie de la fidélité et de la loyauté, à l'adresse de l'intendant de la Rochette.

La nuit était venue ; la mariée se leva, les convives l'imitèrent, et la foule se répandit dans le parc, pour respirer l'air embaumé des jardins. Sir Francis conduisit ses hôtes dans la direction d'un délicieux châlet qu'il n'avait pas fait éclairer extérieurement, et qui était plongé dans une masse d'ombres projetée par le voisinage d'un bouquet de vieux chênes.

Le baronnet donnait le bras à la douairière, et marchait devant le capitaine qui accompagnait Médine et Aïcha ; à vingt pas derrière eux, un homme se glissait, sur la pointe des pieds, évitant de froisser les feuilles et de révéler sa présence.

— Nous n'avons que peu de temps à nous parler librement, madame la marquise, dit le baronnet, et cependant j'ai le plus grand intérêt à vous faire quelques questions..... Veuillez ne pas me trouver indiscret ; si j'étais moins pressé, je serais plus diplomate.

— De quoi s'agit-il, mylord ? Un homme comme vous ne saurait manquer de discrétion, répliqua la douairière, en pressentant quelque bonne nouvelle.

— Pardonnez-moi, madame ; et pour preuve, daignez répondre ; à combien s'élève votre passif ?

— Mon passif !

— Oui ; je vous supplie de ne voir en moi qu'un ami dévoué de cœur et d'âme, ne cherchez pas à couvrir vos

malheurs d'une fierté dangereuse, je connais l'embarras où vous êtes momentanément, et je peux, sans me gêner le moins du monde, venir à votre secours, en vous avançant les sommes qui vous sont nécessaires.

— Ah! mylord, comment savez-vous?...

— Je sais, madame, mais de grâce répondez; dans quelques minutes nous ne serons plus seuls, et dans quelques heures nous serons séparés pour longtemps...

— Séparés! que voulez-vous dire?

— Ne m'interrogez pas, répondez? A combien montent vos dettes?

— Mais, mylord, ce chiffre est énorme.

— Je m'en doute... dites-le?

— Quatre millions et quelques centaines de mille francs.

— N'est-ce que cela?

— Grand Dieu! c'est un million de plus que je ne possède.

— A quels termes sont les paiements?

— Dans huit jours.

— Très-bien, quels sont les créanciers?

— Ils sont tous représentés par M. Jourdain, agent de change à Paris.

— A merveille... Jourdain, Jourdain! Je connais cela, n'est-ce pas le compagnon de captivité.

— De mon fils, l'an dernier, en Afrique... justement.

— Madame la marquise voudra bien ne plus s'inquiéter de cette affaire, ce n'est plus M. Jourdain qu'elle a pour créancier, c'est moi, et je ne serai jamais pressé de rentrer dans mes fonds.

— Vous, mylord! comment vous remercierai-je assez. Vous sauvez mes pauvres enfants.

— C'est entendu, vous resterez dans tous vos biens...

Surtout pas un mot à vos enfants, pas un mot à qui que ce soit.

— Ah ! mylord !

— J'ai votre parole ; madame la marquise, donnez-vous la peine d'entrer, ajouta le baronnet ; nous sommes au chalet.

Ce fut encore un coup de surprise qui s'échappa de toutes les bouches ; le châlet duparc d'Allevard était un boudoir de fées.

Les trois dames, le marquis et sir Francis prirent place sur des divans, et jouirent, par les fenêtres gothiques de ce ravissant pavillon, du spectacle éblouissant de la fête. L'homme qui avait suivi sir Francis et ses hôtes, vint s'accroupir dans les touffes de lianes, dont les murs du chalet étaient tapissés. Caché par les grandes herbes et par les buissons, M. Mathieu, car c'était lui, s'arrangea de manière à entendre tout ce qui se dirait au-dessus de sa tête.

— Convenons de nos déterminations, dit le capitaine, et avant, mylord, apprenez que ces dames ont arrêté un plan très-sage ; mademoiselle Aïcha a fait une déclaration au juge de paix, nous a placés sous la protection de la loi ; et Mahïah, notre ennemi mortel, sera mis, dès son arrestation, sous l'œil de la haute police, dans une ville des Antilles, où nous lui ferons une rente, et lui donnerons des surveillants dévoués.

— On ne pouvait pas mieux résoudre le problème.

— Mais où et comment arrêter ce brave Kabile ?

— Je connais un homme qui a toute sa confiance, répondit la douairière ; c'est mon régisseur, l'honnête M. Mathieu ; il lui donnera un rendez-vous, et la gendarmerie apostée s'emparera de Mahïah sans lui faire aucun mal.

Mathieu se contracta et se replia sur lui-même à ces

mots, comme une vipère à l'approche de l'ennemi qui la surprend.

— A merveille, répondit le baronnet; quelle heure, quel jour, quel lieu fixez-vous au rendez-vous?

— Ce sera l'affaire de mon intendant, nous avons toute la journée de demain à nous; pour plus de précautions, je suis d'avis que nous quittions la Rochette pour Paris, demain soir... Fixons donc l'arrestation de Mahïah à l'après-midi.

— C'est convenu, dirent Médine, Aïcha et le capitaine.

— Il est donc arrêté que vous partirez demain soir... A quelle heure? demanda le baronnet.

— De huit à neuf, répondit la douairière, j'ai quelques affaires à terminer dans la journée.

— Ce sera peut-être imprudent, la trève du Cafre expire avec le jour prochain!

— Que nous importe; Mahïah sera entre bonnes mains quand nous partirons, et nous pourrions presque nous dispenser de cette fuite... Je vais donc m'acquitter, à l'instant même, de ma mission auprès de mon loyal régisseur.

— Mesdames, souffrez que je vous fasse ici mes adieux, dit lord Brecknock d'une voix émue.

— Vos adieux! s'écria Médine avec une sorte d'effroi.

— Oui, je vais vous quitter, continua le baronnet en regardant Aïcha tendrement, pour toujours peut-être! pour un an au moins; ne me demandez pas le secret de mon départ, il ne m'appartient pas.

Médine, la douairière et le marquis se regardèrent, comme pour chercher l'explication de cette brusque détermination.

— Si le secret de ce départ n'est pas le vôtre, il m'appartient dit Aïcha d'un ton calme ou rassuré : Mylord,

vous avez oublié l'une des obligations en usage, chez tous les peuples, et dans toutes les familles. Pour que je puisse disposer de ma main, il faut que mes parents soient d'un avis unanime. Vous avez déjà obtenu le consentement de mon oncle Mahïah, vous n'avez pas celui de ma tante, la marquise Médine de Candeuil.

— Voilà une nièce soumise et respectueuse, dit Médine.... Mylord, vous avez plus que mon consentement, ajouta la jeune marquise, vous y pouvez joindre mon amitié. Songez que le bonheur de votre femme sera celui de votre nouvelle amie.

— Et que signifie ce départ, dit le capitaine?

— Il signifie qu'à l'exemple des anciens preux, répondit Aïcha, lord Brecknock va faire un glorieux pèlerinage, et venger la mort de mon père et de mes quatre frères, en combattant sous les étendards d''Abd-el-Kader, pendant un an.

— C'est très-chevaleresque, mais nous reviendrons sur ce beau projet, repartit Médine, car mylord est chrétien et Aïcha ne tardera pas à l'être.

— Jamais! s'écria la fille de Ben-Allal, jamais!

— Ne jurons de rien, mon enfant, dit la douairière. Dans tous les cas, sir Brecknock, vous ne déserterez pas cette nuit; vous voudrez bien ne quitter le Dauphiné qu'avec nous.

— Je suis aux ordres de mademoiselle Aïcha, répondit le baronnet.

— Nous vous conduirons à Toulon, mylord, reprit Aïcha, je veux être la dernière à vous dire adieu sur la terre de France.

— Je suis votre esclave, mademoiselle; mesdames, voulez-vous me suivre?

Lord Brecknock fit passer ses hôtes dans une salle contiguë à la pièce où ils se trouvaient, et leur montra les

plus riches parures, les plus rares étoffes qui puissent entrer dans la corbeille d'une mariée.

— Voilà mon cadeau de noces, dit le baronnet; que ne sommes-nous au jour où vous choisirez vos vêtements de jeune femme.... Ici sont les diamants, là les dentelles... Tout est à vous, ma belle fiancée!... Vous ne me gronderez pas, madame la marquise, ajouta-t-il en se tournant vers Médine, si j'ai glissé dans cet étalage quelques babioles pour vous, cette toilette de voyage, par exemple.

— Mais c'est magnifique, Mylord, s'écria Médine. Vraiment, vous êtes d'une galanterie sans égale, et vous ne pouviez me faire plus de plaisir qu'en me traitant en sœur jumelle d'Aïcha; ces deux toilettes blanches nous iront à merveille, et pour y faire honneur, nous les porterons dès demain soir pour monter en voiture.

Médine, en disant ces mots, contemplait et faisait admirer deux robes de voyage d'un gris argenté, boutonnées avec des perles, et d'un tissu aussi léger qu'élégant.

— Vous voulez donc faire voyager ces enfants en costume de reine dit la douairière?

N'est-ce pas le seul rôle qui leur convienne? répliqua sir Francis.

Il est certain, ajouta le capitaine, que la femme de lord Brecknock doit être digne de la couronne. Maintenant, n'oublions pas le plus pressé. Ma mère, occupez-vous de M. Mathieu.

— Eh bien! mes enfants, veuillez le chercher dans la foule des invités de lord Brecknock; Médine, restez avec moi, j'ai à vous parler de choses importantes. Ne me faites pas trop attendre, ajouta-t-elle en congédiant son fils, sir Francis et Aïcha, d'un signe de main.

Demeurée seule avec Médine, la douairière baisa sa belle-fille au front, ouvrit la bouche pour lui faire un

aveu dont son cœur était depuis longtemps oppressé, et ne se sentant pas le courage d'en articuler le premier mot, elle dit :

— Médine, ma chère fille, je manque de force et de courage pour vous faire des révélations qui importent à mon repos, qui troublent mon âme, qui m'ôtent tout sommeil, tout bonheur! Ce courage, que je n'ai pas aujourd'hui, je l'aurai certainement demain soir, au moment de quitter la Rochette. Ce que j'ai à vous dire, Dieu seul et vous, pouvez l'entendre : c'est une confession après laquelle je mourrai sans désespérer de ma vie éternelle.

— Hélas! chère mère, ne doutez pas de mon affection, la religion chrétienne n'apprend-elle pas à se secourir mutuellement.

— Demain, quand tout sera prêt pour notre départ, nous irons nous agenouiller près de la tombe du général de Candeul; et là, le souvenir de celui que j'ai tant aimé m'inspirera! Me refuserez-vous de m'entendre?

— Pouvez-vous le craindre? Demain soir donc, à la nuit tombante, nous nous trouverons dans l'îlot des Saules au pied du mausolée.

— A la nuit tombante, oui, je viendrai vous prendre; et, en quelques mots, terribles hélas! vous saurez tout! Allez rejoindre votre mari, et si vous rencontrez Mathieu, envoyez le moi.

Le régisseur s'était laissé glisser dans les halliers, aussitôt qu'il avait entendu la conversation de la douairière et de Médine; et il se trouva, comme par hasard, dans l'allée que suivait la jeune marquise pour gagner le château.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame, dit le régisseur à Médine en se découvrant.

— Ah! monsieur Mathieu, allez donc vite dans le cha-

let qui est près du bosquet de chêne, vous y trouverez ma mère qui a grand besoin de vous voir.

— J'y cours, madame la marquise.

Et M. Mathieu aborda la douairière avec une humilité et une bonhomie admirablement jouées.

— Soyez le bien venu, mon ami, j'ai de bonnes nouvelles à vous donner. Mes enfants ont décidé qu'ils partiraient demain soir, vers neuf heures, et je serai forcée de les accompagner. Pourrons nous signer notre contrat de vente dans la matinée?

— J'en doute, madame la marquise, mon notaire étant à Chambéry, et ne devant revenir que demain soir entre huit et neuf heures.

— C'est contrariant, mais enfin sera-t-il positivement à la Rochette dans la soirée?

— Entre huit et neuf heures positivement.

— Soit, vous le conduirez au château, où mon notaire l'aura précédé; le travail sera préparé, nous n'aurons plus qu'à signer.

— Ce sera l'affaire de cinq minutes, madame.

— Très-bien; maintenant je vous dirai que M. le juge de paix est prévenu, et qu'il n'attend, pour dresser son embuscade, que l'indication de l'heure et le lieu du rendez-vous que vous assignerez à ce maudit nègre.

— Dieu soit loué! madame la marquise, vous avez enfin pensé au plus sérieux : j'avoue que la sécurité dans laquelle vous étiez plongée me causait de mortelles frayeurs. Calculons un peu.., je dois voir Mahïah cette nuit, je lui dirai que toute votre famille vient faire une visite aux Jeannottes, il ira s'embusquer en toute hâte aux environs, afin de ne manquer aucune de ses victimes.

— C'est cela, c'est cela.

— Ne bougez pas du château, ni les uns, ni les autres...

je dirai à Mahïah que c'est vers sept heures du soir que vous devez faire cette promenade.

— N'est-ce pas un peu tard ?

— Non !

— Mais il ne voudra frapper aucun de nous à cette heure-là ; il a promis de nous laisser le temps de fuir jusqu'à demain, neuf heures !

— Eh bien ! dit le régisseur, étouffant un affreux ricanement, je lui dirai que vous devez partir dans la nuit, et je lui donnerai rendez-vous, à dix heures, au bas du *petit ravin*, pour l'introduire dans le château.

— C'est cela, nous serons partis.

— Prévenez donc M. le juge de paix qu'il ait à embusquer dix gendarmes dans le ravin.

— J'y vais de ce pas... et il est bien entendu que le meurtrier résistera.

— C'est entendu.

— Adieu ! mon bon ami, à neuf heures la signature ; à dix heures...

— La mort ! dit l'intendant avec une sombre hypocrisie.

— Séparons-nous ! Silence ! Vous aurez une remise de moitié sur la vente, mon cher monsieur Mathieu. A demain.

Et la marquise quitta le chalet en disant :

— La mort, oui, à la bonne heure, voilà qui est sûr... La police ! la haute police ! vrai, les enfants sont fous !

Le régisseur entra dans la foule en murmurant :

— Une remise de moitié, pauvre femme ! Vrai ! les grands et les nobles sont fous !

Une explosion formidable fit tonner tout à coup les échos d'Allevard, et un splendide feu d'artifice lança dans les airs ses gerbes, ses girandoles, ses pluies dorées, ses panaches, ses soleils, ses pétards, ses serpenteaux, ses dragons, ses étoiles. Une fusillade nourrie électrisa tous les cœurs de ces hommes énergiques qui contemplaient,

pour la première et dernière fois de leur vie, ce spectacle étincelant. Au milieu du bouquet, des fusées, dispersées avec art, exposèrent à tous les yeux des caractères illisibles pour tous, à l'exception de Médine et d'Aïcha qui virent le nom de la fiancée de lord Brecknock tracé en lettres arabes.

A la lueur de l'incendie artificiel, les Alpes montrèrent leurs fronts majestueux couverts de neige, sur laquelle les flammes coloriées jetaient de magnifiques et fantastiques reflets.

— Eh bien! capitaine Mathias, dit Cornette, en voilà une *de boréale*. Si vos marsouins de matelots assistaient à ce sabbat-là, ils écarquilleraient un peu les yeux, qu'en dites-vous? Et ces montagnes, sac à papier! parlez-moi de ça! c'est un peu plus drôle que votre *plaine humide*.

— Tes montagnes ne valent pas une pipe de tabac, mon pitchou!

— Oui, faut du jarret pour y grimper, tout de même, et les loups de mer ne brillent pas par ici.

— Bagasse! mon fiston, je parie de te faire demander grâce, si tu veux me suivre là-haut, seulement pendant dix heures d'horloge.

— Ce serait drôle, dirent quatre ou cinq commères; jarni! quel lendemain de noces! A ta place, Cadet, je n'en aurais pas le démenti!

— Ça y est, s'écria Cornette avec emphase, ne causons pas davantage, Madelon pourrait se fâcher... A quelle heure partons-nous?

— A l'heure qu'il te plaira, mon *gâ;* je suis toujours prêt à lever l'ancre, moi.

— Eh bien! à une heure de l'après-midi, au grand soleil, ça vous va-t-il?

— Soleil ou lune, ça m'est bien égal, Mathias a toujours été le même, à midi et à minuit.

— Taupez-là, et au revoir.

— Méchant freluquet! s'écria le Marseillais triomphant, je veux te ramener en mille millions de capilotades!

Les valets de lord Brecknock avaient peu à peu fait évacuer le parc, et il ne restait plus au château, des nombreux invités du baronnet, que les maîtres de la Rochette. L'équipage de la marquise douairière s'avança au pied du perron, et, au moment où sir François venait de donner la main à Aicha, pour la faire monter en voiture, Jack s'approcha de lui et lui dit tout bas :

— Mylord, votre briska est chargé et attelé, il n'attend plus que nous.

— Très-bien, Jack, vous me l'enverrez, demain matin, au château de la Rochette.

— Comment! mylord ne part plus?

— Si fait! mais par le chemin de l'école; Jack, vous allez régler toutes mes dépenses, licencier ma maison, remettre ce château à ses propriétaires. Vous paierez tout largement. Ah! j'oubliais, vous enverrez au château de la Rochette, dès le matin, tout ce que renferme la petite chambre du chalet... Vous comprenez?

— Parfaitement, mylord; et de moi, que ferez-vous?

— Vous arriverez au château de la Rochette aussitôt que vous aurez terminé ici.

— Ce sera dans la nuit.

— Si je n'étais plus chez madame la marquise, vous me chercheriez sur la route de Toulon.

— Très-bien! voilà mes anciens exercices qui recommencent. Ah! mylord! mylord! l'amour à mon sens...

Le vieux serviteur acheva mentalement sa phrase, en branlant la tête avec chagrin. Le landau de la douairière était déjà loin. . . . . .

. . . . . .

Une heure après son arrivée au château de la Rochette,

lord Brecknock cachetait une longue lettre adressée à l'agent de change Jourdain, par laquelle il lui mandait de tirer sur Londres, à son ordre, pour une valeur de quatre millions huit cents mille francs, négociés avec madame la marquise douairière de Candeuil, et pour solde des dettes de cette dame.

La lettre jetée à la boîte du château, sir Francis se mit au lit et se plongea dans des rêves où Abd-el-Kader et Aïcha se disputèrent ses esprits à tour de rôle.

XXIII

Un Kabile dans les Alpes.

La chaîne des Alpes, qui a pour nœud principal le mont Blanc, se divise en trois branches qui tombent en Savoie, en France, en Itatie, resserrant entre leurs pentes des plaines délicieuses et de la plus riche fertilité. Il est difficile de rencontrer un point de vue plus pittoresque, un spectacle plus noble et plus riant à la fois, que celui de la jonction des vallées de Graisivaudan et de Montmélian, vue du plateau sur lequel s'élève le fort Barreaux. Après avoir pris naissance au-dessous de Voiron, et s'être prolongée, pendant quinze lieues, sur les rives de l'Isère, entre deux arêtes imposantes des montagnes dauphinoises, la vallée de Graisivaudan tombe en Savoie, en face de Montmélian, ancienne citadelle aujourd'hui démantelée. Dans ce long trajet, le voyageur ne rencontre que des fleurs, de la verdure, des eaux limpides, des rochers couronnés de neige, des châteaux et des villes charmantes, bâties dans des sites enchanteurs, et qui, jalouses l'une de l'autre, étalent au beau soleil leurs parures champêtres,

et rivalisent de luxe, pendant trois saisons, pour charmer les passants.

Sur la frontière sarde, la vallée s'élargit, se jette à gauche vers Chambéry, et, continuant de remonter l'Isère, passe sous Montmélian pour se joindre aux gorges magnifiques des Mauriennes. Du fort Barreaux, faisant face à la Savoie, on voit, dans le fonds, le cours sinueux et paisible de l'Isère; à gauche, on est dominé, à très-petite portée, par des plateaux flanqués de masses granitiques taillées et festonnées par le temps et la foudre; sur ces plateaux qui conduisent aux échelles de la Grande-Chartreuse, on rencontre des hameaux, des villages cachés dans de noires forêts de sapins, abrités contre la furie des vents par des quartiers de rochers, dont la chute menace de les réduire en poudre, et qui ne se révèlent au hardi touriste que par le son de leurs cloches chrétiennes, mêlé au fracas des torrents. Autour de la grande patte d'oie que forment les deux bassins de France et Savoie, sont rangées les colossales ramifications du mont Blanc. Les Mauriennes se joignent à la Tarentaise qui passe au dessus d'Allevard, et se rattache aux sept lacs, dépassant de son front majestueux les montagnes cultivées qui forment son premier plan, et qui servent de degrés aux intrépides visiteurs de cette nature imposante.

Les sommets arides des Bauges vont de Montmélian aux monts suisses, bordant, pendant huit lieues, la route magnifique de Turin à Chambéry, et faisant avec la richessedu pays un contraste saisissant par leur nudité, leurs fronts chauves et leurs flancs brûlés. Quand le ciel est pur, le mont Blanc apparaît voilé de vapeur légères, et le géant des Alpes jette alors sur son entourage un reflet de ses neiges éternelles qui remplit l'âme de respect et d'admiration. Il faut monter sur les hauts remparts du fort Barreaux, et contempler cette vaste étendue de plaines et de

montagnes, par un beau crépuscule, alors que le soleil s'est couché derrière Grenoble, que la vallée est inondée d'une clarté molle et douce, qu'une brise embaumée fait frisonner les feuilles et la surface des eaux pour admirer ce tableau splendide. Il faut arrêter ses regards sur le premier plan des montagnes boisées que baigne une vapeur tantôt bleue, tantôt violacée. Le ciel reflète, aux horizons opposés, les différentes teintes des nuages enflammés par le soleil à son déclin; au couchant la nue est dorée, au levant elle se découpe en lambeaux de pourpre; des franges d'argent planent sur les deux chaînes de l'Isère pendant que la voûte est d'azur entre ses bords, rivaux de leurs splendeurs distinctes. Réfléchis par les neiges, des torrents de lumière pénètrent dans les gorges, dans les vallons; inondent les champs, glissent sur les rochers, remontent au ciel qui les renvoie, et ne s'éteignent que sous le feu des astres de la nuit.

A l'automne, quand la campagne est mélancolique, quand les feuilles sont encore vertes sur certains arbres, jaunes ou rouges sur d'autre ; quand le maronnier, le saule et le noyer sont déjà dépouillés, et que le paysage est barriolé de couleurs vives, rien ne manque à la pompe des sites, et le pinceau le plus habile échouerait dans la peinture de ses merveilles. Dans ces montagnes frayées par l'ours, le chamois et quelques chasseurs, les tempêtes, les avalanches, les cataclismes ont creusé des cavernes, des grottes, des précipices qui, par leur sauvage majesté, épouvantent le génie de l'homme. Les voyageurs et les pâtres, poussés par la curiosité et par l'ennui, ont découvert la plupart de ces mystérieux souterrains, sans avoir pu les explorer tous et en prendre possession; il y en a que les aigles, les vautours et les bêtes fauves ont seuls visité, et qui sont complétement ignorés des montagnards. C'est dans l'un de ces repaires que nous conduirons le

lecteur, non pour avoir l'occasion de décrire longuement les belles horreurs de la nature, mais pour être fidèle dans notre récit, et prendre sur le fait, comme on dit, les personnages de cette véridique histoire.

En tournant le ravin qu'a creusé le torrent du Bréda, et en s'aventurant dans les étroits sentiers qui courent sur ses flancs, on parvient sur les plateaux étagés de l'entonnoir au fond duquel est bâtie la petite ville d'Allevard. Ces plateaux sont couverts d'une végétation vigoureuse, d'une herbe hardie et peuplés de troupeaux de chèvres. Ces pâturages franchis, le terrain change d'aspect, les vertes pelouses et les fleurs des champs disparaissent; les sentiers s'effacent, se perdent; l'air se condense, les rochers montrent leurs formes bizarres, colossales; les uns sont droits et taillés en aiguilles, ceux-ci sont suspendus sur les ravins et ne paraissent tenir à leur base que par enchantement, d'autres sont couronnés d'une fougère rougeâtre que le chamois audacieux va brouter; tous ont pris des poses graves, tristes, singulières. En se trouvant dans ces lieux de désolation, on se croit entouré de géants à faces noires ou rouillées, aux fronts chauves ou blanchis. Ce peuple de Titans menace la plaine, et semble défier la nue, mais la nue s'ouvre souvent pour châtier leur insolence; elle les frappe de sa foudre et les couvre de blessures que les siècles contemplent, en s'humiliant devant la puissance du maître qui a tout créé d'un mot.

Pour arriver dans ce désert, il faut s'armer d'une volonté énergique et avoir le pied ferme, sous peine de rouler en lambeaux dans les entrailles de quelque ravin toujours béant sous vos yeux. Quand la neige couvre le sol, les ours affamés viennent, à pas prudents, s'embusquer dans les larges déchirures des rochers, et ils y attendent patiemment qu'un chamois se présente; quand l'animal gracieux et léger se pose sur la pointe des pics et regarde

dans les vallées, l'ours rampe sur ses traces et lui montre tout à coup son horrible face; le chamois effrayé bondit sur lui-même, ses muscles de fer le lancent dans le vide, et il meurt avant d'avoir touché le fond de l'abîme où l'œil sanglant de la bête féroce le suit avec convoitise. Alors l'ours prenant un appui aux angles des rocs, aux racines sauvages, descend avec lenteur jusqu'à sa proie qu'il dévore. On ne saurait exprimer ce que ce travail coûte de force, de patience, de temps, de ruse et d'audace à l'hôte terrible des Alpes; on l'a vu imiter les chasseurs qui le traquent, et creuser dans la neige des gradins qui lui servent d'escaliers; quand ses griffes ne peuvent entamer la couche glacée des pierres, il se laisse rouler, en dirigeant sa chute sur un obstacle capable de l'arrêter, et c'est alors, par de nombreux ricochets, qu'il arrive à son but.

A trois heures de marche d'Allevard, et à quatre heures environ de la Rochette, en supposant toutefois que le piéton gravisse la montagne, car pour la descendre des deux côtés, il faudrait moitié temps, il existe une caverne qui était, il y a peu de jours encore, ignorée des habitants du pays. Cette caverne a été formée par la chute d'un groupe d'énormes rochers, qui s'est enfoncé dans le sol et l'a couvert de ses débris. Une mousse grise a tapissé les anfractuosités et les fêlures de la pierre. Les éclats du bloc, en se croisant, ont fait voûte, et cette voûte spacieuse, élevée, a été soudée extérieurement par les pluies, la neige et ces phénomènes surprenants de la nature, qui transforment les éléments, et leur donnent une vie comme aux êtres animés. Cependant, rien n'indique ce repaire. Le dôme extérieur est dissimulé par de nombreux fragments de granit, entassés et mêlés comme s'ils eussent été posés sur une base compacte; ces parois latérales sont brutes, fermées, massives; les éclats de la montagne, entraînés

par les avalanches, viennent tous s'arrêter à cette masse inébranlable, et surchargeant ses flancs et son sommet, en ont fait le groupe le plus colossal des environs.

Le lecteur nous permettra d'user de notre droit, en le conduisant dans la caverne dont nous avons fait la description extérieure; s'il nous demande par quel ouverture nous ferons cette entrée, nous l'engagerons à prendre patience et à ne pas s'inquiéter de détails pareils; l'important est de sortir sain et sauf de ces sortes de lieux; or, nous te promettons la vie sauve, ami lecteur, et tu ne laisseras dans cette grotte, ni ta gaîté ni un cheveu.

Le dôme couvre un espace de vingt pieds carrés, prolongé par deux galeries étroites. Le sol est rocailleux, pelé, blanchi; des colonnes de stalactites se croisent du haut en bas; leur formation date sans doute de l'époque où la voûte, mal fermée et peu épaisse, laissa filtrer la fonte des neiges. Quelques rayons de lumière pénètrent, pendant les beaux jours d'été, dans la salle souterraine, par deux ou trois fissures imperceptibles à l'œil; ces rayons lumineux traversent des couches de vapeur humide, prennent les couleurs de l'arc-en-ciel, couleurs pâles et fausses, car le soleil ne se montre jamais dans la grotte, et les sommets stalactites sont seuls éclairés d'une lueur douteuse qui les fait ressembler à de grands fantômes enveloppés de linceuils.

Une torche en résine brûle au pied de l'une des colonnes; sa flamme enfumée refoule la masse des ombres, et achève de donner un aspect funèbre à cet horrible caveau.

Un silence de mort règne dans la salle, aucun des grands bruits de la montagne n'y pénètre, tant son enveloppe est lourde et serrée. A côté de la torche, on voit sur le sol une couche de fougère sur laquelle est jetée une peau d'ours grossièrement dépouillée; un vieux fusil de

braconnier et une mauvaise cartouchière sont suspendus à un crochet naturel de l'une des stalactites; et à l'un des bouts du lit de fougère, le nègre Mahïah se tient accroupi, roulé dans son caban, immobile, les yeux fermés, la tête posée sur les genoux, les mains jointes derrière la tête. Le Kabile dort; il est environ trois heures de l'après-midi, et nous sommes au lendemain des noces de l'exzéphir Cornette.

La présence de Mahïah dans ces lieux paraît tenir du miracle; car, en parcourant de l'œil les recoins de la caverne, on n'y découvre aucune issue; le sol n'est creusé nulle part, et cependant, cet homme qui dort d'un sommeil profond, cette résine qui fait briller les stalactites de la voûte comme des diamants, annoncent que l'antre est un refuge où le Kabile échappe à toutes les recherches, où il vit à l'état sauvage, comme la plupart des enfants de sa nation. Sans nous arrêter davantage à des descriptions et à des observations morales que notre plume pressée abandonne à regret, nous allons reprendre l'action du drame, auquel est mêlé le personnage dont nous avons fait la rencontre inattendue.

Le Cafre secoua tout à coup ses membres, et, s'éveillant en sursaut, il se leva et regarda la torche à moitié consumée, poussa un soupir étouffé, et s'avança dans la direction du rayon de lumière qui jaillissait de la voûte.

Le démon me refuse le sommeil, murmura-t-il à demi-voix, imitant, par ce monologue, ses compatriotes qui réflechissent tout haut quand ils ont quelques graves préoccupations. — Le temps, si court pour la plupart des hommes, semble marcher à reculons pour moi!.. Jamais cette journée ne finira, et cependant, tout me dit que la nuit sera fatale, que le sang coulera!.. Le sang innocent!.. innocent! Aïcha a raison, le crime de la mère ne doit pas retomber sur la fille, surtout quand les vertus de

la fille font oublier les crimes de la mère!.. Oh! Zaka, quel serment tu as exigé de moi! Mes souvenirs ne sont peuplés que de meurtres..... Quand je rêve, je vois le visage pâle de Samuël, j'entends ses cris suppliants, je vois ses yeux rougis, je vois ses cheveux dressés, et j'entends ses dents qui se brisent contre les pierres que mes mains ont scellées sur sa bouche. Ah! malheur! malheur! Samuël était juif, Samuël était lâche, Samuël était avare, Samuël était usurier, mais Samuël ne m'avait rien fait; son père avait vendu ma mère, mais il ne m'avait pas vendu, lui! et je l'ai tué! je l'ai fait condamner au supplice de la muraille, supplice atroce (1)... Oh! le Djelep m'a perdu, car que répondrai-je au Grand-Esprit, lorsqu'il m'appellera, à mon dernier jour, et qu'il me demandera pourquoi j'ai vengé ma race sur une race innocente?.. J'ai tué l'Arbi, j'ai enfoncé mon couteau jusqu'au manche dans son cœur!.. Ce couteau, le voilà... Chaque fois que je le regarde, je crois voir le sang des fils d'Ibrahim fumer sur sa lame, et cependant ce fer doit pénétrer, ce soir peut-être, dans le sein de Médine... Médine, l'ange de ma captivité, la bienfaitrice du pauvre esclave, la douce et blanche maîtresse du nègre abject et avili... Ce couteau frappera Candeuil, ce brave et généreux capitaine dont j'ai admiré le grand cœur et la bonté, et je frapperai sa mère! je me baignerai dans le sang de tous! alors je pourrai me voiler le visage, arracher mon propre cœur avec cette arme, et maudire ma mère à mon tour!.. car j'aurai tout accompli! pauvre Mahïah!

Le nègre se laissa tomber sur la peau d'ours qui lui servait de tapis, prit une gourde suspendue à sa ceinture, la porta à sa bouche, la vida presque entièrement, et promena des yeux hagards autour de lui.

(1) Le juif Samuël est l'un des principaux personnages de *Médine*.

Cette liqueur me fait du bien, reprit le Cafre, après un morne silence, elle allume mon cerveau, elle brûle mon sang, elle me donne le courage et l'énergie, c'est l'eau du démon! Mathieu ne m'en a pas apporté assez, je suis à la fin de ma provision, et ce soir, je devrais boire plus que jamais!.. En achevant ces mots, d'une voix sourde, Mahïah ferma les yeux, tomba dans une profonde rêverie, et s'abandonna à de riantes pensées, car un sourire léger vint errer sur ses lèvres.

Combien la voix d'Aïcha était douce, se dit-il, lorsqu'elle me rapportait les exhortations chrétiennes de Médine... Si j'étais pur, si je n'étais vendu au démon, si le Djelep ne m'avait pas lié à l'arbre de l'enfer (1), comme mon serment m'a lié au crime, je voudrais me faire chrétien; dans cette religion si bienfaisante je trouverais peut-être l'oubli de mes tortures... *Fais le bien pour le mal*, dit le Dieu de Médine; *fais le mal pour le mal*, disent *le prophète* et *les prêtres du Grand-Esprit; et je fais le mal pour le bien! et cependant je suis bon!* Avant d'avoir juré sur la tombe de ma mère, mes mains n'avaient trempé que dans le sang des combats... Ah! je suis un monstre... Non, je ne tuerai pas Médine, je ne tuerai ni le capitaine ni sa mère; qu'ils vivent tous!.. je mourrai seul, je suis seul maudit!

Disant cela, le Cafre arracha les cordes de sa gourde, et la frappant violemment contre la colonne qui supportait à sa base la torche de résine, il la brisa du premier coup. La liqueur que contenait le vase jaillit sur la flamme qui s'élança, elle-même, en jets rouges et bleuâtres jusque sur les mains et le caban de Mahïah, et répandit de sinistres éclairs dans la grotte. Le nègre, effrayé de cet incendie, de ce phénomène pour lui tout particulier, fit un bond en

(1) *Le Zakoum*, voir Médine.

arrière, tomba la face contre terre, se releva et jeta des regards effarés sur la résine qui pétillait et menaçait de s'éteindre. Une odeur d'eau-de-vie brûlée, remplissait la caverne, et les ténèbres, un instant chassées, avaient envahi de nouveau les coins que n'éclairait pas la torche.

— J'ai blasphémé, dit Mahïah en tremblant, j'ai douté du Dieu de Mahomet et du Grand-Esprit, j'ai trahi ma mère, j'ai adoré le Dieu des chrétiens... j'ai parlé de l'enfer et du zakoum sans respect, et l'eau du démon m'a brûlé, et la colère du Grand-Esprit a brillé...

C'est en vain que je voudrais pardonner, il faut que la vengeance s'accomplisse, il le faut! Chaque fois que mon cœur cède à l'humanité, chaque fois que mes yeux s'emplissent de pleurs, et que ma main s'ouvre pour abandonner l'arme homicide, je reçois de l'enfer et du ciel, et de l'ombre de ma mère, et du génie de ma race quelque subite exhortation qui me rappelle à mon devoir, et me rattache à mon carcan!... Allons, malheureux Mahïah, allons, marches à ton but, cours au devant d'Eblis, l'ange pervers et déchu!

Le Cafre ramassa son couteau et le cacha sous son caban, puis il se leva, décrocha son fusil, regarda sa torche avec un soin minutieux, et se dirigea vers l'une des galeries de la caverne, en murmurant tout bas : — Dans quatre heures, je serai libre, les jours de grâce que j'ai donnés à mes ennemis seront écoulés, rien ne me retiendra plus! S'ils ont fui, tant mieux! je me mettrai à leur poursuite, et le Djelep me conduira! J'aurai obéi à mes sentiments généreux en accordant une trève... Tout est dit! tout est dit.

Arrivé au pied de la muraille, Mahïah se baissa et tâtonna le roc avec soin. L'obscurité était complète en cet endroit, et les yeux du nègre brillaient dans l'ombre comme ceux d'un chat-tigre; poussant un bâton engagé

dans un creux du rocher, il fit tomber une grosse pierre qui pratiqua une trouée par laquelle se précipitèrent des flots de lumière ; s'affaissant alors sur ses genoux, le Cafre fit rouler en dedans un morceau de granit plus gros que son corps, et il le posa avec soin contre la muraille interne. Cela fait, Mahïah passa la tête dans le trou, et se glissa hors de la caverne en rampant à plat-ventre ; puis tirant à lui son fusil, il escalada plusieurs quartiers de rochers qui barraient le passage mystérieux, et il alla s'asseoir sur l'une des aspérités qui surmontaient le dôme de son repaire.

De son poste, le nègre découvrit une vaste étendue de terrain. Son regard, après avoir erré sur les cimes des monts et sur les plateaux déserts, plongeait dans les vallées d'Allevard et de la Rochette, fuyait entre les ravines du Bréda, et s'élançait, par une échappée pittoresque, entre les collines verdoyantes de la Savoie et les hauteurs agrestes de la frontière française, sur un coin du magnifique rideau du Graisivaudan, de ce riche panorama qu'on admire du fort Barreaux, et dont nous avons fait une si incomplète description. C'était, justement, à l'heure où le soleil écorne son disque au front des Alpes dauphinoises, ses rayons enflammés doraient encore la surface des eaux ; et les nuages qui voyageaient au couchant, faisaient voler leurs grandes ombres sur les prairies et sur les neiges. La cime du mont Blanc était couronnée d'une auréole bruneuse tachée de filets de sang, les autres montagnes reflétaient les étincelles de l'astre souverain sur leur blanche enveloppe. L'air était embaumé, la nature semblait en fête ; les gigantesques rochers qui entouraient Mahïah, paraissaient perdre eux-mêmes de leur sauvage sévérité.

Dans ce sourire qu'il laissait tomber sur la terre, le créateur ne pouvait oublier l'homme, son chef-d'œuvre ; la voix des fleurs, des torrents, des vallées en modulant

ses accords, devait, pour obéir à la charité divine, glisser le plus doux de ses chants dans le cœur du roi de la nature pour qui tout fut créé.

Mahïah, assis sur son rocher, les jambes pendantes, les bras croisés, son fusil à sa portée, sentit son cœur se gonfler au souffle de la brise, au calme de la terre et des cieux; ses yeux se remplirent encore de pleurs brûlants au spectacle de cette immensité où tout était imposant, suave, joyeux, magnifique : l'azur du ciel, les parfums de l'éther, la verdure et l'or des champs.

Quelle âme, assez abandonnée du maître-suprême, peut persévérer dans le crime et l'impiété, quand les harmonies célestes et terrestres se mêlent pour la charmer? Quelles passions mauvaises peuvent résister aux élans extatiques qu'inspire ce mélodieux concert. Tout homme qui écoute, à cette heure le cœur de la nature, et qui laisse flotter sa vue entre les nuages et l'horizon, qu'il soit pervers ou qu'il soit pur, se sent innondé de poésie; il entend, parmi les voix des anges qui le captivent, une voix non moins douce, non moins vibrante, non moins harmonieuse, qui s'élève peu à peu de sa conscience, prend part aux accords universels, et les domine pour célébrer la gloire du Créateur. Inspirations sublimes! le méchant devient vertueux, l'athée croit, le juste se réjouit, tous prient! Aux yeux des uns, le génie du mal, ange maudit à face hideuse et envenimée, fuit épouvanté; l'ange de miséricorde sourit aux autres, et leur montre le trône du Seigneur.

Hélas, ces extases durent peu et sont rares ; les méchants détournent leurs regards de tout spectacle qui n'intéresse pas leurs passions, et ferme l'oreille à toute voix secourable! Lorsque leur providence les met en face de ces tableaux sublimes, et leur envoie quelques échos du grand concert, ils s'enthousiasment, mais leur

enthousiasme éphémère, semblable au vol de l'aigle, monte aux nues pour s'abattre tout à coup sur terre. Là les attendent les pompes de Satan, le vice, la boue, l'oubli des choses sacrées, l'oubli d'eux-mêmes.

Le Kabile égaré dans un rêve pieux, avait senti renaître en lui les bons sentiments de sa bonne nature; il s'était promis d'être juste, d'être clément; il avait chassé de son cœur les projets odieux de vengeance auxquels le fanatisme, l'ignorance, l'idolâtrie, la superstition le poussaient comme autant de glaives de feu... Dans ce glorieux instant de victoire de l'âme sur la matière, il avait ouvert son couteau et l'avait dirigé sur son sein; prêt à frapper, le fils de Zaka qui voulait se sauver du crime par le suicide, avait tourné sa pensée vers Aïcha, et s'était dit que, mourir avant de voir l'ange des sables, comme il l'appelait, serait souffrir un trop cruel martyre; se levant alors brusquement, il avait murmuré ces mots :

— Mahïah descendra dans la plaine, il ira baiser les vêtements d'Aïcha, et si les soldats chrétiens l'arrêtent, il mourra victime des serments faits à sa mère, et de la pitié que le Grand-Esprit aura versé dans son cœur.

Comme le nègre descendait de son poste, il vit un homme qui gravissait la montagne et escaladait péniblement les obstacles sans nombre de son chemin périlleux. Cet homme était vêtu d'une longue houpelande noire, et s'aidait d'un bâton ferré; il portait un petit tonneau de cantinière en sautoir, et semblait harassé de fatigue.

Mahïah mit une main au-dessus de ses yeux pour parer la réverbération du soleil couchant, darda ses regards de lynx sur l'étranger, et s'écria avec un terreur fébrile :

« Mathieu ! Mathieu! Le démon ! le démon ! »

Et le Cafre demeura immobile : l'apparition du régisseur de la Rochette l'avait pour ainsi dire cloué sur son rocher.

« Oui, voilà le démon, murmura le Kabile, en étendant l'un de ses longs bras vers le régisseur qui n'était plus qu'à petite portée : satan prend toutes les formes pour me pousser au meurtre, tantôt il m'apparaît sous les traits de la sœur de ma mère, et alors il est impitoyable, hideux ; et alors il me chasse d'Alger où je vivais entre mes remords et le souvenir d'une bonne action qui effaçaient le sang dont mes mains sont tachées; tantôt il m'apparaît dans la personne de la mère du capitaine, et il me rappelle les serments faits à la malheureuse Zaka, tantôt ce sont les flammes de l'enfer qui jaillissent du breuvage dont je soutiens mon corps défaillant, et de ces flammes, sortent des malédictions qui me font oublier les sages conseils de la charité, enfin, cet homme me poursuit et semble surgir des entrailles de la montagne pour armer mon bras, pour désoler mon cœur, pour verser dans mes esprits le fiel et la fureur, pour me dire : frappe ! frappe ! frappe !... Ah !... Mahïah allait cependant redevenir bon, les anges lui avaient parlé, le pauvre nègre est maudit ! »

— Eh bien ! mon ami, dit M. Mathieu, en abordant le rocher de la caverne, comment trouves-tu notre beau pays ?... Nous sommes loin des merveilles de l'Atlas, sans doute, mais enfin !...

— L'Atlas n'a de merveilles que pour les Kabiles, répondit Mahïah qui devina la flatterie indirecte du régisseur.., Ces montagnes sont plus hautes que celles de mon pays. La voix du Grand-Esprit y est plus terrible et plus menaçante ?

— L'Afrique est peuplée de justes et de guerriers intrépides, voilà pourquoi le Grand-Esprit parle à ses enfants d'une voix caressante, ici les pervers sont en foule, le crime est partout, et le Dieu des chrétiens fait tourner sa colère. .

— Il faut qu'il soit bien patient pour nous souffrir tous les deux sous sa foudre.

— Moi peut-être ; mais toi, le modèle de la piété filiale, toi, la vertu même, il te protége, il te guide... Ah ça... mon cher fils, comme il est très-imprudent de poser sur ce rocher, et que nous sommes un peu pressés, sois assez bon pour me joindre, je suis d'ailleurs harassé... Disant cela, M. Mathieu essuya les grosses gouttes de sueur qui découlaient de son front, et il posa son tonnelet sur une pierre.

— Les aigles et les ours peuvent seuls, nous voir, le Grand-Esprit peut seul nous comprendre, que crains-tu ? parle à ton aise, j'écoute.

— Que les aigles nous voient peu m'importe ! que les ours nous flairent, ceci me paraît plus sérieux... Quant au Grand-Esprit, pensa l'intendant, je doute qu'il ait l'oreille assez fine pour nous entendre de si haut, puis il reprit :

— Viens, mon ami, viens; j'ai à te communiquer des nouvelles inattendues et importantes.

— Il faut en finir, se dit Mahïah ; et passant la main sous son caban, il tâtonna le tranchant et la pointe effilée de son couteau ; puis, jetant son fusil sur son épaule, il descendit du rocher d'un pas ferme, en montagnard intrépide, exercé dès l'enfance aux périls des torrents et des précipices.

— Touche là, dit l'intendant ; tu es agile comme un chacal... Vertugué ! il faut t'aimer comme je t'aime, pour venir te chercher jusque par ici ; j'ai failli me rompre le cou vingt fois dans mon ascension ; et malgré l'exactitude de tes indications, je me suis souvent égaré... Quel pays de loups !

— J'aime ces contrées ; elles me rappellent des lieux que je n'aurai jamais dû quitter.

— Oh ! oh ! pensa M. Mathieu, le tigre s'apprivoiserait-

il par hasard?... Nous sommes encore bien en vue ici, mon cher Mahïah, ajouta-t-il, ne sais-tu pas quelque cachette où nous puissions causer à l'aise?

— Pourquoi tant de mystères?

— Y penses-tu? si quelque maraudeur nous voyait ensemble dans ce désert, nous irions coucher en prison dès ce soir... Tu n'aimes guères la prison, que je sache; quant à moi je l'ai en aversion. D'ailleurs, je suis en nage, et l'air est vif dans ces montagnes; après la prison, ce que je redoute le plus, c'est une fluxion de poitrine.

Le Cafre haussa les épaules en signe de dédain et répondit:

— Entrons dans ma gourbi (1).

— Qu'est-ce ta gourbi, mon cher?

— C'est la maison du Kabile.

Le régisseur promena ses regards autour de lui, et les ramena sur le nègre avec une sorte de désappointement :

— Je crois me rappeler maintenant que les gourbis ne sont pas des palais; mais cabane, hutte ou monument, je ne vois rien qui puisse abriter un homme dans cette localité.

Mahïah montra du doigt l'ouverture de la caverne, et, sans sourire aux lourdes saillies de l'intendant, il lui dit :

— Voilà.

— Hé! fit M. Mathieu, en s'approchant du trou avec précaution, et en le flairant comme un chien de chasse, tu appelles cela une gourbi!... Mais c'est un tanière, mon camarade!

— C'est là que je dors et que je rêve; veux-tu passer le premier?

(1) Gourbi, cabane des Kabyles de l'Atlas, voir le roman de *Médine*.

— Voilà le cas d'être poli et de me montrer le chemin.

— Alors, suis-moi.

Le Cafre fit glisser son fusil contre la muraille du rocher, engagea sa tête dans l'orifice; et, s'aidant des pieds et des mains, il rampa comme un lézard, et disparut aux yeux ébahis du régisseur, qui murmura en grimaçant : *Per Bacco!* Il faut que le temps me presse furieusement pour que je te suive dans ta bauge, vilain sanglier!... Il n'y a pas à marchander, dépêchons... Hé! Mahïah! où es tu? Aye! je me suis labourer les flancs contre ces roches damnées... Ah ça! je ne passerai jamais par ce trou de souris!... Donne-moi donc la main, mon ami.. prends d'abord mon tonnelet...

Le Cafre ayant saisi M. Mathieu par un bras, le tira violemment à lui sans s'arrêter à ses exclamations, et le fit entrer dans la caverne, aux dépens de sa houpelande et de quelques mèches de cheveux.

— Ah! c'est ici que tu dors et que tu rêves. Eh bien, mon garçon, ils ne doivent pas être couleur de rose tes rêves... Je n'y vois goutte! Quels sont ces fantômes qui dansent là-bas?

— Ce sont des colonnes.

— Des colonnes, serions nous dans un temple gaulois, par hasard... Que fais-tu? Que fais-tu donc là? Mais tu vas nous asphixier; pourquoi boucher cette issue.

— Quand Mahïah veille sur son rocher, ses yeux sont vigilants et sûrs; lorsqu'il dort, son refuge doit être muré; les bêtes féroces rôdent dans la montagne jour et nuit.

— A la bonne heure; maintenant que tu as ingénieusement barré ta gourbi, donne-moi la main pour me conduire vers cette torche qui brille là-bas... Vertugué! quel labyrinthe. Mahïah toucha son couteau; puis, obéissant à une pensée subite, il prit M. Mathieu par le bras et le mena jusqu'à la peau d'ours étendue près de la torche.

— Mes yeux s'habituent peu à peu à l'obscurité, dit le régisseur... Vois combien ces chrétiens sont ignorants et paresseux, ils ne connaissent même pas les richesses de leur pays. Il a fallu que tu vinsses parmi nous, pour découvrir cette grotte magnifique.

— Je t'entends souvent injurier les chrétiens... Quelle religion as-tu donc, toi?

— Moi ?

— Oui.

— Ne le sais-tu pas? Depuis le jour où, pour la première fois, nous nous sommes compris, n'as-tu pas deviné que l'être que je sers et que j'adore, c'est le démon...

Mahïah recula épouvanté par cette réponse du régisseur, faite d'un ton emphatique et accompagnée d'un regard bas, oblique et cruel.

— Comment vis-tu ici! demanda M. Mathieu, en changeant l'expression de sa voix et en prenant un air patelin.

Mahïah montra la peau d'ours.

— J'ai vécu de la chair, je me couche sur la dépouille.

— Asseyons-nous donc et causons, dit l'intendant...

— As-tu encore de l'eau de feu?

— Non, j'ai brisé ma gourde.

— J'ai été bien inspiré, en voilà, et de la meilleure... Goûte-la.

— Ce petit baril est plein? demanda Mahïah l'œil égaré.

— Plein.

— Merci, nous boirons tout à l'heure. Que voulais-tu m'apprendre?

L'intendant tira de sa poche un coco de chasseur, déboucha le tonnelet, versa la liqueur que le Cafre regarda couler avec convoitise, et dit :

— Bois... J'ai soif, la fatigue m'a altéré.

— Non, répondit le Cafre, et il détourna les yeux en faisant un prodigieux effort sur lui-même.

M. Mathieu sourit à cette preuve de tempérance; et, pensant bien que le nègre ne serait pas toujours aussi sobre, il avala d'un trait la forte dose que renfermait le coco, et se délecta en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

— Arrivons au plus pressé, mon fils..., l'heure de justice et de vengeance est venue!

Mahïah tressaillit; et, prenant sa pose favorite, il plaça sa tête dans ses mains, ses mains sur ses genoux relevés, et se prépara à écouter.

Nous demandons ici la liberté de faire une courte diversion, nous engageant toutefois, sur parole, à revenir bientôt dans la gourbi du Kabile, pour prendre part au mystérieux tête-à-tête des deux personnages que nous abandonnons momentanément.

Pendant que Mahïah posait la pierre qui barrait l'entrée de la caverne, et au moment où il achevait ce prudent travail, deux hommes arrivait sur le plateau de la montagne, et s'y arrêtaient pour reprendre haleine. Ces deux hommes étaient armés de longs bâtons ferrés qui leur servaient à franchir les passages difficiles; l'un paraissait agile et vigoureux, l'autre affectait une énergie contre laquelle ses jambes protestaient visiblement.

— Eh bien! mon capitaine, dit le plus jeune, combien fileriez-vous de nœuds avec cette brise?

— Bagasse! mon pitchou, ta brise *elle* s'appelle un bon vent de nord-ouest. Nous aurons de la pluie demain, peut-être avant; j'aurais dû me couvrir plus chaudement.

— Voulez-vous continuer la manœuvre?

— Ma foi, mon cher, je baisse pavillon, la montagne *elle* est trop haute, j'ai beau mettre toutes les voiles dehors, ma carcasse ne marche plus.

— Vous avez donc perdu la gageure !

— Je l'ai perdue, ou du moins je renonce à la gagner.

— Dam! vous allez vous frotter à un zéphir, à un vieux de la vieille Afrique ; sachez qu'un jour, à l'expédition de Beni-Smiel, nous avons fait seize lieues dans les broussailles, avec le général Bedeau.

— Fallait me dire ça avant de partir.

— Pas si bête !.. Et que j'ai dansé le fandago en arrivant au bivouac, par-dessus le marché.

— Eh bien ! j'aimerais mieux me battre avec un tigre, que de danser une simple pastourelle à l'heure qu'il est.

— Il n'y a pas de tigres dans cette commune.

— Elle est propre ta commune *tron-de-l'air !*

— Mais il y a des ours en masse, par exemple.

— Des ours, marmota M. Mathias que le lecteur aura suffisamment reconnu.

— Des vrais ours, c'est ici leur patrie.

— Bagasse ! mon cher, redescendons ; nous sommes sans armes.

— Descendre ! ah ! ben oui, vous voulez donc mourir d'une courbature.

— Je ne veux mourir de rien du tout.

— Alors, allons nous reposer derrière ce groupe de rochers, pour ne pas attraper un coup d'air ; là, nous nous reposerons avant de repartir, car la descente fatigue autant que la montée

— Soit, mais les ours ! mon ami Cornette, les ours !

— Un brave marin comme vous se soucie bien d'un ours.

— Ces bêtes-là ne se prennent pas à l'abordage, mon pitchou..., s'ils étaient muselés, encore, passe..., mais...

— Chut !

— Hein ! répondit M. Mathias qui marchait sur la

pointe des pieds, sans s'en apercevoir, depuis la terrible révélation de son guide.

— J'ai entendu quelque chose.

— Pas possible !

— Couchez-vous à plat ventre de ce côté, faites comme moi... J'ai entendu des voix sortir de dessous terre.... Chut ! couchez-vous donc...

— Ah ! mon Dieu, où nous sommes-nous fourrés ?

Le capitaine Mathias et le zéphir Cornette étaient arrivés au pied de l'une des masses qui servent de basse à la caverne. Le roc sur lequel Cornette avait déjà posé le pied était fendu, et sa brèche, assez large, serpentait selon les veines du granit, en faisant plusieurs coudes, jusqu'à la paroi interne de la voûte. De telle sorte que la lumière du jour, contrariée par les sinuosités de cette ouverture, ne jetait dans la grotte qu'une lueur douteuse et presque inappréciable. Le regard qui essaierait de plonger, par cette brèche en zig-zag, dans l'intérieur de la sombre demeure de Mahïah, serait aussitôt arrêté, Les bruits extérieurs, entraînés par le vent qui souffle presque toujours avec violence sur le plateau, ne pénètrent pas dans la caverne, mais les moindres chuchottements qui troublent le silence de la grotte, s'échappent par cette issue et s'y renforcent, comme dans un tuyau acoustique.

Cornette avait surpris quelques mots échangés entre Mahïah et le régisseur, et l'étrangeté de cette rencontre l'avait frappé.

— Ce sont sans doute des amateurs de la belle nature comme nous, dit M. Mathias en se couchant tant bien que mal.

— C'est ce que nous allons voir... Je crois plutôt que ce sont de faux monnoyeurs.

— Fichtre !... décampons... leurs affaires ne nous regardent pas.

— Avez-vous peur?

— Peur? non... mais... ces gens-là sont capables de tout... J'aime mieux encore les ours; on dit qu'ils ne sont à craindre que quand ils ont faim.

— Sachons de quoi il s'agit, puis nous prendrons de la poudre d'escampette; car, vous avez raison, nous ne sommes pas payés pour faire la police dans la montagne.

— Et qui nous dit que nous sommes plutôt en France qu'en Savoie?

— Silence...

— Je me tais.

Revenons au tête-à-tête du régisseur et du Cafre.

— L'heure de justice et de vengeance est venue, répéta M. Mathieu, en abandonnant le ton de plaisanterie qu'il avait jusque-là adopté, et en fronçant ses épais sourcils. C'est en vain que les victimes veulent fuir le châtiment que le mauvais ange leur destine; ils n'échapperont pas à leur destinée... Prends ton couteau...

Le nègre arma sa main, et la lame meurtrière brilla aux flammes pétillantes de la résine. L'œil du Cafre s'alluma et chassa des flots d'étincelles; le régisseur, se méprenant sur la pensée qui occupait dans ce moment le fils de Zaka, répondit par un sourire féroce à son exaltation, et continua :

— Les os de ta mère danseront dans la tombe que ta pitié leur a creusée... Le démon qui m'a ordonné de te soutenir, de t'exhorter dans ta mission glorieuse, m'est apparu encore cette nuit, dans un tourbillon de feu, et il m'a montré la fille des rois Cafres triomphante, et orgueilleuse de l'enfant sorti de ses entrailles.

La tête du nègre s'inclina, son bras retomba sur ses genoux, et il soupira.

— Allons, du cœur! montre-moi ce couteau...

Mahïah se laissa désarmer avec insouciance.

— J'aime mieux que tu frappes avec le fer qu'avec le plomb, les coups sont plus sûrs, et on peut redoubler au besoin.

En entendant ces mots odieux, le capitaine marseillais fit un haut le corps, et regarda Cornette avec épouvante; puis n'osant plus articuler une parole, il lui témoigna, par un geste suppliant, qu'il n'était pas trop tôt de prendre la fuite.

— Silence! murmura l'ancien soldat, je crois connaître la voix du gueusard qui donne de si bons conseils; c'est la Providence qui nous envoie au secours de leurs victimes pour les sauver; il faut que nous sachions leurs noms... Silence!

— Vous nous ferez assassiner, mon bon ami.

— Ah! bah! partez, si vous avez trop peur.

— Et les ours! et les ours!... La nuit nous gagne.

— Quant à ça, c'est votre affaire... Ne bougez plus, ne parlez plus!

— Que t'ont-ils donc fait à toi? demanda Mahïah d'une voix douce.

— La mère du capitaine de Candeuil est dure, impitoyable pour ceux qui la servent, comme l'Arbi l'était pour toi; elle est sans honneur et sans foi, je la déteste, je la hais! Quant aux autres, je les ai en horreur, parce que je suis l'élu de Satan, et que l'ange des ténèbres m'a mis sur ton chemin pour diriger tes coups vengeurs. Il n'y a dans toute cette famille, qu'une seule tête qui me soit chère, celle d'Aïcha, la douce colombe, la tourterelle sacrée dont les chants plaisent au Seigneur! Pour elle, je verserais tout mon sang; quant à Médine, Candeuil et sa mère, je les ai voués à une mort violente... Allons, bois... Cette liqueur est celle qu'*Éblis* doit verser aux réprouvés.

— Non ! répondit le Cafre, après avoir avancé la main machinalement vers la coupe remplie jusqu'aux bords... non !

En entendant nommer ses maîtres et ses bienfaiteurs, Cornette éprouva un serrement de cœur, et son visage s'empourpra :

— C'est à ma bonne marraine qu'ils en veulent... Ah ! Dieu soit loué, je suis là.

— Maintenant que nous connaissons le complot, filons, mon pitchou, filons, vent en arrière.

— Nous ne pourrions pas nommer les assassins ; chut !

— Eh ! bon Dieu, les nommerons-nous d'avantage quand ils auront jeté nos cadavres dans un ravin ?

— Ecoutez !

— Si mes inspirations ne m'égarent pas, je crois deviner que tu faiblis... Ta vigueur chancelle, ton courage succombe, tu n'es plus le fils du martyr, Mahïah, tu es un enfant timide.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Tu crains de boire de l'eau de feu...

— Donne... Et, saisissant la coupe des mains du régisseur, le nègre la vida avec avidité. Maintenant, dit-il, cesse de me répéter toujours les mêmes discours... Tu m'as annoncé des nouvelles importantes... Hâte-toi de me les donner.

— Ce soir, Médine, Candeuil, sa mère et Aïcha partent pour un long voyage.

— Je m'y attendais...

— Toi ?

— Oui... c'est moi qui leur ai conseillé de prendre la fuite.

A ces mots, M. Mathieu, qui remplissait de nouveau sa coupe, leva brusquement les yeux sur le nègre, et le re-

garda d'un air où la stupidité et la méchanceté avaient part égale.

Il se fit un court silence, pendant lequel Cornette dit à son peureux compagnon :

— C'est étonnant, je connais ces deux voix, et je ne peux savoir qui parle.

— Moi aussi, répondit le Marseillais, j'ai entendu ces gens-là quelque part... Attendez donc, j'y suis..., c'est la voix de l'Anglais..., de ce lord Bréqueloque.

— Voulez-vous bien vous taire?... Vous êtes fou!...

— Quand je vous dis que c'est lui... Ecoutez?...

— Est-ce bien le fils du supplicié qui me parle ainsi, reprit le régisseur, est-ce bien Mahïah, l'esclave régénéré?

— Mahïah! murmurèrent à la fois Cornette et le Marseillais.

— Mahïah! dit le zéphir, ce sournois qui était à bord du brick!

— Mahïah, mon matelot! reprit M. Mathias, l'espion que j'avais mis aux trousses de l'Anglais... Plus de doute, mon cher ami, les deux garnements qui complotent là-dessous sont le mylord et le nègre, je t'expliquerai cela plus tard, descendons dans la plaine.

— Vous me cassez les oreilles... Taisez-vous, pour l'amour de Dieu!

— Oui, répondit le Cafre, oui, c'est moi, Mahïah, qui ai conseillé aux ennemis de ma race de fuir et d'échapper aux vengeances que j'ai fatalement juré d'exercer sur eux. Je leur ai donné deux jours pour qu'ils aient le temps de prendre sur moi l'avance de la direction et de la distance... J'ai fait cela pour obéir aux remords dont je suis accablé... Si Médine et Candeuil ont été assez imprudents

pour ne pas profiter de ma générosité, c'est que leur mort sera résolue là-haut.

— Je le vois, tu auras cédé aux instances d'Aïcha.

— C'est vrai... Je ne pouvais lui refuser cette marque de tendresse. Aïcha est mon sang. Aïcha est si belle lorsqu'elle supplie et qu'elle pleure !

— Et comment tiendras-tu tes serments, lorsque ces viles créatures seront parties ?

— Si le Grand-Esprit veut que le crime s'accomplisse, il me mettra en face des victimes ; alors je serai sans pitié, j'ai tout fait pour pardonner !...

— Lâche ! lâche ! lâche ! cria le régisseur hors de lui.

Cette triple exclamation rappela au Cafre la colère de sa tante, le poursuivant de la même injure dans les rues du vieil Alger ; il se leva tout droit et frappa son front de ses deux mains.

Le régisseur crut à un remords de cette nature simple et impressionnable, et voulant le ramener à ses préjugés féroces, il continua :

— Je te croyais homme, tu n'es qu'un chien ! va-t-en... Je vais parler à ta mère, je vais peser sur son linceul !

— Pourquoi te mêles-tu des malheurs de ma famille, dit Mahïah d'une voix sourde et frémissante.

— Pour te maudire et t'annoncer les châtiments éternels, les tourments affreux et la honte dont tu couvres la mémoire des tiens... Sois damné !

Ce dernier mot était à peine prononcé que Mahïah se précipita sur le régisseur, le couteau à la main, en lui disant :

— Puisque tu appartiens au démon, va le rejoindre.

La caverne retentit d'un trépignement prolongé, puis le silence succéda au tumulte.

— Ils se seront tués tous les deux, dit le Marseillais, coquin de sort, c'est dommage !

— Pourquoi ? demanda Cornette.

— Nous leur aurions taillé des croupières, à ces chenapans d'eau douce.

— Vous êtes bien brave après la bataille, mon capitaine... Tâchons d'entrer dans cette tannière.

— Nani, mon *pitchou*, pas de bêtise, s'il te plaît... Ne fréquentons pas cette canaille.

XXIV

Le serment du Cafre.

Maintenant que la besogne *elle* est faite, continua M. Mathias, partons... Nous sommes parfaitement éclairés; l'un de ces gueux, en admettant qu'ils vivent encore, est le nègre Mahïah... Voilà un garçon qui m'a fièrement trompé avec sa mine de novice... Quant à l'autre, je l'avais jugé depuis longtemps... Ce Bréqueloque ne s'était que trop bien trahi pendant la traversée !... Il faut avouer que le procureur du roi de Marseille n'est pas physionomiste, et que M. le marquis de Candeuil est un fier entêté... Allons donc, mon ami Cornette, allons donc, voulez-vous coucher ici ?

— J'écoute vos balivernes... Quoi ! vous soutenez encore que lord Brecknock...

— Est un vil assassin qui ne vaut pas sa brasse de corde.

— Ah bah ! vous radotez.

— C'est bon ! c'est bon !

— Ne bougez pas, interrompit le zéphir, on parle encore là-dessous... il y en a un qui demande grâce !...

Le Marseillais fit une affreuse grimace et se résigna, en rechignant, à prêter encore l'oreille.

Lorsque Mahïah, animé de la ferme résolution qu'il avait prise d'épargner les Candeuil, par la copieuse dose d'eau-de-vie qu'il avait avalée d'un seul trait, et par les injures que le régisseur lui avait jetées à la face, s'était redressé d'un bond menaçant, M. Mathieu s'était mis en défense. Désarmé, mais doué d'une grande force musculaire, l'intendant résista au choc du Kabile, le saisit de la main droite par le capuchon de son caban, et para son premier coup, avec le tonnelet qu'il tenait dans la main gauche. Les deux lutteurs se prirent à bras le corps, et s'étreignirent sein contre sein, en rugissant comme deux bêtes féroces. Le nègre, jeune, agile, robuste et adroit, laboura le dos de son adversaire avec la pointe de son couteau, qu'il s'efforçait en vain d'enfoncer dans les chairs. Le régisseur crispait ses doigts de fer sur les bras du Cafre, et le mordait avec rage, tout en essayant de se rapprocher de la colonne où étaient accrochés le fusil et la torche. Les combattants tombèrent à la fois sur leurs genoux, se roulèrent, se relevèrent, s'abattirent de nouveau ; et, dans la chaleur de cette horrible lutte, la torche, frappée par un coup perdu, tomba, sans s'éteindre, sur le sol, où le tonnelet, défoncé par le couteau de Mahïah, avait laissé couler une grande quantité de son contenu. Au contact de la flamme, la liqueur s'alluma et jeta brusquement des éclairs fantastiques dont la grotte fut inondée. Le caban du nègre, qui par hasard avait été roulé dans l'eau-de-vie, prit feu, tandis que les vêtements secs de l'intendant furent épargnés. Le Cafre, saisi d'une terreur panique, gémissant sur les douleurs atroces de ses brûlures, fit un bond en arrière, poussa un cri terrible

et se mit à courir dans la caverne, poursuivi par les flammes que la rapidité de ses mouvements animait et développait de plus en plus.

« Grâce ! grâce ! oh ! grâce ! criait le malheureux Kabile, frappé d'une épouvante superstitieuse ; grâce ! ange de l'enfer !... je tuerai ! Grâce ! ma mère ! je serai sans pitié ! Oh ! je meurs ! muamura-t-il en tombant aux genoux du régisseur .. Grâce ! délivre-moi, je frapperai ! »

C'était un spectacle affreux et déchirant que de voir ces flammes, violettes, rouges, pâles, bleues, s'aviver et danser sur le corps du Cafre comme des feux follets, et jeter leurs reflets bizarres sur les décorations imposantes de la grotte, et le visage terrifié du malheureux qu'elles dévoraient.

M. Mathieu comprit qu'il devait son salut au hasard, et il profita de l'étrange caprice de la Providence pour dominer tyranniquement les faibles esprits du nègre ; saisissant la peau d'ours, il enveloppa le corps brûlant de Mahïah avec sa partie fraîche et encore saignante, et il étouffa le feu sous ses doigts.

Mahïah, fléchissant sur ses genoux, tomba évanoui, en disant :

— Ordonne, je suis à toi.

— Diable, se dit l'intendant en relevant la torche, serait-il gravement blessé... Sangdieu ! le temps va nous manquer ! Allons, réveille-toi ; il faut marcher... debout !

Chacun de ces appels était accompagné de coups violents, frappés dans les mains du nègre.

— Voilà le moment de tomber sur l'ennemi, dit Cornette à demi-voix. Par où entre-t-on dans cette caverne ?

— Oui... par où entre-t-on ? répéta M. Mathias en bégayant .. Voilà le sabbat qui recommence...

Mahïah s'était ranimé, et n'osait ouvrir les yeux sur le régisseur qui, prenant un ton de grave autorité et de dédaigneuse protection, lui dit :

— Tu as osé porter la main sur moi, parce que tu dou-

tais de ma puissance, et des liens qui m'unissent à l'ange du Djelep ; l'ange du Djelep t'a puni ! les flammes souterraines sont venues à mon secours, et ton corps serait en cendres comme ton caban, si je ne les avais étouffées par ma volonté...

— Pardon ! pardon ! murmura le Cafre en frappant la terre de son front... Ordonne.

— C'est bien !... j'ai pardonné, et en signe de notre réconciliation, bois !... le feu éteint le feu. Disant cela, l'intendant versa le reste de l'eau-de-vie dans les deux mains rapprochées du nègre, qui se hâta d'obéir.

— Quelle bombance font-ils donc ? dit le zéphir ; ça sent le punch en diable !

— Ah ! les gredins ! répliqua le Marseillais. Ah ! les *sans cœur !*

— Voici ce que tu as à faire, reprit M. Mathieu d'une voix lente et presque solennelle, pendant que le fils de Zaka l'écoutait avec servilité. Quel jour expire la trève que tu as accordée aux Candeuil ?

— Aujourd'hui même.

— A quelle heure ?

— Quand cette torche sera consumée, l'heure sera venue.

M. Mathieu prit sa montre, et regarda alternativement la torche et le cadran... Nos dames partent entre neuf et dix heures ; il en est plus de six ; cette résine est à sa fin ; il nous faut deux heures pour descendre jusqu'à la Rochette ; tu seras parfaitement libéré de ton engagement, une heure environ après la tombée de la nuit.

— Oui, c'est cela dit le Cafre surpris de l'esprit de divination de l'homme qu'il redoutait à l'égal d'un être surnaturel... c'est le moment que j'ai fixé pour la rupture de la trève.

— Maintenant je comprends ce départ précipité, pensa le régisseur ; puis il reprit tout haut :

— Tu vas descendre avec moi dans la plaine !

— Hé ! fit Mahïah, imitant les Arabes qui interrompent ceux qui leur parlent, par cette interjection répetée à sa-

tiété, pour témoigner du soin qu'ils mettent à suivre le récit.

— Voilà une clef qui nous ouvrira la petite porte du parc...

— Hé !

— Nous entrerons tous les deux par cette porte, et tu te mettras en embuscade dans un endroit où personne ne pourra te voir.

— Hé !

— Tu seras entouré de grands arbres, et caché par un tombeau...

— Hé !

— Tu verras venir, après quelques instants d'attente, les trois ennemis de ta race, ils seront poussés vers toi par le souffle du démon ; ils viendront isolément pour que ta mission soit plus facile ; la mère de Candeuil d'abord...

— Hé !

— Tu la frapperas d'un coup ferme et sûr !... il ne faut pas qu'elle pousse un seul cri !

— Hé !

— Tu la reconnaîtras aisément au long voile qui enveloppera tout son corps... A peine auras-tu versé ce sang maudit, que Médine arrivera, elle sera vêtue d'une robe blanche... Tu seras sans pitié.

— Hé !

— Ta main ne tremblera plus ?...

— Non... non.

— Le capitaine ne tardera pas à venir expier, à son tour, les forfaits de sa mère, et la pauvre Zaka sera vengée ! Tu m'as bien compris ?

— Oui.

— Partons donc ?... Prends ton fusil et donne-moi la main ; je ne sais plus où trouver l'entrée de ta gourbi... Ah ! j'oubliais de te dire que nous laisserons la petite porte du parc entr'ouverte ; ainsi, les trois meurtres consommée, tu pourras regagner la plaine et la montagne.... *Eblis* veilleras sur toi.

— Hé! fit le Cafre en branlant sa tête, avec une expression de découragement et de profonde abnégation.

Cornette et le capitaine Mathias entendirent résonner sur les dalles de la grotte les pas des deux assassins.

— Sauvons-nous, sauvons-nous, dit le Marseillais dont le visage se couvrit de pâleur.

— Nous nous ferions voir, et la mine serait éventée... Il vaut mieux nous cacher derrière ces rochers, et attendre que ces vauriens aient pris une direction, pour courir à toutes jambes au château d'un autre côté. Je connais un sentier qui raccourcit et qu'ils ne prendront pas, pour sûr.

— Hélas! et s'ils nous aperçoivent?

— Mon Dieu, qne vous êtes bête et poltron, passez-moi ces mots, mon capitaine.

Mahïah et le régisseur étaient sortis de la caverne; ils regardèrent autour d'eux, comme pour s'assurer de la discrétion des lieux, et ne voyant que les masses gigantesques de la montagne, n'entendant que le sifflement de la brise à travers les rochers, ils se mirent en devoir de descendre dans la plaine à grands pas.

Cornette passa la tête par-dessus la crête du bloc énorme qui l'abritait, et vit le Cafre, le fusil sur l'épaule, et les bras nus, le corps fumant.

— C'est bien Mahïah, dit-il... Son caban est en bel état!... Il est grillé comme un hareng et fumé comme un jambon... Je ne pourrai donc pas voir le visage du gredin qui l'accompagne.

— Vous allez nous faire écharper, malheureux! murmurait le Marseillais. Cachez vous! cachez-vous.... Sainte Vierge, quel enragé!... Puisque je vous dis que c'est l'Anglais...

— M. Mathieu! s'écria sourdement Cornette en retombant accroupi près du capitaine.

— Qu'est-ce c'est que ce Mathieu?

— C'est un homme que madame la marquise porte aux nues pour sa loyauté; tenez, regardez-le bien, pour le reconnaître au besoin. A entendre ma marraine, il n'y au-

rait pas de niche assez vaste pour recevoir un si grand saint!... Miséricorde du ciel ! en voilà une canaille! Allons, allons, monsieur Mathias, en route, sac-à-papier, suivez-moi... Ils ont pris à gauche par le Bréda, nous allons couper tout droit par le petit ravin, et nous gagnerons une demi-heure sur eux... Leste, jouons des jambes...

— Je ne demande pas mieux que de les mettre à mon cou, mes jambes... d'autant plus que la nuit nous pourchasse, et que les ours me trottent dans la tête... Vous savez... les ours?

— Il s'agit bien de cela, répondit Cornette en sautant par-dessus les roches et les broussailles

— Pas si vite! pas si vite! criait M. Mathias, nous allons nous rompre quelque membre... Et où allez-vous par là?

— A la Rochette, pardienne.

— Vous voulez descendre dans ce ravin?

— Et donc! comment l'entendez-vous ?

— Bagasse! mon cher, mais nous allons rouler comme deux avalanches, s'écria le Marseillais avec effroi.

— Nous n'avons pas le temps de discourir, marchons!

Ce que le zéphir appelait le petit ravin, est une gorge étroite, escarpée, profonde, remplie d'eau en hiver, et d'un accès périlleux en été. Ce ravin débouche dans la vallée de la Rochette, et abrégeait de beaucoup le chemin que les dénonciateurs avaient à faire. Le premier tiers de la descente fut rapidement parcouru ; mais les obstacles augmentèrent à chaque pas nouveau, avec l'obscurité croissante de la nuit. Tout à coup, le brave soldat d'Afrique trébucha contre un nœud de racines, glissa sur des cailloux roulants, et alla tomber, en faisant plusieurs tours sur lui-même, contre un énorme rocher penché sur l'abime, qui l'arrêta fort heureusement dans sa chute.

— Ah! bon Dieu! es-tu blessé, mon pitchou, cria le Marseillais.

— Ce n'est rien, et c'est trop, dit le zéphir, en jetant un juron énergique, j'ai une entorse soignée, voilà tout! Saint Mahomet, comme ça me cuit, je ne peux pas me

tenir debout... Allons, pas de bêtise! filez bon train, vous; laissez-moi ici, le plus difficile est fait. Vous irez trouver madame la marquise, le premier venu, quoi! Et vous conterez l'affaire...

— Mais tu ne peux pas rester là, toi?

— Vous m'enverrez chercher quand tout sera fini.

— Mais les ours, mon garçon, si les ours viennent te visiter?

— Comment, sac à papier, vous n'êtes pas encore parti? Filez donc...

— Adieu... adieu!

Pendant que le capitaine Mathias fait des glissades, tâtonne, perd ici son chapeau, là un pan de redingotte, laisse aux angles des rochers la peau de ses mains, et aux broussailles la semelle de ses souliers; pendant qu'il sue sang et eau pour gagner du terrain, et qu'il n'avance que médiocrement, nous rejoindrons Mahïah et le régisseur qui, à la nuit close, arrivèrent à la petite porte du parc de la Rochette.

M. Mathieu glissait depuis longtemps sur la pointe des pieds laissant le beau chemin au Cafre, et affectant de passer sur la lisière gazonnée qui le bordait. Mahïah marchait franchement, la tête basse, la bouche muette; son grand corps presque entièrement nu, se balançait dans les ténèbres épaisses de la nuit, qui s'était tout à coup chargée de brouillard.

Le régisseur introduisit, avec précaution, la clef dans la serrure, et la fit tourner sans bruit. La porte céda à une légère pression, et les deux assassins entrèrent dans le parc.

— Fais bien attention au chemin que nous allons suivre, afin de pouvoir le reprendre, quand le sang aura coulé, dit Mathieu en faisant voir au Cafre qu'il laissait la porte entr'ouverte. Mahïah jeta à peine les yeux sur l'issue offerte à sa fuite.

Le parc de la Rochette était immense et planté d'arbres magnifiques; il était découpé en prairies, en taillis et en bois de futaie, peuplé de chênes séculaires, de frênes, de

hêtres et de sapins; des ruisseaux d'eau vive parcouraient ces bois en mugissant, et en prenant tantôt la forme poétique et agreste d'un torrent hérissé d'épines, de lianes et de pierres; tantôt l'allure modeste et charmante d'une veine fleurie de quelque paisible rivière reine embaumée par l'ir s et l'acacia, gracieusement décorée par le myosothis, la pâquerette et le lis azuré; tantôt ces mêmes ruisseaux se joignaient dans une immense pièce, ombragée de saules et de cytises pourpres, qui trempaient leurs longues branches ou leurs grappes, dans l'eau d'un vert d'émeraude, et prêtaient leur fraîcheur, leur ombrage, leur silence et leur mousse aux gais oiseaux de la vallée.

Quand le soleil jetait, à l'heure de midi, ses chauds rayons sur le parc, ces rayons, après avoir joué dans les branchages, glissaient sur l'onde, la réchauffaient et attiraient par leur éclat, des bandes de petits poissons qui se montraient à fleur d'eau, se poursuivaient, se repoussaient pour se séparer, en toute hâte, à l'approche de quelque tanche vorace et se réfugier jusque sous la coque vacillante d'une nacelle échouée sur la rive.

Le parc était traversé en longueur, par deux allées de magnifiques peupliers qui se coupaient à angles droits. Ce qu'on appelle la terrasse, était la partie la plus rapprochée du château; elle était sablée, semée en parterre riche et odorant, et fermée par une allée circulaire de marronniers, doublée de platanes. Le fond de ce parc princier avait été converti en jardin anglais; c'était un labyrinthe dont les accidents étaient variées à l'infini. Il était difficile de s'y promener sans s'y perdre. Là, tout était nature; les champs, les pelouses; les bosquets, les fleurs, les eaux semblaient concourir à faire oublier qu'une ceinture de vieilles murailles enveloppait ce terrain réservé des opulents châtelains.

A l'heure où Mahïah et le régisseur entrèrent dans le parc, un silence complet régnait dans toute son étendue. Les oiseaux couchés, deux à deux, sous la feuillée se reposaient de leurs ébats; le vent de la montagne, affaibli par les courants de la plaine, soufflait avec molesse et

caressait les arbres, sans les tourmenter ; les ruisseaux se plaignaient dans leur lit de sable fin, où jetaient un murmure monotone qui endormait les hôtes du taillis et de la futaie. Les fenêtres du château projetaient de vives lumières sur le dôme des charmilles et des noires allées que parcouraient, rapidement et sans bruit, les assassins.

— Nous arrivons, dit Mathieu en étouffant le son de sa voix, nous arrivons !

Mahïah, sombre et farouche, suivait son guide sans articuler un seul mot.

Au détour d'un fourré assez épais, le régisseur monta sur un petit pont suspendu qui faisait communiquer un îlot couvert de saules avec la terrasse du parc, et il dit à son compagnon :

— Quand tu entendras résonner les planches de ce pont, l'une de tes victimes sera près de tomber sous tes coups; tu pourras te disposer à frapper!.. Voilà ton poste, ajouta-t-il en montrant du doigt une masse noire et grise qui s'élevait au milieu d'un bouquet de saules pleureurs.

Mahïah tressaillit et répondit :

— C'est bien.

— Maintenant je te laisse ; tu connais le chemin qu'il te faudra suivre pour sortir du parc et te jeter dans la montagne... Adieu.

Après avoir fait quelques pas, l'intendant de la douairière revint au Cafre, prit sa montre, la fit sonner et dit :

— Neuf heures un quart! Il peut se faire que tu attendes une demi-heure, peut-être moins... J'espère que tu ne perdras pas patience.

— Non.

— Adieu donc... L'œil juste et la main ferme!... sans pitié !...

— Sans pitié.

— Souviens-toi du Djelep !

— Je me souviens !

Mathieu se retira à pas de loup, prit le même chemin qu'il avait déjà suivi, arriva à la petite porte ; la referma

sur lui à double tour, et se mit à courir de toutes ses forces, en suivant le boulevard extérieur qui longeait le mur d'enceinte du parc.

Dix minutes après cette manœuvre, le régisseur, réprimant un sourire de joie féroce, semblable à celle de la hyène qui flaire un troupeau, sonnait à la grille du château de la Rochette, et demandait à présenter ses hommages aux marquises et au capitaine de Candeuil.

Dans la cour d'honneur, quatre chaises de poste, attelées de quatre chevaux chacune, attendaient les maîtres, postillons en selle; deux de ces chaises étaient à la livrée de lord Brecknock; les deux autres appartenaient à madame la douairière de Candeuil. Médine était au salon, et achevait les détails de sa toilette. Elle portait l'élégant costume de voyage dont lord Brecknock lui avait fait présent, afin qu'elle fût en tout point vêtue comme Aïcha, lorsque la douairière entra et lui dit :

— Tu me feras donc toujours attendre, belle coquette?

— Je suis à vous, chère mère, je suis à vous; ces vilaines boucles ne veulent pas tenir.

— Tu me rejoindras, mon enfant; je prends les devants; mes prières doivent être plus longues que les tiennes, hélas!

— C'est cela... en moins d'une minute, je viendrai m'agenouiller à vos côtés.

A peine la douairière avait-elle quitté sa belle-fille, qu'on annonça M. Mathieu.

— Ah! vous êtes bien aimable, mon cher monsieur Mathieu, de venir nous donner la main au marchepied; soyez le bienvenu, dit Médine en allant au devant du régisseur, nous commencions à désespérer de vous voir.

— J'ai été retenu pour ce que vous savez, madame la marquise.

— Est-ce fini?

— Ce doit être fini à l'heure qu'il est, madame.

— Ma mère vous doit tout son bonheur, vous avez sauvé ses deux enfants; nous vous bénissons!...

— Madame la marquise est trop bonne, j'ai fait mon devoir.

— Vous étiez déjà des grands amis de ma belle-mère, car elle vous porte aux nues à tout propos.

— Je n'en suis vraiment pas digne ; d'ailleurs, tous les serviteurs de madame la marquise lui font gagner le ciel, elle est également charitable pour tous... J'aurais quelques mots à lui dire ; pourrai-je la voir sans indiscrétion.

— Deux mots d'affaires, n'est-ce pas ?

— Précisément... Le notaire d'Allevard et celui de la Rochette ne m'ont-ils pas précédé ?

— Oui, vraiment, ils sont dans le cabinet de madame la douairière ; si vous désirez les voir, ma mère vous rejoindra près d'eux, dans quelques minutes.

— Je vous suis bien obligé, il ne s'agit que d'une signature... Ne dérangez pas madame la douairière si elle est occupée, le travail est tout préparé.

— Ma mère ne peut tarder à venir... elle a été faire une petite dévotion au bout de la terrasse... Veuillez monter au premier, je vais, moi-même, hâter le retour de madame de Candeuil.

— Mille remercîments, madame la marquise.

— Joseph, dit Médine à un valet de chambre, conduisez monsieur le régisseur au premier, dans le cabinet de ma mère.

Mathieu sortit en saluant jusqu'à terre.

Médine s'arrêta encore devant une glace, rangea une dernière fois ses boucles sous son chapeau, et se dirigea vers la porte du salon. Au moment où elle mettait la main sur le bouton de cristal pour ouvrir, Aïcha entra rieuse et charmante, vêtue comme sa jeune tante, jolie comme elle. On les eût prises pour deux oiseaux pimpans, nés dans le même nid et d'une même couvée.

— Que c'est donc amusant de nous voir en uniforme ! dit Aïcha.

— N'est-ce pas, ma belle !... Pour le coup nous nous ressemblons de la tête aux pieds.

— Depuis le cœur jusqu'aux manchettes.

— Où sont nos maris?

— Folle!... ton mari fume.

— Et ton futur?

— Lui tient compagnie.

— Ces messieurs ne sont pas galants. J'attends que tu sois mylady Brecknock pour...

— Frapper un coup d'Etat.

— Nous proscrirons les cigarres.

— Et nous favoriserons la pipe turque.

— En souvenir de notre belle Afrique... Mais tu me fais bavarder, et ma belle-mère m'attend; adieu... Tiens le salon, mademoiselle, c'est ton tour; cela te formera... Dans cinq minutes je suis à toi.

— Va vite, je m'ennuie horriblement sans toi.

— Madame, dit une femme de chambre, encore essoufflée de la précipitation qu'elle avait mise à s'acquitter de sa commission, savez-vous où est madame votre mère?

— Oui... pourquoi?

— Il y a dans le vestibule un homme qui demande à lui parler sur-le-champ, pour une affaire très-pressée.

— Quel est cet homme?

— Je ne le connais pas : c'est un petit blond à cheveux gris; il dit que la vie de madame la douairière et la vôtre sont menacées et qu'il vient vous sauver... Il a l'accent provençal très-prononcé.

— Ah! mon Dieu! je cours appeler ma belle-mère... elle est au tombeau du général.

— Reste ici pour recevoir M. Mathias, car je devine que c'est lui, dit Aïcha; moi, je vais chercher ta mère.

— Eh bien! vas vite, ma chérie, dis-lui que je suis retenue, et que je ne peux l'aller joindre; ramène-là, sans perdre une minute... Faites entrer cet homme.

Aïcha se précipita hors du salon, et croisa le capitaine Mathias, sans s'arrêter et sans le voir.

. . . . . .

Avant d'écouter les révélations du digne Marseillais, le

lecteur voudra bien revenir avec nous au tombeau du général, où nous avons laissé Mahïah en embuscade.

Le Cafre, abandonné à lui-même, s'appuya à la colonne tronquée du mausolée et regarda d'un œil sinistre les sévères ornements de ce lieu funèbre. Quatre saules échevelés couvraient la tombe du marquis de Candeuil. La grille de fer qui protégeait le marbre sacré enfermait un spacieux terrain couvert de fleurs rares et de couronnes d'immortelles. La colonne qui servait d'appui au nègre était en dehors de la grille, et devant la porte, en tout temps ouverte, d'une petite chapelle où brûlait un cierge jour et nuit, depuis l'arrivée de la douairière.

Mahïah avait éteint cette lumière comme s'il eût redouté de voir la face des victimes qu'il devait égorger, puis il avait posé son fusil contre le mur de la chapelle, avait pris son couteau dans la main dreite, et avait croisé ses bras sur sa poitrine nue et haletante.

Le visage du nègre devait être effrayant, s'il est vrai que ce miroir de l'âme est l'image vivante de nos passions, de nos pensées. Environné des emblêmes et des attributs de la mort, le Cafre levait souvent ses yeux chargés de pleurs vers le ciel noir et brumeux, et les reportait sur son funèbre entourage. Peu à peu son imagination s'anima, prit des ailes, et franchissant d'un seul vol les montagnes et la mer, vint se poser au frais oasis des Beni-Kisa, sur une branche fleurie du dattier qui ombrageait la tombe abandonnée de la malheureuse Zaka. Là, sa rêverie triste et langoureuse se mit à chanter, comme le rossignol qui a perdu sa compagne ; et tous les vieux airs du pays, tous les refrains de l'enfance, de la veillée, de la gourbi, se mêlèrent dans ses chansons. L'hymne des morts et l'hymne des combats furent célébrés par des notes, dont toute l'harmonie, la puissance et la douleur étaient dans l'âme du chanteur. Le passé s'empara, avec ses terribles souvenirs, de l'esprit facile et superstitieux du Cafre... Les malheurs de sa race, heurtant tout à coup sa mémoire, précipitèrent son sang du cœur au cerveau ; sa vue se troubla ; une sueur froide courut

sur ses membres; la voix de sa mère, celle de sa tante lui jetèrent des mots pleins de haine et de vengeance; ses doigts se crispèrent en serrant à briser le manche de son couteau. Ce fut dans ce moment d'agitation fiévreuse et d'étourdissement que les planches du pont suspendu craquèrent sous le poids d'un corps léger... Des pas glissèrent sur le sable, des vêtements de femme frôlèrent l'herbe du gazon... Mahïah tressaillit, ses grands bras se détachèrent et tombèrent sur ses hanches ; son cœur battit violemment ; il se ramassa sur lui-même, se cacha derrière la colonne, et darda ses regards de tigre sur le sentier par où venait sa première victime.

Aïcha était à peine sortie du salon, que le capitaine Mathias y fut introduit. Les vêtements de l'honnête Marseillais étaient dans le plus grand désordre, et attestaient qu'il venait de fournir une longue course. Comme nous croyons l'avoir dit, il avait laissé, dans le petit ravin, son chapeau gris à larges bords, une partie notable de son épiderme, un pan de redingote, la semelle de ses souliers et autres pièces de son accoutrement. Lorsque la cravate retournée, la chemise débraillée, le front trempé de sueur, il se jeta, tout effaré, au devant de Médine ; sa langue, épaissie tout à coup, ne put que balbutier les premiers mots d'une phrase composée, à grands frais, depuis un gros moment.

— Ah ! madame la marquise... j'arrive à temps, et.....

— De grâce, expliquez-vous ?

— Madame votre belle-mère... où.., où est-elle ?

— Elle est ici, vous allez la voir à l'instant...

— Dieu soit loué !... et M. le marquis de Candeuil ?

— Il est dans la salle de billard, avec lord Brecknock : désirez-vous lui parler ?

— Oui, oui, faites-le appeler, ainsi que madame la douairière... Vive Mathias ! cria le patron du brick l'*Enfer*, vive Mathias ! il va aussi vite sur terre *comme* sur mer !... Ah ! madame, tout est sauvé ! permettez que je me repose un brin.

Ce disant, le Marseillais se laissa tomber sur un sopha, et s'y étendit, sans gêne, tout de son long.

Médine sonna et fit demander son mari.

— Et madame votre mère, s'il vous plaît ? ajouta M. Mathias.

— Elle est avec mademoiselle Aïcha, et ne peut tarder à venir ; on l'a déjà prévenue.

— Si elle est avec mademoiselle Aïcha, je suis tranquille... Ouf ! c'est maintenant que je *la* sens la fatigue !

Lord Brecknock et le capitaine de Candeuil entrèrent dans le salon au même instant.

— Eh bien ! dit le marquis, sommes-nous prête, mon amie?

— Vous le voyez, Horace ; mais voilà une grave affaire qui nous tombe sur les bras, et qui nous empêchera peut-être de partir, dit Médine en montrant M. Mathias, toujours étendu sur le sopha.

— Ah ! bien le bonjour, mon cher commandant, qu'avez-vous donc à nous apprendre de si sérieux ?

— Rien ne doit vous empêcher ds partir, madame, dit lord Brecknock, rien au monde. Les chevaux sont attelés, nos gens sont à leurs postes, les postillons ont le fouet en main, et si vous daignez regarder cette pendule, vous verrez que nous n'avons plus que quelques minutes de trève... Où est madame votre mère ?...

— Je déclare que, loin de retarder votre départ, je voudrais m'atteler à votre voiture, madame, et vous savoir à tous les diables... Pardonnez-moi cette expression... Je suis abîmé, rossé !!...

— Messieurs, interrompit Médine, voulez-vous prier M. Mathias de nous expliquer la cause de son trouble et de ses fatigues ?

— Que se passe-t-il donc d'extraordinaire ? demanda le marquis avec inquiétude.

— J'attends madame votre mère pour commencer mon récit, afin de ne pas le répéter... J'ai une fièvre de cheval... Si vous saviez ce qui m'est arrivé... Ah ! bagasse !...

pardon, madame... je suis un loup de mer mieux fait pour l'abordage que pour les beaux discours...

— Parlez comme il vous plaira, dit sir Francis, mais parlez ; madame la douairière est en affaires avec son notaire et va descendre.

— Donc, je vous apprendrai, messieurs, qu'ayant parié avec le jeune marié Cornette, de courir la montagne avec des jambes de quinze ans, et de lui rendre des points, nous nous sommes mis en route vers deux heures de l'après midi.

— Nous savons cela.

— Très-bien ; mais en attendant madame la marquise, je vous raconte l'affaire en grands détails, répliqua M. Mathias, qui tenait essentiellement à faire une narration académique. C'est un ficha pays que ce pays de montagnes, à dire vrai ! et j'y ai pris une courbature un peu soignée !... A propos, je suis une vraie bestiasse, pendant que j'y pense !... envoyez donc quelques domestiques dans le petit ravin, à droite du Bréda, pour faire ramasser ce pauvre Cornette, qui s'est démis une jambe.

— Que ne parliez-vous plus tôt, répondit le marquis avec humeur ; et il se hâta de donner des ordres.

— Ah ! basth ! j'ai la cervelle hors de la tête, que voulez-vous !... Pour en revenir à mes moutons, vous saurez que nous sommes arrivés sur un plateau qui est dans les nuages ; que sur ce plateau nous avons trouvé un rocher énorme, et que sous ce rocher il y a une caverne, et que dans cette caverne...

— Il n'en finira pas, murmura le baronnet.

— Il y avait deux hommes, et que ces deux hommes méditaient le crime le plus abominable qui se puisse imaginer.

— Au fait, dit le capitaine, au fait ?

— Il ne s'agissait de rien moins que de vous poignarder, monsieur le marquis, vous et madame votre mère... Et vous aussi, madame, ajouta le Marseillais en se levant à demi sur les coussins qui le soutenaient.

— Et vous venez sans doute nous dénoncer le nègre Mahïah, le grand criminel, répondit Médine.

— Qui vous a nommé l'assassin ! s'écria M. Mathias stupéfait, personne n'a pu me devancer dans ma course.

— Mais c'est l'histoire ancienne, repartit lord Brecknock... Quel est le complice ?

— Patience, vous le connaîtrez bientôt ; je garde cette surprise pour le bouquet. Bref, Cornette et moi nous avons entendu de nos quatre oreilles tous les projets de ces deux misérables. Ils ont combiné leurs faits et gestes, et sont descendus de la montagne pour aller s'embusquer.

— S'embusquer .. où ? demanda le capitaine à bout de patience.

— Mais où est donc madame votre mère, monsieur le marquis, son absence m'inquiète ?

— Que vous importe ? achevez...

— Ils sont partis tous les deux pour aller s'embusquer... Non, je me trompe, l'un des deux s'est chargé de conduire l'assassin dans le parc de ce château...

— Dans le parc ! interrompit Médine avec effroi.

— Eh oui, il avait la clef d'une petite porte par laquelle tous les deux ont dû pénétrer dans le jardin, et arriver, avec la faveur de la nuit, jusqu'à un certain bosquet où reposent les cendres du général de Candeuil.

— Ah ! s'écria la jeune marquise éperdue, au secours ! au secours !

— Là, continua M. Mathias, le nègre doit attendre ses victimes et les frapper : d'abord madame la douairière, puis madame, puis vous, monsieur de Candeuil !... Comprenez-vous maintenant ?

Médine courut vers la porte, et tomba bientôt à la renverse, comme frappée d'un coup de foudre ; mais avant de perdre toute sa connaissance, elle put murmurer d'une voix éteinte :

— Ma mère et Aïcha sont au tombeau du général !... Courez !... courez !... messieurs, mes amis ! courez !... horreur ! horreur !

Lord Brecknock, le marquis et le Marseillais s'élancèrent, suivis de quelques valets portant des flambeaux, dans le vestibule et sur la terrasse. Les femmes de la jeune marquise l'entourèrent et s'efforcèrent de la ranimer. Tout le château fut en rumeur; M. Mathieu, qui, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, se plaignait aux gens d'affaires réunis chez la douairière du retard qu'elle mettait à signer les actes de vente, se précipita hors du cabinet en entendant les premiers cris d'alarmes, et courut à l'îlot des Saules, sur les traces de ceux qui s'y portaient.

. . . . . .

Nous avons laissé Mahïah attendant, l'œil en feu, le couteau à la main, le cœur exalté, l'apparition de l'ennemie née de sa race, vouée par les ordres de Zaka mourante à une vengeance tardive, mais terrible; condamnée par le Djelep et par les ressentiments fanatiques et barbares du Cafre à une mort inévitable.

Lorsque la douairière de Candeuil déboucha du sentier fleuri qui tombait droit sur la porte de la chapelle, elle s'arrêta; étonnée de ne pas voir brûler le cierge qu'elle entretenait avec soin sur l'autel, elle eut comme un pressentiment suprême qui la fit tressaillir; cependant, pressée par le peu de temps dont elle pouvait disposer, elle s'avança résolument jusqu'au pied de l'un des grands saules, et s'agenouilla.

Le Cafre fit un pas, mesura la distance qui le séparait de la marquise; et, bondissant tout à coup avec l'agilité de la panthère, il posa l'une de ses mains sur la tête de sa victime et enfonça la lame entière de son couteau dans son sein. La marquise étendit les bras, et se renversa en disant :

— Merci, mon Dieu! je l'ai mérité!

Le Cafre, ébloui par le sang qui agitait son cerveau et faisait battre ses tempes, arracha le fer de la blessure, et joignant ses mains nerveuses autour du cou de la douairière, il les serra violemment, précaution inutile, car le

coup avait été porté avec tant de force et d'adresse, qu'il avait donné la mort instantanément.

Prenant le cadavre par les pieds, le nègre le rangea contre un buisson ; puis, retournant derrière la colonne, il poussa un soupir étouffé, s'agenouilla, baisa le sol en murmurant le nom de sa mère, se releva et regarda alternativement le ciel qui devenait de plus en plus sombre et le corps de la marquise.

Les vapeurs qui étaient descendues de la montagne dans la plaine avaient amené un changement dans l'atmosphère. De temps en temps on entendait gronder au loin la foudre, et ses éclats en devenant plus fréquents semblaient se rapprocher. Bientôt les nues s'ouvrirent pour livrer passage à des éclairs qui jetaient des gerbes de lumière dans la masse des ténèbres dont le parc était enveloppé.

Le Cafre, à la lueur des feux du ciel, contemplait, chaque fois, le cadavre de la douairière, dont le visage était empreint d'une douce et pieuse sérénité. Frappée au moment où elle élevait son âme à Dieu, la veuve repentante d'Ibrahim avait reçu le coup mortel avec ce courage résigné que la religion donne à ses enfants.

Ce qui se passait dans le cœur de Mahïah était horrible! Le fils de Zaka enviait le sort de ses victimes ; sa nature, généreuse jusque dans la férocité du crime, subissait l'influence des passions dans tout leur fougueux déréglement; si la morale chrétienne eût éclairé cette intelligence étouffée par la superstition et les monstruosités du paganisme ; si les bons instincts de ce jeune homme brave, désintéressé, charitable, eussent été cultivés, l'honneur l'eût toujours guidé, et le vil criminel eût été honnête homme, selon les lois humaines, vertueux et juste, selon la loi divine.

Hommage à ces zélés missionnaires qui, inspirés de la gloire du Christ, vont porter à des peuplades sauvages les lumières de l'Evangile; honneur à ces apôtres que les pompes du tentateur n'ont pu séduire dans leur pays, et qui vont étonner le monde païen, autant par leur parole

bienfaisante que par le courage qu'ils déploient dans les supplices !

Dans ce temps d'incrédulité et de matérialisme, quand l'humanité presque entière se détourne du droit chemin, Dieu choisit dans la foule quelques hommes qu'il sanctifie; il les pénètre de sa grandeur. il les détache des choses mondaines, il arme leurs mains d'une croix et d'un bâton de pèlerin ; il les pousse sur le globe, donnant à tous l'univers pour patrie, la foi pour guide, la charité pour devoir, et le martyre aux plus heureux.

Honneur à ces fervents apôtres ! ils soulagent plus les grandes misères que ces amants d'une liberté exagérée, impossible et fatale pour tous ; que ces rêveurs dont les rêves sont des utopies ; que ces philosophes dont les discours sont des mensonges, dont les disciples sont des badauds, dont la pensée n'est qu'égoïsme, envie et vanité. Ces hommes de Dieu enseignent une égalité dont la source est pure ; ils prêchent au nom du divin moraliste qui, roi des rois, voulut naître dans une étable, et qui, dispensateur de toute richesse, de toute puissance, se fit un cortége, dès ses premiers pas sur la terre, des plus pauvres et des plus humbles !

Ils ne s'adressent pas aux passions ; ils consolent les affligés en leur parlant d'une vie meilleure. Leurs mains, toujours levées pour un geste sublime, montrent le ciel aux regards impatients de l'enfance, le ciel aux regards inquiets de l'homme, le ciel encore aux yeux découragés du vieillard ; c'est vers le ciel que monte toute espérance; le chemin que suivent les élus, pour y arriver, est semé de leurs bienfaits; ils passent dans la foule des hommes, en étant utiles et secourables à l'humanité ; l'ange qui leur ouvre le séjour éternel, les appelle par leurs vertus !

Les hommes, dans leur fol orgueil, dans leur turbulente et jalouse inquiétude, ont voulu corriger l'œuvre divine ; ils ont inventé de grands mots pour désigner de petites choses ; ils ont créé la liberté pour cacher de mesquines constitutions sociales; ils ont dépouillé les uns pour enrichir les autres ; ils ont fait couler des flots de

sang; ils ont mis à nu, par leurs extravagances, des plaies dont ils ne souffraient pas, et qui les brûlent aujourd'hui ; ils ont fait l'égalité devant la loi, ces fameux progressistes !... Dieu ne nous a-t-il tous fait frères !

Si Mahïah eût été assez heureux pour rencontrer dans son enfance l'un de ces missionnaires qui visitent les pays les plus barbares, il eût échangé ses préjugés contre les principes d'une morale sans tache, et les serments farouches qui le précipitaient dans le crime eussent abouti à de généreux pardons.

Pendant dix minutes, le Cafre attendit Médine, sans bouger, sans faire un geste, entre la tombe refroidie du général de Candeuil et le chaud cadavre de la marquise. Quoique la pluie ne fût pas encore arrivée, le ciel se chargeait de plus en plus ; le vent chassait les nuages qui fuyaient avec rapidité, et montraient, à la lueur des éclairs, leurs flancs noirs prêts à crever.

Mahïah, perdu dans cette nuit majestueuse, courbant la tête sous l'orage, et le cœur bourrelé d'avance par la pensée du nouveau crime qu'il allait commettre, eut peur !... Les arbres prirent, à ses yeux égarés, des formes humaines ; la colonne qui lui servait d'appui vacilla sur sa base, le tombeau du général s'ouvrit pour recevoir la marquise, qui se leva et marcha d'un pas chancelant ! Le nègre mit ses mains sur ses yeux et se frappa le visage en blasphêmant ; il eut horreur de lui-même ! Dans un accès nerveux, il enfonça la pointe de son couteau dans son cou, et y fit une entaille assez profonde pour que le sang jaillît ! Peu à peu les fantômes qui épouvantaient le malheureux Cafre s'évanouirent... Le cerveau, soulagé par la saignée du cou, reprit librement ses fonctions ; Mahïah passa des visions d'un rêve affreux à la réalité, et il lui sembla qu'il s'éveillait d'un long et lourd sommeil.

Alors des pas pressés effleurèrent le sable d'une allée voisine de l'îlot ; et, bientôt, le pont suspendu envoya aux oreilles exercées du nègre un bruit léger qui le fit trembler de tout son corps. Malgré son courage, malgré ses fermes résolutions, Mahïah ferma les yeux, la vue de Mé-

dine eût arrêté son bras... Il se rapetissa derrière la colonne, serrant convulsivement son couteau entre ses doigts, retenant son souffle, mordant le marbre pour étouffer ses soupirs ; faisant enfin un effort terrible sur lui-même, il ouvrit tout à coup ses paupières, et vit, à deux pas de lui, une jeune femme vêtue d'une longue robe argentée, qui lui tournait le dos et semblait chercher quelqu'un avec inquiétude.

Le Cafre glissa sur le gazon, comme la couleuvre rampe dans les herbes ; et, levant le bras avec précaution, il appliqua la pointe de son couteau entre les épaules de sa nouvelle victime, et appuya sur le manche de toute la pesanteur de ses poignets.

Le fer entra dans les chairs, et un jet de sang vint frapper l'assassin au visage. Aucune plainte, aucun cri ne s'étaient échappés de la bouche de la victime, qui tomba sur le côté. Cette chute fut accompagnée d'un coup de foudre qui déchira la nue et illumina le parc. Mahïah, en se baissant pour frapper la terre de son front, jeta un regard suppliant sur les traits pâles d'Aïcha, au moment où les flammes célestes les éclairaient ! Un cri déchirant, plein de rage et de larmes, fit retentir les échos de la Rochette, et chassa de leurs branches les oiseaux endormis.

Mahïah se roula par terre, mit la tête d'Aïcha sur sa poitrine, ferma sa blessure avec ses lèvres, lui prodigua toutes les caresses que peut imaginer la plus tendre mère, et n'en put tirer ni un mouvement, ni un mot, ni un soupir !

Le désespoir du Cafre, de furieux qu'il était, devint alors calme et morne ; sa douleur s'épancha intérieurement. Au lieu de se déchirer avec ses ongles, il brûla son cœur avec ses larmes, et l'étouffa sous ses sanglots. Abandonnant le corps de sa nièce, il vint prendre son fusil, l'arma gravement et appliqua le bout du canon contre ses dents. Puis, cédant à une inspiration soudaine, le fils de Zaka revint s'agenouiller près d'Aïcha, croisa les mains de la pauvre jeune fille sur sa poitrine, voila son beau

visage avec ses longs cheveux noirs, étendit ses vêtements blancs sur son corps, avec une délicate pudeur, la baisa pieusement sur le front, et s'assit à son côté, dans un affreux silence, pour attendre la justice de Dieu.

Bientôt le parc s'emplit de bruit et de lumière; les torches fumantes dorèrent les feuilles des saules, et des pas lourds firent craquer les ais du petit pont.

Le marquis de Candeuil, lord Brecknock, le capitaine Mathias et quelques autres valets arrivèrent en courant, et poussèrent un même cri d'horreur en contemplant le hideux spectacle qui leur était offert.

Mahïah leva les yeux sur ceux qui l'entouraient avec une pitié dédaigneuse, avec une résignation stoïque, avec un sangfroid glacial. Le marquis se précipita sur le cadavre de sa mère, en le couvrant de baisers; mais les lèvres déjà froides de la douairière ne répondirent pas à sa douleur!

Sir Francis fit deux pas chancelants vers Aïcha, les larmes aux yeux. Mais Mahïah, étendant son bras gauche sur le corps de la petite-fille de Zaka, comme pour défendre d'y toucher, offrit au baronnet, de la main droite, la crosse de son fusil tout armé, lui disant par ce geste plein de dignité et d'intrépide repentir :

— Venge-toi!

Lord Brecknock avait le vertige; sa vue troublée ne pouvait rien distinguer; il s'arrêta devant le calme de l'assassin, et un silence suprême régna dans ce lieu funèbre.

M. Mathias, moins intéressé que le marquis et que le baronnet à ce drame sanglant, prit le fusil que Mahïah tendait à lord Brecknock, le dirigea sur le meurtrier, et posa le doigt sur la détente.

Dans ce moment, l'intendant Mathieu écartait les valets en poussant d'affreux gémissements, et se présentait devant le nègre dont les froids regards lancèrent tout à coup des flammes. Mahïah ouvrit la bouche pour parler, mais il ne put pousser qu'un cri étouffé par le râle de la mort. Il venait de recevoir toute la charge de son fusil

pleine poitrine ; et le bras qu'il avait levé pour accuser le régisseur demeura tendu vers son lâche complice, pendant que son corps flottait dans un nuage de fumée avant de s'abattre pour toujours.

Malgré son front d'airain, Mathieu baissa la tête ; le regard fixe du Cafre le terrassait.

— Arrêtez cet homme ! cria le Marseillais en faisant un bond en arrière à la vue du régisseur ; arrêtez-le ! c'est lui qui est le vrai coupable, c'est lui qui a poussé ce pauvre nègre au crime !

Les valets s'emperèrent de M. Mathieu qui, sûr de lui, ne tenta aucune résistance.

Sir Francis prit le capitaine de Candeuil par le bras et l'entraîna hors de ce théâtre sinistre.

Les deux jeunes gens marchèrent, d'un pas tremblant, jusqu'au château. Les domestiques suivaient, portant sur des brancards organisés par M. Mathias les corps de la douairière et d'Aïcha.

L'intendant, maintenu et gardé par trois laquais vigoureux, fut attaché et enfermé dans une cave, jusqu'à l'arrivée de la gendarmerie.

Médine, retenue dans sa chambre par son indisposition, ne fut pas instruite au premier moment de tout ce qui s'était passé. Le médecin de la Rochette, appelé sur-le-champ, avait déclaré que madame de Candeuil avait été tuée sur le coup. Quant à Aïcha, la mort était tellement peinte sur ses traits, qu'on ne songeait même pas à la constater.

Les deux corps étaient exposés sur un même lit, au pied duquel sir Francis et le capitaine priaient et pleuraient.

M. Mathias racontait à voix basse, à tous les curieux accourus de la Rochette, comment il avait eu le courage de se précipiter sur l'assassin et de faire arrêter le régisseur. Et les villageois le félicitaient, à qui mieux mieux, de son audacieuse présence d'esprit. Les serviteurs du château avaient tous les larmes aux yeux.

Le baronnet, après avoir tendrement embrassé le capi-

taine de Candeuil, sortit de la chambre mortuaire et monta dans la sienne.

Pendant une heure environ qu'il demeura enfermé chez lui, Aïcha donna quelques signes de vie, mais si faibles que le marquis défendit d'en répandre la nouvelle.

Au bout d'une heure, une forte détonation ébranla les appartements du premier étage, et à ce bruit Aïcha ouvrit les yeux.

— Ah ! bon Dieu ! qu'est-ce encore ? dit le Marseillais peu rassuré.

Le capitaine jeta un cri et se précipita dans le vestibule.

Au même instant, maester Jack mettait lourdement pied à terre dans la cour.

XXV

Le dernier chapitre du journal de sir Brecknoch.

Arrivé dans sa chambre, le baronnet ferma sa porte à la clef, poussa les verroux et se promena silencieusement et les bras croisés pendant quelques minutes. Son visage était calme ; un sourire amer effleurait ses lèvres ; ses grands yeux bleus répandaient une douce lumière ; à le voir on eût pu deviner qu'il était en proie à une agitation violente.

Telle était la force d'âme et de caractère de cet élégant jeune homme, qu'il se maîtrisait en toute occasion, opposant une invincible résignation à tous les coups du

sort, et défiant la fatalité sans orgueil, sans dédain, sans jactance.

Après avoir parcouru plusieurs fois son appartement, en long et en large, lord Brecknock s'assit devant un secrétaire, tira un portefeuille de l'une de ses poches, l'ouvrit et écrivit ces lignes :

« Château de la Rochette, 10 mai 1845.

» Mes chers parents et chers amis, si mes mémoires vous ont intéressé jusqu'à ce jour, voici quelques pages qui vous causeront un plaisir extrême, car elles renferment mes adieux et l'expression de mes suprêmes volontés ; si je prétends que ce paragraphe vous sera agréable, ce n'est pas que j'aie un seul instant de doute sur l'excellence de vos cœurs et les regrets que vous donnerez à mon souvenir.. non, loin de là; l'ironie est déplacée dans la bouche d'un mourant, je ne serai pas ironique. Je n'envisage ici qu'une question d'art, et puisque le journal que je vous lègue est une espèce d'œuvre littéraire, un mélange de voyages, de roman, de philosophie; de sornettes et de poésie, il m'importe de ne le pas terminer en queue de poisson, comme l'a dit Horace quelque part (*desinit in piscem*).

» Par conséquent, il est probable que si je ne vous ai pas encore ennuyé par mes descriptions, mes confidences et mes récits, ce dernier chapitre vous plaira fort; j'y veux mettre tous mes soins, et le rendre digne du corps de l'ouvrage. Sur ce, j'entre en matière.

» Je vais avoir le plaisir de me casser la tête d'un beau coup de pistolet ; oui, mes amis, je touche à ce moment tant désiré depuis longues années, ainsi que mes Mémoires vous l'ont suffisamment appris.

» Pourquoi vais-je me tuer ? C'est sans doute ce que vous voulez savoir, et c'est ce que vous allez apprendre.

» Permettez-moi une courte digression philosophique en forme de préface.

» L'homme vit-il depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort ?

« Question grave et profondément obscure !

« Quant à moi, j'affirme que non, et je discute.

« Qu'est-ce que la vie ? La vie est un temps donné, non pas seulement à la fonction des organes de la brute machine animale, mais aux facultés intellectuelles de l'homme et à ses sens délicats. Si nous appellions vivre, manger, boire et dormir, ce serait nous ranger trop medestement dans la classe animale, parmi les stupides ruminants... Vous êtes de mon opinion. Donc, la vie, c'est le temps que le Créateur donne à l'homme pour penser et pour jouir des découvertes de son imagination.

« Qu'est-ce que la mort ? Ce n'est pas l'anéantissement de notre individu par la simple détérioration des principaux organes matériels... Non, nous rentrerions dans la catégorie des engins, des machines à vapeur, des tourniquets et des pendules ! Mourir, c'est ne plus penser, c'est ne plus jouir des caprices de l'imagination, c'est ne plus être ambitieux, ou amoureux, ou poëte, ou fripon, seuls métiers qui offrent, à mon sens, quelque charme ici-bas, attendu qu'ils résument toutes les passions humaines, et qu'ils sont les mobiles de tout ce qui s'est fait de grand depuis tantôt six mille ans que le monde est sorti du chaos.

« Ainsi la vie est le temps compris entre l'enfance et la mort. Mais où finit l'enfance et où commence la mort ? C'est ce que chacun peut dire quant à ce qui le concerne. Il y a des gens qui sont ambitieux, tant que fonctionne leur machine... Alexandre et César, par exemple ; il y en a d'autres qui sont amoureux jusqu'au tombeau, tels que François Pétrarque ; on voit chaque jour à l'Académie française, des poëtes dont la verve et le corps tomberont en ruine à la fois, et qui seront enterrés par leurs muses ! On rencontre des fripons qui volent le bourreau, comme Cartouche... voilà les heureux de la terre : ceux-là ont vécu, ceux-là vivent longuement, la matière a péri et périra chez eux, à la même heure que la pensée.

« L'histoire des patriarches n'est qu'une fiction ; Mathusalem, Abraham, Enos et autres, étaient des hommes

doués d'une vaste imagination ; c'étaient des penseurs fertiles, précoces et toujours verts, malgré leurs cheveux blancs; c'est-là ce qu'a voulu nous dire l'Écriture et pas autre chose !

« Abandonnant les généralités, je reviens à vous, mes chers parents, et d'abord à moi. J'ai vingt-quatre à peu près, par le fait ; mais grâce à l'ignorance dans laquelle vous avez cultivé mon enfance, je n'ai commencé que très-tard à exercer mes facultés intellectuelles. J'avais alors dix ans environ ; d'après mes judicieux calculs, il faut retrancher ces dix années de ma vie, ce qui me donne quelque chose comme quatorze ans. C'est mourir à la fleur de l'âge, me direz-vous, que d'expirer à quatorze ans !... J'en conviens, hélas ! mais qu'y faire? les destinées sont inexorables. Ma situation n'en est pas moins très-originale. Semblable à ces écuyers voltigeurs qui montent deux chevaux à la fois, j'ai un pied chez les morts et l'autre chez les vivants ; je vis et je ne vis pas !... ou plutôt, pour être logique, je ne tiens à la vie que par un fil, ou, mieux, par une pensée... la pensée de me faire sauter le crâne !... Je sens que je suis mort, et sans cette unique pensée qui prolonge mon agonie, j'aurais la satisfaction de vous écrire que : *je viens de rendre le dernier soupir !* Le mot serait neuf, j'en fais à regret l'abandon.

» Pourquoi, me demanderez-vous, avoir si brusquement changé d'humeur ? Les chapitres de votre journal qui précèdent ce dénoûment tragique, étaient joyeux et charmants ; vous nous annonciez que l'existence était pour vous toute printanière, et vous nous aviez fait espérer que les pistolets de lord Thomas, votre frère, ne serviraient plus qu'à tirer des hirondelles ; pourquoi cela? Je vous répondrai :

« La mort nous prévient-elle toujours lorsqu'elle nous visite? se fait-elle précéder immanquablement de médecins et d'apothicaires? non, elle nous frappe souvent à l'improviste, sans que nous puissions nous reconnaître, et je n'ai qu'à me féliciter, quant à moi, du temps qu'elle me donne pour mettre ordre à mes affaires. Hélas ! tous

ne sont pas si heureux, et ce château vient d'être le théâtre d'une affreuse catastrophe... Vous êtes curieux de savoir pourquoi j'ai changé d'humeur, et pourquoi, me sentant mort, au moral, je me dispose à assommer la matière... Eh bien! lisez :

« Vous connaissez mes deux idées fixes? Après les avoir longtemps poursuivies à travers le monde entier, j'étais parvenu à en chasser une, le suicide, et à satisfaire l'autre, l'amour! Telle est l'instabilité des choses humaines, qu'à l'heure où nous sommes, c'est l'amour qui est chassé de mon cœur, et c'est le suicide qui m'est revenu en tête. Je raconte :

« Aïcha, ange de mes rêves! noble fille que j'avais tant cherchée, que j'avais demandée à Dieu dans mes prières de tous les jours, et que Dieu m'avait envoyée pour me faire entrevoir les délices de son paradis! Aïcha, la mort a glacé tes lèvres; ton noble cœur, d'où partaient tant d'élans généreux, ton cœur, trésor de bonté, de tendresse, d'amour et de dévoûment, a cessé de battre!.. Aïcha, ma fiancée, tes beaux yeux sont à jamais fermés, le fer d'un fanatique s'est plongé dans ton sang! Mahïah, ce Kabile ignorant, superstitieux et grossier, a enfoncé son couteau entre tes blanches épaules, et ton âme est remontée au Seigneur, qui l'a replacée dans son divin cortége!

« Dieu, par cet acte sévère de sa volonté, a ordonné que le meurtrier fût puni dans son propre sang; Mahïah, poursuivant ses vengeances impies, a tué le seul être qui lui fût cher, en voulant assassiner Médine, sa bienfaitrice, la protectrice de son esclavage. Tout ce qui vient d'en haut est justice. L'homme qui ne reconnaît pas en toute chose l'équité du Créateur, est un fou que l'on doit prendre en pitié.

« Aïcha, tu es heureuse maintenant, tu as retrouvé ton glorieux père, le vaillant califat; tu as retrouvé tes quatre frères, tombés sous les balles chrétiennes, tu baises la barbe blanche de Ben-Allal, et les fronts des quatre guerriers.... Tu es heureuse! Mais moi, qui ne dois plus voir ta noire chevelure, tes yeux de gazelle, ton pied d'enfant,

ta grâce angélique ; moi qui ne dois plus entendre ta voix harmonieuse, moi qui avais imaginé de vivre à tes genoux, et de cacher mon âme dans la tienne, je n'ai plus rien à espérer sur la terre, je n'aime plus rien au monde, tout me devient à charge, j'ai fini d'exister ; il faut que je meure, je vais mourir.

« Pardonnez-moi, mes chers parents, si je me suis laissé entraîner à quelques mouvements élégiaques ; s'ils vous paraissent absurdes, vous les mettrez sur le compte de mon agonie ; les moribonds ne sont pas tous amusants, c'est chose à peu près bien connue.

« Toutefois cette cascade poétique vous aura fait entrevoir pourquoi m'étant cramponné à la vie depuis que j'avais rencontré Aïcha, l'une de mes idées fixes, je me cramponne maintenant à la mort.

« A tout prendre, j'aurais tort de me plaindre, car j'ai été plus heureux que Werther. Je doute que Charlotte fut comparable à Aïcha, et cela pour plusieurs raisons. D'abord elle n'avait pas inspiré une passion légitime, et l'avait en quelque sorte encouragée, ce qui n'est pas d'une morale transcendante ; puis, toute ravissante que pouvait la trouver Werther, il m'est acquis que cette chère dame avait, comme ses compatriotes, sauf une exception qui serait un miracle, les mains un peu rouges et les pieds un peu gros, deux vices de premier ordre que j'ai toujours reprochés aux femmes d'outre-Rhin. Puis, enfin, Werther avait obtenu un baiser de son amante, et moi je n'avais rien obtenu d'Aïcha dans ce genre qui est, on l'avouera, un peu cavalier. J'aimais à l'adoration, j'étais aimé avec noblesse, avec pureté, avec dévouement. Ma fiancée est, morte avec sa couronne d'oranger sur le front, et sa belle âme, pour monter à Dieu, s'est parée de cette couronne ! J'ai eu en amour, à bien compter, toute la somme de bon-

« Je quitte ce monde avec satisfaction et empressement, je ne regrette rien ; le dernier soupir d'Aïcha s'est exhalé aussi bien de ma poitrine que de la sienne ; nos deux heur qu'on peut ambitionner ; il était juste et naturel de m'arrêter, le Seigneur n'ouvrant son paradis qu'aux trépassés !

âmes arriveront au ciel étroitement unies l'une à l'autre : il fallait l'éternité à ces deux filles des anges !

« Vous m'objecterez que le suicide me ferme à jamais le jardin céleste. Je n'en crois rien, car j'ai longuement réfléchi sur cette matière; ce n'est pas moi qui me tue, c'est Dieu qui me reprend. Quelle différence faites-vous d'un homme qui meurt d'une fièvre quarte, et l'homme qui meurt d'un coup de pistolet ?

« La fièvre est accidentelle, et le suicide est intentionnel, répondrez-vous?

« Mauvaise raison ! Tel meurt de la fièvre pour avoir été courir à la pluie quand il aurait pu rester chez lui, n'est-ce pas un suicide? tel soldat est brave à la guerre et se fait tuer plutôt qu'un autre plus prudent, n'est-ce pas un suicide ? On raisonnerait à perte de vue sur ce thème, et je suis vraiment fâché d'être si pressé, je parviendrai sans doute à vous convaincre... et à vous mener d'arguments en arguments aux fins fonds de la Tamise... Restons-en là.

« Aussi bien, faut-il que je termine, et je terminerai en vous répétant une phrase dont votre mémoire doit être chargée, à moins qu'elle ne soit de la dernière ingratitude.

« Ces derniers mots, écrits tout entiers de ma main, renouvellent ma volonté formelle de dédier ce journal, dont ce carnet fait le trente-sixième numéro, à mes héritiers directs, paternels et maternels, que je déshérite de tous autres biens (meubles ou immeubles à moi appartenant).

« En outre, persistant dans mes intentions, déclarées autre part, de laisser ma fortune au plus pauvre et nécessiteux de la ville, village ou hameau qui recevra ma dépouille mortelle, je déclare instituer madame la marquise Médine de Candeuil ma légataire universelle.

« Pour justifier cette donation, et ne pas paraître en contradiction avec moi-même, je dois affirmer ici, devant Dieu et sur l'honneur, que par suite des revers que madame la marquise douairière de Candeuil a éprouvés dans ses opérations financières, elle n'a laissé que des dettes à

ses enfants, dettes dont le chiffre dépasse un million de francs. M. le capitaine Horace de Candeuil et madame la marquise Médine de Candeuil ayant mis à l'acquit des dettes de leur mère leur propre fortune, il n'existe pas dans tout le pays de la Rochette une famille plus misérable et plus digne d'intérêt que la leur.

« Mon patrimoine se compose de la terre de Brecknock, dans le comté de ce nom, évaluée sur dernier inventaire, deux cent mille livres sterling, soit cinq millions de francs. Ma terre de Marsac dans la Gironde, deux millions. Mon hôtel, rue de Rivoli, deux millions cinq cent mille francs ; ma maison de campagne près de Smyrne, cinq cent mille francs. Dix millions sur le grand-livre de France ; cinq millions sur la compagnie des Indes. Livres, objets d'art et bijoux, un million ; mon palais, à Venise, cinq cent mille francs ; mes jardins, à Séville, deux cent mille francs ; mon musée, à Florence, deux millions ; mes mines de cuivre du comté de Cornouailles, huit millions ; et environ quatre cent mille francs en or ou en papier, qu'on trouvera dans la poche de ma chaise de poste. En tout, *trente-sept millions et quelques cent mille francs que je donne par ce testament, en toute propriété, à madame la marquise Médine de Candeuil, en lui laissant les charges suivantes :*

« 1° Elle achètera le château d'Allevard avec ses dépendances, et forcera mon vieux serviteur Jack, né à Brecknock en 1788, de l'accepter avec une rente de vingt-cinq mille francs, en souvenir de mon estime et du dévouement éclairé qu'il m'a toujours témoigné ;

« 2° Elle ne me fera pas enterrer en fosse commune, comme j'en avais formé le projet, mais elle fera placer mon corps près de celui de ma fiancée chérie, sans luxe et sans pompe. Le terrain qui recevra nos cendres sera acheté à perpétuité ;

« 3° Madame la marquise de Candeuil fondera douze messes perpétuelles pour le repos de sa nièce et amie Aïcha, et je me recommande à ses bonnes prières ;

« 4° Le corps du malheureux Mahïah sera inhumé près

de nous, et on dira également une messe, par mois, pour que Dieu lui pardonne comme je lui ai pardonné;

« 5° Madame la marquise de Candeuil fera remettre quatre mille livres sterling à l'exécuteur des hautes œuvres qui pendra le Savoyard Mathieu;

« Enfin, et pour dernière volonté, j'entends qu'on fasse une rente perpétuelle de vingt-cinq mille francs aux pauvres honteux du comté de Brecknock, ma patrie.

« Je meurs sans haine pour les hommes, et sans me connaître un seul ennemi.

« Fait et signé en pleine et saine raison, les mêmes jour, mois et an que dessus.

« Au château de la Rochette, le 16 mai 1845.

« Lord Francis BRECKNOCK, baronnet. »

Après avoir relu les pages qu'il venait d'écrire avec une grande rapidité, sir Francis tira de sa poche les deux pistolets de son frère, les regarda avec attendrissement, en arma un, et sourit avec douceur, en voyant que la cheminée était garnie de sa capsule.

— Mon pauvre Jack est en défaut cette fois, dit-il de sa voix mignonne et pure. Puis, il leva la tête, regarda le ciel d'où s'échappaient des torrents de pluie que le vent poussait jusque dans la chambre, par les fenêtres entr'ouvertes; et, se cambrant sur le dossier de son fauteuil, il renversa la tête en arrière, et porta le bout du canon damasquiné de son pistolet entre ses dents.

Replaçant en toute hâte son arme sur le secrétaire, il tomba à genoux, fit le signe de la croix et pria! Sa priere achevée, le baronnet reprit sa première pose, et pressa la détente du pistolet... le coup partit.

L'arme fatale, échappée de la main défaillante de lord Brecknock, tomba sur le parquet, pendant que la tête mutilée du fiancé d'Aïcha s'inclina sur son épaule, comme pour un sommeil.

Bientôt des coups redoublés ébranlèrent la porte de la chambre et l'enfoncèrent. Le capitaine de Candeuil et M. Mathias coururent au baronnet et poussèrent un gé-

missement en voyant le sang qui s'échappaient de sa bouche, de ses yeux et de ses narines. Son visage était noir et décomposé ; les boucles blondes de ses cheveux flottaient sur ses joues et sur son front, au souffle du vent d'orage. Un homme parut tout à coup sur le seuil et jeta un cri déchirant. C'était Jack, qui avait monté l'escalier avec la légèreté d'un enfant. Avant de s'occuper du baronnet, le fidèle serviteur ramassa le pistolet qui fumait encore sur le plancher, et il l'examina avec soin. Puis, sautant sur celui qui n'avait pas fait feu, il tira la baguette et la mit dans le canon. Aussitôt, les traits contractés du vieux compagnon de lord Brecknock se déridèrent, ses yeux larmoyants ne retinrent pas leurs pleurs ; sa bouche exprima, par un bienheureux sourire, toute la joie de son âme ; et, se tournant vers le médecin qui venait d'entrer, il lui dit :

— Monsieur le docteur, ce pistolet n'était chargé qu'à poudre.

— Qui vous le fait croire ? s'écria le marquis.

— Mon soin de chaque jour est de décharger les pistolets de mylord, à son insu, répondit Jack ; sachant que monseigneur était amoureux, je m'étais dispensé, pendant quelque temps, de ce devoir important ; je me fiais aux beaux yeux de mademoiselle Aïcha pour attacher mon maître à la vie. Cependant, comme nous devions nous mettre en voyage, et que les changements de climats influent sur les amoureux, ainsi que les changements de lune sur les fous, j'ai jugé prudent d'en revenir à mes habitudes anciennes, et j'ai fait jouer le tire-balle ce matin. Mylord faillit me surprendre dans mon opération, et je n'ai malheureusement pu faire la besogne qu'à moitié. Disant cela, le vieux serviteur prit dans son gousset, et montra avec orgueil, les deux balles qu'il avait si providentiellement extraites.

Le médecin, tout en écoutant maester Jack, s'occupait des soins à donner au blessé, qui ne tarda pas à s'agiter et à murmurer quelques mots inintelligibles. Pendant le

pansement, le capitaine se rapprocha de Jack et lui en souriant :

— Ah! monsieur, c'est à vos connaissances approfondies du cœur et de la tête des amoureux que nous devons de conserver votre ami... Où avez-vous pris ces utiles théories ?

— Au Vaudeville de Paris, monsieur le marquis, et au bas de tous les journaux français.

— Je ne croyais pas que les feuilletons pussent avoir un bon côté ; on apprend chaque jour quelque chose.

— Peste! monsieur, l'homme qui aurait le temps de lire tous les feuilletons des grands journaux, n'aurait plus, après quelques années de cet intéressant exercice, rien à apprendre, assurément.

— Vous voulez dire rien de mauvais ?

— Vous êtes presque aussi méchant que mylord, monsieur le marquis.

Deux heures après le pansement, le blessé regarda son entourage avec surprise ; il avait repris connaissance, et sa parole, quoique très-faible et embarrassée, se faisait assez bien comprendre. Après avoir fait un touchant signe d'adieu au marquis, il lui dit, en désignant du regard son secrétaire.

— Là, mon testament... cherchez.

Le marquis de Candeuil, obéissant à son ami, prit le journal, et, le fermant avec soin, il le remit à Jack, sans en avoir lu un mot. Le mouvement que fit le vieux domestique pour empocher le portefeuille de son maître, attira l'attention de lord Brecknock qui s'efforçant de sourire, lui dit :

— Vous avez été en défaut une fois dans votre vie, pauvre Jack !

— Hélas! oui, mylord, et vous en avez joliment profité, à ce que je vois.

— Maladroitement, car je souffre comme un damné sans pouvoir mourir!

— Patience, mylord, cela viendra, je l'espère. Dans tous les cas vous êtes affreusement défiguré !

— Écoutez, ajouta lord Brecknock en faisant un clin-d'œil à son vieux compagnon, écoutez :

Jack pencha son oreille à la bouche du malade.

— Faites-moi l'amitié de me rendre un dernier service ?

— Certes, mylord, commandez ?

— Prenez, sans qu'on vous voie, mon second pistolet sur le bureau, et achevez-moi.

— Je n'ai jamais fait deux fois la même sottise en un jour, monseigneur... mille pardons!

— Vous êtes niais à force d'être honnête homme, Jack, mon ami... Laissez-moi mourir en paix.

— Eh bien, mylord, dit le médecin, vous sentez-vous capable d'apprendre une grande et heureuse nouvelle?

— Il n'y a rien de grand et rien d'heureux en ce monde, docteur!

— Hé! que diriez-vous de la résurrection de mademoiselle Aïcha?

— Je dirais ce que j'ai toujours pensé.... mademoiselle Aïcha n'était pas une femme, c'est un ange.

— Soit! mais elle dort en ce moment, et sa blessure, quoique fort grave, ne sera pas mortelle, je le garantis; ainsi, l'ange restera encore longtemps parmi nous.

— Vous me trompez, dit le baronnet, et il regarda le marquis d'un air suppliant et interrogateur.

— Mon ami, c'est l'exacte vérité, Aïcha a été préservée par le ciel, le fer n'a atteint aucun des organes vitaux; elle vivra!...

— Alors, étranglez-moi, messieurs, car je souffre trop; ma tête est brisée, je ne la sens plus, ou plutôt elle pèse cent kilos sur mes épaules; je me débats contre la mort, et pourtant je ne meurs pas vite... Allons, docteur, un coup de lancette? vous, marquis, un coup de pistolet? vous, Jack, un coup de bâton...

— Et si vous ne mouriez pas de votre blessure, reprit le médecin!

— Avec une balle dans la tête, une balle qui m'est en-

trée par le gosier, et que je sens arrêtée dans le cervelet? Vous êtes fou ou bien ignorant, docteur,

— Tenez, mylord, répondit l'Esculape en montrant au baronnet les deux balles déposées par Jack entre ses mains, comprenez-vous?

— Qu'est-ce?

— L'un des deux joujoux que vous croyez dans votre cervelet, a passé toute la journée dans la poche de...

— De Jack?...

— Pardonnez-moi, mylord, dit le brave serviteur, je suis incorrigible... cela ne m'arrivera cependant plus, car vous vivrez pour épouser votre fiancée.

Lord Brecknock laissa rouler sa tête sur le dossier de son fauteuil et s'évanouit.

— Tout est pour le mieux, dit le médecin; qu'on mette mylord dans son lit, et qu'on fasse autour de lui le plus grand silence... Monsieur Jack, c'est vous que je charge de la consigne.

— N'ayez peur, monsieur; et ce disant, maester Jack se plongea dans un moëlleux fauteuil, tira de l'une de ses vastes poches la guerre de Jugurtha; et, braquant ses besicles sur son nez, il lut tout le volume, puis le recommença vaillamment plusieurs fois de suite.

Le marquis et le docteur, retournant près d'Aïcha, entendirent du bruit dans la cour, et comme ils s'avançaient vers la porte pour en connaître la cause, M. Mathias vint au docteur et lui dit:

— Voilà encore de la besogne qui vous arrive; je vous prie de soigner l'entorse du soldat Cornette, qu'on rapporte de la montagne.

— C'est donc un hôpital que ce château, répondit le médecin, en s'acheminant vers le zéphir; deux morts et trois blessés!... Aurait-on tiré le canon avec les Autrichiens, par hasard?

— Que n'est-ce vrai! docteur, répliqua héroïquement le Marseillais.

XXVI

Encore un mot.

Que vous dira ce dernier mot que vous ne deviniez, patient lecteur? En vérité, ne pourrais-je pas me dispenser d'une conclusion, et ne devrais-je pas écrire en majuscules, au bas du précédent chapitre, ces trois lettres : FIN !

Sir Brecknock que nous avons intimement connu, grâce à Dieu, nous a dit bien souvent qu'il comparait les auteurs à des chevaux de *steaple-chase*. Le but, ajouta-t-il, c'est le mot FIN, auquel les plus rudes coursiers n'arrivent qu'à grand renfort de cravache, et parfaitement essoufflés. Les lecteurs sont tout bonnement les jockeys. Sir Brecknock, comme vous le voyez, n'est pas tous les jours poli, mais il est plein de sens dans toute consultation. Que de vigueur il faut à l'écrivain pour arriver au terme de son entreprise, que d'entraînements préparatoires, que de stimulants, que de frictions que d'avoine ! ! ! Que de courage au lecteur pour dévorer les deux volumes qui, toujours selon le baronnet, sont les deux tours d'hippodrome ! Que de coups d'éperons il lance à sa monture ! combien il faut d'assiette pour ne pas faire séparation de corps avec son dextrier, au beau milieu du *turf!* Helas! les uns partent avec audace, font voler la poussière, distancent leurs adversaires, puis ralentissent, puis font *fiasco!* Et les curieux de rire à l'oreille basse du cheval, au pied-de-nez du cavalier. D'autres partent mal

et arrivent bien; d'autres partent bien et arrivent mieux. Qnelle gloire! ont en voit qui, parés d'une robe luisante et dorée, ne partent pas du tout; ceux-là sont sages: on les croirait rétifs, c'est à tort; ils sont prudents! leurs noms font bien sur les affiches, sur les programmes, et seraient compromis par la lutte. Ces chevaux, à défaut de race, ont le sens commun et ressemblent à un bon nombre de personnages qui, à défaut d'esprit, ont la bouche close.

Quant à nous, lord Brecknock nous a vingt fois prédit que nous serions avant peu réformé, attendu qu'à chacune de nos courses, notre cavalier nous met sur la litière. Il est certain qu'aujourd'hui, nous voilà sur les dents, nos flancs saignants; nos barres sont brisées, nos membres sont moulus; l'éperon nous a déchiré! mais qu'importe, le but est là, nous le voyons, nous le touchons presque; encore quelques bonds, et dussions-nous expirer pour payer notre gloire, nous tomberons sur le champ de bataille... Merci, lecteur!

Livrée aux tendres soins de Médine, qui ne l'abandonna pas d'une minute, tant que son état donna quelques inquiétudes, Aïcha ne tarda pas à entrer en convalescence; les médecins les plus renommés des villes environnantes, furent appelés pour hâter une guérison que tant de prières demandaient au ciel; et au bout d'un mois, la fille de Ben-Allal se promenait en calèche découverte à côté de la jeune marquise de Candeuil, vis-à-vis de lord Brecknock et du capitaine. Le baronnet s'était prêté, comme on le pense bien, de très-bonne grâce, à toutes les ordonnances de la Faculté; il avait appelé son rétablissement de tous ses vœux, depuis que sa fiancée était elle même en voix de guérison; bien mieux que la science, les bulletins de la santé d'Aïcha, en devenant chaque jour plus consolants, avaient lestement mis sur pied sir Francis; et des pistolets de lord Thomas, son frère, il n'a gardé qu'un délicieux souvenir auquel son visage n'a perdu ni fraîcheur ni beauté.

Lorsque la petite fille de Zaka apprit ce qu'avait fait

son fiancé, elle le fit demander et lui tendit la main, en lui cachant ses yeux en pleurs. Le baronnet baisa tendrement cette main chérie, et voulut prendre congé de la convalescente.

— Pourquoi me quittez-vous, demanda Aïcha?

— Ma voiture de voyage est attelée. Mademoiselle, et Jack m'attend dans le vestibule.

— Où allez-vous, grand Dieu?

— En Afrique, venger le califat, votre père, venger la mort de vos quatre frères... Avez-vous oublié nos conventions?

— Lorsque je vous ai témoigné ces désirs de noble vengeance, j'étais musulmane, mon ami, répondit la belle jeune fille avec douceur et joie, depuis que je suis chrétienne, je n'ai plus d'ennemis. « *Fais le bien pour le mal,* » telle est la morale du seul Dieu de miséricorde.

— Chrétienne! vous, Aïcha!

— Et certainement, dit la marquise de Candeuil, en entrant, cela vous déplaît-il?

— Me déplaire! J'en perds la tête! comment se fait-il?

— Les hommes sont d'une insipide curiosité, il faut tout leur dire; apprenez, mylord, qu'Aïcha, voulant vous surprendre, a fait ce coup d'état en cachette, il y a huit jours.

— Et c'est à toi chère marraine, à tes doux conseils que je dois mon bonheur.

— Docteur, quand pourrons-nous marier ces deux enfants? dit la jeune marquise d'un ton de grand'mère, au médecin de visite, qui entrait appuyé au bras du capitaine. Aïcha et sir Francis baissèrent les yeux en même temps et rougirent à la fois.

— D'aujourd'hui en huit, madame, pas avant.

— Vous êtes d'une sévérité impitoyable, répliqua le marquis.

Médine mit la main d'Aïcha dans celle du baronnet et lui dit :

— Huit jours sont vite passés, quand on tient le bonheur.

Et la huitaine écoulée, le chapelain du château de la Roquette, qui avait baptisé, sans pompe, la belle Africaine, célébra, sans luxe, son mariage avec lord Brecknock.

La population d'Allevard, d'Aigues-Belles, la foule, enfin, venue de Grenoble, de Chambéry et de tous les recoins de la frontière sarde, admira ce jeune couple que tous les malheureux bénirent. Aïcha, un peu pâle, mais radieuse, fût conduite à l'hôtel par son parrain, le marquis de Candeuil; lord Brecknock donna le bras à la marquise. Vous dire quelle était la plus jolie, la plus gracieuse, la plus heureuse, la plus enviée, la plus élégante des deux amies, l'une sous le deuil, l'autre sous la blanche parure, nous paraît presque impossible. Depuis que nous connaissons Médine et Aïcha, nous ne savons laquelle préférer.

Pendant la cérémonie et le sermon du bon pasteur, Jack pleura à chaudes larmes; Cornette, guéri de son entorse, dansa à la porte de la chapelle, comme le roi David devant l'Arche; le capitaine Mathias jura qu'il allait prendre femme, et troquer le pont de son brick, *contre le plancher des vaches.*

Au retour de la messe, lord Brecknock pria sa jeune épousée de vouloir bien passer dans son cabinet. Là, il lui mit dans les mains un paquet cacheté, en lui disant :

Voici tous les titres des créanciers de madame la douairière de Candeuil. Ses héritiers ne doivent plus une obole, il sera prudent d'anéantir ces chiffons, qui rappelleraient à nos amis un service que nous avons été trop heureux de leur rendre.

Aïcha, enveloppant de ses bras le cou de son mari, lui répondit, sans chercher à se défendre de quelques larmes :

— Mahïah vous avait deviné, mon ami, *main ouverte, cœur d'or;* vous êtes le plus généreux des hommes. Mais, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez fait votre testament en faveur de Médine?

— Certainement, ce testament, le voilà... vous pouvez le lire aujourd'hui, nous le brûlerons demain.

— Ce sera mon souvenir le plus cher, ce sera mon talisman... ne me dira-t-il pas toujours combien vous m'avez aimé?

— Et combien je vous aime.

— Mais si Horace connaît les motifs qui vous ont déterminé à choisir Médine pour héritière, il doit connaître sa ruine.

— Mon journal n'a été lu par personne; Jack m'en a donné sa parole.

— Alors, c'est à merveille; ne descendez pas avec moi au salon, on croirait que nous venons de comploter.

Sans plus attendre Aïcha courut au salon dont Médine faisait les honneurs; et, prenant son amie à part, elle lui glissa ces mots à l'oreille :

— J'ai fait ta volonté en me mariant, fais la mienne à ton tour si tu es une femme de parole.

— De tout cœur. Qu'ordonnes-tu ?

— Je t'ordonne, répondit Aïcha d'un ton moitié sérieux, moitié badin, d'aller jeter ces paperasses au feu sans les lire.

— Que contiennent-elles?

— Un secret charmant.

— Tu me le confieras ?

— Jamais.

— J'obéis, mais ce n'est pas sans envie de me révolter.

Une cassolette qui brûlait des parfums dans un boudoir près du salon, reçut le paquet mystérieux, dont il ne resta bientôt plus qu'un peu de cendres embeaumées.

Nous pouvons affirmer qu'aujourd'hui encore, la curieuse marquise de Candeuil ne sait pas qu'elle a jeté au feu, le jour des noces de sa nièce, pour cinq millions de valeurs en mandats tirés sur sa belle-mère.

Maester Jack, pour ne pas irriter son maître, se mit à

table avec quelques voisins invités à la noce. Le pauvre brave homme tout interloqué de tant d'honneur, ne déplia sa serviette qu'en tremblant, et trouva sous elle un billet ainsi conçu :

« Je remercie mon ami Jack de ses conseils, de ses « dévoués services, et je le prie d'accepter un souvenir « de ma reconnaissance et de mon attachement.

« LORD BRECKNOCK. »

Suivait la donation à perpétuité d'une rente de vingt-cinq mille francs, sur les fonds anglais

Le vieux valet de chambre pleura dans son assiette ; et perdit, à cette générosité, l'occasion de faire un excellent dîner.

Le curé de la Rochette reçut, ainsi que celui d'Allevard, des mains blanches d'Aïcha, vingt mille francs pour les pauvres de la frontière.

Le capitaine Mathias mit à son jabot un gros diamant d'un prix fou, dont sir Francis se dépouilla pour lui.

Cornette eut la ferme d'Allevard en propriété, et donna des bals champêtres à tout le voisinage, ce qui lui fit une réputation de grand seigneur.

En totalisant ses libéralités, sir Francis s'étonna de n'avoir pu dépenser qu'environ cinq millions huit cent mille francs, y compris les quatre mille livres sterling réservés au bourreau de Chambéry. Soustraction faite de ce chiffre respectable, l'opulent seigneur estima qu'il allait passer sa vie entre une femme charmante et une fortune de trente-deux millions ; comme il était fort amoureux, il s'avoua qu'il était riche.

Quand la nuit fut venue, Médine et Aïcha, le marquis et lord Brecknock descendirent dans le parc, et vinrent s'agenouiller dans l'îlot des Saules, où trois tombes attiraient leur pitié : celles du général et de la douairière de Candeuil, et à quelques pas celle du Cafre ; réunion providentielle qui atteste à tous les passants combien, pour être tardive, est à craindre la justice de Dieu !

Dès le lendemain des époussailles, les deux ménages prirent la poste pour se rendre à Paris.

Faut-il écrire encore, ô lecteur, que ces deux charmantes familles menacent de ne pas devoir s'éteindre... Non, pour savoir conclure ainsi, il faut avoir la bonhomie impertinente de Marmontel ou de Berquin. Cela ne s'écrit plus, cela se dit.

J'aime mieux vous apprendre que, pour premier emploi de sa ronde fortune, maester Jack prit un abonnement aux grands et petits journaux de Paris, afin de se nourrir de feuilletons.

Ce régime épicé le mit bientôt à deux doigts de sa perte, et son médecin voulant lui administrer des calmants lui ordonna la lecture exclusive de la *Gazette des Tribunaux*.

— Comment, monsieur, dit le pauvre homme, devenu blême et étique, vous trouvez que j'ai l'esprit meurtri par les feuilletons du jour, parce qu'ils ne contiennent que des romans à donner la jaunisse, tant ils sont noirs et scandaleux ! et vous m'ordonnez une gazette de crimes... Vous êtes donc homœpathe ?

— N'avez-vous jamais lu la *Gazette des Tribunaux*, répondit le docteur ?

— Je n'aime pas l'histoire contemporaine, dit Jack en faisant la grimace.

— Cette excellente feuille est, au temps où nous vivons, le moins horrible des journaux à romans. Je tiens mon ordonnance.

Jack obéit et fit bien, car il jouit d'une santé superbe, et s'est désabonné aux grandes fabriques de roman-feuilletons.

On rencontre tous les jours, entre neuf et dix heures du matin, ce digne Anglais, dans l'allée des Feuillants, aux Tuileries. On le reconnaîtra, de loin, à la *Gazette des Tribunaux* qu'il tient déployée dans ses mains. Il suit, depuis un mois, les débats de la cour d'assises de Cham-

béry, appelée à juger l'assassin Mathieu, ex-régisseur de madame la marquise de Candeuil.

A l'heure qu'il est, nous pouvons apprendre à no amis que Mathieu, condamné à être pendu (car on pend en Savoie), a cessé de vivre!

Bonne journée pour monsieur l'exécuteur !

FIN.

Imp. de Munzel frères, à Sceaux (Seine).